وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ⴰⵖⵍⵉⴼ ⵏ ⵓⵙⴻⵍⵎⴻⴷ ⵓⵏⵏⵉⴳ ⴷ ⵓⵏⴰⴷⵉ ⵓⵙⵏⴰⵏ

ⵜⴰⵙⴷⴰⵡⵉⵜ ⵏⵍⵎⵓⵍⵓⴷ ⴰⵜ ⵎⵄⴻⵎⵎⴻⵔ ⵏⵜⵉⵣⵉ ⵓⵣⵣⵓ

ⵜⴰⵣⴻⴷⴷⴰⵢⵜ ⵏⵜⵙⴻⴽⵍⵉⵡⵉⵏ ⴷ ⵜⵓⵜⵍⴰⵢⵉⵏ

UNIVERSITÉ MOULOUD MAMMERI DE TIZI-OUZOU

FACULTÉ DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

جامعة مولود معمري -تيزي وزو

كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre : ……………
N° de série : ……………

Thèse de doctorat
Filière : Français
Option : Sciences des textes littéraires

Sujet

Mythes et résonances mythiques dans *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare* d'Amin Mâalouf

Réalisé par :
Mme Malika Kacete

Dirigé par :
Mme Assia Kacdali
Et
Mme Brigitte Marin

Jury de soutenance :

Mme Aïni Betouche	MCA	UMMTO	Présidente
Mme Assia Kacedali	Professeure	Université Alger 2	Rapporteur
Mme Brigitte Marin	Professeure	Université Paris-Est Créteil	Co-Rapporteur
Mme Sabrina Fatmi-Sacri	MCA	Université Alger 2	Examinatrice
Mme Fatima Boukhelou	MCA	UMMTO	Examinatrice
Mme Zineb Ali- Benali	Professeure	Université Paris 8	Examinatrice

Soutenue le : 07 /12/2017

Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de cette thèse.

Mes remerciements vont tout d'abord à mes directrices de thèse qui ont été tout le temps présentes pour moi :

À M^me^ le Professeure Assia Kacedali, qui a fait preuve d'une grande patience et d'une immense générosité. Tout au long de ce travail, elle a su m'apporter un soutien permanant, une disponibilité et des conseils précieux et pertinents.

À M^me^ le Professeure Brigitte Marin qui m'a énormément soutenue. Sa confiance, sa bonté, ses conseils instructifs m'ont guidé et ont éclairé mon parcours.

J'exprime mes vifs remerciements également à l'ensemble des membres de mon jury : M^me^ Aïni Betouche, M^me^ Fatima Boukhelou, M^me^ Zineb Ali-Benali, M^me^ Sabrina Fatmi-Sakri, M^me^ Brigitte Marin et M^me^ Assia Kacedali, pour l'honneur qu'elles m'ont fait en acceptant de lire ce travail.

J'adresse ma profonde gratitude à M^me^ Aïni Betouche, la Doyenne de la Faculté des Lettres et des Langues, et à M^me^ Boukhelou pour l'aide qu'elles m'ont prodiguée, je salue vivement leur générosité.

Je tiens à remercier aussi Djamel, Saliha et Mohamed de la bibliothèque de Français, et Fadhma de la bibliothèque des Mémoires.

À mes enfants

À Amrane, mon mari

À mes deux familles

Kacete et Ouakli

Introduction générale

Amin Mâalouf est un écrivain-journaliste. Il a sillonné le monde, visité de nombreux pays et découvert plusieurs cultures, ce qui fait de lui un écrivain voyageur. Son pays natal est le Liban mais actuellement, il vit en France, sa seconde patrie ou sa patrie d'adoption. Dans ses différents romans, il met toujours en scène des personnages voyageurs en quête de soi. À travers eux, il exprime sa nostalgie des origines et sa vision de l'exil et de l'identité. À travers leurs histoires, il dénonce l'injustice, la violence, l'intolérance, le fanatisme, et nous met en garde contre la déchéance de l'humanité et le dérèglement du monde.

Dans *Léon l'Africain*, son premier roman[1] qui l'a révélé au grand public, il relate la vie du célèbre explorateur et géographe grenadin Hassan el Wazzan alias Léon de Médicis ou Léon l'Africain, depuis sa naissance à Grenade jusqu'à son retour à Tunis après le sac de Rome par les disciples de Luther. Il montre en fait comment le destin de ce personnage illustre bascule en quelques jours. Hassan prend le chemin de l'exil avec sa famille pour échapper aux soldats de l'Inquisition qui ont envahi leur ville. L'histoire nous embarque dans les plus grandes villes de l'époque : Grenade, Fès, Tombouctou, le Caire, Constantinople et Rome, et nous fait découvrir de nombreux événements historiques tels que la Reconquête, l'Inquisition et la chute de Grenade en Espagne, l'invasion ottomane en Égypte, la Réforme et les guerres de religions à Rome, la résistance de Barberousse aux invasions portugaises et espagnoles au Maghreb.

Dans son deuxième roman *Samarcande*[2], qui rencontre un succès fulgurant dès sa parution, il raconte l'histoire du poète, de l'astronome et du philosophe persan Omar Khayyam et de son manuscrit égaré au temps des invasions mongoles, puis retrouvé six siècles plus tard, après une longue et laborieuse recherche, puis égaré de nouveau lors du naufrage du navire mythique *le Titanic* en 1912. Il relate en parallèle, les aventures de Benjamin O. Lesage, un journaliste franco-américain qui a traversé tout l'Orient à la recherche de ce dernier. Il montre un monde baignant dans l'insécurité et la terreur incarnées par Hassan Sabbah et sa secte fanatique des Assassins.

Dans *Les Jardins de Lumière*, l'histoire racontée remonte jusqu'à l'Antiquité chrétienne, elle s'est déroulée exactement cinq siècle avant la fondation de Bagdad par les Arabes. Le narrateur retrace le parcours emblématique de Mani, *« un personnage oublié »*

[1] Ce roman est une autobiographie fictive qui part d'une histoire vraie.
[2] Dès sa parution dans les librairies en 1988, ce roman du Moyen Âge rencontre un succès retentissant, et obtient le Prix des Maisons de la Presse.

dont l'histoire mérite d'être connue. Il décrit, avec une impressionnante minutie, son itinéraire intérieur et ses différents voyages à travers l'immense empire sassanide afin de propager sa foi, son rejet de la foi intolérante des Vêtements Blancs et sa mésaventure avec les mages qui l'ont taxé d'hérésie et d'apostasie, puis condamné au pal. Mani a vécu au III siècle de notre ère, c'est un homme de Mésopotamie, peintre, médecin et prophète. Il est le fondateur du manichéisme, il propose à l'humanité une nouvelle vision du monde très audacieuse et profondément humaniste. À vingt-quatre ans, il quitte la palmeraie des Vêtements–Blancs pour délivrer un message messianique aux quatre coins de la terre. Son périple extraordinaire le conduit au voisinage des rois et des princes sassanides dominant le monde à cette époque ; il se trouve ainsi, malgré lui, mêlé à leurs affaires et à celles de leur empire.

Dans *Le Périple de Baldassare*, le narrateur relate le périple aventureux de Baldassare Embriaco, un négociant en curiosités chrétien originaire de Gênes, mais dont la famille est installée en Orient depuis plusieurs générations. Baldassare part en 1665 à la recherche d'un livre d'Abou-Maher el Mazandrani, *Le Centième nom,* qui a le pouvoir de sauver l'humanité de l'apocalypse et de ramener le salut et la sérénité à un monde miné par les guerres et les conflits. Au cours de son voyage qui sera une véritable initiation, comme nous le verrons au cours de l'analyse, il va côtoyer des juifs et des musulmans, et connaitre la peur, la tromperie, la désillusion, mais aussi l'amour et l'amitié qui vont lui redonner l'espoir.

Amin Mâalouf écrit en exil depuis 1975, car après le déclenchement de la guerre civile dans son pays, il est parti se réfugier en France avec sa famille. Certes, il a réussi à s'intégrer facilement dans la société française à tel point qu'il se sent profondément français[3].

[3]Amin Mâalouf, *Les Identités meurtrières,* Paris, Grasset, 1998, p. 7-8 : « Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976, pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?
À ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, que l'arabe est ma langue maternelle et que c'est d'abord en traduction arabe que j'ai découvert Dumas et Dickens et Les Voyages de Gulliver, et que c'est dans mon village de la montagne, le village de mes ancêtres, que j'ai connu mes premières joies d'enfant et entendu certaines histoires dont j'allais m'inspirer plus tard dans mes romans. Comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je m'en détacher ? Mais, d'un autre côté, je vis depuis vingt-deux ans sur la terre de France, je bois son eau et son vin, mes mains caressent chaque jour ses vieilles pierres, j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère.
Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par pages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous

Cependant, l'amour et la nostalgie de sa première patrie traversent toutes ses œuvres et s'aperçoit clairement dans les comportements et les propos de ses personnages. Le voyage et l'expérience exilique déclenchent chez ces derniers une quête identitaire effectuée dans le but de se découvrir, de connaitre leur identitaire profonde et de trouver des réponses aux questions qui taraudent leur conscience : qui suis-je vraiment ? À quelle patrie j'appartiens ? Adopter de nouvelles appartenances et de nouvelles croyances nuira-il à mon identité originelle ?

Cet écrivain libanais possède le goût de l'Histoire[4]. Il s'intéresse essentiellement au passé historique du Moyen-Orient et de tout le bassin méditerranéen ainsi qu'aux relations entre l'Orient et l'Occident[5]. Dans la plupart de ses œuvres, il retrace, avec une précision parfois étonnante, des épisodes historiques de pays appartenant à ces régions auxquelles il tente d'éclairer le présent et le passé :

> L'*histoire*, pour moi, n'est pas que pour l'histoire, le passé que pour le passé. Il s'agit toujours de préoccupations liées à aujourd'hui, aux questions de coexistence, aux affirmations exacerbées d'appartenance, aux conflits proches, qu'il s'agisse du Liban, de la Palestine et d'Israël, du Proche-Orient en général. L'histoire est un réservoir immense d'événements, de personnages, dont on peut tirer toutes sortes d'enseignements. On la reconstruit, à chaque époque, selon ses propres besoins d'explication du monde[6] .

Et s'il considère ses œuvres comme des *« impures fictions »*[7], c'est qu'elles renferment des faits historiques avérés. Depuis *Les Croisades vues par les Arabes*[8], il n'a

---

les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre. »

[4] Selon Lion Feuchtwanger, le roman historique est l'instrument le plus efficace pour transmettre une idée *: « Je ne puis imaginer qu'un romancier sérieux, qui travaille sur du matériel historique, puisse voir dans les faits historiques autre chose qu'un moyen de distanciation, une comparaison qui permette de rendre le plus fidèlement possible son propre sentiment de la vie, son propre temps, sa propre image du monde. »* (Lion Feuchtwanger, Cité par Nicole Giraud, Gérard Vindt, *Les Grands romans historiques : l'Histoire à travers les romans*, Paris, Bordas, coll. « Compacts », 1993, p. 14).

[5] Voici ce qu'il écrit sur la postface de *Samarcande* : *« … c'est l'Orient du XIX siècle et du début du XX siècle, le voyage dans un univers où les rêves de liberté ont toujours su défier les fanatismes. Samarcande, c'est l'aventure d'un manuscrit né au XI siècle, égaré lors des invasions mongoles et retrouvés six siècles plus tard ».*

[6] Maurice Tournier, « Identité et appartenances. Entretien » (entretien avec Amin Maalouf), *Mots, Les langages du politique*, mars 1997, p. 121.

[7] Amin Mâalouf, Les *Croisades vues par les Arabes*, Paris, J.C. Lattès.

[8] Amin Mâalouf, Cité par Soumaya Neggaz, Amin *Mâalouf : Le voyage initiatique dans Léon l'Africain*, *Samarcande* et *Le Rocher de Tanios*, Paris, l'Harmattan, 2005, p. 12.

pas cessé de confronter deux mondes au cours de leur évolution historique : l'Orient musulman et l'Occident chrétien. La plupart de ses romans sont considérés par les critiques comme des romans historiques[9].

Dans les quatre romans qui feront l'objet de notre étude, l'auteur inscrit ses récits à des moments de crises et de traumatismes, à des périodes historiques cruciales. Il choisit souvent les pages sombres et les périodes troubles de l'l'Histoire : les périodes de guerres, les soulèvements populaires, les intrigues qui se tissent secrètement dans les coulisses des pouvoirs, dans les endroits impénétrables des palais. Incrédule, sceptique et toujours soucieux d'atteindre la véritable vérité, il fouille, il interroge ; il s'attaque aux versions officielles de l'Histoire qu'il remet en question par le biais du mythe, et en dressant un parallèle entre elles et les versions non consacrées. Bref, avec lui l'Histoire, sous toutes ses facettes, est soumise à un examen rigoureux de la raison[10]. En lisant ses œuvres nous sommes frappée par la minutie et la précision de ses analyses.

Pour mieux exprimer sa vision de l'Histoire et sa perception de l'identité, de l'exil ainsi que sa nostalgie de la terre natale, et afin de dénoncer, la barbarie, le fanatisme, l'intolérance et l'insécurité dans le monde, et tenter de comprendre le présent, il a emprunté la voie royale du mythe, car à ses yeux : « Les mythes nous racontent ce dont l'Histoire ne se souvient plus. »[11] En effet, celui-ci structure son écriture, et constitue pour lui un moyen de cerner le réel, de le comprendre et de l'analyser.

Dans les romans que nous entreprenons d'analyser, le mythe est partout, dans les personnages, dans la structure et la substance narrative et dans les décors. Ce qui veut dire que l'œuvre de Mâalouf, bien qu'elle prenne naissance dans l'Histoire, se nourrit considérablement de mythe ; elle est très féconde du point de vue imaginaire.

---

[9] Isabelle Toulon, « Le Roman historique espagnol contemporain (1975-2000) dont l'histoire se passe au siècle d'or (XVI-XVII Siècles) : à l'épreuve de trois questions théoriques », in *Problèmes du roman historique*, Déruelle Aude, Tassel Alain (dir.), *Problèmes du roman historique*, L'Harmattan, coll. « Circles-Narratologie », Paris, 2008, p. 343 :
« Le roman historique est avant tout un moment dans l'Histoire des représentations : une réélaboration fictionnelles d'images ou de discours préexistants, parmi lesquels l'Histoire-discours ne joue pas nécessairement ou systématiquement, un rôle prépondérant, au sein des relais que constituent également les représentations légendaires, fictionnelles ou picturales. »

[10] Zahida Darwiche-Jabbour, *Littératures francophones du Moyen-Orient : Égypte, Liban, Syrie*, EDISUD, coll. « Les écritures du Sud », Aix-en-Provence, 2007, p. 129.

[11] Amin Mâalouf, « Discours de réception », in *Académie française*, Le 14 juin 2012, [en ligne], disponible sur : *www.academie-**francaise**.fr/discours-de-reception-de-**amin-maalouf*** (consulté le 29-12-2016).

Ainsi, mythes, figures mythiques, schèmes, réminiscences mythiques et symboles, sont très nombreux et très obsédants dans ses textes. Mais, pourquoi le romancier a-t-il choisi ce moyen d'expression ? Que représente le mythe à ses yeux ? Qu'est-ce qui justifie son recours au matériau mythique ? Qu'est-ce que ce dernier apporte à son écriture ? Et quelle est la signification de tous ces innombrables mythes qui peuplent ses récits ?

Pour répondre à ces questions, nous nous appuierons principalement sur la mythocritique de Pierre Brunel. Cette méthode grâce à sa souplesse, nous permettra d'explorer les profondeurs des textes composant notre corpus, et de dévoiler leur richesse et leur originalité. Elle recherche les structures et les messages cryptés dans les récits mythiques et les récits littéraires. Elle analyse le texte tout en préservant sa littérarité.

Pierre Brunel est un comparatiste et mythocritique français. Professeur émérite à l'Université de Paris IV-Sorbonne, il a fondé le Centre de recherche en littérature comparée[12] (CLL) en 1981 et l'a dirigé jusqu'en 2006. Il rayonne dans le monde entier grâce à ses innombrables publications : études monographiques, éditions critiques, ouvrages de synthèse. Ses recherches sont pluridisciplinaires, elles s'orientent vers plusieurs domaines : la mythocritique, la littérature comparée, le théâtre, la critique littéraire, les études rimbaldiennes et le roman au XX^{e} siècle.

La mythocritique est une méthode d'analyse du texte littéraire créée au début des années soixante par l'anthropologue français Gilbert Durand[13] qui s'inspire des travaux de Carl-Gustav Jung et de ceux de Gaston Bachelard. Elle se définit « comme une analyse du texte mythique, récit sous le récit, qui participe à la signification de tout récit »[14]. Elle s'applique particulièrement aux textes littéraires ou artistiques. Elle consiste à relever les thèmes mythiques et leurs combinaisons ainsi qu'à confronter les rapports du mythe avec d'autres mythes situés dans l'histoire. On établit ainsi un parallèle entre l'architecture

[12] Le Centre compte aussi parmi ses membres des comparatistes et des critiques littéraires très connus comme Véronique Gély, Yves Chevrel ou Danièle Chauvin.

[13] À la mythocritique, Gilbert Durand ajoute la mythanalyse, qui s'applique essentiellement à l'analyse des mythes qui gouvernent les sociétés (son objectif est la recherche du sens psychologique et sociologique des mythes. Elle doit être impérativement précédée d'une analyse des œuvres d'art, c'est-à-dire d'une mythocritique qui nous renseigne à la fois sur les auteurs et les sociétés), et la mythodologie, qui désigne la méthode propre à l'étude de l'imaginaire. Ces méthodes, qui « prétendent découvrir dans les textes et dans les sociétés, quels sont les mythes qui les sous-tendent »[13], sont largement expliquées et illustrées dans trois ouvrages fondamentaux : *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* (1960), *Le Décor mythique de la chartreuse de parme* (1961), *Figure mythique et visage de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse* (1979) (cf., Gérard Gengembre, *Les Grands courants de la critique littéraire,* Seuil, coll. « Mémo-Lettres », Paris, 1996, p. 28).

[14] *Ibid*., p. 27.

mythique de l'œuvre et le fil du récit lui-même d'un côté, et avec l'univers imaginaire des lecteurs d'un autre côté [15]. Cette méthode d'analyse est forgée sur le modèle de la psychocritique de Charles Mauron qui est fondée sur la recherche dans l'œuvre d'un « mythe personnel » à l'auteur, c'est-à-dire d'un fantasme persistant et dynamique, qui « dure […] au-dessous de la conscience »[16].

Marqué par les travaux sur l'imaginaire, Pierre Brunel [17] crée une mythocritique comparative qui s'inspire de la mythocritique durandienne, mais qui est plus ancrée dans le champ littéraire étant donné qu'elle met entre parenthèses la dimension anthropologique et philosophique de la mythocritique de Durand[18].

Pour lui, « le recours à l'imaginaire n'a de sens et de pertinence que s'il permet de mieux approcher et de mieux éclairer les textes. » [19] Sa mythocritique est basée sur « l'examen d'occurrences mythiques dans le texte »[20]. Elle peut se définir donc comme une herméneutique du texte littéraire[21], car « elle permet de déchiffrer le mythe »[22]. Elle consiste à étudier l'irradiation d'un mythe émergeant dans un texte en prenant garde à sa flexibilité. Elle pose le mythe comme un « langage préexistant au texte, mais diffus dans le texte, est l'un de ces textes qui fonctionnent en lui. »[23]

Cependant, comme la mythocritique de Durand et la mythologie de Barthes, la mythocritique de de Brunel est fondée elle aussi sur le principe de la répétition[24]. Ainsi, pour découvrir le mythe ou les mythes qui sous-tendent un récit, elle prend toujours en considération la redondance et la répétition des éléments, « car aucun élément n'est imaginairement pertinent s'il n'est pas répété directement ou indirectement, à travers d'autres

---

[15] *Ibid.*, p. 27-28.
[16] Charles Mauron, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, José Corti, 1962, p. 212.
[17] Brunel reproche à Durand son imprudence dans l'interprétation des mythèmes et sa tendance à étouffer les études avec des commentaires surajoutés et sans rapport direct avec le texte étudié, comme dans le cas de l'analyse du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre, par exemple[17]. D'après lui, la mythocritique durandienne est très ancrée dans le champ anthropologique et philosophique, et n'accorde que très peu d'importance à la valeur littéraire des textes qu'elle analyse, ce qui l'intéresse surtout, c'est l'étude des thèmes, des symboles et des archétypes (cf., *Mythocritique. Théorie et parcours*).
[18] Véronique Gély, *Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction*, [en ligne], disponible sur : www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/gely.html (consulté le 03-10-2007).
[19] Joël Thomas (dir.), *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Ellipses, Paris, 1998, p. 226.
[20] Brunel Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, PUF, coll. « Écriture », Paris, 1992, p. 72.
[21] *Ibid*.
[22] *Ibid*.
[23] Brunel Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, *op. cit.*, p. 61.
[24] Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, coll. « Essais », Paris, 1957, p. 193 : « la répétition du concept à travers des formes différentes est précieuse […] elle permet de déchiffrer le mythe »[24].

éléments de valeur symbolique équivalente »[25]. Elle se base sur « l'examen d'occurrences mythiques dans le texte »[26].

Nous n'allons pas nous attarder ici sur la définition de la notion du mythe, nous y reviendrons plus tard. Essayons de voir plutôt que signifient les concepts d'" irradiation", d'"émergence" et de "flexibilité", que Brunel a proposés dans le but de rendre intelligible sa méthode.

1. Irradiation

En mythocritique, la présence d'un élément mythique, une trace, une réminiscence, une faible allusion, dans un texte est extrêmement signifiante, c'est à partir d'elle que démarrera et que s'organisera l'analyse du texte. Ainsi d'après Brunel : « L'élément mythique, même s'il est ténu, même s'il est latent, doit avoir un pouvoir d'irradiation»[27]. De plus, l'irradiation est difficile à nier quand le mythe est mis en valeur par l'écrivain lui-même qui en donne un indice dans le titre ou dans une épigraphe[28], par exemple.

2. Emergence

L'émergence du mythe dans le texte, selon Brunel, donne une lecture nouvelle des romans. Elle peut être faible ou indirecte, mais elle peut toujours nous conduire vers un foyer mythique, une signification[29]. C'est pour cela que l'analyse mythocritique doit se détacher de la nécessité de l'explicite, « elle a l'avantage à réduire le non-explicite, à l'explorer pour voir s'il ne demeure par ici une trace, là un écho. […] Le lecteur sonde les abîmes du texte, et de l'absence. Une hypothèse insistante, une réminiscence obsédante peuvent le guider vers un indice fuyant et fragile. […] C'est le mot qui, en tout cas, mettra bien souvent sur la voie.»[30]

3. Flexibilité

Le terme de flexibilité suggère, quant à lui, « la souplesse d'adaptation et en même temps la résistance de l'élément mythique dont le texte lui-même est fait. »[31] En effet, dans *Mythocritique. Théorie et parcours,* Pierre Brunel affirme qu'il faut absolument reconnaître

[25] Helder Godinho, « Gilbert Durand », *op. cit.,* p. 145.
[26] Brunel Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours, op. cit.,* p. 72.
[27] *Ibid.,* p. 82.
[28] *Ibid.*
[29] *Ibid.,* p. 72-76.
[30] *Ibid.,* p. 76.
[31] *Ibid.,* p. 77.

à tout écrivain le droit à la modulation, « le droit à la fantaisie, écrit-il, est concédé [à l'écrivain] par le mythe lui-même »[32].

L'auteur peut prendre donc des libertés par rapport à des textes mythiques antérieurs, il peut adapter le texte mythique à son propos (par exemple, Montaigne a adapté le mythe de Circé à son projet philosophique)[33]. Ainsi, hésitant « à paraître entièrement mythologique »[34], celui-ci « ruse volontiers avec le mythe »[35].

Cette adaptation[36] peut se manifester particulièrement par :

- le syncrétisme mythique ;
- la simplification des éléments amalgamés ;
- la modification.

Ce privilège ou bien cette liberté d'adaptation accordée aux écrivains est très bénéfique à la création littéraire mais aussi à la survie des textes mythiques, dont l'origine remonte aux temps immémoriaux[37].

En plus des travaux de Brunel– qui demeureront notre principale référence– nous nous inspirerons des travaux de Mircea Eliade, Gaston Bachelard, Simone Vierne, Danielle Chauvin et Gilbert Durand, pour procéder à une interprétation mythocritique et symbolique des récits mâaloufiens.

Amin Mâalouf est un auteur qui nous séduit énormément par la beauté de son écriture et le charme des personnages qu'il met en scène. Nous avons choisi d'étudier ses romans *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière*, *Le Périple de Baldassare,* car ces derniers sont très riches, leur lecture promet une aventure, ils nous transportent dans le monde d'autrefois : premiers siècles du christianisme, XI^{e} siècle, XV^{e} siècle et XVII^{e} siècle. Chacun d'eux nous entraîne dans un univers à part et une époque particulière. Récit de voyage, autobiographie fictive, biographie, plusieurs histoires et plusieurs genres s'imbriquent dans un même texte. Les mythes et les symboles y sont également foisonnants.

[32] *Ibid*., p. 81.
[33]*Ibid*., p. 77.
[34] *Ibid*., p. 69.
[35] *Ibid*.
[36]*Ibid*., p. 78-79.
[37]*Ibid*.

Notre choix n'est pas totalement arbitraire, car d'un côté, nous apprécions ces romans, et de l'autre nous les avons choisis parce qu'ils sont chargés d'éléments mythiques et qu'ils relatent des récits qui se situent tous à des périodes lointaines de l'histoire de la Méditerranée ou du Proche-Orient.

Notre but, est d'apporter un éclairage nouveau sur cette œuvre, de tenter de la comprendre et d'accéder à sa dimension cachée, mais aussi d'observer de quelle manière le mythe se déploie et se manifeste à travers elle.

Nous devons souligner que l'œuvre mâaloufienne jouit d'un statut privilégié dans le domaine de la recherche universitaire sur la littérature francophone[38], et pas seulement dans les pays du Moyen-Orient, du Maghreb ou dans les pays de langue française. Elle ne cesse d'intéresser les spécialistes de plusieurs universités du monde, et de faire l'objet de nombreuses études parmi lesquelles nous citerons la thèse de Abdel-Hamid Hocine intitulée *La problématique identitaire à travers la littérature d'expression française (Afrique noire-Antilles/Caraïbes-Liban-Maghreb) de la période coloniale et à l'aune de la mondialisation. Quelle (s) identité (s) ? Pour quelle mondialisation ? Vers un nouveau dieu JANUS de l'identité culturelle ?* [39] . Cette dernière étudie, en faisant appel à une approche pluridisciplinaire, le cheminement de l'expression identitaire de l'époque coloniale jusqu'à l'ère de la mondialisation à travers *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, *L'Enfant noir* de Camara Laye, *Le Traité du Tout-Monde* d'Édouard Glissant et *Les Identités meurtrières* d'Amin Mâalouf, dans le but de cerner la notion d'identité et d'évaluer sa complexité. Citons

[38]Il ne faut pas oublier de souligner ici que l'auteur de *Samarcande* préfère la notion de « littérature de langue française » à celle de « littérature francophone » qu'il trouve discriminatoire et incroyablement injuste parce qu'elle est réservée fondamentalement aux productions littéraires des écrivains d'origine africaine, maghrébine ou arabe :
« *Il me semble que le mot " francophonie" devrait être réservé à un usage politique et stratégique, parce qu'en matière de littérature, il pose problème […] où il y a dérapage. C'est qu'on on a commencé à parler de "littérature francophone" parce qu'alors les vieilles habitudes discriminatoires se sont réintroduites, et l'idée s'est imposée selon laquelle il y aurait d'un côté " la littérature française" proprement dite, et de l'autre une littérature " francophone" regroupement Belges, Québécois, Marocains, ou Sénégalais dont la seule caractéristique commune est d'être allogène. […] Ainsi, un écrivain d'origine russe qui arrive à Paris, et qui commence à écrire en français, n'est jamais traité d'écrivain francophone. Alors qu'un écrivain d'origine algérienne et de nationalité française, qui a toujours vécu en France, est classé " francophone" du seul fait qu'il porte un prénom arabe.* » (Ottmar Ette, « Vivre dans une autre langue, une autre réalité », (entretien avec Amin Maalouf), *Lendemains : Études Comparées sur la France/VergleichendeFrankreichforschung*, 2008, p. 93).

[39] Abdel-Hamid Hocine, *La problématique identitaire à travers la littérature d'expression française (Afrique noire-Antilles/Caraïbes-Liban-Maghreb) de la période coloniale et à l'aune de la mondialisation. Quelle (s) identité (s) ? Pour quelle mondialisation ? Vers un nouveau dieu JANUS de l'identité culturelle ?*, décembre 2009.

également l'étude de Soumaya Neggaz[40], qui s'intitule *Amin Mâalouf : Le voyage initiatique dans Léon l'Africain*, *Samarcande* et *Le Rocher de Tanios*, et qui analyse le parcours initiatique des héros de chacun de ces romans en s'appuyant sur la psychanalyse de Bachelard et celle de Karl-Gustav Jung.

Ainsi, en analysant *Léon l'Africain, Samarcande*, *Les Jardins de Lumière*, *Le Périple de Baldassare*, sous l'angle de la mythocritique, nous souhaitons contribuer de façon originale aux nombreuses recherches effectuées sur Mâalouf et son œuvre.

Notre travail comporte trois parties :

La première s'intitule *Le mythe au cœur de l'écriture mâaloufienne.* Elle est brève par rapport aux deux autres et ne comporte que deux chapitres. Le premier explore les notions de mythe et de figure mythique, ensuite il tente d'expliciter le lien entre le mythe et la littérature. Il peut sembler théorique, mais nous pensons qu'il est indispensable étant donné qu'il propose des définitions et des renseignements judicieux qui seront exploités dans la suite du travail.

Le second chapitre, quant à lui, s'intéresse au mythe dans l'écriture mâaloufienne, il explique les raisons qui amènent Mâalouf à utiliser ce matériau dans ses œuvres. Ensuite, il nous dévoile les sources et les influences littéraires de l'auteur.

La deuxième partie a pour titre *À la recherche du mythe structurant*. Elle est constituée de quatre chapitres. Elle a pour objet l'étude des mythes qui fondent et structurent les romans de notre corpus. Le premier est consacré à l'étude du mythe d'Énée dans *Léon l'Africain*, le deuxième est dédié à l'analyse du mythe du diable dans *Samarcande*, le troisième prend en charge l'analyse du mythe du double dans *Les Jardins de Lumière*, et le quatrième chapitre est réservé à l'étude du mythe de l'Apocalypse dans *Le Périple de Baldassare*. Le but de cette partie est de montrer que chacun de ces romans est régi par un mythe particulier qui le domine, structure son récit et qui se manifeste dans les décors, les personnages et leurs discours.

La dernière partie, quant à elle, porte le titre *Du mythe récurrent à l'univers intime de Mâalouf*. Elle analyse les mythes et les figures mythiques qui obsèdent les textes de notre corpus. Elle comporte quatre chapitres. Le premier étudie le mythe du Déluge dans *Léon*

[40]Soumaya Neggaz, *Amin Mâalouf : Le voyage initiatique dans Léon l'Africain*, *Samarcande* et *Le Rocher de Tanios*, *op.cit.*

l'Africain et *Le Périple de Baldassare* ; le deuxième recherche les manifestations de la figure mythique d'Alexandre dans *Les Jardins de Lumière*, *Léon l'Africain* et *Samarcande.* Le troisième chapitre prend en charge l'analyse du mythe d'Ulysse dans *Léon l'Africain*, *Le Périple de Baldassare*, *Les Jardins de Lumière* et *Samarcande.* Le dernier chapitre, quant à lui, tente de voir l'importance que revêtent le Livre et l'écriture aux yeux de Mâalouf, et de comprendre pourquoi le Livre apparaît comme un mythe dans ses œuvres et pourquoi aussi le motif de la perte des livres et des cahiers est obsédant dans *Le Périple de Baldassare* et dans *Samarcande.*

Analyser les mythes les plus dynamiques dans les romans de Mâalouf nous amène à découvrir les images constitutives de l'imaginaire mâaloufien.

Partie I : Le mythe au cœur de l'écriture mâaloufienne

Introduction

Selon Roland Barthes, le mythe est partout, dans la publicité, dans les arts et les œuvres littéraires, dans nos comportements, nos vies et même dans notre langage et nos communications[41]. Tout peut devenir mythe, un modèle de voiture, un sport, un objet ; et tout personnage historique, politique ou cinématographique peut s'ériger en figure mythique. Qu'est-ce qu'un mythe donc ? Et qu'est-ce qu'une figure mythique ? Quel est le lien entre mythe et littérature ? Et enfin, quelles sont les sources de l'écriture mâaloufienne et quelles sont les raisons qui ont amené Mâalouf à recourir au matériau mythique ?

Voici les questions auxquelles nous tenterons de répondre dans cette première partie, qui prendra l'aspect d'un préambule et qui sera de ce fait courte par rapport à celles qui la suivront.

[41] Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 181.

Chapitre I : Mythe et littérature

La notion de mythe est une notion complexe, difficile à définir. Depuis les années 1930, elle ne cesse d'interpeler les critiques littéraires, les théoriciens de l'imaginaire, les anthropologues et les chercheurs en littérature comparée. Mais qu'est-ce qu'un mythe ? Qu'est-ce qu'une figure mythique ? Que représentent-ils pour la littérature ?

I-1 Qu'est-ce qu'un mythe ?

Le mot mythe est un mot dont l'origine remonte à l'Antiquité grecque, il vient du terme latin *mythos* qui signifie "fable"[42], c'est-à-dire un récit qui se transmet oralement, par la parole. Au début du II^e^ siècle, Théon d'Alexandrie, le définit comme « un discours mensonger qui exprime la vérité en images »[43]. Pour les néo-platoniciens, qui voient en lui une allégorie, il est surtout un moyen qui permet, par des voies détournées, de comprendre l'univers et d'accéder à la vérité[44]. Françoise Graziani, une spécialiste du mythe et de la mythocritique est profondément marquée par la vision de ces philosophes antiques. Elle aussi, perçoit le mythe comme « un discours figuré », « un mode de connaissance indirect »[45].

L'historien des religions Mircea Eliade a effectué beaucoup de recherches sur les sociétés primitives, il accorde au mythe une importance capitale, dans son œuvre. Selon lui, le mythe relève exclusivement du domaine du sacré car il raconte l'histoire des dieux et prolonge le souvenir sanctifié des ancêtres. Dans son ouvrage *Aspect du mythe*, il nous prévient dès l'introduction de la complexité de cette notion et de la difficulté de lui trouver une définition satisfaisante pouvant convenir à la fois aux spécialistes et aux non-spécialistes. « Il serait difficile, dit-il, de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il même possible de trouver une seule définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? »[46]

---

[42] Solveig Hudhomme, *L'élaboration du mythe de soi dans l'œuvre de Samuel Beckett*, [en ligne], disponible sur : https://books.google.fr/books?isbn=9004299793 (Consulté le 15/10/2016).
[43]Françoise Graziani, « Image et mythe », in *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Rocher, 1988, p-p.786-797, p. 786.
[44]*Ibid.*
[45]*Ibid.*
[46]Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963, p. 16-17.

Il pense que vu sa nature complexe, le mythe nécessite une approche pluridisciplinaire. « Le mythe, affirme-t-il, est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans les perspectives multiples et complémentaires. »[47] La définition[48] qui lui « semble la moins imparfaite, parce que la plus large, est la suivante : le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements ″ »[49].

En d'autres termes, il considère que le mythe est un récit qui raconte une histoire qui a eu lieu au temps immémorial des dieux, il nous montre en fait « comment, grâce aux exploits des Etres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. […] Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s'est pleinement manifesté. […] En somme, les mythes décrivent les diverses, et parfois dramatiques, irruptions du sacré (ou du « sur-naturel ») dans le Monde.»[50]

Pour Eliade, le mythe repose sur des éléments vrais, c'est « une histoire sacrée, et donc une « histoire vraie », parce qu'il se réfère toujours à des réalités. Le mythe cosmogonique est « vrai » parce que l'existence du Monde est là pour le prouver ; le mythe de l'origine de la mort est également « vrai » parce que la mortalité de l'homme le prouve, et ainsi de suite. »[51]

Cela veut dire que, pour lui, les mythes contrairement à ce que certains pensent, ne sont pas des mensonges, des fictions pures, des ouvrages tissés par l'imagination, ils comportent toujours un fond de vérité et peuvent servir de modèles à l'humanité. Voici d'ailleurs ce qu'il écrit à ce sujet dans *Mythes, rêves et mystères* :

« Un mythe est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements humains. »[52]

Mais si nous observons attentivement cette définition, nous nous rendrons compte qu'elle accorde beaucoup d'importance au sacré, et n'est valable que pour le mythe etho-

[47] *Ibid*.
[48] Dans *Le Sacré et le profane*, il le définit comme suit : « Le mythe raconte une histoire sacré, c'est-à-dire un événement primordial qui a eu lieu au commencement du Temps, ab initio.» (Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Folio -Essais », 1965, p. 84).
[49] *Ibid*.
[50] *Ibid*.
[51] *Ibid*.
[52] Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p. 21-22.

religieux, ce qui fait que nous ne pouvons pas l'étendre à d'autres types de mythes tels que le mythe social ou le mythe politico-héroïque, par exemple.

De son côté, Claude Lévi-Strauss, un ethnologue français qui a exploré la pensée primitive, la mythologie et le mythe dans les civilisations anciennes, considère le mythe comme un récit qui explique les phénomènes de la vie et de l'univers. Voici la définition qu'il propose :

> Le mythe est une histoire qui cherche à rendre compte à la fois de l'origine des choses, des êtres et du monde, du présent et de l'avenir, et qui cherche en même temps, simultanément, à traiter des problèmes qui nous apparaitraient aujourd'hui, à la lumière de notre pensée scientifique comme tout à fait hétérogènes, différents les uns par rapport aux autres, à les traiter comme s'ils étaient un seul problème et qui admettaient une seule réponse. [53]

Pour lui donc, le mythe est une tentative de comprendre les phénomènes qui préoccupent l'humanité, car il « essaie de trouver une réponse unique à des problèmes différents » : « Un mythe, affirme-t-il, c'est, par exemple, une histoire qui essaiera d'expliquer à la fois pourquoi il se trouve que le soleil est à bonne distance de la terre, alors qu'il pourrait être beaucoup plus loin, et ce serait la nuit éternelle ou beaucoup plus près et le monde entrerait en conflagration. Et pourquoi un homme doit aller chercher son épouse à bonne distance, pas trop loin parce que alors ce pourrait être une étrangère, une ennemie et une sorcière, pas trop près parce qu'il se rendrait coupable du péché d'inceste. Et pourquoi également les saisons et les jours ne se succèdent pas à toute vitesse, mais selon un rythme régulier. Enfin, pourquoi il existe une certaine bonne mesure à la fois dans l'ordre cosmologique, dans l'ordre météorologique, dans l'ordre saisonnier et dans l'ordre social.»[54]

Il pense que le mythe n'est pas un langage ordinaire, mais un métalangage, un langage qui explique. Il « ...fait partie intégrante de la langue ; c'est par la parole qu'on le connaît, il relève du discours. Si nous voulons rendre compte des caractères spécifiques de la pensée mythique, nous devrons donc établir que le mythe est simultanément dans le langage et au-delà »[55].

---

[53] Claude Lévi-Strauss, Interview accordée à Bernard Pivot, 1984, [en ligne], disponible sur : www.europe1.fr>Accueil>culture (Consulté le 15/08/2016).
[54] *Ibid*.
[55] Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Pion, 1958, p. 230.

Mais cette définition, elle aussi, ne tient compte que du côté cosmogonique et du côté ethno-religieux du mythe et ne peut pour cette raison s'appliquer à la littérature. C'est pourquoi, nous faisons appel à la définition de Gilbert Durand. Ce spécialiste de l'imaginaire part, bien sûr, des définitions de ses prédécesseurs Eliade et Lévi-Strauss pour proposer une définition plus générale et plus globalisante du mythe. Ainsi d'après lui, le « mythe [est] un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes, système dynamique qui, sous l'impulsion d'un schème, tend à se composer en récit. Le mythe est déjà une esquisse de rationalisation puisqu'il utilise le fil du discours, dans lequel les symboles se résolvent en mots et les archétypes en idées. Le mythe explicite un schème ou un groupe de schèmes. De même que l'archétype promouvait l'idée et que le symbole engendrait le nom, on peut dire que le mythe promeut la doctrine religieuse, le système philosophique ou (...) Le récit historique et légendaire. »[56]

I-2 Qu'est-ce qu'une figure mythique ?

La notion de « figure mythique » n'a été inventée que très récemment par les spécialistes du mythe en littérature. C'est pourquoi Yves Chevrel, dans la préface de son ouvrage *Figures bibliques, figures mythiques*, s'interroge sur sa signification et se demande « Que faut-il entendre par une expression qui paraît inscrire un personnage dans une dimension autre que celle qu'il occupe dans une œuvre donnée ? »[57] Il propose alors une définition fondée sur la relation de la figure au mythe qui est pour lui une « configuration narrative symbolique »[58]. Il considère qu'« une figure est partie d'un système, constitué d'oppositions, de parallèles, voire, de "blancs", que les interprètes se donnent pour tâche de mettre en évidence. »[59]

Ainsi pour lui, le syntagme « figure mythique » peut être appréhendé « dans le sens général de forme et dans celui spécialisé, tout en renvoyant à l'idée de caractère marquant. Il désigne alors « une longue série de dieux et de déesses, héros et héroïnes, hommes et femmes du passé dont l'histoire et le comportement sont devenus exemplaires par le biais d'une

[56]Gilbert Durand, *Les Structures Anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, PUF, 1963, p. 54.
[57] Yves Chevrel, Cité par Véronique Léonard-Roques, *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littérature », 2008, « Avant-propos ».
[58] *Ibid.*
[59]*Ibid.*

modélisation. »[60] En d'autres termes, « figure mythique » est une appellation utilisée pour désigner un personnage historique idolâtré, idéalisé et élevé au rang de modèle.

Partant de cette définition, Véronique Léonard-Roques compare les figures mythiques aux figures du discours. Elle pense que pareillement à ces dernières, les figures mythiques peuvent conduire le lecteur d'une référence concrète à des valeurs plus abstraites[61]. La figure d'Alexandre le Grand, par exemple, peut représenter toutes les valeurs du courage, de la bravoure, de l'intelligence et du génie.

Cette spécialiste du mythe montre ensuite que certains personnages qui, dans La Bible, fonctionnent en tant que figures (au sens typologique), comme Jésus, La Vierge-Marie ou Thomas, par exemple, peuvent se métamorphoser et donner naissance à des figures mythiques lorsqu'ils sont repris hors de leurs contextes d'origine. « On peut même remarquer, écrit-elle, que certains personnages « ne sont devenus mythiques […] qu'*a posteriori* grâce à des réécritures extérieures à la sphère biblique »[62], c'est-à-dire grâce à la littérature et aux textes saints écrits par les hommes d'église[63].

Comme le mythe, la figure mythique est un réservoir inépuisable de significations. C'est un « Ensemble d'actualisations potentiellement infinies [qui] se nourrit de […] [la] quête toujours renouvelée de sens »[64]. Elle consiste ainsi en « un système relationnel qui ne se conçoit que dans la répétition, la recréation, l'écart, la variation. Attestant toujours la validité du sens de « forme dynamique » véhiculé par le latin figura, [elle] fonctionne selon un « jeu sur "modèle" et "copie" »[65].

Et pareillement à la figure rhétorique, la figure mythique séduit grâce à son énorme pouvoir de métamorphose mais aussi par la latitude qu'elle accorde à celui qui l'invoque. « Plurielle, mouvante, mais dans les limites d'une cohérence interne qui allie variation et conservation, [elle] est tout à la fois un « moule » au sens d'« épure » et une série d'incarnations qui fait sens par, entre et dans ses métamorphoses. »[66]

---

[60] *Ibid*.
[61] Véronique Léonard-Roques, *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses, op.cit.*, « Avant-propos ».
[62] *Ibid*.
[63] *Ibid*, p. 14.
[64] *Ibid*, p. 15.
[65] *Ibid*.
[66] *Ibid.*, p.16.

Selon Véronique Léonard-Roques, les personnages historiques, s'ils sont fascinants et entourés de mystère peuvent aisément se transformer en figures mythiques, mais ne peuvent jamais donner naissance à des mythes[67]. Elle affirme qu' « Un personnage historique peut devenir mythique lorsqu'il est porteur sur le plan collectif d'une charge symbolique fondamentale, qu'il favorise un large phénomène d'adhésion. Son histoire, singulière à l'origine devient collective. Le personnage peut alors cristalliser des rêves et des fantasmes nationaux. »[68] Par exemple, les personnages historiques d'Alexandre le Grand, de Jules César, de Jeanne d'Arc, de Napoléon Bonaparte et de Louis XIV, qui grâce à leurs histoires fabuleuses ont muté en figures mythiques.

La critique mentionne également un autre cas où l'usage du terme mythe est erroné alors que la notion de figure mythique se révèle parfaitement opérante : c'est celui de la « matière politico-héroïque » où, comme le montre Philippe Sellier, « le récit s'étire à l'infini se fractionne aisément en épisodes quasiment autonomes »[69]. Ce type de narration renvoie à l'épopée ou à la saga ainsi qu'à un « modèle héroïque de l'imagination »[70], c'est-à-dire à une « rêverie du ou des surhommes, affrontés à toutes sortes d'épreuves (monstres, ennemis innombrables), et promis- malgré la mort- à l'apothéose. »[71]

Nicole Ferrier-Caverivière de son côté, pense que « Ni l'histoire ni le réel ne sont eux-mêmes mythiques. Ils peuvent cependant le devenir si, entre autres, un mystère insondable les pénètre, s'ils cessent d'être lisibles, d'évoluer avec logique. Lorsqu'un événement historique ou l'attitude d'un grand personnage apparaît en rupture avec la trame du temps ou la normalité des comportements humains, lorsqu'une zone d'ombre les envahit tout d'un coup et les fait échapper aux prises de la science et de la pure intelligence, l'imagination d'un groupe d'hommes ou d'un peuple, défiant les lois du quotidien, trouve naturellement le moyen d'imposer ses couleurs et ses métamorphoses, ses déformations et ses amplifications. »[72]

Pour elle, le mythe politico-héroïque exprime des sentiments enfouis au plus profond du psychisme collectif : « avant que le personnage ne parvienne au premier plan de l'histoire,

---

[67]*Ibid*., p.20.
[68]*Ibid*.
[69]Philippe Sellier, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, n° 55, octobre 1984, p. 117.
[70]*Ibid*.
[71]*Ibid*.
[72]Nicole Ferrier-Caverivière, « Figures historiques et figures mythiques », in *Dictionnaire des mythes littéraires*, *op.cit.*, pp. 603-611, p. 604.

écrit-elle, il est en quelque sorte déjà attendu. Il y a, dans les mentalités, dans le psychisme collectif, un ensemble de vieux rêves, d'espoirs ou de haines, qui n'attendent qu'une occasion pour s'accrocher à une réalité ; et quand surgit un personnage investi d'un certain pouvoir ou d'une certaine fonction, il cristallise immédiatement tous ces espoirs, toutes ces haines, tous ces rêves »[73].

Pascale Auraix-Jonchière s'oriente dans la même direction. Elle considère que le caractère énigmatique ou mystérieux dont jouit la figue mythique, puisqu'elle suscite à la fois le sentiment de fascination et celui de la répulsion, l'installe « entre Histoire et merveille, dans un entre-deux qui la rend propre à ce travail d'interprétation et de métamorphose qui sont les principes mêmes de la mythification. »[74]

Pour elle, le personnage historique suit un processus composé de plusieurs phases avant de muter en figure mythique, à savoir : la « sublimation », la « déshistoricisation » et la « sanctification », qui feront d'elle « une figure atemporelle et totalisante »[75].

Véronique Léonard-Roques voit que la figure mythique se rapproche des personnages historiques, mythologiques ou sociaux que Philippe Hamon classe dans la catégorie des « personnages-référentiels », au « destin prédéterminé », et qui « renvoient à une réalité du monde extérieur […] à un concept […]. »[76] Ces personnages « font tous référence à un savoir institutionnalisé ou à un objet concret appris ». Leur reconnaissance et leur lisibilité dépendent de la culture du récepteur.

Selon Nicole Ferrier-Caverivière, les figures mythiques ou les mythes politico-héroïques, comme elle les appelle, ne démodent pas et ne perdent jamais leur pouvoir sur la littérature, les écrivains et les lecteurs doivent rester toujours attentifs à leurs messages :

> Le mythe peut aussi connaître des éclipses ou perdre de sa force ; cependant son ancrage dans le rêve humain est tel qu'il éveille toujours une réaction d'un ordre qui n'est pas celui de la simple raison et de la froide logique. Le nom de César ou d'Alexandre garde une aura, une résonance ; il y a dans ces mots comme un reste de magie. Et c'est peut-

[73] *Ibid*., p. 603.
[74] Pascale Auraix-Jonchière, Cité par Véronique Léonard-Roques, *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses, op.cit.*, « Avant-propos », p.20.
[75] *Ibid*.
[76] Philippe Hamon, Cité par Véronique Léonard-Roques, *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses, op.cit.*, « Avant-propos ».

être par-là que l'on peut essayer d'apprendre à écouter la voix des grands mythes littéraires de notre histoire politique[77].

Nous venons de découvrir qu'est-ce qu'un mythe et qu'est-ce qu'une figure mythique, à présent essayons de voir quel est leur rapport avec la littérature.

I-3- Mythe et littérature

Au commencement de toute littérature était le mythe, mais ce dernier était oral et relève de la culture populaire qui se communiquait oralement, il se transmettait lors des fêtes ou des veillées familiales autour du feu, puis au fils du temps, il est devenu écrit. Le mythe et la littérature sont intimement liés, ils vivent en parfaite symbiose, ils se nourrissent mutuellement pour continuer à vivre et à exister. George Dumézil, avait remarqué, dans *Mythe et épopée I*, l'existence d'un rapport privilégié entre mythe et littérature[78] ; et Gilbert Durand a également écrit, « la littérature, et spécifiquement le récit romanesque est le département du mythe »[79], pour mettre l'accent sur ce lien spécifique qui unit le mythe et le texte littéraire. Pour cet anthropologue : « La mythocritique […] pose que tout "récit" (littéraire bien sûr, mais aussi dans d'autres langages : musical, scénique, pictural, etc.) entretient une relation étroite avec le *sermo mythicus*, le mythe. Le mythe serait en quelque sorte le modèle matriciel de tout récit, structuré par des schémas et archétypes fondamentaux de la psyché du *sapiens sapiens*, la nôtre »[80].

Faisant état du même point de vue, André Siganos, rappelle dans son article intitulé « *Définitions du mythe* », que le roman, en tant que récit, est un genre privilégié pour la prolifération du mythe. Ce dernier répond, selon lui, à « un besoin incoercible de croire, ne fût-ce que le temps de sa récitation, à un univers fictif se déroulant à l'intérieur d'une linéarité minimale »[81].

La question du rapport du mythe et de la littérature est au cœur des recherches menées en littérature comparée, depuis le début des années 1970, notamment par des critiques et des comparatistes comme Pierre Brunel, Raymond Trousson, George Dumézil et Pierre Albouy. Mais le mérite revient surtout à Philippe Sellier d'avoir montré l'interdépendance de deux

---

[77] Nicole Ferrier-Caverivière, « Figures historiques et figures mythiques », *op.cit.*, p. 610.
[78] George Dumézil, *Mythe et Épopée*, Paris, Gallimard, 1973.
[79] Gilbert Durand, *Le Décor mythique de "La Chartreuse de Parme"*, Paris, José Corti, 1961, p.12.
[80] Gilbert Durand, « Pas à pas mythocritique», *Champs de l'imaginaire,* textes réunis par Danièle Chauvin, Grenoble, ELLUG (Ateliers de l'imaginaire), 1996, p. 230.
[81] André Siganos, « Définitions du mythe », in *Questions de mythocritique*, Danièle Chauvin, André Siganos et Philippe Walter (dir.), Paris, Imago, 2005, p. 93.

champs culturels : l'anthropologie et la littérature et d'avoir inventé la notion de « mythe littéraire »[82] qui a permis à Brunel d'aboutir à sa classification de mythes qu'il expose au début de son *Dictionnaire des mythes littéraires*, et qui se présente ainsi :

> - les mythes littéraires hérités : ce sont les récits mythiques que la littérature occidentale a empruntés à la mythologie gréco-romaine et à La Bible, comme Orphée, Antigone, Ulysse, Electre, Jonas, l'Apocalypse, le Paradis perdu, Satan, etc.
>
> - les mythes littéraires nouveau-nés : ce sont les récits littéraires prestigieux inventés par l'Occident moderne : Tristan et Yseut (XII[e] siècle), Faust (XVI[e] siècle), Don Juan (XVII[e] siècle)[83].

À ces deux catégories de mythes, nous pouvons ajouter le mythe politico-héroïque, comme le mythe d'Alexandre, celui de César ou encore celui de Napoléon.

C'est Pierre Brunel qui a montré l'importance d'un mythe dans un texte littéraire. Pour lui, les traces mythiques même si elles sont évanescentes, ténues, peuvent toujours nous conduire vers un foyer mythique[84]. Ainsi, des indices fuyants, quasi-imperceptibles, mais qui trahissent une dimension mythique latente, peuvent nous mener vers la découverte de « la dynamique interne qui préside à la structuration de l'œuvre »[85]. Il pense qu'« en étudiant certains textes […] un autre regard pouvait être porté sur eux si on considérait avec une attention plus soutenue les éléments mythiques qu'ils contiennent [86]».

Le mythe est à la base de toute création littéraire, il s'impose comme une nécessité organisatrice et structurante pour les romanciers et les hommes de Lettres en général. Les mythes inspirent les créateurs qui, de façon consciente ou inconsciente, les réactualisent dans leurs œuvres. Ce sont « ces honnêtes ressorts du théâtre intellectuel que porte en lui tout rêveur »[87], comme l'affirmait Louis Aragon, sans eux, il n'y aura ni rêve ni création. D'ailleurs, Mircea Eliade, dans son *Mythe de l'éternel retour*, a montré à quel point les récits modernes sont des réinvestissements, des réactivations plus ou moins avoués de textes mythiques. Car, « d'une part, le mythe donne forme au récit littéraire et l'ordonne ; d'autre

---

[82]Marie-Catherine Huet-Brichart, *Littérature et mythe*, Paris, Hachette, coll. « Contours littératures », 2001, p. 26.
[83]*Ibid.*, p. 27.
[84] Pierre Brunel, *Mythocritique. Théorie et parcours*, *op. cit.*, p. 61.
[85]*Ibid*.
[86]*Ibid*. p. 11.
[87]Louis Aragon, Cité par Maurice Domino, « La réecriture du texte littéraire mythe et réecriture », in *Smen*, [En ligne], disponible sur : http://semen.revues.org/5383 (Consulté le 18/08/2016).

part, le récit opère une sélection parmi les motifs du mythe et en accuse certains traits au détriment d'autres. »[88]

Depuis l'Antiquité déjà, les philosophes étaient conscients de l'importance du mythe pour la création poétique. Socrate, dans *Phédon,* un dialogue de Platon, considère que le mythe est la source d'inspiration du poète, la nourriture spirituelle qui alimente ses créations : « ...je me dis qu'un poète devait, pour être vraiment poète, prendre pour matière des mythes... »[89].

Dans les années 1980, les critiques littéraires et les spécialistes de la littérature comparée commencent à s'interroger sur la possibilité de la littérature à engendrer des mythes. Philippe Sellier propose alors la notion de « mythe littéraire », un syntagme qu'il qualifie lui-même de bâtard qui a besoin d'être contrôlé. « Le mythe littéraire, écrit-t-il, […] ne fonde ni n'instaure plus rien. Les œuvres qui l'illustrent sont d'abord écrites, signées par une (ou quelques) personnalité singulière. Évidemment, le mythe littéraire n'est pas tenu pour vrai. […] Logique de l'imaginaire, fermeté de l'organisation structurale, impact social et horizon métaphysique ou religieux de l'existence, voilà quelles questions l'étude du mythe invite à poser au mythe littéraire »[90].

Pierre Brunel soutient la même thèse et va encore plus loin en affirmant que : « C'est parfois dans la conscience commune que se produit la "mythisation", et la littérature l'enregistre. Mais c'est parfois aussi la littérature qui en a l'initiative. D'où cette nouvelle grande catégorie de mythes littéraires : tout ce que la littérature a transformé en mythes. »[91] Pour lui, « la littérature est le véritable réservoir des mythes »[92]. Elle entretient avec le mythe des liens indéfectibles, parce que « le mythe nous parvient tout enrobé de littérature » et donc « il est déjà, qu'on le veuille ou non, littéraire »[93].

Dans le sillage de Pierre Brunel, Régis Boyer, lui aussi, considère la littérature comme une fabrique de mythes. Pour achever son essai publié dans *Mythe et Littérature*, il écrit ceci *:*

---

[88] Pierre Rajotte, « Le mythe en littérature », in *Nuit blanche*, magazine littéraire, n° 83, 2001, p. 8-9, [en ligne], disponible sur : http://id.erudit.org/iderudit/20739ac (Consulté le 22/05/2016).
[89]Socrate, Cité par Maurice Domino, « La réécriture du texte littéraire. Mythe et Réécriture », *op.cit*.
[90]Philippe Sellier, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *op.cit.*, p. 115.
[91]Pierre Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, *op.cit.*, « Préface », p. 14.
[92]*Ibid.*, p.11.
[93]*Ibid.*

> Il se peut […] que tout ce qui est « littéraire » ne relève pas nécessairement du mythe. Il semble bien que tout ce qui est mythique doive, comme par définition, s'exprimer en littérature. Car en fait : à quoi sert-elle, cette littérature, sinon à exprimer, voire à fabriquer des mythes ? [94].

Le critique et comparatiste Yves Chevrel adopte également la même perspective. Dans son essai *Le mythe en littérature*, il met l'accent sur les rapports privilégiés entre mythe et littérature : « Le mythe pour nous, aujourd'hui, déclare-t-il, est essentiellement littéraire ou, plus généralement, artistique. Sa parole, devenue presque silencieuse dans ce monde déserté par les dieux qu'évoque Michel Butor, continue cependant à se faire chair en s'inscrivant dans le corps du texte littéraire […]»[95]. Mythe et littérature sont indissociables, ils peuvent se confondre de manière très intime. Le mythe est comme le dit Borges, « au principe de la littérature […] et aussi à son terme »[96]. Il est « la Belle au bois dormant de la littérature »[97].

[94]Régis Boyer, « Existe-t-il un mythe qui ne soit pas littéraire ? », in *Mythes et littérature.* Textes réunis par Pierre Brunel, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994, p. 153-164.
[95] Yves Chevre, Camille Dumouilé (dir.), *Le mythe en littérature, essais offerts à Pierre Brunel à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, p.5-6.
[96] Jorge Luis Borges, *«* Parabole de Cernante *»s,* in *L'Auteur et autres textes,* Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », p. 27.
[97] Daniel Mortier, *Mythes et littérature*, *op.cit.*, p. 148.

Pour conclure, nous pouvons dire que le phénomène littéraire et le phénomène mythique sont indissociables, ils existent ensemble, ce sont deux faces opposées mais complémentaires de la même médaille. La littérature ne peut se passer du mythe étant donné qu'elle est faite de « mythes auxquels on ne croit plus »[98], et le mythe ne peut continuer à survivre indépendamment de la littérature. « Lorsque les mythes perdent leur caractère ésotérique et leur fonction sacrée, ils se résolvent en littérature[99] », ils deviennent littéraires, nous dit Denis de Rougemont.

Le mythe est intimement lié à la littérature, c'est un vecteur d'idées, une inépuisable source d'inspiration pour les auteurs, il se caractérise par sa haute dimension symbolique et métaphysique ainsi que par son intemporalité. Il enrichit la littérature et permet aux œuvres littéraires de produire de nouvelles significations plus denses et plus profondes. Il réalise la jonction entre plusieurs secteurs de la pensée (comme l'Histoire, l'idéologie, l'art et la littérature). C'est ce qui a fait dire à Marie-Catherine Huet-Brichart ceci :

« La dynamique des échanges entre Histoire, idéologie et littérature procède du mythe, s'explique par le mythe et conduit au mythe. »[100].

[98]Northrop Frye, *La Parole souveraine / La Bible et la littérature II* (1990), traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Seuil, 1994, p. 54.
[99] Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Gallimard, 1939, p.203.
[100] Marie-Catherine Huet-Brichart, *Littérature et mythe, op. cit.*, p. 37.

Chapitre II : Le mythe dans l'écriture mâaloufienne

Le mythe, comme nous l'avons souligné au départ, est omniprésent dans les romans mâaloufiens. Ces derniers sont en effet surchargés de mythologie, de références et d'allusions plus ou moins explicites à des mythes antiques et bibliques, ou à des mythes purement littéraires. Ils obtiennent un succès non seulement grâce à leur caractère historique, mais aussi grâce à leur forte dimension mythique.

Cependant, dans tous ses entretiens et ses interviews, Mâalouf avoue sa passion incommensurable pour l'Histoire, mais ne dévoile jamais son recours au mythe. Pourquoi donc a-t-il emprunté la voie du mythe ? Qu'est-ce que celui-ci apporte à son écriture ? À quel point imprègne-t-il ses textes ? Et enfin, quelles sont les sources de sa création littéraire ?

II-1- Le rôle du mythe dans les œuvres mâaloufienne

1- L'Histoire à la lumière du mythe

Le mythe, comme nous venons de le voir plus haut est un métalangage, il possède une fonction explicative, de ce fait, il permet à Mâalouf d'élucider l'Histoire mais aussi de comprendre le présent [101]. Nous savons très bien combien il apprécie cette notion d'Histoire. « L'histoire, pour moi, affirme-t-il dans un entretien avec Maurice Tournier, n'est pas que pour l'histoire, le passé que pour le passé. Il s'agit toujours de préoccupations liées à aujourd'hui, aux questions de coexistence, aux affirmations exacerbées d'appartenance, aux conflits proches, qu'il s'agisse du Liban, de la Palestine et d'Israël, du Proche-Orient en général. L'histoire est un réservoir immense d'événements, de personnages, dont on peut tirer toutes sortes d'enseignements. On la reconstruit, à chaque époque, selon ses propres besoins d'explication du monde. » [102]

Le mythe lui permet ainsi de mettre un éclairage sur des zones d'ombre de l'Histoire ; de reconstituer ou de rétablir des épisodes historiques qui ont été omis ou falsifiés, comme les croisades, la chute de Grenade ; d'exhumer certains personnages oubliés de l'Histoire, et

[101]Selon R. L. Rousseau, le mythe doit s'interpréter à la fois comme une définition du passé et une anticipation du futur (cf. « L'Envers des contes », R. L. Rousseau, Dangles).

[102]Maurice Tournier, « Identité et appartenances. Entretien » (entretien avec Amin Maalouf), *Mots, Les langages du politique*, mars 1997, p. 121.

de réhabiliter la mémoire de certains autres personnages proscrits, comme Omar Khayyam ou Mani, car l'une des fonctions essentielles du mythe est d'éclairer, d'expliquer : il a le pouvoir d'« implique[r] et explique[r] »[103] en même temps.

Mâalouf emprunte donc le mythe pour comprendre l'Histoire, pour l'expliciter et la rendre accessible à ses lecteurs, car comme l'écrit Pierre Ansart : « Le récit mythique apporte le réseau de significations par lequel s'explique et se pense l'ordre du monde ». Il agit comme « un système de pensée, une grille d'interprétation qui permettront, par projection, de repenser et d'ordonner tous les phénomènes.»[104]

En plus de tout cela, le mythe constitue un réservoir de leçons. Denis Rougemont le définit comme « une histoire, une fable symbolique, simple et frappante, résumant un nombre infini de situations plus ou moins analogues. Le mythe permet de saisir d'un seul coup d'œil certains types de relations constantes, et de les dégager du fouillis des apparences quotidiennes »[105]. Cela veut dire qu'en se servant de symboles, il explique le monde de manière spontanée et simplifiée, il prodigue des enseignements propres à organiser notre présent et notre vie future. « Comme [il] procède d'une pensée qui n'est pas logique, conceptuelle, il exprime les choses d'une manière globale, poétique et il est par conséquent riche en plusieurs leçons »[106], écrit Paul Wathelet.

De surcroît, nous devons insister sur le fait que Mâalouf est un auteur engagé contre la barbarie, la violence, le fanatisme et l'intolérance sous toutes ses formes. Il se sent responsable parce qu'il est un fils d'Adam, un homme, de ce fait il porte en lui toutes les plaintes, toutes les craintes et les espérances de son espèce. Cette phrase écrite vers la fin de son avant-dernier roman *Les Désorientés* en est la preuve irréfutable :

« … il s'était apparemment promis de me parler désormais comme si j'étais l'autre Adam, l'ancêtre, et que j'avais en mémoire toute l'histoire des humains. »[107]

Il ne recourt au mythe que parce que ce dernier est comme le qualifie Northrop Frey « le langage de l'engagement »[108]. Il pense que « les mythes permettent d'envisager un avenir

[103]Gilbert Durand, *Introduction à la Mythodologie, Mythes et Sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 62.
[104]Pierre Ansart, *Idéologies, conflits et pouvoirs*, Paris, P.U.F, 1977, p. 23.
[105]Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident, op.cit.,* p. 19.
[106]Paul Wathelet, « Le mythe dans l'épopée homérique : mythe religieux, mythe social et psychologique », in *Mythe et création*, Pierre Cazier (dir.), Lille, Presses universitaires de Lille, coll. « Travaux et recherches », 1994, p. 112.
[107] Amin Mâalouf, *Les Désorientés*, Paris, Grasset, 2012, p. 524.
[108] Northrop Frye, *La Parole souveraine*, Paris, Seuil, 1994, p. 502.

dépourvu de morcellement et de conflit. »[109]Il ne l'utilise pas uniquement dans le but de le réécrire, ou de vivre un aventure artistique ou poétique, mais aussi et surtout dans le but de donner des enseignements à ses lecteurs, de les instruire afin d'ouvrir leurs yeux sur certaines vérités.

Ainsi, par exemple, en utilisant les mythes eschatologiques ou finalistes, les mythes de la destruction, qui envisagent une fin du monde, une fin de l'humanité, comme l'Apocalypse ou le Déluge, il propose une autre issue plus optimiste et moins inquiétante à l'Histoire, il tente de lui donner un sens, en installant le récit dans un hors temps, c'est-à-dire dans une temporalité qui n'est pas réelle, mais symbolique, qui est celle du mythe.

Enfin, le mythe permet à l'auteur d'assurer la jonction entre les histoires individuelles, c'est-à-dire celles des personnages et l'Histoire collective. Baldassare, Léon l'Africain, Mani, Omar Khayyam et Benjamin O. Lesage, ont tous vécu des aventures individuelles mais leurs destins ont tous basculé dans le destin collectif, celui de l'humanité.

2-Le mythe comme outil de séduction

Le mythe contient des symboles puissants, il représente, de façon symbolique, une réalité humaine qui peut se répéter dans le temps. Gaston Bachelard, pense en effet que « Tout mythe est un drame humain condensé. Et c'est pourquoi tout mythe peut si facilement servir de symbole pour une situation dramatique actuelle ».

Si donc Mâalouf recourt au mythe, c'est que celui-ci donne une dimension mystique à ses textes. En les lisant, nous sentons qu'ils sont chargés de symboles et de mystère. En effet, Baldassare cherche un livre mystérieux écrit en alphabet ésotérique. Il est confronté depuis le début de sa quête à des épreuves initiatiques semblables aux rites d'initiation francs-maçons, et son périple est jonché de symboles et d'énigmes qu'il doit sans cesse déchiffrer. Léon l'Africain apprend le sens de sa destinée grâce au voyage, à l'errance. Le récit qu'il narre à son fils est plein de sagesse et de messages codés. À travers l'histoire de Khayyam, nous découvrons comment un puissant empire, comme l'empire seldjoukide, est anéanti à cause d'un personnage, Hassan Sabbah, qui est une parfaite incarnation du diable. Et la

[109]Rima Juraidini, « Entretien avec Amin Mâalouf », in *La revue du Liban*, n° 1903, 27 juillet,-3 août 1996, En ligne, disponible sur : http://www.rdl.com.lb/1996/1903/maalouf.htm (Consulté le 12/08/2016).

biographie de Mani, nous apprend de quelle façon s'opère la rencontre symbolique de l'être avec son double, avec son être intérieur.

Le mythe permet à l'auteur de dire la vérité autrement, car il s'agit d'une parole voilée qui possède un énorme pouvoir de suggestion : il suffit parfois d'une faible allusion, d'un simple nom pour qu'un réseau d'images, de scènes et de significations survient à notre esprit. « [I]l instaure […] une compréhension pré-rationnelle plus dense, plus intense, et finalement plus universelle que la raison analytique, qui nécessite, quant à elle, un travail préalable de discrimination et d'élaboration… » [110]

Mâalouf se réfère donc au mythe, car il veut frapper l'imagination de ses lecteurs, il veut les sensibiliser. Nous savons à quel point le mythe est mobilisateur, il est chargé d'une puissante dimension affective, émotionnelle. Grâce aux symboles et aux images qu'il véhicule, il exerce une grande influence sur notre esprit, sur notre conscience et notre imagination. Il agit sur nos émotions, et s'adresse à nos sentiments, pour nous faire réagir, pour nous pousser à l'action. Il est doté d'un énorme pouvoir de persuasion et d'une redoutable efficacité pour dominer et manipuler les esprits, parce qu'il recourt à des archétypes et à des symboles issus de notre imaginaire collectif. Il joue donc à la fois sur le registre symbolique et émotionnel. Les études du mythe réalisées dans le domaine de la psychanalyse par Freud ou Otto Rank sont très révélatrices à cet égard.

Mâalouf n'est ni un théologien ni un homme d'Église ni non plus un réformateur social. C'est un écrivain engagé qui se sent, comme Sartre, responsable des problèmes de son temps. Il utilise souvent ses œuvres romanesques pour communiquer à ses lecteurs ses idées et ses préoccupations humanistes, sociales ou politiques. Il recourt au mythe dans le but de dénoncer les méfaits et les écarts de comportement sévissant dans notre monde actuel miné par une infinité de fléaux : les guerres, l'intolérance, la famine, le racisme et les ségrégations identitaires et religieuses. Il est avant tout un humaniste, et par le mythe il dénonce la violence sous toutes ses formes (verbale, politique, économique et symbolique), l'agressivité, la guerre et la haine. Il pense que les hommes sont responsables, de ce fait, ils peuvent contribuer à améliorer le monde en modifiant leur comportement social, car nous ne pouvons plus continuer à vivre dans l'angoisse, la peur et l'insécurité.

[110] Jean-Jacques Wunenburger, « Principe d'une imagination mythopoïétique », in *Mythe et création*, Pierre Cazier (dir.), Lille, Presses universitaires de Lille, coll. « Travaux et Recherches », 1994, p. 44.

Dans ses romans, il cherche à la fois à séduire et à convaincre, or il sait très bien que le meilleur moyen pour ce faire, c'est le mythe car celui-ci ne s'adresse pas uniquement à notre logos, c'est-à-dire à notre raison, il cible également, et de manière très remarquable, notre pathos, nos émotions et notre sensibilité. Le mythe a donc un pouvoir énorme sur les esprits, c'est une arme à double tranchant, comme l'a bien montré Gilbert Durand, il « n'est plus un fantasme gratuit que l'on subordonne au perceptif et au rationnel. C'est une *res* réelle que l'on peut manipuler pour le meilleur comme pour le pire. »[111]

Mâalouf a employé le mythe dans ses romans afin de transmettre de manière allégorique et discrète ses convictions à ses lecteurs parce que comme l'explique Roland Barthes dans *Mythologie*, le mythe est une autre manière de dire, un langage[112], puissant qui exprime la complexité du réel présent en se référant au passé. C'est un moyen de communication très efficace étant donné qu'il donne à son utilisateur la possibilité d'exprimer des réalités profondes, de dire l'indicible ou de ne dire qu'à demi-mot car étant un langage indirect, détourné, il nous invite à scruter les profondeurs du texte et à lire entre les lignes. C'est pour cette raison d'ailleurs que la majorité des orateurs et des chroniqueurs antiques ainsi que des hommes politiques utilisent des mythes dans leurs discours. Nous pouvons citer ici l'exemple de Tite-Live[113], Virgile ou Ovide, dont les textes sont imprégnés de légendes et de repères mythologiques.

Par le moyen du mythe, l'auteur nous invite ainsi à accéder à son univers imaginaire, à être complices de ses fictions, de sa conception spirituelle et humaniste du monde, car « Tout regard est échange de regards […], disons que tout regard est croisement de celui du locuteur et de celui du ou des destinataires. Et le «lieu commun» où se constituent ces regards en se croisant, le noyau le mieux partagé de la compréhension, c'est le mythe. »[114] Ce dernier est, selon Paul Ricœur, une « reprise créatrice de sens : reprise, et donc mémoire, et comme tel,

---

[111] Gilbert Durand, *Introduction à la Mythodologie, Mythes et Sociétés, op.cit.*, p. 44.
[112] Roland Barthes, *Mythologies, op.cit.*, Avant-propos.
[113]Tite-Live, Cité par Mineo Bernard, « Légende et histoire dans le Livre I de Tite- Live », *Dialogues d'histoire ancienne* Supplément4.2/2010(S4.2), p. 495-508, En ligne, disponible sur : www.cairn.info/revue-dialogues-d-histoire-ancienne-2010-Supplément_4.2-page-495.htm (Consulté le 02/08/2015) :
« Énée, devant la menace d'une pareille guerre, voulut gagner le cœur des Aborigènes en donnant les mêmes droits et jusqu'au même nom à tous ses sujets : il nomma Latins l'ensemble des deux peuples. Dès lors, les Aborigènes ne le cédèrent en rien aux Troyens pour leur attachement et leur fidélité au roi Énée. Fort de cette affection, et de l'union chaque jour plus étroite des deux peuples […], et malgré toute la puissance de l'Étrurie, dont le renom remplissait terres et mers d'un bout à l'autre de l'Italie, des Alpes au détroit de Messine, Énée, qui pouvait repousser l'attaque à l'abri de ses remparts, fit sortir ses troupes pour livrer bataille. Ce fut un succès pour les Latins… »
[114]Gilbert Durand, *Introduction à la Mythodologie, Mythes et Sociétés, op. cit.*, p. 184

tourné vers la ou les paroles antérieurs, mais aussi créatrice et donc tournée vers l'avenir, parole inventive »[115].

Le mythe ouvre un terrain d'échange et de complicité entre l'écrivain et ses lecteurs. C'est pour cette raison d'ailleurs que Pierre Brunel écrit :

> L'idéal pour l'écrivain serait de disposer d'une langue éolienne qui lui permettrait d'entretenir une relation de complicité avec un lecteur-jumeau. Pour cela, il devrait faire appel en lui non à la langue moderne, mais à ce langage plus ancien des mythes en en exploitant les traces résiduelles.[116]

En utilisant les mythes pour exprimer ses angoisses existentielles, Mâalouf veut certainement toucher la sensibilité de ses lecteurs. Il vise à émouvoir leurs cœurs avant de marquer leurs esprits, leur raison : « ma première ambition, déclare-t-il, étant de trouver les mots justes pour convaincre mes contemporains, mes « compagnons de voyage », que le navire sur lequel nous sommes embarqués est désormais à la dérive, sans cap, sans destination, sans visibilité, sans boussole, sur une mer houleuse, et qu'il faudrait un sursaut d'urgence pour éviter le naufrage. »[117]

Les textes de notre corpus sont traversés par des mythes et des figures mythiques de provenances différentes, ce qui les rend plus riches, plus denses en significations et plus agréables à lire. Les textes mythiques sont dotés d'une malléabilité et d'une perméabilité incroyables. Ils offrent donc aux lecteurs plusieurs possibilités de lectures, et leur promettent en même temps dépaysement, découverte et plaisir.

3-Le mythe comme langage universel

Mâalouf est un écrivain qui aspire à l'universalité dans ses œuvres. Il écrit souvent sur l'histoire de la Méditerranée et du Moyen-Orient, mais il n'adresse pas ses textes aux habitants de ces régions uniquement, il les destine à l'ensemble de l'humanité. Et s'il utilise le mythe dans ses romans, c'est que ce dernier est un langage universel et intemporel, comme la musique, la peinture et la danse, il transcende les périodes historiques, les cultures et les religions, il peut s'adresser aux hommes de tous les temps et de toutes les communautés.

---

[115] Paul Ricœur, Cité par Danièle Chauvin, *Questions de mythocritique. Dictionnaire,* Danièle Chauvin, André Siganos et Philippe Walter (dir.), Paris, Éditions Imago, 2005, p. 235.
[116] Pierre Brunel, *Mythocritique : Théorie et parcours, op. cit.*, p. 279-280.
[117]Amin Mâalouf, *Le Dérèglement du monde,* Paris, Grasset, 2009, p.12.

C'est « un "métalangage", c'est-à-dire un langage "pré-sémiotique" où la gestuelle du rite, de la magie vient relayer la grammaire et le lexique des langues naturelles. C'est un discours ultime[118] qui se suffit à lui-même : il « est toujours transpersonnel, et à la limite transculturel et métalinguistique » puisque, selon Lévi-Strauss, «il est le discours qui se traduit le mieux». À la limite, il n'est même pas besoin de «traduire» un mythe ! »[119].

Et puis, le mythe a une dimension axiologique. Grâce à lui, l'auteur exprime certaines valeurs universelles qui lui tiennent à cœur, à savoir : l'amour de son prochain, le devoir, l'amitié, la tolérance, la générosité et le sacrifice, toutes ces valeurs qui font de l'homme un homme accompli. Baldassare, par exemple, a tout abandonné pour sauver l'humanité en péril ; Léon l'Africain et Omar Khayyam nous apprennent la tolérance, et le pardon ; Mani, quant à lui, est généreux, il aspire à une religion universelle et accueillante.

Grâce au mythe, les récits de notre corpus dégagent, comme nous le constaterons dans les parties suivantes de cette recherche, plus de charme, plus de saveur et d'étincelles à la lecture parce que le mythe est un langage magique, qui nous ouvre les portes du monde féerique du rêve et de l'imaginaire. C'est un langage qui ne vieillit pas, il est valable à tous les temps. Rajeunissant sans cesse, il traverse les âges sans prendre une seule ridule. C'est ce qui fait que le choix de l'utiliser dans la production littéraire est toujours pertinent même de nos jours. Certes, il « peut […] connaître des éclipses ou perdre de sa force ; cependant son ancrage dans le rêve humain est tel qu'il éveille toujours une réaction d'un ordre qui n'est pas celui de la simple raison et de la froide logique. Le nom de César ou d'Alexandre garde une aura, une résonnance ; il y a dans ces mots comme un reste de magie. »[120]

4-Le mythe comme cure

« Le mythe porte à la fois les aspirations et les inquiétudes de tout groupe humain »[121], nous dit Gilbert Durand. Cela signifie qu'il a une vertu cathartique, libératrice. C'est une thérapie de l'âme. Son rôle est de libérer l'écrivain de ses peurs et de ses complexes, de le délivrer de façon fictive de l'angoisse morale ou métaphysique qui le tourmente comme la peur de la mort, de l'exil, de la solitude, de la sexualité, etc.

[118]Gilbert Durand, "À propos du vocabulaire de l'imaginaire...", in *Recherches et Travaux*, n° 15, 1975.
[119]*Ibid.*
[120]Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale, op.cit.*, p. 610.
[121]*Ibid.*

Et Mâalouf, comme nous le savons bien, est un écrivain humaniste, il est soucieux de l'avenir de notre planète, et cela nous l'apercevons surtout dans sa référence au mythe de l'Apocalypse et à celui du Déluge. Il rêve d'un monde où toutes les cultures et les religions cohabiteront en parfaite harmonie, et où toutes les communautés se côtoieront sans se déchirer ni s'entretuer. Il rêve de sauver l'humanité, de participer au changement du court de l'Histoire, de l'orienter vers une issue heureuse, et cela apparaît nettement dans son admiration pour Alexandre le Grand dont le nom et les exploits sont évoqués à maintes reprises dans *Les Jardins de Lumière*, *Samarcande* et *Léon l'Africain*.

Pour lui, « Un des rôles essentiels de l'écriture, consiste à développer des mythes positifs. Je puise dans l'Histoire le matériau nécessaire pour bâtir des mythes de rencontre, de réconciliation. A mes yeux, l'Andalousie d'autrefois nous offre une image positive des rapports entre les trois religions monothéistes et une image alternative du monde arabe. Omar Khayyam est, également un mythe constructif qui mérite d'être remis en avant. Ces mythes permettent d'envisager un avenir dépourvu de morcellement et de conflit. »[122]

Et puis la récurrence du mythe d'Ulysse dans tous les romans composant notre corpus révèle une nostalgie des origines, une nostalgie envers la première patrie. La présence implicite du mythe d'Enée, quant à elle, dévoile une quête identitaire inconsciente chez l'auteur. Écoutons ce qu'il dit à ce sujet dans *Les Identités meurtrières* :

> Avant de devenir un émigré, on est un émigré ; avant d'arriver dans un pays, on a dû quitter un autre, et les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simples. Si l'on est parti, c'est qu'il y a des choses que l'on a rejetées – la répression, l'insécurité, la pauvreté, l'absence d'horizon.[123]

Nous apercevrons lors de nos analyses que chacun des romans de notre corpus est régi par un mythe particulier, qui revient comme un leitmotiv pour nous conduire vers une idée, une émotion, des aspirations que l'auteur inscrit en filigrane dans son texte.

---

[122]Rima Jureidini, « L'écriture a pour rôle essentiel de développer des mythes positifs quand on vit au Liban, la première religion du citoyen est celle de la coexistence » (entretien avec Amin Mâalouf), [en ligne], disponible sur :
*www.rdl.com.lb/1996/1903/**maalouf**.htm* (Consulté le 04/09/2016).

[123] Mâalouf Amin, *Les Identités meurtrières, op.cit.*, p. 72.

II-2- Les sources mythiques des récits mâaloufiens

L'intertextualité mythique est très forte et prend une dimension très importante dans les romans constituant notre corpus. Mais avant de l'analyser voyons d'abord qu'est-ce que l'intertextualité.

1-Qu'est-ce que l'intertextualité ?

Le terme d'intertextualité est un néologisme crée par Julia Kristeva en 1967, dans un article qu'elle a consacré à la présentation de l'œuvre de Mikhaïl Bakhtine, intitulé « Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman »[124]. C'est une notion issue des travaux de ce critique russe qui remontent à la première moitié du XX^{e} siècle (*La Poétique de Dostoïevski*, 1963 ; *L'œuvre de François Rabelais*, 1965), mais qui ne sont parvenus en France que dans la seconde moitié du siècle, grâce notamment à Julia Kristeva, à Tzvetan Todorov et à la revue *Tel Quel*.

En définissant le dialogisme, Bakhtine relie incessamment le texte à son contexte, et aux textes qui l'ont précédé. Il pense que :

> Les énoncés ne sont pas indifférents les uns aux autres, et ils ne se suffisent pas à eux-mêmes ; ils se connaissent les uns les autres. Ce sont précisément ces reflets réciproques qui déterminent leur caractère.[125]

Selon lui, le dialogisme est présent partout. Il existe néanmoins une forme littéraire qui le manifeste mieux que d'autres. C'est le roman, parce qu'il représente l'acte d'énonciation et qu'il est capable de confronter plusieurs instances discursives : « le roman est un phénomène plurilinguistique, plurilingual, plurivocal »[126].

La notion d'intertextualité est une notion particulièrement enrichissante pour la littérature, elle s'emploie généralement pour désigner la relation d'un énoncé aux autres énoncés qui l'ont précédé. C'est une notion essentielle pour la création littéraire et pour l'existence même de la littérature, car aucune œuvre littéraire n'est créée ex-nihilo. Chaque texte reproduit explicitement ou implicitement une infinité d'autres textes. À ce sujet Roland

[124]Julia Kristeva, « Le Mot, le dialogue et le roman », in *Sémiotique, Recherche pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
[125]Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984(1^{ere} éd. 1979), p. 298.
[126] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978 (pour la traduction française), p. 87.

Barthes dit sans cesse, dans ses ouvrages et ses articles que : l'intertextualité est « la condition de tout texte quel qu'il soit »[127] ou encore « Tout texte est un intertexte »[128].

Dans le sillage de Barthes, Philippe Sollers, le fondateur de *Tel Quel* affirme que : « Tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la recherche, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur»[129].

L'intertextualité est un phénomène qui concerne donc tous les textes littéraires, sans exception. Nathalie Piégay-Gros, la considère comme un élément constitutif de la littérature : il n'y a pas de littérature sans intertextualité ; pour elle « L'intertextualité est […] le mouvement par lequel un texte récrit un autre texte, et l'intertexte l'ensemble des textes qu'une œuvre répercute, qu'il se réfère à lui in absentia ou l'inscrive in praesentia. »[130]Elle pense que « Nul texte ne peut s'écrire indépendamment de ce qui a été déjà écrit et il porte, de manière plus ou moins visible, la trace et la mémoire d'un héritage et de la tradition.»[131]

L'intertextualité possède une fonction explicative ou justificative, elle permet de comprendre le texte en remontant à ses sources. Pour Michel Riffaterre, « L'intertextualité est la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'ont précédées ou suivies. Ces autres œuvres constituent l'intertexte de la première »[132]. Elle est le mécanisme propre à la lecture littéraire :

> L'intertextualité est un mode de perception du texte, c'est le mécanisme propre à la lecture littéraire. Elle seule, en effet, produit la signifiance, alors que la lecture linéaire, commune aux textes littéraires et non littéraires ne produit que le sens.[133]

Gérard Genette s'est intéressé lui aussi à l'intertextualité, mais avec lui on passe du mot bivocal à la littérature palimpseste, réécriture, réécritures d'autres textes. Dans son ouvrage *Palimpsestes : La littérature au second degré,* il définit l'intertexte littéraire comme « la présence effective d'un texte dans un autre texte. »[134] Il affirme que c'est un phénomène qui possède une infinité de variantes ou catégories, il peut aller de la citation, ou

[127] Roland Barthes, « Théorie du texte », in *Encyclopédia Universalis,* 1975, p. 372.
[128]*Ibid*.
[129]Philipe Sollers, « Écriture et révolution », in *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1971, p. 75.
[130]Nathalie Piégay-Gros, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Nathan, 1996, p. 7.
[131]*Ibid*.
[132]Michel Riffaterre, « La trace de l'intertexte », in *La pensée*, n°21,1980, p. 4.
[133]Michel Riffaterre, *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979, p. 45.
[134]Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p.8.

de l'auto-citation de phrases, ou de fragments entiers d'autres auteurs ou de soi-même ; à la mention de noms propres-noms d'auteurs ou de personnages, ou d'ouvrages ; à l'introduction de toutes sortes de repères qui engagent à lire en référence à d'autres textes, ou à un genre[135].

L'intertexte confère au texte qu'il sous-tend plus de consistance et de densité sémantique. Écoutons ce que dit Julia Kristeva à ce sujet :

> Tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité et le langage poétique se lit, au moins, comme double.[136]

Marc Eigeldinger, dans son ouvrage intitulé *Mythologie et intertextualité*, s'est intéressé surtout à l'intertextualité mythique. Comme ses prédécesseurs, il pense que l'intertextualité est un élément vital pour la littérature ; son rôle, c'est d'instaurer un échange ou un dialogue entre les textes. Il la compare à « une greffe opérée sur le grand arbre ou sur le vaste corps de l'écriture. » Il discerne quatre aspects de l'intertextualité : la citation, l'allusion, le pastiche et la parodie et la mise en abyme dans certains cas spécifiques. Il pense que les deux premiers sont les plus généraux et les plus fréquents[137].

Ce théoricien pense également que la fonction principale de l'intertextualité est transformatrice et sémantique, car l'auteur quand il utilise un emprunt, il ne le reproduit pas de façon identique, il le transforme et le métamorphose afin d'engendrer un nouveau sens. Son importance réside donc essentiellement dans le fait qu'elle privilégie le langage de l'échange et de la pluralité[138].

2- Les sources bibliques

La Bible est un immense réservoir d'images et de mystères. Elle est considérée comme l'un des fondements de l'imaginaire occidental[139]. Elle est à l' origine d'une infinité d'œuvres littéraires. Depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'à nos jours, elle ne cesse d'inspirer les écrivains et les poètes de Dante, à Agrippa d'Aubigné jusqu'aux écrivains du XXI[e] siècle tels que Paolo Coelho en passant par les poètes et les écrivains romantiques ou

---

[135]*Ibid.*
[136]Julia Kristeva, « Le Mot, le dialogue et le roman », *op.cit.*, pp. 1945-1946.
[137]Marc Eigeldinger, *Mythologie et intertextualité*, Genève, Éditions Slatkine, 1987, PP. 11-12.
[138]*Ibid.*, p.16-17.
[139] Myriam Watthee Delmotte, *L'intertextualité biblique chez Baudelaire et Verlaine*, [en ligne], disponible sur : *ens-religions.formiris.org/userfiles/files/er_922_1.pdf* (Consulté le 20-12-2016).

symbolistes du XIX[e] siècle comme Hugo, Vigy, Lamartine, Milton, Baudelaire, Verlaine ou Edgar Poe[140].

En effet, les textes de Jean-Jacques Rousseau, en particulier *L'Émile ou l'éducation* (1762), sont profondément imprégnés de morale chrétienne et d'idées bibliques. C'est encore le cas pour les œuvres de Châteaubriand, comme *Le Génie du christianisme* (1802), ou celles de Victor Hugo, qui recourt constamment dans ses créations à des figures et à des thèmes empruntés aux Écritures telles que Caïn et Abel dans *La Légende des Siècles* (1859-1877-1883), Léviathan dans *Les Misérables* (1862) et le jugement dernier dans *Les Châtiments* (1852). La poésie baudelairienne, elle aussi, reprend quelques mythes et images de la Bible, elle est marquée par le luciférianisme ; et dans les poèmes de Verlaine, nous décelons facilement l'hypotexte biblique qui est utilisé pour exprimer la vision du poète maudit[141].

C'est ce qui a conduit le poète romantique anglais William Blake à la considérer comme le Grand Code de l'Art[142], car elle constitue un réservoir d'image et d'intrigues dont « tous les poètes européens se sont servis, qu'ils l'aient su ou non »[143]. Elle propose des récits, des légendes, des personnages et des archétypes que nous rencontrons constamment dans les œuvres d'arts et en littérature.

Les romans mâaloufiens, en particulier ceux qui relèvent de notre corpus d'étude, s'inspirent eux aussi de la mythologie et des textes bibliques : ils véhiculent des citations, des allusions à des personnages de la Bible, mais aussi des reprises des schémas narratifs propres au Livre Saint. Ils évoquent de manière très redondante certaines images et idées majeures du christianisme : le bien et le mal, le péché ou la faute, la rédemption et le châtiment divin. Ainsi, ils renferment tout un arsenal d'images fortes qui tournent principalement autour de quelques personnages bibliques, tels que la femme de Loth, les peuples impies de Sodome et Gomorrhe, Noé, Moïse, l'Antéchrist et le Diable ; et de quelques événements capitaux de la Genèse, comme le péché originel, le Déluge et l'Apocalypse.

Les récits bibliques, apparaissent donc comme l'une des principales sources d'inspirations de Mâalouf, et contribuent fortement à forger la dimension mythique de son

[140]Le personnage biblique de Satan et la figure de l'ange gardien apparaissent dans la plupart des œuvres de ces auteurs.
[141] Myriam Watthee Delmotte, *L'intertextualité biblique chez Baudelaire et Verlaine, op. cit.*
[142] William Blake, Cité par Northrop Frye, *Le Grand Code. La Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984, p. 18.
[143]*Ibid.*, p. 19.

imaginaire. Et l'utilisation des mythes, des symboles et des images tirés de la Bible et de l'Ancien Testament est une preuve irréfutable qu'il possède une solide culture religieuse.

Rappelons ici que l'auteur est né au sein d'une famille chrétienne, et qu'il a effectué ses études chez les pères jésuites, car sa mère appartenait à tradition catholique. « [Si] je fus inscrit à l'école française, celle des pères jésuites, déclare-t-il, c'est parce que ma mère, résolument catholique, tenait à me soustraire à l'influence protestante qui prévalait alors dans ma famille paternelle… »[144].

Néanmoins, les recours aux éléments bibliques, insérés dans la substance narrative de *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière* et du *Périple de Baldassare*, transcendent complètement la dimension religieuse et prennent d'autres significations générées à la fois par le projet humaniste et philosophique de l'écrivain et par l'environnement de ses textes.

3-Les sources antiques

Mais la Bible n'est pas l'unique source des romans de Mâalouf puisque ces derniers abondent également de références et d'allusions à certains mythes antiques comme celui d'Ulysse et d'Énée ou encore la figure mythique d'Alexandre. Et cela indique que Mâalouf est admirateur fervent des auteurs grecs et auteurs romains comme Homère, Virgile, Sophocle, Dante ou Tacite et de la littérature antique en général, qui est fondée surtout sur la mythologie.

D'ailleurs, il avoue son admiration sans bornes pour les tragédies antiques qui sont porteuses de sagesse et de valeurs universelles et qui sont classées comme patrimoine culturel de l'humanité. Il affirme qu'il demeurera toujours émerveillé devant des « pièces de la Grèce antique qui [lui] ont donné le désir enfantin d'imiter Sophocle ou Eschyle. Térence aussi. C'est lui qui a dit il y a deux mille deux cents ans : "Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger." »[145]

[144]Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, *op.cit.*, p.26.
[145]Amin Maalouf, "Le sentiment d'appartenir à une minorité détermine tout dans la vie" (entretien avec Amin Mâalouf), [en ligne], disponible sur : *www.lexpress.fr/.../**amin-maalouf**-le-sentiment-d-appartenir-a-une-minorite-determine...* (Consulté le 04/09/2016).

Nous avons rencontré dans ses textes des traces évidentes qui prouvent qu'il s'inspire de ces auteurs antiques. Sa passion des civilisations et des mythologies anciennes apparaît même dans son discours de réception à l'Académie française[146], dans lequel il se réfère au mythe d'Europe afin d'expliquer à son audience l'origine de l'amitié entre la France et le Liban :

> …les choses ont commencé avec la Grèce antique ; quand Zeus, déguisé en taureau, s'en fut enlever sur la côte phénicienne, quelque part entre Sidon et Tyr, la princesse Europe, qui allait donner son nom au continent où nous sommes. Le mythe dit aussi que le frère d'Europe, Cadmus, partit à sa recherche, apportant avec lui l'alphabet phénicien, qui devait engendrer l'alphabet grec, de même que les alphabets latin, cyrillique, arabe, hébreu, syriaque et tant d'autres.
> Les mythes nous racontent ce dont l'Histoire ne se souvient plus. Celui de l'enlèvement d'Europe représente, à sa manière, une reconnaissance de dette - la dette culturelle de la Grèce antique envers l'antique Phénicie.
> « Cadmus », dit le poète, « Cadmus, le civilisateur, avait semé les dents du dragon. Sur une terre écorchée et brûlée par le souffle du monstre, on attendait de voir pousser les hommes.[147]

En outre, certes, Mâalouf aime la littérature contemporaine, moderne, mais il « éprouve en même temps le désir de remonter aux origines, de revenir aux sources de l'écriture, de reconnaître l'apport des fondateurs. » « C'est, déclare-t-il, ma manière de voir le monde, toujours en perspective, à partir d'un travail de mémoire. C'est aussi mon histoire. Je suis quelqu'un qui ne perd jamais de vue qu'il vient d'une région millénaire qui connut à la fois les influences égyptienne, mésopotamienne et grecque. »[148]

Il est fasciné aussi par les civilisations et les mythologies orientales : égyptienne et mésopotamienne. Dans son avant-dernier roman, *Les Désorientés*, il fait dire à l'un de ses personnages, qui est la femme d'un archéologue, ceci : « mon mari disait que c'était pour lui la plus belle mélodie de la terre lorsqu'il entendait Mésopotamie, Euphrate, Sumer, Akkad,

---

[146] Mâalouf est élu en 2011 à l'Académie française, au fauteuil de Claude Lévi-Strauss.

[147] Amin Mâalouf, « Discours de réception », in *Académie française*, Le 14 juin 2012, [en ligne], disponible sur : www.academie-**francaise**.fr/discours-de-reception-de-**amin-maalouf** (Consulté le 29/12/2016).

[148] *Ibid.*

Assur, Babel, Gilgamesh, Sémiramis. »[149] Cela veut dire qu'il s'intéresse au patrimoine culturel du Moyen Orient et il admire beaucoup ses littératures et ses mythologies.

Dans le même roman, nous retrouvons les lignes suivantes, dans lesquelles l'auteur exprime via son personnage sa passion de la découverte des civilisations et des mythologies anciennes : « Un livre appelant l'autre, vous connaîtrez ensemble des exploits, des émotions, des mythes, des idées, des styles, des espérances. »[150]

Un autre passage du même livre nous révèle, en quelques lignes, ses sources d'inspirations et les figures mythiques qui le fascinent :

> Les Évangiles contiennent tant d'éléments qui, aux yeux de l'historien sceptique que je suis, sont trop convenus pour être vrais. Selon l'esprit du temps, il fallait que les apôtres soient douze – comme les douze mois de l'année, comme les douze tribus d'Israël, comme les douze dieux de l'Olympe ; et que Jésus meure à trente-trois ans – l'âge emblématique auquel était mort Alexandre.[151]

Mâalouf, comme nous l'avons constaté lors de la lecture de ses œuvres, possède une connaissance approfondie des mythologies antiques. Dans ce passage des *Jardins de Lumièr*e, il évoque une par une les déesses antiques de la fécondité, telles que Aphrodite, Isis ou Vénus :

> À Ctésiphon, peu de fidèles réservent leurs prières à une idole unique, ils voguent de temple au gré des célébrations. On accourt au sacrifice de Mirtha pour mériter sa part de festin ; on cherche à l'heure de la sieste un coin d'ombre dans les jardins d'Ishtar ; et, en fin de journée, on vient rôder autour du sanctuaire de Nanaï pour guetter l'arrivée des caravanes ; c'est auprès de la Grande Déesse que les voyageurs trouvent étape pour la nuit. […] Ceux qui viennent de loin peuvent donner àNanaï le nom d'une divinité familière, les Grecs l'appellent parfois Aphrodite, les Perses Anahita, les Égyptiens Isis, les Romains Vénus, les Arabes Allat… (Amin Mâalouf, *Jardins de Lumièr*e, Paris, J.C. Lattès, 1991/Livre de Poche, 1992p. 10)

Nous devons rappeler ici que l'auteur a grandi dans une famille de poètes et a étudié chez les jésuites. Dès son jeune âge, il a baigné dans une atmosphère de poésie et de

[149]Amin Mâalouf, *Les Désorientés*, *op.cit.*, p. 460.
[150]*Ibid*., p. 461.
[151]*Ibid*., p. 405.

littérature. Son père et son grand père Botros étaient tous les deux des poètes. Dans *Origines*, il reconnaît avoir « eu la chance d'avoir un père artiste, qui [lui] parlait constamment de Mallarmé, de Donatello, de Michel-Ange et d'Omar Khayyam. »[152] À partir de là nous comprenons pourquoi la littérature et la mythologie gréco-latines et la mythologie orientale sont des sources importantes de son écriture.

Philippe Sellier a montré dans un article « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? » l'importance que revêtent les mythes antiques et les mythes bibliques pour les écrivains. Il estime que « les mythes littéraires d'origine grecque [sont] aptes surtout à la prise en charge d'expériences individuelles, même si chacun se pose des questions que tous se posent (comme dans le « nouveau théâtre » des années 1950 en France). » Et que « Certains mythes littéraires d'origine biblique paraissent plus capables, eux, d'orchestrer les grandes horreurs collectives, et la méditation sur le sens de l'histoire. » Il pense, par exemple, que «Les cinq actes du *Mythe de Moïse* : le Bagne d'Égypte, le Défi aux bourreaux, l'Exode, la marche au désert, et l'arrivée en la Terre promise, ce puissant ensemble constitue un véritable mythe littéraire de l'insurrection collective, dans le dialogue avec un Dieu qui rend libre. »[153]

[152]Amine Mâalouf, *Origines*, Paris, Grasset, 2004, p. 473.
[153]Philippe Sellier, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *op.cit.*

Au terme de ce chapitre, nous pouvons dire que le mythe, grâce à ses multiples facettes, confère aux textes mâaloufiens plus de profondeur et d'originalité. Il a permis à l'auteur de s'exprimer à demi-mot, de dire et de ne pas dire à la fois, et il promet aux lecteurs une lecture passionnante mais laborieuse : l'accès aux sens n'est donné qu'à ceux qui creusent derrière le mot, à ceux qui aiment lire entre les lignes et qui refusent de s'arrêter à la surface.

Nous avons appris que les sources du roman mâaloufien sont multiples. *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière*, *Le Périple de Baldassare*, sont des œuvres riches, elles véhiculent une infinité de mythes et de réminiscences mythiques provenant de la Bible, de la mythologie gréco-latine, de *L'Odyssée* d'Homère, de *L'Énéide* de Virgile ou de la mythologie mésopotamienne et de la mythologie égyptienne. Elles expriment d'une manière captivante, les idées qui taraudent l'esprit de leur auteur. Ainsi, le matériau mythique offre à Mâalouf plus de latitude et lui permet de rendre son message plus souple, plus délicat et surtout plus convaincant.

Conclusion

Dans cette partie, nous avons découvert que le mythe est indispensable à l'homme : parce qu'il « offre une réponse symbolique aux contradictions d'une époque comme aux questions majeures que se pose de manière récurrente l'humanité »[154]. Il envahit tous les domaines de la vie : les arts, le cinéma, la publicité, la littérature, etc.

Il est à la base de toute création artistique ou littéraire. Nous le trouvons au commencement de l'œuvre littéraire et à son terme, car cette dernière s'inspire certes du mythe, mais elle peut à son tour engendrer des mythes.

Nous avons vu aussi que le mythe habite l'écriture mâaloufienne et se confond avec elle. Il apparaît en fait comme une composante essentielle de l'univers de Mâalouf, il y puise ses décors, ses personnages et ses histoires. Il l'utilise à la fois pour nous fasciner, nous convaincre et nous émouvoir. C'est pourquoi nous trouverons dans ses œuvres les différentes fonctions du mythe : rhétorique, expressive, cathartique, etc.

Nous avons découvert aussi que l'univers littéraire de l'auteur est très vaste et que ses sources d'inspiration sont multiples. Il goûte à la littérature et à la mythologie antique grecque et latine, mais il apprécie également la littérature et la mythologie orientales, et ses textes se nourrissent abondamment de la Bible.

Nous pouvons dire à la fin que malgré la discrétion et la souplesse de son style, Mâalouf est un écrivain engagé ; il est profondément préoccupé par les problèmes de son époque, et cela apparaît de manière très évidente dans tous ses écrits. En utilisant le mythe dans ses romans, il vise à dénoncer l'intolérance, l'injustice, le fanatisme, le racisme, etc. Décidément, c'est comme le souligne Sartre dans *Situations II :*

> Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque ; elle est sa chance unique : elle s'est faite pour lui et il est fait pour elle. [...] L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi[155].

[154]Véronique Léonard-Roques, « Avant-propos », in *Figures mythiques : fabrique et métamorphose*, *op.cit.*, p.15.
[155] Jean-Paul Sartre, « Présentation des Temps modernes », *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 12-13.

Comme tout écrivain donc, l'auteur n'a pas vraiment le choix, il ne peut vivre en marge de son temps, ignorer son époque ou faire abstractions des problèmes et des incertitudes qui embarrassent ses contemporains, ses "compagnons de voyage" [156], ses compagnons d'infortune.

[156]Amin Mâalouf, *Le Dérèglement du monde*, *op.cit.*, 2009, p.12.

Partie II : À la recherche du mythe structurant

Introduction

Les spécialistes du mythe en littérature ont démontré que chaque œuvre littéraire est sous-tendue par un mythe à partir duquel elle s'inspire tout en reproduisant, explicitement ou implicitement, sa structure.

C'est, en effet le mythe qui donne à une œuvre littéraire son charme et sa teneur. Et la compréhension du sens de celle-ci est souvent conditionnée par la découverte du foyer mythique qui se cache en elle. Comme l'explique Brunel dans cette célèbre citation :

> Le mythe est le rien qui est le tout. (…) réduit à un oxymoron, le mythe est candidat à la fonction d'élément structurant dans le texte. Sa double nature (il est une illusion évanescente, mais aussi une réalité plus vraie que le vrai) fait un peu penser à cet Ulysse qui se fait appeler *Outis* (« Personne ») par le Cyclope, et qui « fut (…) sans avoir existé…[157]

Le mythe occupe une grande importance dans une œuvre littéraire. C'est un générateur inépuisable de sens. C'est par rapport à lui que s'effectue la lecture et l'analyse du texte :

> La présence d'un élément mythique dans un texte sera considérée comme essentiellement signifiant. Bien plus, c'est à partir de lui que s'organise l'analyse du texte. L'élément mythique, même s'il est ténu, même s'il est latent, doit avoir un pouvoir d'irradiation.[158]

Et le rôle de la mythocritique est de chercher l'analogie entre la structure du mythe et celle du texte. C'est-à-dire de montrer de quelle manière le texte utilise-t-il le mythe et comment il le métamorphose :

« Un texte peut reprendre un mythe, il entretient une relation avec lui. Mais la mythocritique s'intéressera surtout à l'analogie qui peut exister entre la structure du mythe et la structure du texte. »[159]

Dans cette partie composée de quatre chapitres, nous verrons que chacune des œuvres de notre corpus est régie par un mythe particulier, et que grâce à ce dernier Mâalouf tente de comprendre et d'expliquer des problèmes d'une brulante actualité. Nous étudierons donc les

[157] Pierre Brunel, *Mythocritique, Théorie et parcours, op.cit.,* p. 63.
[158] *Ibid*., p. 82.
[159] *Ibid*., p. 67.

mythes qui dominent et structurent *Léon L'Africain*, *Samarcande, Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*.

Dans le premier chapitre, qui s'intitule *Léon l'Africain, ou le nouvel Énée à travers les chemins de l'exil,* nous tenterons de voir comment, l'auteur en se servant du mythe d'Enée et de l'histoire de Grenade au XV^e^ siècle, nous explique l'origine des conflits identitaires dans le bassin méditerranéen et nous propose une nouvelle acception de l'identité.

Nous passerons ensuite, dans le deuxième chapitre qui a pour titre *Sous le signe du diable,* à l'étude du mythe du Diable dans *Samarcande*. Nous montrerons en effet comment celui-ci se métamorphose et se transforme interminablement pour engendrer une profusion de sens dans cette œuvre. Ainsi, grâce à lui et à l'histoire de la secte des Assassins, l'auteur aborde les phénomènes du fanatisme et de l'extrémisme religieux, et nous présente la vision tolérante et ouverte de Omar Khayyam.

Dans le troisième chapitre, qui prend l'intitulé de *Mani et son double,* nous analyserons le mythe du double dans *Les Jardins de Lumière*. Nous essaierons ainsi d'expliquer la figure du double concrétisée principalement par l'image du jumeau, qui revient de manière incessante, du début jusqu'à la fin du texte. Nous verrons ainsi qu'à travers la biographie de Mani, l'histoire de la confrérie des Vêtements-Blancs et celle de l'empire sassanide au III^e^ siècle de notre ère, l'auteur traite les sujets de l'intolérance religieuse et de l'identité. Le récit recèle une quête de soi rendue impossible par les adeptes de cette ancienne confrérie chrétienne et les grands mages sassanides.

Nous clôturerons cette deuxième partie par un chapitre intitulé *L'Apocalypse, le chemin vers le salut,* qui analyse le mythe de l'apocalypse dans *Le Périple de Baldassare* dont le récit s'inscrit à la fin du XVII^e^ siècle : en 1666. Nous rechercherons ainsi les raisons qui ont conduit Mâalouf à utiliser ce mythe qui occupe une place très importante dans la Bible.

Chapitre I : Léon l'Africain, le nouvel Énée à travers les chemins de l'exil

I-1- Présentation du mythe d'Énée

Léon l'Africain, comme nous l'avons mentionné au départ, s'inscrit dans la dynamique historique et culturelle de la Renaissance. Il s'agit d'une autobiographie fictive où le célèbre voyageur Hassan el-Wazzan appelé aussi Léon l'Africain nous relate sa vie. Dans son récit, nous trouvons les traces d'événements historiques ayant marqué son époque, à savoir : l'Inquisition, la Reconquista, la Réforme et les invasions ottomanes en Égypte, etc.

Nous retrouvons aussi, dans ce premier roman de Mâalouf, mais de façon implicite, le mythe d'Énée. Celui-ci se manifeste surtout grâce à des allusions, des traces mythiques et des réminiscences. Mais quoi qu'il s'exprime de manière indirecte et faible, c'est en réalité lui qui structure le récit, et qui sous-tend les errances et les pérégrinations du héros depuis sa Grenade natale jusqu'à Tunis, la dernière escale de son long périple méditerranéen.

Ce mythe est un mythe politico-héroïque, il apparaît pour la première fois dans *L'Iliade* d'Homère, puis dans *L'Énéide* de Virgile où il occupe une place centrale. Il raconte les aventures du héros troyen Énée : sa participation à la guerre de Troie, sa fuite de cette cité dévastée par le feu, son passage par Carthage et ses aventures en Italie.

Énée[160] est à la fois un héros de la mythologie grecque et de la mythologie romaine. C'est un demi-dieu, il est le fils d'Anchise et de la déesse Aphrodite (Vénus). Il s'est enfui de Troie en flammes, portant son père aveugle sur son dos et trainant son fils Ascagne (Lulle) par la main. Son épouse, Créuse, s'est égarée au cours de la fuite. Mais, alors qu'il s'apprête pour aller à sa recherche, il voit son ombre, qui lui recommande de poursuivre le voyage avec leur fils afin de fonder une nouvelle dynastie, comme le veulent les dieux.

Ses navires sont projetés par une tempête violente sur la côte africaine, près de Carthage, où la reine Didon l'accueille, tombe follement amoureuse de lui, et tente

[160]Commelin Pierre Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Dunod, 1995, p.325-326.

farouchement de le retenir, mais en vain. Déterminé à accomplir sa mission et à fonder une nouvelle Troie, le héros mythique quitte discrètement la cité phénicienne.

Après sa fuite de Carthage, il erre sur la mer méditerranéenne pendant de nombreuses années à la recherche d'un rivage hospitalier pouvant l'accueillir avec ses compagnons de voyage. Il brave les tempêtes et la colère des dieux, en particulier Héra.

Il parvient enfin en Italie et s'établit dans le Latium avec les Troyens. Il épouse Lavinia, la fille du roi Latinus. Les Romains le considèrent comme l'Ancêtre de Romulus et de Remus[161].

Dans *L'Énéide* qui est une épopée mythologique de douze chants, Virgile relate les sept années d'errance et de pérégrinations d'Énée, depuis son évasion de Troie incendiée jusqu'à sa victoire militaire dans la péninsule italienne.

Dans ce célèbre chef-d'œuvre épique, le chef troyen symbolise la grandeur et la puissance de Rome. Ainsi, en s'inspirant d'Homère, Virgile cherche à édifier une mythologie à même de glorifier le puissant l'empereur Octave-Auguste et de célébrer les origines fabuleuses remontant jusqu'à l'Antiquité, du peuple romain :

> Je chante les combats et ce guerrier pieux
> Qui, banni par le sort des champs de ses aïeux,
> Et des bords Phrygiens conduits dans l'Ausonie,
> Aborda le premier aux champs de Lavinie.
> Errant en cent climats, triste jouet des flots,
> Longtemps le sort cruel poursuivit ce héros,
> Et servit de Junon la haine infatigable[162]

Le personnage d'Énée séduit énormément les écrivains et les poètes. C'est un personnage très complexe et malléable, il s'est prêté à de nombreuses et divergentes interprétations à travers l'histoire de la littérature. Il « a eu beaucoup de succès auprès des poètes et des écrivains français. Depuis l'Antiquité, le nom d'Énée est sémantiquement déclinable à toutes les époques, socialement, politiquement, culturellement. »[163]

---

[161] *Ibid*., p. 340-342.
[162] Virgile, *L'Énéide*, traduction française Jacques Perret, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991.
[163] Claude-Brigitte Seret-Dereau, « Le personnage d'Énée dans la littérature française », in : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, juin 2001, pp. 195-238, [En ligne], disponible sur : www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_2001_num_1_2_2030(Consulté le 20/01/2016).

Au XVII et au XVIII[e] siècles, il y a eu dans la littérature française plusieurs reprises de ce personnage mythique par des pièces qui étaient le plus souvent des travestissements de l'hypotexte virgilien, comme *Les Amours d'Enée et Didon* d'Antoine Furetière ; *La Guerre d'Enée en Italie, appropriée à l'histoire du temps, en vers burlesque* de Barciet ; *Les Amours de Didon et Enée* de l'auteur précieux Antoine Jacob de Montfleury ou encore *Enée et Lavinie* de Fontenelle et *Didon* (1783) de Marmontel, qui sont des tragédies lyriques[164].

Au XIX[e] siècle, Berlioz va reprendre, dans un opéra lyrique et prestigieux intitulé *Les Troyens*, la figure virgilienne d'Enée. Le mérite de son texte est d'avoir repris « *L'Énéide* de Virgile en restant fidèle à l'esprit du poète latin tout en l'enrichissant ou s'en écartant afin d'exalter les valeurs romantiques du XIXe siècle. »[165]

Au milieu du XIX[e], la figure d'Énée continue toujours à exercer son attraction sur les écrivains français. Jean-Paul Sartre se réfère à ce personnage, lorsqu'il parle de la modernité de la psychanalyse, dans son essai *Les Mots* :

> Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé. Par chance, il est mort en bas âge ; au milieu des Énées qui portent sur le dos leurs Anchise, je passe d'une rive à l'autre, seul et détestant ces géniteurs invisibles à cheval sur leur fils pour toute leur vie.[166]

Denis Guenoun, un écrivain et un dramaturge français né en Algérie mais vivant en France depuis 1961, recourt au mythe d'Énée et adapte l'épopée virgilienne dans une tragédie narrative intitulée *l'Enéide d'après Virgile* (1982), pour exprimer son exil et son déracinement. Il déclare avoir choisi *L'Énéide*, car celle-ci est « ″ le poème de la Méditerranée, celui qui en unit les quatre rivages : l'Asie mineure, la Grèce, l'Afrique du Nord et l'Italie ″. L'autre raison qui [l'] a incité à reprendre les six premiers chants de l'œuvre de Virgile répond à une préoccupation d'ordre social, voire politique, en rapport avec la situation actuelle de nombreuses populations : ″ poème de l'exil et du déracinement ″, *L'Enéide* est relue à la lumière d'une conception moderne, en corrélation avec la recherche d'une histoire, d'un passé historique, en un mot, d'une identité. »[167]

[164] *Ibid*.
[165] *Ibid*.
[166] Jean-Paul Sartre, Cité par Claude-Brigitte Seret-Dereau, *Ibid*.
[167] Claude-Brigitte Seret-Dereau, *Ibid.*

Enfin, nous pouvons dire que le mythe d'Énée n'est pas seulement un mythe fondateur, c'est aussi et surtout un mythe identitaire, un mythe des origines. Il est très apprécié par les auteurs contemporains, en particulier les écrivains de l'exil étant donné qu'il permet d'aborder la question de l'identité générée par la situation exilique.

I-2- Le mythe d'Énée dans *Léon l'Africain*

Dans cette analyse, nous étudierons le mythe d'Énée dans *Léon l'Africain* afin de montrer comment en se servant de ce mythe, et de l'histoire de Grenade dont les habitants ont été forcés à l'exil par les inquisiteurs soutenus par l'empereur d'Espagne, l'auteur explore la notion de l'exil. Il nous décrit la situation et la souffrance de l'exilé et nous propose une autre vision de l'identité fondée surtout sur l'ouverture sur l'autre, la diversité et la mixité, tout en prenant en considération les nouveaux paradigmes dictés par l'ère de la globalisation qui favorise et accélère considérablement les phénomènes de l'immigration, de métissage, de multiculturalisme et de multilinguisme.

Au début du texte, le narrateur-personnage nous décrit avec beaucoup de nostalgie Grenade d'antan, celle du temps de ses grands-parents : une ville mixte et tranquille constituée de multiples communautés. Musulmans, chrétiens et juifs vivaient côte à côte dans la paix et la sérénité ; ils s'invitaient même les uns les autres à leurs fêtes religieuses respectives. Mais depuis l'avènement de Charles Quint au trône d'Espagne[168], les choses ont profondément changé : les Grenadins, même les plus nantis ou ceux qui ont des origines prestigieuses savent qu'ils sont condamnés à l'exil et que leur ville paisible ne tarderait pas à tomber sous la domination des Castillans. « *Cette ville est protégée par ses propres voleurs, gouvernée par ses propres ennemis. Bientôt, ma sœur, nous devrons nous exiler au-delà des*

[168] Ottmar Ette, « Vivre dans une autre langue, une autre réalité », (entretien avec Amin Maalouf), *Lendemains : Etudes Comparées sur la France/VergleichendeFrankreichforschung*, 2008 ; 33 (129), p. 88 : « Il est vrai que l'année 1492 est assez symbolique de ce point de vue. On pourrait difficilement trouver des dates qui marquent aussi fortement une rupture entre deux époques. La découverte de l'Amérique, c'est le moment où, pour la première fois, on prend la dimension du monde – même si l'Australie n'est pas encore découverte. Et l'extension planétaire de l'Europe devient une réalité.
1492, c'est la chute de Grenade et la fin de la présence musulmane en Europe occidentale, la fin de la civilisation andalouse qui fut le lieu d'une rencontre privilégiée entre le monde musulman, le monde chrétien et le monde juif, même s'il est vrai que les grands moments de cette civilisation étaient déjà passés deux ou trois siècles plus tôt. Symboliquement, il y a là une ère qui s'achève et une autre qui commence. Cette frontière qui s'établit au sud de l'Espagne, qui passe par le détroit de Gibraltar, elle avait été traversée une première fois dans un sens, puis retraversée dans l'autre sens, mais désormais elle allait s'installer durablement, et jusqu'à nos jours elle demeure l'une des grandes frontières du monde. 1492, c'est aussi le début de ce qu'aujourd'hui nous appelons la mondialisation, ou la globalisation. »

mers», dit désespérément l'oncle Abou Marwan à sa sœur Salma (Mâalouf Amin, *Léon l'Africain, op. cit.*, p.31).

Ainsi Grenade, pareillement à la ville grecque de Troie, commence à se vider de ses habitants. Ses ruelles se désertifient progressivement. L'exode est inauguré par les juifs, qui partent de peur d'être persécutés ou de perdre définitivement leur culture et leur identité. Mais les musulmans ne tarderont pas eux aussi à les suivre sur les durs chemins de l'exil. « *Sarah et les siens marchèrent donc sans se retourner ; il est écrit que nous devions bientôt les rejoindre sur le chemin de la perdition* » (*Ibid*., p. 70), affirme avec tristesse, le narrateur-personnage.

Il convient de souligner ici que l'exil est différent des déplacements volontaires, du voyage. Il relève de l'émigration forcée, et il est lié à des causes économiques et sociopolitiques particulières, comme la guerre, la colonisation, la pauvreté, la dictature ou la peur du génocide chez les communautés minoritaires. Comme l'explique Mâalouf dans cette citation :

> Avant de devenir émigré, on est un émigré ; avant d'arriver dans un pays, on a dû quitter un autre, et les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simples. Si l'on est parti, c'est qu'il y a des choses que l'on a rejetées – la répression, l'insécurité, la pauvreté, l'absence d'horizon[169].

Ainsi, dans *Léon l'Africain*, les musulmans et les juifs de Grenade se sont exilés parce que les Castillans, après avoir conquis leur ville, les ont contraints à choisir entre la conversion au catholicisme ou l'exil. La claire majorité d'entre eux a opté pour la deuxième solution afin de préserver leur dignité et d'échapper à la torture des inquisiteurs. La patrie devient pour eux un lieu qu'on doit fuir, une terre de malheur, une terre d'exode qui donne à l'exil une teinte d'espoir. C'est pourquoi, quelques mois seulement après le déferlement des soldats de Ferdinand sur la ville, celle-ci se vide de ses habitants, il n'y reste en elle que les vieillards, les veuves et leurs enfants.

Et puis, le fait de s'exiler est perçu par les docteurs de la foi comme une nécessité absolue, comme un devoir envers Dieu, comme dans le texte mythique : rester en terre

[169]Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, *op.cit.*, p. 48.

infidèle, c'est trahir les principes de la religion musulmane. Du haut de ses huit ans, Hassan assiste apeuré à l'exode, aux départs massifs de ses compatriotes :

> *C'est en cette année d'épreuves et de déchirements que se terminait le délai de trois ans laissé aux Grenadins pour choisir la soumission ou l'exil. Selon l'accord de capitulation, nous avions jusqu'au début de l'année chrétienne 1495 pour nous décider, mais, comme la traversée vers le Maghreb outre-mer s'avérait hasardeuse dès le mois d'octobre, il valait mieux partir au printemps ou, au plus tard, en été* (*Ibid*., p. 79).

La majorité des Grenadins sont partis, mais le père d'Hassan ne décide de s'exiler qu'après une longue hésitation. Les Wazzans laissent alors derrière eux leur maison, leur ville et toute une vie passée chargée de beaux souvenirs. Pour arriver au Maghreb en toute sécurité, ils se joignent à une énorme troupe de voyageurs.

Le héros et sa famille sont certes des Grenadins puisqu'ils sont nés et ont vécu à Grenade, mais ils ont des racines berbères, leurs ancêtres sont des Maghrébins qui ont traversé la Méditerranée en vue de conquérir l'Europe et de diffuser l'islam. À l'image d'Énée et de sa communauté, c'est vers le pays de leurs aïeux qu'ils sont revenus en s'exilant au Maghreb après la Reconquista. Pour eux, l'exil se convertit donc en retour permettant la réconciliation avec les véritables origines et la terre ancestrale.

Cependant, dès leur sortie de leur ville, le héros de notre récit et sa famille doivent, comme les Troyens de *L'Enéide*, affronter l'adversité et le malheur et faire face à d'innombrables difficultés : insécurité, rejets et épidémies. C'est, en effet une série d'épreuves et de désastres qui les accueilleront sur l'autre berge de la mer méditerranéenne. En plus de tous les maux dont ils ont souffert chez eux, ils seront encore confrontés au rejet des gens de Fès, car à peine installés dans cette ville, ils se sentent déjà méprisés et indésirables :

> *Partir, abandonner sa maison et ses terres, courir les montagnes et les mers, pour ne rencontrer que des portes fermées, les bandits sur les routes et la peur des épidémies ! Il est vrai que, depuis notre arrivée sur les terres d'Afrique, malheurs et déconvenues n'avaient cessé de s'acharner sur nous* (*Ibid*., p. 94).

Il faut dire que l'exil est dur. Il peut provoquer soit la tolérance et l'intégration, soit l'intolérance, le repli sur soi, le rejet de l'Autre et la xénophobie. À ce propos, rappelons que

même les réfugiés troyens ont été très mal accueillis par les Italiens qui désiraient ouvertement leur départ des terres italiennes.

Dans le passage suivant aussi, il y a une allusion au mythe d'Énée. Il nous rappelle l'épisode où ce chef troyen et ses compagnons arrivés à l'île de Crête, la trouvent infestée par l'épidémie de la peste qui répand la mort, et son prince Idoménée l'a désertée. En effet, à leur arrivée à la ville de Fès, les Grenadins eux aussi la trouvent dévastée par l'épidémie mortelle des boutons. Inhospitaliers et farouches, ses habitants les prennent pour cause de ce fléau :

> *À notre arrivée, tout Fès vivait dans la hantise de ce mal* […] *La ville toute entière devenait un immense quartier infesté, aucune médecine ne s'avérait efficace. À peine moins meurtrière que le mal était la rumeur qui l'entourait. Les gens de la ville chuchotement qu'il ne s'était jamais manifesté chez eux avant l'arrivée des Andalous. Ceux-ci se défendaient en clamant que « les boutons » avaient été répandus, sans doute aucun, par les juifs et leurs femmes ; qui, à leur tour, accusaient les castillans, les Portugais, parfois même les marins génois ou vénitiens* (*Ibid*., p. 99).

Mais malgré ce rejet, les exilés grenadins n'ont pas le choix, ils savent que le retour est impossible, inenvisageable ; ils sont condamnés à l'exil, ils doivent fuir leur patrie pour échapper à la mort, à la guerre, à la persécution et à l'esclavage.

La Grenade paisible d'autrefois devient alors pour ses anciens habitants qui sont partis se réfugier ailleurs, une ancienne patrie : une patrie nostalgique, chimérique et fictive, qui n'existe plus ou qui existe seulement dans les rêves et les souvenirs, un paradis perdu, comme l'Atlantide [170]:

> *Des milliers d'autres personnes ont été suppliciées* […]. *Depuis plusieurs mois, les nouvelles les plus alarmantes nous parvenaient de notre ancienne patrie, mais peu de gens prévoyaient la catastrophe qui allait s'abattre sur les derniers musulmans d'Andalousie* (*Ibid*., p. 121).

[170] L'Atlantide est une île faisant face au détroit de Gibraltar, c'est une cité merveilleuse qui a été entièrement engloutie par la mer. Elle a été évoquée pour la première fois par Platon dans *Le Timée* puis *Le Critias* (cf. Claude Marcil, « L'Atlantide », in *Mystères et énigmes*, [en ligne], disponible sur :*www.sciencepresse.qc.ca/dossiers/**atlantide**.html*(Consulté le 02/03/2016)).

Dans les pays de l'Afrique du Nord, les Andalous se sont efforcés de commencer une nouvelle existence, mais ils refusent fermement d'oublier leur patrie originelle, ils ont *« accroché à leurs murs, la clé de leur maison de Grenade. Chaque jour, ils la regardent, et la regardant ils soupirent et prient. Chaque jour reviennent à leur mémoire des joies, des habitudes, une fierté surtout, qu'ils ne retrouveront pas dans l'exil »* (*Ibid*., p. 132).

Ils vivent dans la nostalgie la patrie perdue qui se transforme dans leur mémoire en pays rêvé : « Leur *seule raison de vivre, c'est de penser que bientôt, grâce au grand sultan ou à la Providence, ils retrouveront leur maison, la couleur de ses pierres, les odeurs de son jardin, l'eau de sa fontaine, intacts, inaltérés, comme dans leurs rêves* » (*Ibid*.).

Nous remarquons ici que l'image de Grenade commence à s'effriter et à devenir floue dans la conscience de ses anciens habitants, elle s'est déplacée de la réalité au rêve, au fantasme.

Dans ce roman, à travers le mythe d'Énée et l'histoire des Grenadins exilés au Maghreb, l'auteur fait allusion à un épisode sombre de sa vie personnelle et de l'histoire de son pays. En effet, en 1975, lors du déclenchement de la guerre civile au Liban, la violence, l'insécurité, les bombardements incessants et les tueries quotidiennes terrorisent les Libanais, et forcent bon nombre d'entre eux à fuir vers les pays voisins, mais aussi vers l'Europe, l'Australie ou l'Amérique du Nord, lui-même est parti se réfugier, avec sa famille, en France. Pour lui, tous ceux qui sont condamnés à l'exil, tous ceux qui fuient leur patrie pour chercher le refuge et la sécurité ailleurs, sur une terre d'accueil, sont comparables à Énée.

1- L'éternel exilé

Bien qu'il ne l'exprime pas directement et explicitement dans son récit, Hassan s'est toujours senti comme un perpétuel Énée, constamment condamné à fuir, à quitter une patrie pour trouver une autre. Il vit dans une quête identitaire infinie, depuis son départ de Grenade. Son identité nominale ne cesse de s'enrichir par l'empreinte des pays où il a séjourné. Mais, comme l'écrit Émilie Deschellette, dans son article *L'Identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énéas à Brutus*, le nom assure la continuité identitaire. [171]

Ainsi, après son expulsion de Fès, Hassan quitte cette ville emportant avec lui ses biens et ses serviteurs. Cependant, une puissante tempête de neige qui s'abat sur les hauteurs de

[171] Émilie Deschellette, « L'Identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énéas à Brutus », in *Questes*, [En ligne], disponible sur :*questes.free.fr/pdf/bulletins/0024/05-art.Emilie.pdf* (Consulté le 20/03/2015) .

l'Atlas l'oblige à se blottir, pendant plusieurs jours, dans une grotte avec sa belle esclave Hiba (*Ibid*., p. 217). Cet épisode présente une forte analogie avec l'épisode virgilien dans lequel Énée et Didon se sont unis dans une grotte où ils se sont réfugiés afin d'échapper à l'orage.

La tempête de l'Atlas, pareillement à celle qui a détruit les navires troyens dans *l'Énéide*, a eu de lourdes conséquences sur la fortune du héros mâaloufien. Celui-ci a perdu tout ce qu'il possède, il ira en Égypte appauvri et démuni de tout son argent, « *deux dinars d'or et quelques dirhams d'argent* », c'est tout ce qui lui « *reste pour traverser le Sahara jusqu'au Nil, et pour recommencer* [sa] *vie !* » (*Ibid*., p. 219) Mais avant de poursuivre son chemin, il a rendu sa liberté à Hiba en l'emmenant dans son village. À ce titre, il est différent d'Énée qui a fui discrètement de Carthage pour échapper à l'emprise et à la passion dévorante de Didon.

Pour le héros de *Léon l'Africain*, l'ancrage territorial et l'appropriation de l'espace géographique passe toujours par les femmes. Chez lui, chaque nouvelle patrie est liée à une nouvelle conquête féminine. Ainsi, à Fès, il épouse sa cousine Fatima ; à Tombouctou, il découvre l'amour avec sa jeune esclave Hiba ; lorsqu'il débarque sur les rives du Nil, il fait la connaissance de la princesse circassienne Nour ; et retenu à Rome, il épouse une jeune fille originaire de Grenade appelée Maddalena. Il est donc comme Énée, qui connaît une femme à chaque nouvelle étape de son parcours : à Troie, il épouse Créuse, la fille du roi Priam, puis en débarquant à Carthage, il se lie à la reine Didon ; et lorsqu'il s'installe enfin au Latium avec les siens, il se marie avec la fille du roi Latinus, Lavinia.

Et paradoxalement, à la perte de chaque patrie se joint toujours la perte d'une femme aimée. En fuyant Troie, Énée perd sa femme Créuse, qui lui apparaît comme une ombre l'informant qu'elle est désormais sous la protection d'Aphrodite ; lorsqu'il arrive sur les côtes africaines, il est accueilli par Didon, qui tombe passionnément amoureuse de lui. Mais il l'abandonne aussitôt pour poursuivre sa destinée. Hassan a eu, lui aussi, le même sort. Il a d'abord perdu sa femme Fatima qui est morte en couche avant son bannissement de Fès. Ensuite, après la tempête de l'Atlas, il se sépare de Hiba qui désire recouvrer sa liberté et retourner parmi les siens. Et enfin, lorsqu'il a été enlevé par les pirates siciliens, il laisse à Tunis son épouse Nour.

Il est clair donc que dans l'imaginaire mâaloufien, la femme est assimilée à la patrie ; elle se manifeste dans le texte en tant que symbole patriotique, comme chez les écrivains

maghrébins de l'époque coloniale, Kateb Yacine[172], Mouloud Mammeri ou Mohamed Dib. Sauf que pour Mâalouf, elle n'est pas uniquement associée à la patrie d'origine, à la terre ancestrale, mais encore à la patrie d'accueil, c'est-à-dire à la France et à tous les autres pays où il a séjourné depuis son exil.

Ainsi de voyage en voyage, d'un éloignement à l'autre, la vie de Hassan/Léon sera marquée de façon indélébile par le sceau de l'exil. Grenade de son enfance demeura à tout jamais la patrie aimée, la patrie rêvée et fantasmée ; il a vécu à Fès, en Égypte, à Tunis et à Rome, mais dans son fort intérieur, il est resté Grenadin. La nostalgie des origines, l'amour et le regret de cette patrie lointaine et interdite s'exprime clairement dans le récit qu'il fait à son fils Guiseppe :

> *J'avais ton âge, mon fils, et plus jamais je n'ai revu Grenade. Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre, mais qu'il se déroule, vague après vague, au rythme des mers. À chaque traversée, il m'a délesté d'un avenir pour m'en prodiguer un autre ; sur chaque nouveau rivage, il a attaché à mon nom celui d'une patrie délaissée* (*Ibid*., p. 90).

À l'image d'Énée, il a fui avec les siens de sa terre natale prise par les Castillans, et depuis cette rupture brutale sa blessure demeure profonde et incurable au point de se sentir banni de tous les pays du monde. Il devient un infatigable nomade errant inlassablement de pays en pays dans l'espoir de trouver un bout de terre rassurant, une rive aimante et accueillante, pour recommencer sa vie. Il est condamné à l'exil, à l'errance. Sa vie change au gré du destin. À chaque fois qu'il tente de s'accrocher à un lieu, les événements le forcent à un nouveau départ. Mais à la différence du héros de Virgile qui a lutté militairement avec ses compagnons pour reconquérir leur place en Italie, il adopte une attitude totalement pacifiste. Nous apercevons même dans son discours une certaine résignation. « *Je m'étais contenté de suivre,* dit-il, *au mieux de mon jugement, le cours des événements, m'efforçant de refaire ma vie sur le peu de terre dont je ne me sentais pas encore banni.* (*Ibid*., p. 263)

[172]Kateb Yacine, in *Cahier de l'Institut Pédagogique National*, Alger, S.N.E.D, 1971, p. 125-126 : « La femme impossible (Nedjma), au fur et à mesure que je travaillais, s'identifie à l'Algérie et se précise en tant que symbole. Et c'est là qu'il faut comprendre le sens du symbole. Le symbole dans ce qu'il a de profond, n'est jamais voulu. C'est une chose qui se structure à partir d'une vérité, à partir d'un noyau, et qui plus elle signifie, plus elle donne lieu à des interprétations diverses. Au fond, un symbole est de plus en plus riche en signification, chaque fois qu'on l'examine d'un côté ou de l'autre, le symbole jette des éclairs de significations. Par exemple, dans les origines de Nedjma, il y a des résurgences (...) qui font penser au passé de l'Algérie. »

Là aussi, nous pensons que l'auteur exprime un sentiment nostalgique envers sa patrie, il expose une situation qu'il a lui-même expérimentée et qui est bien connue des gens qui s'exilent ou qui émigrent, à savoir celui qui quitte son pays d'origine ne se sentira chez lui nulle part. En effet, depuis son départ du Liban, il se sent étranger partout. Néanmoins, il ne traite pas cette question d'un point de vue personnel. Bien au contraire, il lui confère une dimension plus large et plus humaniste.

Par ailleurs, le héros du roman de Mâalouf est très proche de son oncle maternel. Il l'affectionne au point de le considérer comme son propre père. Lors de leur retour de leur ambassade au pays des Noirs, ce dernier tombe affreusement malade à cause de la chaleur torride ; il succombe à sa maladie après quelques jours de souffrances. Son neveu et ses serviteurs l'ont enterré en plein désert avant de poursuivre leur route. Cette scène nous rappelle l'épisode de la mort du père d'Énée et son enterrement en Sicile, dans *l'Énéide* :

> *... le voyage du retour fut un supplice pour toute la caravane, car mon oncle fut, dès le septième jour, incapable de se tenir sur le dos de son chameau.*[…] *Nous n'avions pas d'autre solution que de l'installer sur un brancard de fortune, que gardes et serviteurs se relayèrent pour porter. Il rendit l'âme avant que nous ayons atteint Teghaza, et il fallut l'enterrer dans le sable brûlant au bord de la route…* (*Ibid*., p.175-176)

Le passage suivant nous révèle une fois encore la présence du mythe d'Énée dans *Léon l'Africain*. En le lisant, nous avons constaté quelques similitudes entre le parcours d'Hassan et celui du chef troyen. En effet, lors de sa descente aux Enfers, ce dernier reçoit un message posthume de la part de son père qui lui recommande de gouverner avec justice et de se sacrifier pour le bien de son peuple. Le protagoniste du récit qui fait l'objet de notre analyse, lui aussi, a reçu une lettre de la part de son oncle Abou Marwan agonisant qui lui lègue sa caravane, et lui donne des conseils et des recommandations pour que, lui et ses caravaniers, puissent rentrer à Fès sains et saufs :

> *C'est à toi, Hassan, mon neveu, mon fils, que je m'adresse,* […] *c'est vers toi que se tourneront les hommes, et c'est de toi qu'ils attendront à chaque instant l'ordre le plus juste, l'opinion la plus sage, et que tu les mènes à bon port. Tu devras tout sacrifier pour que ce voyage se termine dans la dignité* (*Ibid*., p.177-178).

Après son retour à cette ville, il épouse sa cousine Fatima. Pour nourrir sa famille, il travaille dans le commerce. Ses activités multiples lui procurent des gains faramineux. Il

entame alors la construction d'une grande demeure qu'il n'a pas pu achever à cause de son bannissement à l'exil par le roi de Fès. Toutefois, le fait de s'installer dans un lieu et de tenter de se l'approprier est un acte de construction identitaire. C'est également un acte sacré rappelant symboliquement la fondation du monde chez les peuples primitifs. Comme le souligne Eliade dans cette citation : « L'installation dans un territoire est un acte de création » qui « équivaut à la fondation d'un monde», et qui est une « réplétion rituelle de la cosmogonie »[173].

Comme nous venons de le dire, Hassan est condamné à l'exil à cause du meurtre commis par son ami et gendre Haroun. Il se rend donc en Égypte où une nouvelle vie pleine d'aventures l'attend. Il trouve dans cette cité millénaire et accueillante l'amour et les honneurs, mais il y rencontre également la peur et le danger :

> *Au moment de me relever, j'eus la certitude qu'après la tempête qui avait dévasté ma fortune une vie nouvelle m'était offerte en ce pays d'Égypte, une vie faite de passions, de dangers et d'honneurs. J'avais hâte de m'en emparer* (*Ibid*., p. 225).

Évidemment, il est aisé de reconnaitre Mâalouf à travers ces mots de Hassan, c'est lui-même qui s'exprime à travers son personnage, car il pense que changer de pays, changer de langue, pouvoir recommencer sa vie à zéro est une chance, un cadeau de la providence, c'est « une extraordinaire aventure »[174].

Ensuite, pour échapper à la guerre qui a dévasté les rues du Caire occupé par des soldats ottomans, il s'est réfugié dans le village de Khadra, la gouvernante de Nour. Mais, en dépit du calme et de la vie paisible et simple que lui promet ce petit village, il décide encore une fois de partir. Car, il est l'enfant de l'errance, son destin ne s'accomplit que dans le déplacement. Il ne peut continuer à vivre dans un endroit aussi lointain et oublié de l'histoire. Comme l'auteur, il est incapable de vivre en marge des événements historiques :

> *Là, des mois de bonheur simple et inespéré s'écoulèrent. Trop petit et trop pauvre pour attirer les convoitises, le village de la gouvernante vivait en marge de guerres et des bouleversements. Mais cette existence*

[173]Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane*, *op.cit*., p. 43.
[174]Egi Volterrani, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), réalisé en décembre 2001, En ligne, disponible sur :*www.aminmaalouf.net/fr/sur-amin/autobiographie-a-deux-voix/* (Consulté le 01/06/2016).

> *tranquille et monotone ne pouvait être pour moi que celle d'une oasis ombragée entre deux longues étapes. Les bruits du lointain m'appelaient, il est écrit que je ne resterais pas sourd à leurs tentations* (*Ibid*., p. 281).

Mais ses exils répétés auront des conséquences funestes sur l'unité et la solidarité de sa famille qui devient une véritable diaspora, en ce sens qu'elle est morcelée et éparpillée à travers tous les pays du Maghreb et en Égypte :

> *[…] Nous étions tous à Jijil. Les débris de ma famille étaient réunis, dix fugitifs sous le toit d'un corsaire. Je m'en souviens pourtant comme d'un moment de bonheur rare, que j'aurais volontiers prolongé* (*Ibid*., p. 261).

Dans ce passage aussi l'auteur ne décrit pas une situation individuelle. Il fait allusion à toutes les diasporas qui existent actuellement dans le monde, et qui sont, il faut le souligner, très nombreuses. Il rêve du jour où toutes les familles déchirées à causes des guerres ou de la colonisation pourront enfin se réunir et se ressouder.

Il faut remarquer cependant que dans *Léon l'Africain*, il y a une certaine valorisation de l'exil qui apparaît surtout au niveau de l'attitude du héros ainsi que dans son discours. En effet, celui-ci quitte sa famille maintes fois, pour voyager ou pour s'exiler. Toutefois, le départ et la séparation ne provoque chez lui ni la tristesse ni la douleur, car il se place dans une perspective d'ouverture qui donne une teinte positive à l'exil. Certes, ce personnage aime les siens mais il apprécie également le voyage et la découverte.

À partir de ce qui précède, nous pouvons comprendre que, pour Mâalouf, l'exilé n'est pas nécessairement quelqu'un de triste ou de malheureux. Au contraire, c'est une personne armée d'une bonne volonté, et qui se définit par sa tolérance et son désir d'apprivoiser l'Autre et l'ailleurs tout en restant lui-même et en préservant sa culture d'origine.

Ainsi, Hassan a frayé, lui-même, son chemin au milieu des tempêtes. Son destin est invraisemblable, comme celui d'Énée. Il a triomphé de toutes les épreuves. C'est certainement cela qui lui a permis de découvrir sa véritable identité. Celle-ci, lui est offerte par l'exil. À Fès, il a fréquenté une prestigieuse école coranique. Les connaissances qu'il y a acquises l'ont aidé à réussir. À Rome, il est baptisé de la main même du pape, et sa nouvelle épouse Maddalena lui donne un héritier. Mais, c'est surtout grâce à ses voyages qu'il a acquis une immense expérience de la vie et qu'il a découvert le sens de sa destinée.

En outre, au chant VI de *l'Énéide* de Virgile, Énée est descendu aux Enfers en compagnie de la sibylle de Cumes afin de parler au fantôme de son père. Dans *Léon l'Africain* également, le départ d'Hassan à Rome peut être assimilé à une descente au royaume d'Hadès d'autant plus que cette ville traversait à cette époque-là des événements très dangereux. Témoin, ces propos que le réformiste allemand Luther a adressés au pape Léon X, dans une lettre au ton satirique et pamphlétaire :

O toi, Léon, le plus infortuné de tous, tu es assis sur le plus glorieux des trônes. Rome fut jadis une porte du Ciel, c'est maintenant le gouffre béant de l'Enfer (*Ibid*., p. 307).

Dans ce passage du prologue, le narrateur-personnage, en évoquant les ruines de Carthage, la cité de Didon fait allusion au mythe d'Énée. Cette allusion est renforcée par une autre allusion au naufrage des Troyens près des côtes carthaginoises à cause d'une violente tempête provoquée par la colère d'Héra. Ainsi, la rencontre des deux termes « *Carthage »* et «*naufrage* » au sein du même énoncé ne peut être une simple coïncidence :

> *Blancs minarets de Gammarth, nobles-débris de Carthage, c'est à leur ombre que me guette l'oubli, c'est vers eux que dérive ma vie après tant de naufrages. Le sac de Rome après le châtiment du Caire, le feu de Tombouctou après la chute de Grenade : est-ce le malheur qui m'appelle, ou bien est-ce moi qui appelle le malheur ?* (*Ibid*., Prologue)

L'exil d'Hassan-Léon à Rome prend fin après le sac de cette ville par les luthériens. Le héros regagne la terre ancestrale, afin de rassembler les débris éparpillés de sa famille. Une fois de plus, il part léger, sans aucun autre bagage que l'espoir de retrouver ceux qu'il aime :

> *Je ne cherchai pas à argumenter. Il est écrit que je passerai d'une patrie à l'autre comme on passe de vie à trépas, sans or, sans ornement, sans autre fortune que ma résignation à la volonté du Très-Haut.* (*Ibid*., p. 361)

Pour lui donc, chaque passage à une nouvelle patrie est semblable à une nouvelle naissance symbolisée par la presque nudité, la légèreté et l'absence de bagages. À chaque fois qu'il entre dans un nouveau pays, il commence une nouvelle étape de sa vie, il meurt à sa vie antérieure et devient comme un nouveau-né. Nous pouvons reconnaître ici le schéma de l'initiation tel qu'il a été établi par Eliade : Vie, apogée / mort / (re) naissance, résurrection, dont nous reparlerons encore dans notre dernière partie.

Ce schéma, nous le trouvons aussi dans le mythe d'Énée. En effet, ce Troyen et ses compagnons ont été dépouillés de toutes leurs munitions et ont perdu leur flotte à deux reprises, lorsqu'ils ont échoué sur les récifs de la Lybie mais aussi lorsqu'Héra qui est hostile au Troyens a mis le feu à leurs navires pour les contraindre à rester en Sicile.

En outre, dans notre roman, le héros a été confronté maintes fois à l'exil, et sa traversée d'une patrie à l'autre s'effectue toujours par l'eau. Il faut souligner que cette substance possède un symbolisme maternel, elle renvoie à la mère, comme l'écrit Paul Claudel : « Il n'y a pas de différence entre l'eau et la matière première même : la Mère »[175].

Ce passage par la mer ou le fleuve est perçu comme un purgatoire. L'eau détient un énorme pouvoir baptismal, elle permet la purification, la transformation et la métamorphose. « Que serait l'idée de la pureté sans l'image d'une eau limpide et claire, sans ce beau pléonasme qui nous parle d'une eau pure ? »[176], nous dit Gaston Bachelard, dans *L'Eau et les rêves*. Ainsi, à chaque voyage Hassan doit passer à travers l'eau, qui se décline dans le récit sous plusieurs variantes : l'eau de la neige, l'eau de la mer et celle du fleuve, pour renaître. Il doit abandonner son ancienne identité, celle de la patrie perdue, pour arriver pur et vierge sur la terre d'accueil. L'exil est perçu par lui comme une renaissance, une résurrection.

Cependant, l'expérience exilique reste toujours douloureuse, pénible. Ainsi, depuis qu'il a fui avec sa famille de Grenade conquise par les soldats Castillans, il est inconsolable. Il se sent banni de tous les pays de la Terre. Son cœur est endolori et sa patience est usée par l'errance et les exils successifs.

2- Le nomadisme identitaire dans *Léon l'Africain*

L'exil, c'est le déracinement, c'est-à-dire l'arrachement à la terre natale, la rupture involontaire avec les racines, la patrie ou la terre-mère. Très souvent, il provoque la blessure, la douleur, la séparation, et renforce, dans l'esprit de l'exilé, la prégnance du territoire.

Pour Amin Mâalouf l'individu exilé est comparable à un orphelin qui se cherche une nouvelle mère accueillante et sécurisante après la disparition de sa véritable mère. Cette vision apparaît clairement dans son interview avec Ottmar Ette, dans laquelle il affirme être

[175] Paul Claudel, Cité par Jules Gritti, *L'Eau. Mythes et symboles*, Paris, C.I. EAU, 2001, p. 19.
[176]Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942.

proche de son grand-oncle Gybrayel qui a fui le Liban parce qu'il souffrait de la domination ottomane, mais aussi parce qu'il souffrait d'être minoritaire. Ce grand oncle, pour convaincre son frère, c'est-à-dire le grand-père de l'auteur, de le suivre en exil, lui écrit ceci : « …viens, quitte cette terre ingrate à laquelle tu es attaché, oublie tout et viens me rejoindre ici, Dieu nous a donné une nouvelle patrie, Cuba. »[177]

Étant exilé lui aussi, l'auteur pense que la recherche d'une nouvelle patrie est un fait commun à tous les migrants, car « tous les migrants ont envie de trouver au bout de leur quête un lieu où ils puissent se poser en disant : Me voici arrivé à une nouvelle patrie, joviale et accueillante»[178].

Cette quête d'une nouvelle patrie clémente et hospitalière, nous l'avons observé dans *Léon l'Africain*. Ce roman relate « l'histoire d'un exilé qui cherche à dépasser son exil »[179]. Hassan est, en effet, un éternel exilé ; il est inlassablement à la recherche d'un bout de terre paisible où il pourra se réfugier. À son nom, on a rattaché les noms de tous les pays qu'il a traversés : à chaque changement de patrie, il acquiert une nouvelle appartenance, il erre de ce fait entre une multitude d'identités. Il est le Grenadin, le Fassi, l'Africain et le Roumi. Il garde les traces de ses voyages et de ses errances sous forme d'un impressionnant chapelet d'appellations, mais cela ne l'incommode pas pour autant. Au contraire, il est fier de porter tous ces noms et d'être en même temps unique et multiple. La célèbre formule du poète français Saint-John Perse alias Alexis Leger, « J'habiterai mon nom »[180], correspond parfaitement à son cas.

À côté du sujet de l'exil et de l'identité, Malouf touche, dans son texte, au sujet de la diversité culturelle et linguistique. Car en changeant de pays, le héros se trouve aussi contraint de changer les habitudes, les habits et la langue, et de tenter à chaque fois de s'adapter aux coutumes et à la culture de ses différents pays d'accueil. En Égypte, par exemple, il abandonne son habit maghrébin pour se mettre à la mode vestimentaire des gens d'Alexandrie ; à Tunis, il s'est mis à la consommation des drogues et des aphrodisiaques, tels que le *bessis* et le *haschisch*, qui sont très appréciés des Tunisois ; à Rome, il enseigne l'arabe, mais il parle en latin et il a appris l'hébreu.

[177]Egi Volterrani, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), *op.cit.*
[178]*Ibid*.
[179]*Ibid*.
[180] Saint-John Perse, *Exil*, Paris, Gallimard, 1946.

À partir de ce qui précède, nous comprenons que l'auteur préconise le cosmopolitisme l'ouverture sur l'autre et l'universalité : c'est ce qu'il affirme dans son entretien avec le journaliste Egi Volterrani. Écoutons-le : « Moi-même, depuis, j'ai dû quitter une maison, un pays, et plutôt que de me lamenter, je préfère cultiver un air de détachement nomade, que je m'efforce de sublimer en rêve d'universalité »[181].

Son personnage Hassan-Léon s'adapte facilement à son environnement culturel, il sent constamment le besoin d'adopter les mœurs et les habitudes culturelles de son pays-refuge. L'exil se double donc, chez lui, d'une traversée des langues et des cultures. Autrement dit, l'ancrage territorial chez lui est toujours consolidé par un ancrage culturel et linguistique.

Pareillement à un nomade, il erre de pays en pays et d'une identité à une autre. Il oscille ainsi entre plusieurs identités et appartenances. Or, c'est cette errance même qui lui a permis de se forger, de se construire et de comprendre le sens de sa vie et de sa destinée, car comme le dit l'écrivain martiniquais Édouard Glissant, dans son *Traité du Tout-Monde* : « L'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer»[182]. Elle « nous donne de nous amarrer à cette dérive qui n'égare pas.»[183]

Il faut le préciser cependant, l'errance ne signifie pas uniquement, les voyages incessants ou le déplacement à travers des espaces géographiques multiples, elle désigne aussi le fait d'assumer plusieurs appartenances fondant une individualité mobile et changeante. C'est en fait le choix d'une personne de vivre pleinement sa relation avec ce qui l'entoure.

Il faut ajouter que la pensée de l'errance rejette toute alternative entre l'assimilation à l'Autre et le repli sur soi ou l'isolement dans son identité originale. Elle prône la juxtaposition de plusieurs espaces ; elle explore les espaces interstitiels[184] « entre-deux »[185] : entre le pays réel et le pays rêvé, l'ici et l'ailleurs, le passé et l'avenir, pour mettre en place un espace intermédiaire qui se cristallise dans le pays intérieur.

---

[181][181]Egi Volterrani, « Amin Maalouf. Identité à deux voix » (Entretien avec Amin Maalouf), *op.cit.*
[182]Édouard Glissant, *Traité du Tout-monde*, paris, Gallimard, NRF, 1997, p. 63.
[183] *Ibid.*, p. 69.
[184]Marion Sauvaire, « De l'exil à l'errance, la diversité des sujets migrants », in *Amerika*, [En ligne], disponible sur : http://amerika.revues.org/2511 (Consulté le 30/07/2016).
[185]*Ibid.*

Mâalouf est un écrivain voyageur comme nous l'avons souligné auparavant, il a expérimenté lui-même la différence culturelle. Il est un parfait exemple de la diversité culturelle et linguistique. Il est en même temps chrétien, Arabe et Libanais, et après son exil en France, il se sent entièrement Français. Par conséquent, il erre lui aussi entre plusieurs cultures et identités. Lorsque le journaliste Ottmar Ette l'interroge sur l'origine de son sentiment d'attachement à la patrie d'accueil, il répond ceci :

> Je pense que je dois avoir, comme beaucoup d'errants, un désir profond et permanent de sentir que les lieux où je me pose sont des lieux auxquels j'adhère pleinement et depuis beaucoup plus longtemps que les dates ne me le disent.[186].

Dans son roman, l'écrivain recourt à une poétique de l'errance par laquelle il construit son propre mythe de l'éternel exilé. Exode, exil, bannissement, errance, voyage et l'aliénation sont tous présents dans le récit autobiographique que Léon l'Africain relate à son fils.

Ces différentes figures de l'exil ouvrent sur des thématiques très variées et très actuelles : ancrage territorial, nostalgie des origines et nostalgie de la patrie perdue, hybridité culturelle et linguistique, diversité des appartenances et plasticité des frontières, etc. Toutes ces thématiques sont intimement liées à la question de l'identité.

L'auteur est contre toute appréhension univoque et monosémique de l'identité. Selon lui, la notion de l'identité, telle que nous la concevons de nos jours, est fausse, incomplète. Son sens erroné peut nous induire en erreur. De ce fait, il estime que sa réévaluation s'impose vivement. Car, « Une vie d'écriture [lui] a appris à [se] méfier des mots. Ceux qui paraissent les plus limpides sont souvent les plus traîtres. L'un de ces faux amis est justement « identité ». Nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire, et nous continuons à lui faire confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire. »[187]

Dans *Léon l'Africain* comme dans ses *Identités meurtrières,* il nous propose une nouvelle conception de l'identité. Il revendique une *identité- rhizome*[188], *une identité-relation*[189], c'est-à-dire une identité composite faite d'appartenances multiples et différentes, qui ne s'excluent pas mais qui se complètent les unes les autres. Plus encore, une identité qui

[186]Ottmar Ette, « Vivre dans une autre langue, une autre réalité », (entretien avec Amin Maalouf), *op.cit.*, p. 101.
[187] Amine Maalouf, 1998. *Les Identités meurtrières, op.cit.*, p. 15.
[188]Édouard Glissant, *Traité du Tout-monde, op.cit.*, p. 31.
[189]*Ibid*.

nous permettra d'entrer en relation avec les autres sans toutefois cesser d'être nous-mêmes. En tant que sociologue, il pense que « les sociétés devraient assumer, elles aussi, les appartenances multiples qui ont forgé leur identité à travers l'Histoire, et qui la cisèlent encore ; elles devraient faire l'effort de montrer, à travers des symboles visibles, qu'elles assument leur diversité, afin que chacun puisse s'identifier à ce qu'il voit autour de lui, que chacun puisse se reconnaître dans l'image du pays où il vit, et se sente encouragé à s'y impliquer plutôt que de demeurer, comme c'est trop souvent le cas, un spectateur inquiet, et quelquefois hostile. »[190]

Écoutons encore ces lignes dans lesquelles il nous invite, avec énormément d'insistance, à modifier notre perception de l'identité par l'ouverture sur d'autres cultures et l'acceptation de la pluralité parce que « L'identique n'est pas humain. L'humanité est pluralité et ipséité[191] » :

> Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre.[192]

Comme nous l'avons expliqué plus haut, Mâalouf a recouru au mythe d'Énée dans le double objectif d'exprimer sa quête identitaire et d'exposer son point de vue sur la question de l'identité. Car ce héros virgilien et ses compagnons sont des exilés, de plus ils ont une double identité. Certes, ils sont Troyens mais après leur installation au Latium, ils se mêlent par le sang au peuple italien, apprennent le latin et acquièrent de ce fait l'identité italienne.

Dans la majorité de ses œuvres, en l'occurrence dans le roman de *Léon l'Africain*, nous sentons chez lui un vif désir de dédramatiser l'exil : l'exil n'est pas si mauvais que cela, nous dit-il entre les lignes. Il estime que le repli sur soi et le rejet de l'Autre rend critique et inconfortable la situation des exilés. C'est pourquoi il les invite à être eux-mêmes et à assumer leurs doubles ou multiples appartenances : « Pour tous ceux, notamment, dont la culture originelle ne coïncide pas avec celle de la société où ils vivent, il faut qu'ils puissent assumer sans trop de déchirements cette double appartenance, maintenir leur adhésion à leur

[190] *Ibid*., p. 184.
[191] L'ipséité vient du latin ipse[191], qui veut dire soi-même (cf. *Dictionnaire le Larousse*).
[192] Amin Mâalouf, *Les Identités meurtrières*, *op.cit*.

culture d'origine, ne pas se sentir obligés de la dissimuler comme une maladie honteuse, et s'ouvrir parallèlement à la culture du pays d'accueil. » [193]

À l'instar de l'écrivain palestinien Edward Saïd[194], il soutient une identité exilique, une identité libératrice qui tient compte du passé, des origines, mais qui est susceptible en même temps de survivre dans l'avenir.

Pour Mâalouf, l'identité n'est pas figée. Elle n'est pas acquise une bonne fois pour toutes, depuis la naissance. Elle se construit et se reconstruit en permanence. Elle est le produit de nos relations avec les autres. Par conséquent, elle change et s'enrichit interminablement au cours de notre vie ; loin d'être un acquis, elle est constamment en devenir. Lisons ce qu'il écrit à ce sujet, dans *Les Identités meurtrières* :
« L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. »*[195]*

Son point de vue est donc proche de celui de Paul Ricœur, pour qui l'identité personnelle est muable, car elle s'inscrit dans la perspective d'une transformation continue et permanente. C'est ce qu'il appelle l'*ipséité*. « À la différence de l'identité abstraite du Même (…), l'ipséité peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. »[196] Ce qui veut dire que l'identité n'est pas quelque chose de stable, elle est extrêmement changeante, « elle ne cesse de se faire et de se défaire »[197]. Et c'est cela même qui fait sa richesse et sa fécondité.

L'auteur de *Léon l'Africain* considère enfin qu'au lieu de se refermer sur soi, dans son identité religieuse, régionale ou linguistique étroite, il faut accepter la diversité, s'ouvrir sur l'Autre et participer à une identité plus vaste et plus enrichissante, qui est la civilisation humaine :

> … il faudrait, affirme-t-il, faire en sorte que personne ne se sente exclu de la civilisation commune qui est en train de naître, que chacun puisse y retrouver sa langue identitaire, et certains symboles de sa culture propre[…], chacun devrait pouvoir inclure, dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle, appelée à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire : le sentiment d'appartenir aussi à l'aventure humaine. [198]

---

[193]*Ibid*., p. 183.
[194]Edward Saïd, *Réflexions sur l'exil* (traduit de l'américain par Charlotte Woillez), Paris, Actes Sud, 2008.
[195] Amine Maalouf, 1998. *Les Identités meurtrières, op. cit.*, p. 31.
[196] Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. 3 : *Le Temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, P. 355.
[197]*Ibid*.
[198] Amine Maalouf, 1998, *Les Identités meurtrières, op. cit.*, p.187-188.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que *Léon l'Africain* est un roman de la migrance, car il aborde les différentes figures de l'exil telles que l'Exode, l'exil, le bannissement, l'errance, le voyage et l'aliénation.

En se référant au mythe d'Énée et à l'histoire de l'Andalousie au XV^{e} siècle, Mâalouf examine les notions de l'identité et de la diversité identitaire. Pour exprimer sa vision de l'identité, il a mis à contribution deux poétiques, celle de l'errance et celle du divers. La figure de l'exilé étant l'une des déclinaisons de ces deux poétiques. Les Troyens sont un peuple d'exilés, d'étrangers. Ils ont voyagé sous la tutelle d'Énée de la Grèce jusqu'en Italie. En cherchant à accomplir leur destin, ils ont erré à travers la Méditerranée pendant plusieurs années. Ils ont fondé une nouvelle nation en donnant naissance à un peuple métisse et exceptionnel : le peuple romain. Leur exemple est frappant, il montre la possible cohésion des peuples, des langues et des cultures.

L'auteur a recouru à l'événement historique de la chute de Grenade au XV^{e} siècle, car il pense que ce siècle-là porte déjà les prémisses de la mondialisation, il marque aussi « la fin de la civilisation andalouse qui fut le lieu d'une rencontre privilégiée entre le monde musulman, le monde chrétien et le monde juifs ».

Grenade est comme l'Atlantide une cité révolue, mais elle reste dans les esprits, un exemple de la cohabitation paisible : musulmans, chrétiens et juifs, vivaient côte à côte sans qu'il y ait de discrimination identitaire, d'exclusion ou de génocide.

À travers le mythe d'Énée et l'histoire extraordinaire de Léon l'Africain, Mâalouf nous propose donc une nouvelle vision de l'identité. Il préconise le cosmopolitisme et l'universalité. Ainsi, au lieu du repli sur soi et du rejet de l'Autre et du divers, celle-ci serait l'ouverture à l'autre, acceptation de la diversité et la multiplicité tout en restant attaché aux origines.

Chapitre II : Sous le signe du diable

Nous avons vu de quelle manière s'exprime le mythe identitaire d'Énée dans *Léon l'Africain*. Passons maintenant à l'étude du mythe du diable dans *Samarcande* dans *Les Jardins de Lumière*.

II-1- Aperçu du mythe du diable

1-La figure du diable

« Le mythe du Diable est voisin des mythes du Dragon, du Serpent, du Gardien du seuil (monstre) »[199]. C'est un mythe très ancien qui remonte aux mythologies antiques telles que la mythologie sumérienne, la mythologie acadienne et la mythologie grecque, dans lesquelles il symbolise l'obscurité, les ténèbres et tout ce qui est relatif au monde souterrain. Dans la mythologie sumérienne, par exemple, le diable est représenté par Ereshkidal, la reine des Enfers[200].

Pour symboliser les forces maléfiques, la déchéance et la chute de l'esprit, le diable est souvent figuré par de nombreuses bêtes sauvages, à savoir : le dragon, l'araignée, l'âne, le serpent ou les monstres gardiens des ténèbres.

Dans la mythologie grecque, c'est Hadès qui est le dieu des Enfers. Il est impossible de s'échapper de son royaume gardé par Cerbère, un chien à trois têtes. Hermès conduit les morts jusqu'à la frontière du monde souterrain, puis Charon, prend le relais en leur faisant traverser par sa barque, le Styx, le fleuve aux eaux noires séparant les Enfers et le monde des vivants[201].

Le Diable est le symbole de la tyrannie et de la domination. Il « symbolise toutes les forces qui troublent, assombrissent, affaiblissent la conscience et la font régresser vers

---

[199] Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont-Jupiter, coll. « Bouquins », 1969, p.352.

[200]« La représentation du diable - Origines et apparitions dans l'Antiquité », [En ligne], disponible sur : La représentation **du diable** - Origines et apparitions dans l'Antiquitéthomas.gillet.free.fr/sites/culture_et_metiers/.../index.html (Consulté le 10/04/2015).

[201] « Le Diable - Tout Sur Les Mythes Et Les Légendes », [En ligne], disponible sur : Le Diable - Tout Sur Les Mythes Et Les Légendes**mythes**-et-legendes.skyrock.com/1022667484-Le-**Diable**.html (Consulté le 06/04/2015).

l'indéterminé et l'ambivalent »[202]. Il peut revêtir toutes les apparences possibles pour parvenir à ses fins, même celle du doux et du gentil. Plusieurs termes sont utilisés pour le désigner : Satan, Lucifer, Belzébuth, Belzébul, le prince des ténèbres, le Malin, le Tentateur, le chef des démons, le Maître de l'enfer[203].

Il est le chef suprême des démons. Dans la religion chrétienne, il incarne l'esprit du mal. C'est un ange déchu qui s'oppose à Dieu. Il est représenté sous les aspects les plus effrayants, il apparait ainsi comme un monstre terrifiant mi-humain, mi-animal pourvu de griffes, de cornes, de poils et d'une longue queue. Cupide et indomptable, il essaie constamment de corrompre les hommes afin de les entraîner dans le pêché et la souillure. Seul le Christ peut libérer les hommes de sa domination et de sa perfidie à la fin des temps[204].

Satan est le chef des anges qui se sont rebellés dans la Genèse et qui sont devenu des démons. C'est lui qui tente Ève dans les jardins d'Éden en prenant l'apparence d'un serpent, et qui tente Jésus dans le désert, pour l'empêcher d'accomplir sa destinée[205].

Il est connu aussi sous le nom de Lucifer mais ce dernier est un dieu latin personnifiant la connaissance absolue ou le savoir suprême : il était le plus beau et le plus séduisant des anges, mais par orgueil et avidité du pouvoir, il s'est rebellé contre Dieu. Comme châtiment, il a été chassé du ciel et condamné à habiter en enfer, il est devenu alors le chef des démons[206].

Le diable est un séducteur, un tentateur, il « séduit toute la Terre »[207]. C'est à cause de lui qu'Adam et Ève ont été chassés du paradis[208]. Il a essayé également de tenter Jésus dans le désert, mais le laisse après plusieurs tentatives de séduction inabouties[209].

---

[202] Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, *op.cit.*, p. 352.
[203]« La représentation du diable - Origines et apparitions dans l'Antiquité », *op.cit.*
[204]*Ibid.*
[205]*Ibid.*
[206]« Diable, Symboles, Mythes », in *Dinosoria*, [En ligne], disponible sur : www.dinosoria.com/diable.html(Consulté le 20/03/2015).
[207] Apocalypse, 12 : 9.
[208] La Genèse, 3 : 1-6 : « Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits. Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? La femme répondit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. »
[209]« Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela il eut faim. Et le tentateur, s'approchant de lui, dit : Si tu es Fils de Dieu,

Il est méchant, meurtrier, menteur, calomniateur et destructeur. Son règne est marqué par le mal, et comme il est mentionné par le dernier livre de l'Apocalypse, il ne sera renversé que par le retour du Christ :

« Celui qui pèche est du diable car le diable pèche dès le commencement. Le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable »[210].

Dans l'évangile de Luc, Jésus dit en entendant ses disciples lui rapporter les guérisons et les exorcismes qu'ils avaient effectués en son nom :
« Je voyais Satan tombé du ciel comme l'éclair. Voici je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents et scorpions, et toute la puissance de l'ennemi, et rien ne pourra vous nuire. »[211]

De nombreux versets de la Bible mettent en garde contre la méchanceté du diable. Écoutons, par exemple, celui-ci : « Soyez sobres, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera. »[212].

Ou encore celui-ci :

> Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes. [213]

Le diable est puissant et rusé. Grâce à sa ruse et à son pouvoir, il domine la Terre et l'humanité tout entière. Par le moyen de la fraude, il peut berner les hommes en représentant le mal sous l'apparence du bien. Il les séduit mais sa séduction est une séduction diabolique,

---

dis que ces pierres deviennent des pains. Mais lui, répondant, dit : Il est écrit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu »
Alors le Diable le transporte dans la sainte ville, et le place sur le faîte du temple, et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : « Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre ». Jésus lui dit : Il est encore écrit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ».
« Le diable le transporte alors sur une fort haute montagne, et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si, te prosternant, tu me rends hommage. Alors Jésus lui dit : Va-t'en Satan, car il est écrit « tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul »
Alors le diable le laisse : et voici, des anges s'approchèrent et le servirent. »

[210]Jean, 3:8.
[211] Luc, 10 :18.
[212] Pierre, 5 :8.
[213] Éphésiens, 6 : 11-12.

c'est-à-dire une séduction qui égare et qui détruit. Son but est de séduire l'homme afin de le détourner de sa destination finale, le Paradis :

> Il (Satan) a dit : « puisque Tu m'as désigné coupable, je les dévierai de Ton droit chemin. Puis je les assaillirai de devant, de derrière, de leur droite et de leur gauche. Tu ne trouveras pas de reconnaissants parmi la plupart d'entre eux »[214].

Dans cette citation le philosophe et théologien Thomas d'Aquin explique le rôle du diable dans la corruption de l'espèce humaine :

> Occasionnellement et indirectement, le diable est la cause de tous nos péchés puisque c'est lui qui a induit le premier homme à faire le mal et qu'à la suite de ce premier péché, la nature humaine a été tellement viciée que nous sommes tous maintenant enclin au mal (…). [215]

Dans le Coran également, le diable apparaît comme un ange déchu à cause de son orgueil et de sa désobéissance : il a désobéi à Dieu en refusant de se prosterner devant Adam :

« Dieu lui dit : qu'est-ce qui t'empêche de te prosterner, quand je te l'ai enjoint ? – Je vaux mieux qu'Adam, dit-il, Tu m'as créé de feu / lumière, lui d'argile »[216].

2- Le Diable en littérature

Le diable est un personnage mythico-religieux qui a toujours suscité l'intérêt des écrivains. Le livre de Max Milner, *Le Diable dans la littérature française*, publié en 1960, nous a montré la place qu'a occupée ce personnage dans la littérature française et dans quelques œuvres étrangères[217].

Ainsi selon l'auteur, le Diable et Satan ont dominé la littérature et la pensée médiévale,[218] comme le témoigne *La Divine comédie* de Dante, qui met en scène, en plus des créatures mythiques, des diables et des démons issus de la tradition chrétienne, ou encore le texte de Rutebeuf, *Le Miracle de Théophile*.

---

[214] Sourate Al Âaraf (7) : 16-17.
[215]Thomas d'Aquin, Cité par H.Rousseau, « Satan », *in Encyclopédie Universalis*, [En ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/satan/ (Consulté le 12/04/2015).
[216]Sourate Yusûf (12) : 7.
[217]Yves Gagneux, *Images du diable et parodie au début du XIXe siècle*, [En ligne], disponible sur : hicsa.univ-paris1.fr/.../pdf/.../La%20Parodie_%20Gagneux%201.pdf (Consulté le 10/03/2015).
[218] « Max Milner**,** *Le Diable dans la littérature française* », [En ligne], disponible sur : *www.jose-corti.fr/titreslesessais/**Diable**-Milner.html* (Consulté le 12/03/2015).

Le personnage mythique du Diable a exercé également une grande fascination sur les auteurs anglais comme Shakespeare (*Macbeth*, 1606), Milton (*Le Paradis perdu*, 1667) mais aussi sur les romanciers britanniques hostiles à l'Église, comme Lewis *(Le Moine)* ou Anne Radcliffe (*L'Italien,* 1779 ; ou *Le Confessionnal des pénitents noirs)*[219]. Rejeté et méprisé par les auteurs et les dramaturges classiques, comme le montre ces vers de *L'Art poétique* de Nicolas Boileau, il aura un regain d'intérêt dès le début du XVIII[e] siècle :

> Et quel objet, enfin, à présenter aux yeux
> Que le diable toujours hurlant contre les Cieux,
> Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
> Et souvent avec Dieu balance la victoire ![220]

En effet, nous le verrons resurgir, avec force, dans les romans d'Alain-René Lesage (*Le Diable Boiteux*, 1737), du marquis d'Argens (*Lettres cabalistiques, ou correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires, et le seigneur Astaroth)* ou de Jacques Cazotte (*Le Diable amoureux*, 1772)[221].

C'est Goethe[222], qui va redonner, en 1808, ses lettres de noblesse à la figure du diable avec son célèbre roman *Faust,* qui relate l'histoire d'un vieux savant qui contracte un pacte avec un démon nommé Méphistophélès en échange d'une seconde vie. Il exercera une remarquable influence sur Balzac[223], qui écrit *L'Élixir de longue vie* en 1830, puis *La Peau de chagrin* l'année suivante ; sur Jules Vernes [224]qui donne, en 1854, *Maître Zacharius ou l'horloger qui avait perdu son âme*, ou encore sur Dostoïevski[225], qui met en scène, dans *Les Frères Karamazov* paru en 1880, un personnage tourmenté par le diable : Ivan Karamazov. *Les Mémoires du diable* est un roman de Frédéric Soulié, publié à Paris en 1837-1838. Il s'inscrit, lui aussi, dans la vogue que la figure de Satan a connue au milieu du XIX[e] siècle[226].

À l'instar de tous ces auteurs que nous venons de citer, Baudelaire, dans *Les Fleurs du mal*[227], évoque, lui aussi, Satan *:*

---

[219]*Ibid*.
[220]Nicolas Boileau, Cité par Max Milner**,** *Ibid.*
[221]*Ibid.*
[222]*Ibid.*
[223]*Ibid.*
[224]*Ibid.*
[225]*Ibid.*
[226]*Ibid.*
[227]Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal, CXX : Les Litanies de Satan,* 1861, p. 217-220.

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,
O Satan, prends pitié de ma longue misère
Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où vaincu, tu rêve en silence,
Fais que mon âme un jour, sous l'arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front

Ces vers nous montre clairement que le diable est une figure qui fascine énormément Baudelaire, il est récurrent dans ses productions, d'ailleurs, le poète l'évoque aussi dans ses *Petits poèmes en prose*. Écoutons :
« La plus belle ruse du diable est de nous persuader qu'il n'existe pas. »[228]

Ce personnage maléfique apparaît aussi dans l'œuvre Denis de Rougemont, *La Part du diable* (1942). En effet, cet écrivain suisse pense que le diable n'a jamais disparu de notre monde, il se réincarne continuellement dans la peau des méchants, et se manifeste sans cesse dans toutes les bassesses et les lâchetés humaines[229].

Nous avons rencontré le mythe du diable également dans *Le Diable et le Bon Dieu*[230] de Jean-Paul Sartre, qui est une pièce en trois actes présentée pour la première fois au Théâtre Antoine en 1951, et qui est considérée par l'écrivain lui-même comme un supplément ou une suite des *Mains Sales*. Ce texte est un drame qui nous parle de l'absence de Dieu quand tout le monde l'invoque : le personnage Goetz von Berlichingen constate que « le bien est plus pénible à accomplir que le Mal. »[231]

II-2- Le mythe du diable dans *Samarcande*

1- Hassan Sabbah, la réincarnation du diable

Le mythe du diable se manifeste de manière implicite mais très insistante dans *Samarcande*. Il domine la structure de cette œuvre. De quelle manière s'exprime-t-il ? Quelle est sa signification ? Et pourquoi l'auteur l'a-t-il-utilisé ?

[228]Charles Baudelaire, *Petits poèmes en prose*, édition critique par Robert Kopp, José Corté, 1996.
[229]Roland Villeneuve, « Satan », in *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, *op.cit.*, p. 1253.
[230]Jean-Paul Sartre, *Le Diable et le Bon Dieu*, Paris, Gallimard, 1972.
[231] Roland Villeneuve, « Satan », in *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, *op.ci.t*, p. 1256.

Le diable est incarné dans le roman de Mâalouf par le personnage historique d'Hassan Sabah. Par son tempérament orageux et ravageur, celui-ci est une représentation parfaite de l'être des ténèbres. Son pouvoir occulte est très connu même au-delà du monde musulman. Il répand le mal sur son passage, et sème la terreur et la peur. Il est le père du terrorisme moderne. Son héritage demeure encore très vif chez les musulmans extrémistes.

Le chef des Assassins est très célèbre en Occident. Dans ses récits de voyages, l'explorateur portugais Marco polo décrit sa forteresse "Alamout", toutefois il n'évoque pas son nom, il le désigne uniquement par l'appellation qu'on lui donne en Perse et dans la région du Moyen-Orient : « le Vieux de la montagne ». Il raconte que : « Le Viel homme (…) avait fait enclore en une vallée, entre deux montagnes, le plus grand et le plus beau jardin qu'on vit jamais (…) Et leur faisait croire le Vieil, que ce jardin était le Paradis (…) En ce jardin nul n'entrait sinon ceux dont il voulait faire ses Hasisins. »[232]

Dans la majorité des récits des Occidentaux, il y a une tendance à diaboliser Hassan Sabah. Il est présenté toujours sous les traits d'un magicien, d'un sorcier ou d'un imposteur. Probablement influencé par ces récits, Mâalouf, tout au long de *Samarcande*, le représente lui aussi sous les traits d'un diable, d'un être maléfique, calculateur, dominateur et calomniateur. Il donne de lui et de sa secte des indications historiques exactes, mais son but n'est pas simplement d'attribuer à son texte le statut de roman historique ou de renforcer l'illusion du réel. Il désire surtout traiter des sujets très importants à ses yeux, à savoir : le fanatisme, le radicalisme et l'extrémisme religieux.

Tout d'abord, il pense qu'Hassan Sabbah, Omar Khayyam et Nizam el Molk, ne peuvent aucunement être des condisciples, comme le racontent certains historiens et orientalistes, étant donné qu'il existe une différence d'âge majeure entre eux. Le vizir était déjà au faîte de sa gloire lorsque le poète et le prédicateur ont débuté leurs carrières. Il propose de ce fait une autre explication à leur rencontre.

D'après lui, le futur maître d'Alamout s'est servi de la gentillesse et de la bonté d'Omar Khayyam pour se rapprocher du pouvoir royal. Car, pour se rendre au rendez-vous que lui a fixé le grand vizir Nizam El Molk, une année plutôt à Samarcande, le poète de Nichapour a passé la nuit dans un caravansérail à Kom. Et c'est à cet endroit-là qu'il a fait la connaissance d'Hassan Sabbah. Son allure lui a paru suspecte et déconcertante, dès le début : il est tout

[232] Gérard-Michel Thermeau, « Les Assassins, premiers terroristes du monde musulman ? », [En ligne], disponible sur : https://www.contrpoints.org>2015/02/04 (Consulté le 12/03/2015).

petit, maigre, anguleux, brun, barbu, en plus de tout cela, il avait les yeux exorbités. Tout dans la description nous pousse à l'imaginer comme un diable :

> *Cette énumération détaillée met Khayyam mal à l'aise. C'est une invitation à en dire plus sur lui-même, son activité, le but de son voyage.* […] *Il garde donc le silence, prend le temps de s'asseoir et de s'adosser au mur, de dévisager ce petit homme brun, si frêle et émacié, si anguleux. Sa barbe de sept jours, son turban noir serré et ses yeux exorbités déconcertent* (Mâalouf Amin, *Samarcande*, J.C. Lattès, 1988/Livre de Poche, 1989, p. 81).

Hassan est un génie. À dix-sept ans déjà, il a des connaissances très vastes dans les sciences de la religion, la philosophie, l'histoire et les astres. Omar Khayyâm est ébloui par la justesse et la précision de ses réponses, quand il lui a posé des questions, pour mettre à l'épreuve son intelligence :

> *Par jeu, Omar s'est mis à poser à son interlocuteur quelques questions, sur Platon, Euclide, Porphyre, Ptolémée, sur la médecine de Dioscoride, de Galien, de Razès et d'Avicenne, puis sur les interprétations de la Loi coranique. Et toujours la réponse de son compagnon arrive précise, rigoureuse, irréprochable* (*Ibid*., p.84).

Subjugué donc par la lucidité exceptionnelle de son colocataire, le poète finit par avouer de n'avoir jamais «*rencontré un homme qui ait appris tant de choses » (Ibid*.).

À chaque fois que le narrateur décrit Hassan, il nous le montre toujours sous des traits inquiétants rappelant les représentations faites du diable, par les moines, au Moyen Âge[233] : *« Hassan est debout, robe noire froissée, turban noir, barbe plus basse que d'ordinaire, visage creusé, yeux ardents prêts à croiser ceux de Nizam, mais rouges de fatigue et de veille »* (*Ibid*., p.106).

Le futur chef d'Alamout a su endormir la méfiance de Nizam el Molk. Très vite, il est devenu son bras droit, son plus proche collaborateur duquel il ne peut plus se passer. C'est

[233]Raoul Glaber est un moine et chroniqueur du XI siècle, il prétend avoir vu le diable, et le décrit de cette manière : « Je vis devant moi un petit monstre hideux qui avait à peine une figure humaine. Il me semblait avoir, autant que je pus m'en assurer, une taille médiocre, un cou grêle, une figure maigre, les yeux très noirs, le front étroit et ridé, le nez plat, la bouche grande, les lèvres gonflées, le menton court et effilé, une barbe de bouc, les oreilles droites et pointues, les cheveux sales et raides, les dents d'un chien, l'occiput aigu, la poitrine protubérante, une bosse sur le dos, les fesses pendantes, les vêtements malpropres ; enfin tout son corps paraissait d'une activité convulsive et précipitée. » (cf. « Le diable au Moyen Âge », in *Mindshadow*, [En ligne], disponible sur : *www.mindshadow.fr/le-**diable-au-moyen-age**/* (Consulté le 12/04/2015).

l'homme de la situation : il contrôle tout, rien n'échappe à sa vigilance. « *Il a réussi à mettre en place un réseau touffu d'agents, faux marchands, faux derviches, faux pèlerins, qui sillonnent l'empire seldjoukide, ne laissant aucun palais, aucune maison ni fond de bazar à l'abri de leur oreilles* » (*Ibid*., p.98).

Il s'est déguisé en ange bienveillant et veille même, pour quelque temps, à la tranquillité de l'empire. Et cela n'est pas étonnant, vu que « Satan lui-même se déguise en ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice. Leur fin sera selon leurs œuvres. »[234]

Le passage suivant témoigne de la volonté du narrateur de mettre en évidence le caractère maléfique du prédicateur. En effet il veut nous montrer que celui-ci est sournois, calomniateur : il a su rendre le grand vizir odieux et méprisable aux yeux du sultan Malik Shah. Il a tramé de nombreux complots pour séparer le sultan et Nizam, et pour détruire leur relation paternelle :

> *Hassan sait nourrir chez le souverain tout signe de ressentiment à l'encontre de son vizir. De quoi Nizam se prévaut-il, de sa sagesse, de son savoir ? Hassan fait habile étalage de l'une comme de l'autre. De sa capacité à défendre le trône et l'empire ? Hassan a fait en peu de temps la preuve d'une compétence équivalente. De sa fidélité ? Quoi de plus simple que de mimer la loyauté, elle n'est jamais plus vraie que dans les bouches menteuses. Plus que tout, Hassan sait cultiver en Malikshah sa proverbiale avarice. Constamment il l'entretient des dépenses du vizir, lui fait remarquer ses nouvelles robes et celles de ses proches. Nizam aime le pouvoir et l'apparat, Hassan n'aime que le pouvoir. En cela, il sait être un ascète de la domination* (*Ibid*., p. 99-100).

Les deux phrases « *Hassan sait nourrir chez le souverain* » et « *Hassan sait cultiver en Malikshah* », prouvent qu'il veut nous emmener à percevoir ce personnage historique comme un manipulateur exerçant un grand pouvoir de séduction sur le sultan.

Hassan apparait dans le texte comme un monstre diabolique menaçant la vie des souverains et l'avenir même de l'empire. « *Tueries et contre-tueries se succèdent, aucune*

[234]Corinthiens, 11:14-15.

ville, aucune province, ni aucune route n'est épargnée, la « paix seldjoukide » commence à s'effriter » (*Ibid*., p.125).

L'empire seldjoukide est en danger, il est retenu entre les griffes de Satan parce que le sultan Malikshah n'a pas respecté les conseils sages et les recommandations précieuses de son père agonisant, et a livré lui-même son empire à l'esprit du mal :

> *Son père Alp Arslan ne lui avait-il pas recommandé de s'opposer à cette forme de politique ? « Quand tu auras implanté partout des espions, l'avait-il prévenu, tes vrais amis ne s'en méfieront pas, puisqu'ils se savent fidèles. Alors que les félons seront sur leurs gardes. Ils voudront soudoyer les informateurs. Peu à peu, tu commenceras à recevoir des rapports défavorables à tes vrais amis, favorables à tes ennemis. Or les paroles, bonnes ou mauvaise, sont comme des flèches, quand on en tire plusieurs, il y en a bien une qui atteint son but. Alors ton cœur se fermera à tes amis, les félons prendront leur place à tes côtés, que restera-t-il de ta puissance ?* (*Ibid*., p.98)

Les mots *« espions », « félons »* et *« soudoyer »*, relèvent tous du registre satanique. C'est Satan qui sème la méfiance entre les proches et les amis et qui envoie ses serviteurs pour soudoyer les bons esprits afin de les écarter du droit chemin. Leur présence dans le texte complète la caractérisation négative d'Hassan Sabbah.

Comme nous l'avons dit auparavant, ce personnage incarne, dans *Samarcande*, les forces du mal. Il s'est introduit auprès de Nizam, non pas pour le servir, mais pour le trahir. Cependant, grâce à un ingénieux stratagème, le vizir a réussi à se débarrasser de lui et à l'éloigner du sultan. Profondément rancunier, *« l'homme de Kom reviendra, pour accomplir une vengeance exemplaire »* (*Ibid*., p.109).

Hassan va donc tomber en disgrâce, il est écarté du pouvoir et sa tête est mise à prix, c'est ce qui fait de lui un ange déchu, comme Satan chassé du Paradis. Il enchaîne complot sur complot pour propager la foi ismaélite et venir à bout de ses ennemis. Après des années d'errance, d'isolement, de réflexion et de murissement idéologique, il mettra au point une confrérie satanique, une sorte d'organisation terroriste qui va terroriser l'Orient et l'Occident, et déstabiliser les fondements mêmes de l'empire seldjoukide. Il choisira Alamout, un village montagneux difficile d'accès, comme capitale de son pouvoir :

> *Nous sommes à la fin du XI^e siècle, très exactement le 6 septembre 1090. Hassan Sabbah, génial fondateur de l'ordre des Assassins, est sur le point de s'emparer de la forteresse qui sera, pendant 166 ans, le siège de la secte la plus redoutable de l'Histoire.* (*Ibid*., p.135)

Alamout signifie en dialecte iranien *« la leçon de l'aigle »* :« [C'est] *Une forteresse sur un rocher, à six mille pieds d'altitude, un paysage de monts nus, de lacs oubliés, de falaises raides, de cols étranglés. L'armée la plus nombreuse ne saurait y accéder qu'homme après homme. Les plus puissantes catapultes ne pourraient effleurer ses murs. »* (*Ibid*., p.133)

La forteresse où Hassan a établi son ordre est semblable au royaume d'Hadès de la mythologie grecque, qui est séparé du monde des vivants par un fleuve aux eaux noires, appelé le Styx[235]. Vu sa hauteur et ses alentours, elle ne peut être que la demeure du diable et des démons :

> *Du fleuve, des lacs, monte chaque soir une brume épaisse, cotonneuse, qui escalade la falaise puis s'arrête à mi-vertige. Pour ceux qui s'y trouvent, le château d'Alamout est alors une île dans un océan de nuages. Vu d'en bas, c'est un repaire de djinns* (*Ibid*., p.133).

Alamout apparaît à travers la description du narrateur comme le lieu où le monde des vivants communique avec celui des morts. La preuve, on y accède seulement par un tunnel étroit lié à la forteresse basse. La maison de Hassan ne possède qu'une seule fenêtre donnant sur un précipice : on dirait que c'est une *« Forteresse dans la forteresse »* (*Ibid*., p.171-172).

Le fleuve qui longe Alamout est un fleuve torrentiel dont les eaux se déchainent pour charrier tout ce qu'elles trouvent sur leur passage, il est à ce titre, comparable au Phlégéthon[236], l'un des affluents de l'Achéron[237] :

> *Entre les montagnes règne le Shah-Roud, surnommé « fleuve fou », qui au printemps, à la fonte des neiges de l'Elbourz, se gonfle et s'accélère, arrachant sur son passage arbres et pierres. Malheur à qui ose s'approcher, malheur à la troupe qui ose camper sur ses rives !* (*Ibid*.)

[235]Commelin Pierre Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine*, *op.cit.*, p. 190 : « La nymphe Styx présidait à une fontaine d'Arcadie dont les eaux silencieuses formaient un ruisseau qui disparaissait sous terre, et par la suite allait couler dans les régions infernales. Là ce ruisseau devenait un fleuve fangeux qui débordait dans d'infects marécages couverts d'une sombre nuit. »

[236]Commelin Pierre Maréchaux, *Ibid.* : « [Il] roulait des torrents de flamme sulfureuse. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Son cours assez long, en sens contraire du Cocyte, entourait la prison des méchants. »

[237]Commelin Pierre Maréchaux, *Ibid.* : « L'Achéron, comme le Styx est un fleuve que les ombres passaient sans retour. En grec son nom exprime la tristesse et l'affliction. »

Hassan Sabbah est considéré par ses contemporains comme un diable. Le point de vue de Vartan, le serviteur de Khayyam, à son sujet, permet au narrateur de le caractériser. Celui-ci recourt à une caractérisation implicite[238] qui nous fournit énormément de renseignements sur ce personnage et supplée à la brièveté des descriptions.

En effet, Vartan le qualifie de démon. Il a même échafaudé un plan pour débarrasser le monde musulman de ses horreurs :

- *Mon plan était simple : partir avec toi dans l'espoir que tu chercherais refuge à Alamout. Je t'y aurais accompagné en te demandant de ne pas révéler mon identité, et j'y aurais trouvé une occasion de débarrasser les musulmans et le monde entier de ce démon. Mais tu t'es obstiné à ne jamais mettre les pieds dans la sombre forteresse* (*Ibid*., p.180).

Il fait encore la même chose dans la phrase suivante :

« Ce démon n'a peut-être pas tort. C'est encore à Alamout que ta sécurité serait le mieux assurée. Après tout, Hassan est ton vieil ami » (*Ibid*., p.179).

Dans une conversation avec Khayyam, il le compare implicitement une bête sauvage, un serpent, un loup ou un tout autre animal chtonien se dissimulant dans un repaire, un terrier :

- *Il est vrai qu'il doit être bien protégé dans son repaire.* (*Ibid*., p.180)

Cette métaphore sert à mettre en évidence l'esprit ténébreux, nocturne et mystérieux du maître des Assassins. Celui-ci en effet fuit le jour, la clarté et la lumière pour se réfugier dans la nuit insondable de sa citadelle, loin des hommes et loin de la vie.

Vers la fin du récit, Hassan envoie ses hommes égorger Vartan dans son sommeil et dérober le manuscrit, afin d'attirer Khayyam vers Alamout. Ainsi en rentrant de sa promenade matinale, le poète rentre directement dans la chambre de son serviteur « *Pour le trouver étendu par terre, la gorge noire de sang, la bouche et les yeux ouverts et figés comme dans un dernier appel étouffé.* » Et sur sa table de chevet, dans une feuille fixée par le poignard du crime, il a lu ceci :

[238]La caractérisation implicite : On parle de caractérisation implicite quand le personnage se révèle au lecteur par ce qu'il fait, la façon avec laquelle il agit, ce qu'il dit, la description d'un objet lui appartenant ou d'un lieu qu'il aime ou qu'il occupe, et par la métaphore et le point de vue des autres personnages.

« Ton manuscrit t'a précédé sur le chemin d'Alamout» (*Ibid*., p.183).

Mais Khayyam refuse de vendre son âme au diable. Il préfère sacrifier son livre le plus cher plutôt que d'aller dans ce repaire de djinns. Car, bien qu'il soit fasciné par le génie de Hassan et son incomparable intelligence, il rejette toute amitié ou ressemblance avec lui : il est certain en fait que ses convictions et ses croyances se situent complètement aux antipodes de celles de ce sinistre personnage :

> *Qu'y a-t-il de commun entre cet homme et moi ? Je suis un adorateur de la vie, et lui un idolâtre de la mort. Moi, j'écris : « Si tu ne sais pas aimer, à quoi te sert-il que le soleil se lève et se couche ? » Hassan exige de ses hommes qu'ils ignorent l'amour, la musique, la poésie, le vin et le soleil. Il méprise ce qu'il y a de plus beau dans la Création, et il ose prononcer le nom du Créateur. Et il ose promettre le paradis ! Crois-moi, si sa forteresse était la porte du paradis, je renoncerais au paradis ! Jamais je ne mettrai les pieds dans cette caverne de faux dévots* (*Ibid*., p.180).

Dans cette phrase Omar Khayyam qualifie littéralement la forteresse d'Alamout de « *caverne de faux dévots* ». Le mot caverne accentue le caractère sombre de la demeure d'Hassan, car il désigne le refuge des malfaiteurs et des bandits.

Enfin, il est vrai, dans ces passages que nous venons de citer, le narrateur ne dit pas directement que Hassan Sabbah est un être diabolique, il le suggère seulement grâce à une série d'allusions, d'images, de descriptions et de caractérisations qui envahit son récit, ainsi que par son insistance sur certains schèmes[239] tels que le désir de séduire, de manipuler ou de dominer, néanmoins cela nous paraît suffisant pour que le lecteur imagine ce personnage comme un diable.

---

[239]Un schème « est une généralisation dynamique et affective de l'image, il constitue la factivité et la non-substantivité générale de l'imaginaire »[239], il s'apparente à ce que Silberer et Piaget nomment le « symbole fonctionnel » et à ce que Bachelard appelle « symbole moteur». Il réalise la jonction entre les gestes inconscients, entre les réflexes dominants et les représentations.
Les réflexes dominants sont des trajets matérialisés dans des représentations concrètes précises; ainsi au geste postural correspond le schème de l'ascension et celui de la division (tant visuelle que manuelle), au geste de l'avalage correspondent deux schèmes : celui de la descente et celui du blottissement dans l'intimité, au geste copulatif correspond le schème cyclique (cf. Helder Godinho, « Gilbert Durand », in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire,* Paris, Ellipses, 1998, p. 61).

2- Hassan Sabbah et la secte des Assassins

Le prédicateur ismaélien est finalement démasqué par Nizam et depuis que sa rivalité a éclaté avec ce dernier, il ne songe plus qu'à la vengeance. Pour parvenir à sa fin, il a conquis Alamout, comme nous venons de le voir, et converti un grand nombre de ses habitants et des villages alentours qu'il a organisé par la suite en armée sanguinaire. Il suivait et dirigeait tout depuis son expugnable forteresse, et c'est là que nous apercevons aisément sa nature diabolique :

« S'étant ainsi forgé les instruments de guerre les plus parfaits qu'on puisse imaginer, Hassan Sabbah s'est installé dans sa forteresse, il ne l'a jamais quittée » (*Ibid*., p. 171).

Il s'est isolé, tel un rapace, dans son donjon perché sur les hauteurs de la montagne. Il s'est coupé du monde, s'est éloigné des hommes, et a bâti autour de lui des murailles infranchissables de peur et de terreur :

« S'extraire du monde, faire le vide autour de sa personne, s'entourer de murailles de pierre et de peur, tel semble avoir été le rêve insensé de Hassan Sabbah » (*Ibid*., p. 173).

L'expression « *tel semble avoir été le rêve insensé de Hassan Sabbah »,* nous indique que le narrateur raconte un fait historique manquant de certitude. « Le Vieux de la montagne » est en effet un personnage inspirant de l'effroi, personne ne peut traiter librement de son sujet, en particulier pendant son vivant. C'est pour cette raison sans doute que les textes des chroniqueurs et des historiens sont très laconiques et très évasifs à son égard.

Par ailleurs, en voulant à tout prix dominer le monde et répandre la loi des ismaéliens, le chef des Assassins s'est déshumanisé, il a forgé une armée qui est une véritable machine à détruire et à tuer. Le petit étudiant rabougri rencontré un soir par Khayyam, dans un caravansérail de Kom, s'est muté en créature farouche et sanguinaire.

Lorsqu'il s'est réfugié chez Omar Khayyam à Ispahan, il lui a révélé des secrets de sa vie passée, à savoir son appartenance à la secte la plus dangereuse de l'histoire de l'islam, la secte des ismaéliens. Écoutons donc sa confession :

« J'ai reçu en Égypte tout l'enseignement dont j'avais besoin. […] *Jusqu'à dix-sept ans, j'ai accumulé des connaissances, puis j'ai appris à croire. Au Caire, j'ai appris à convertir »* (*Ibid*., p.121-122).

Il a acquis chez les ismaéliens d'Égypte un véritable talent de persuasion. Il est déterminé à convertir toutes les villes d'Orient à sa foi. Ses fidèles, appelés les gens du secret parce qu'ils se regroupent et agissent secrètement, ne cessent d'augmenter. En un rien de temps, il a conquis la Perse, la Syrie et l'Irak. Il règne alors en grand Maître, en prédicateur suprême sur tous les membres de la secte, car il est *« le détenteur de tous les secrets »* (*Ibid*., p.150-151) :

> *L'homme aux yeux exorbités a repris sa vie d'errance. Infatigable missionnaire, il parcourt l'Orient musulman, Balkh, Merv, Kashgar, Samarcande. Partout, il prêche, il argumente, il convertit, il organise. Il ne quitte pas une ville ou un village sans y avoir désigné un représentant qu'il laisse entouré d'un cercle d'adeptes chiites lassés d'attendre et de subir, sunnites persans ou arabes excédés par la domination des Turcs, jeunes en mal de remous, croyants en quête de rigueur. L'armée de Hassan grossit chaque jour. On les appelle « batinis », les gens du secret (Ibid*., p.124).

La secte des Assassins est devenue un danger réel pour l'empire seldjoukide. Elle s'impose de plus en plus, et ses mots d'ordre sont la violence et la terreur. Sa barbarie n'épargne personne, même les hommes de religion :

> *Le ton monte, la violence ne reste pas longtemps enfermée dans les mots. Dans la ville de Savah, le prédicateur d'une mosquée dénonce certaines personnes qui, aux heures de la prière, se rassemblent à l'écart des autres musulmans. Quelques jours plus tard, le dénonciateur est retrouvé poignardé* (*Ibid*.).

Les hommes d'Hassan, en particulier les *fidaïns* maîtrisent tous les moyens de déguisement et de métamorphoses, qu'ils utilisent pour se rendre inaperçus dans les villes où ils perpètrent leurs crimes. « *On raconte que, pour exécuter l'une de leurs victimes, deux fidaï durent vivre deux mois dans un couvent chrétien en se faisant passer pour des moines. Remarquable capacité de caméléonage qui ne peut raisonnablement s'accompagner d'un quelconque usage de haschisch ! »* (*Ibid*., p.152)

Son armée ne cesse de s'agrandir et de se fortifier de jour en jour. Ses disciples ne craignent jamais la mort, et sont d'une habilité exceptionnelle à traquer l'ennemi. Et lui, comme le diable, il les utilise pour satisfaire ses envies sataniques de conquête :

> *Il ne suffit pas de tuer nos ennemis, leur enseigne Hassan, nous ne sommes pas des meurtriers mais des exécuteurs, nous devons agir en*

> *public, pour l'exemple. Nous tuons un homme, nous en terrorisons cent mille. Cependant, il ne suffit pas d'exécuter et de terroriser, il faut aussi savoir mourir, car si en tuant nous décourageons nos ennemis d'entreprendre quoi que ce soit contre nous, en mourant de la façon la plus courageuse nous forçons l'admiration de la foule. Et de cette foule des hommes sortiront pour se joindre à nous. Mourir est plus important que tuer. Nous tuons pour nous défendre, nous mourons pour convertir, pour conquérir. Conquérir est un but, se défendre n'est qu'un moyen (Ibid*., p.149).

Hassan a semé le désordre dans toutes les grandes villes de l'empire. À Samarcande, il a même converti le prince, puis pour répandre le trouble et la terreur, il a fait de l'Étudiant-Balafré, son allié :

> *... le maître de Samarcande, souverain de la Transoxiane, héritier de la dynastie des Khans-Noirs, venait d'adhérer à l'hérésie. Certes, il évita de le proclamer, continua à simuler son attachement à la Vraie Foi, plus rien ne fut comme avant. Les conseillers du prince furent remplacés par des ismaéliens. Les chefs de la milice, artisans de la capture de Sabbah, moururent brutalement, l'un après l'autre* (*Ibid*., p. 127-128).

Il symbolise le diable, il terrorise les membres de sa secte afin de les maintenir dans l'obéissance. Il exerce sur eux une influence luciférienne et despotique. Et comme hypnotisés, ces derniers ont perdu complètement la maîtrise de leurs propres personnes, ils sont incapables d'agir ou de penser indépendamment de ses ordres : il les a tous transformés en automates muets, qui se contentent de lui obéir et d'exécuter ses desseins avec une « *morbide fascination* » (*Ibid*., p.188).

Les termes de fascination, de séduction et de terreur reviennent sans cesse dans sa description. Ainsi, même après sa mort, il continue à persécuter ses fidèles et à hanter leurs mémoires. Son successeur n'ose pas s'installer dans la maison qu'il a jadis habitée, et qui est désormais, vide. Son ombre terrifiante flotte toujours sur la forteresse d'Alamout et effraye ses habitants :

> *Quand Hassan mourut* […] *le lieutenant qu'il avait désigné pour lui succéder n'osa pas s'installer dans l'antre du maître* […]. *Longtemps après la disparition du fondateur, les habitants d'Alamout demeuraient terrifiés par la seule vue des murs qui l'avaient abrité ; ils évitaient de s'aventurer vers ce quartier désormais inhabité, de peur d'y rencontrer son ombre. La vie de l'ordre était encore soumise aux règles que Hassan avait dictées* […]. *Aucun écart, aucun plaisir ; et, face au monde*

> *extérieur, plus de violence, plus d'assassinats que jamais, ne serait-ce que pour démontrer que la mort du chef n'avait affaibli en rien la résolution de ses adeptes* (*Ibid*., p.187).

La population d'Alamout souffre le martyre. Elle est opprimée, mais elle n'ose pas se révolter contre la discipline militaire et la vie d'endurance, que lui ont infligée le Grand Maitre et ses acolytes. Ses espoirs refoulés sont orientés tous vers un révolté de la jeune génération, un dénommé Hassan, qui affiche ostensiblement son mécontentent de la situation de son village et son refus de la tyrannie :

> *De cette aspiration sourde, étouffé, réprimée, un homme se fit le porte-parole. Nul autre que lui n'aurait pu se le permettre : il était le petit-fils de celui que Hassan avait désigné pour lui succéder ; lui-même était appelé à devenir, à la mort de son père, le quatrième Grand Maître de l'ordre* (*Ibid*., p.188).

Dans la bibliothèque des Assassins, qui était très riche en livres rares contenant les secrets de la vie et de l'univers, des secrets insondables détenus uniquement par Dieu, les anges et le diable, il y a un manuscrit gardé jalousement dans un coffre doré. Le narrateur, pour augmenter le suspense et inciter les lecteurs à la réflexion, se demande s'il n'est pas le manuscrit dérobé à Khayyâm par les hommes de Hassan Sabbah :

> *Ceux qui, à Alamout, avaient le terrifiant privilège de se rendre auprès de Hassan Sabbah ne manquaient pas de remarquer, dans une niche creusée dans le mur et interdite par un épais grillage, la silhouette d'un livre. On ne savait pas ce qu'il était, on n'osait pas interroger le Prédicateur suprême, on supposait qu'il avait ses raisons pour ne pas le déposer à la grande bibliothèque où se trouvait pourtant les plus indicibles vérités* (*Ibid*., p.186).

Après l'incendie de cette bibliothèque lors des invasions mongoles, de précieux ouvrages renfermant *« les secrets les mieux gardés de l'univers »*, sont perdus à tout jamais. L'historien Djouvayni, qui a obtenu des officiers mongols la permission d'y pénétrer afin de sauver quelques livres sacrés avant qu'ils procèdent à sa destruction, est impressionné par le nombre important d'ouvrages de sciences occultes, qu'il y a trouvé :

> *L'historien connaissait-il l'existence du Manuscrit de Samarcande ? Il ne semble pas. L'aurait-il cherché s'il en avait entendu parler, et, l'ayant feuilleté, l'aurait-il sauvé ? On l'ignore. Ce que l'on raconte, c'est qu'il s'arrêta devant un ensemble d'ouvrages consacrés aux sciences occultes et qu'il s'y plongea, oubliant l'heure (Ibid*., p.194).

Dans ce paragraphe, le narrateur nous rappelle, comme nous le voyons, un événement historique avéré qui consiste dans les autodafés Mongols en Perse. Et puis, par le truchement d'une narration homodiégétique, il nous pousse à supposer que les gens d'Alamout ont signé un pacte avec le diable, car en plus de la consommation du haschisch, ils pratiquent la sorcellerie et recourent aux rites sataniques. Hassan les a transformés en démons en leur inculquant l'intolérance, le fanatisme et la barbarie.

Enfin, la lecture du texte, nous révèle une comparaison implicite entre deux personnages qui ont profondément marqué l'histoire de l'Orient : d'un côté Omar Khayyam, le chantre du vin et de l'amour, l'apôtre de la paix et de la tolérance ; et de l'autre Hassan Sabbah, l'homme qui a terrorisé le monde à son époque et qui a été à l'origine de l'extrémisme moderne.

L'auteur est un pacifiste, un adepte de la paix, il haït la guerre comme la majorité de ses personnages. À travers le mythe du diable, il dénonce donc la violence, la barbarie et le fanatisme. Voici d'ailleurs ce qu'il fait dire à son personnage Léon l'Africain :

> *Pour la paix. Ne serait-il pas merveilleux que, tout autour de la Méditerranée, chrétiens et musulmans puissent vivre et commercer ensemble sans guerre ni piraterie, que je puisse aller d'Alexandrie à Tunis avec ma famille sans me faire enlever par quelque Sicilien ?*
> *Que me reproches-tu ? Je n'ai parlé que de paix. N'est pas normal que les religions du Livre cessent de se massacrer ?* (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, *op.cit.*, p.339)

Nous avons découvert au cours de ce chapitre que le mythe du diable est très dominant dans *Samarcande*. Le diable, comme nous l'avons vu, est la personnification du mal, des ténèbres, du péché, de la tentation, de la vengeance et de la déchéance morale. Son règne représente le renversement total des valeurs : le mal est déguisé en bien et le bien est travesti en mal. Son mythe appartient au symbolisme de la destruction, de la décadence et de toutes les valorisations négatives. Si Mâalouf l'utilise, dans *Samarcande*, c'est sans doute pour nous mettre en garde contre le dérèglement du monde, car il s'agit d'un auteur engagé qui lutte contre la prolifération du mal et la déshumanisation de l'homme.

Dans son texte, il critique de façon symbolique le fanatisme religieux que l'on peut qualifier, à son sens, de mal de siècle, et qui s'exprime selon lui par la xénophobie, la surenchère de la violence et de la terreur.

À travers le personnage historique d'Hassan Sabbah, qui incarne les forces démoniaques dans le texte, l'auteur tente de comprendre le phénomène du fanatisme religieux qui constitue un véritable problème de nos jours. En recourant à la caractérisation implicite, il met en relief le caractère sombre et criminel de ce personnage.

Nous avons vu comment l'auteur, en se servant du mythe du diable et de l'histoire de la secte des Assassins, dénonce l'intolérance, la barbarie et tous les crimes commis au nom de la religion. Dans le chapitre suivant, nous tenterons d'étudier l'histoire de Mani et du mythe du double.

Chapitre III : Mani et son double

III-1-Le mythe du Double

1-Définition du Double

Avant d'entamer l'étude du mythe du double dans *Les Jardins de Lumière*, il nous semble plus judicieux d'en donner quelques indications. En effet, en feuilletant *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, nous avons rencontré la définition suivante :

> L'une des premières dénominations du double est l'alter ego. On nomme sosie ou ménechme, en référence aux comédies de Plaute, deux personnes qui montrent l'une avec l'autre une ressemblance frappante au point qu'on les confond. Dans le même ordre d'idées on trouve les appellations de frères de cœur, d'âme, siamois… Le terme consacré par le mouvement romantique est celui de *Doppelgänger* (traduit par double, second self …), forgé par Jean-Paul Richter en 1796 qui signifie littéralement : "celui qui marche à côté, le compagnon de route "[240].

Le Double est donc une personnification du moi, c'est son reflet. Il s'agit d'une manifestation imaginaire, hallucinatoire du moi, une image parfaite ou exacte du corps.

Dans la mythologie grecque, il existe deux mythes du double : Narcisse et Amphitryon. Et d'après Otto Rank, le motif du Double dans son sens folklorique est lié au narcissisme, c'est-à-dire à l'amour de soi. Ainsi selon certaines traditions mythologiques, « le monde n'est qu'une création de l'auto-admiration d'un dieu dans le miroir »[241].

Ce psychanalyste autrichien a constaté que les peuples primitifs voient dans l'ombre, dans un miroir ou dans l'eau et dans la ressemblance d'un portrait, une manifestation de l'âme : l'âme de l'homme est représentée par son image[242].Et comme il le souligne, dans son essai *Don Juan et le Double,* le jumeau est la concrétisation la plus fréquente du mythe du double et sa forme la plus privilégiée en littérature [243]*:*

> Le jumeau paraît (…) être l'homme qui, en venant au monde, a amené son Double immortel, c'est-à-dire l'âme, et de ce fait il est devenu indépendant de toutes les autres idéologies concernant l'immortalité, y

[240] Nicole Fernandez-Bravo, « Double », in *Le Dictionnaire des mythes littéraires, op.cit.*, pp. 492-531, p. 492.
[241]*Ibid*., p. 56.
[242]*Ibid*., p. 53.
[243]*Ibid*., p. 496.

> compris la filiation sexuelle avec ses parents. C'est cela qui en fait le prototype du héros (…) Les jumeaux tel qu'ils paraissent dans les mythes ne dépendent que d'eux-mêmes et de personne d'autre.[244]

Rank écrit aussi que « l'idée primitive de l'âme est apparue sous forme d'un double aussi ressemblant que possible du Moi (ombre, reflet)»[245].

Le savant écossais Rendel Harris a démontré, dans ses travaux[246], que le culte des jumeaux appartient aux institutions les plus anciennes et les plus universelles de l'humanité.[247]Il le met à la base du culte des héros et des religions. Il pense que la gémellité est à l'origine de l'héroïsme, elle est une source de force et d'assurance :

« ... les jumeaux ne pouvaient exécuter leurs actions héroïques qu'ensemble, parce que c'est précisément la gémellité qui leur assurait l'immortalité »[248].

Dans les légendes héroïques, on trouve que le héros jumeau est celui qui a réussi à rendre visible sur terre son jumeau. [249]C'est pour cette raison d'ailleurs qu'on considère certains héros ou messies comme des jumeaux : par exemple, le Christ et Saint Thomas[250].

2- Le mythe du double en littérature

Le double, avec ses diverses variantes, est l'un des thèmes[251] favoris de la littérature qui « a vocation à [le] mettre en scène en renversant le principe d'identité : ce qui est un, est aussi multiple, comme l'écrivain en fait l'expérience. Elle exprime l'envie d'effacer le moi, d'échapper au moi-prison par le voyage, de créer un moi-évasion par le moyen de l'imagination[252] ».

De nombreux auteurs se sont penchés sur le sujet du dédoublement. L'étude de Keppler (1972) [253] est consacrée essentiellement à l'étude des doubles littéraires et commente beaucoup d'exemples anglo-saxons. Pour cet auteur « le double est à la fois identique et différent voire opposé à l'original, c'est toujours une figure fascinante pour celui qu'il

[244]Otto Rank, *Don Juan et Le Double*, 1932 (Réed., Petite Bibliothèque Payot, 1973), p. 68.
[245]*Ibid*., p. 64.
[246]*Dioscuri in the Christian Legends* (1903), *Cult of the heavenly twins* (1906), *Was Rome a twin-town* (1927).
[247]Rendel Harris, Cité par Otto Rank, p. 60-61.
[248]*Ibid*., p. 65.
[249]*Ibid*., p. 68.
[250]*Ibid*., p. 66.
[251]La majorité des spécialistes du double, utilisent indifféremment pour le désigner, les termes mythe, motif ou thème.
[252]Otto Rank, *Don Juan et La Double*, *op. cit.*
[253]Carl Francis Keppler, *The Literature of the Second Self*, Tucson, University of Arizona Press, 1972.

redouble du fait du paradoxe qu'il représente (il est à la fois intérieur et extérieur, ici et là, opposé et complémentaire), et suscite chez l'original des réactions émotionnelles extrêmes (attirance/ répulsion). Leur relation existe dans une tension dynamique. La rencontre se produit à un moment de vulnérabilité du moi original. »[254]

Cet anthropologue répertorie sept modalités différentes du double : le poursuivant, les jumeaux, le (la) bien-aimé (e), le tentateur, la vision d'horreur, le sauveur et le double dans le temps.[255]

Le mythe du double est fortement apprécié par les auteurs d'Amérique latine, comme Julio Cortazar[256] qui raconte, dans sa nouvelle *La Lointaine* (2012), l'histoire d'une femme qui part à la recherche de son double. Il constitue pour eux une façon d'exprimer leur rapport à l'histoire, à la mémoire, de créer une mythologie syncrétique qui rende compte de leur civilisation propre (rapport aux divinités précolombiennes) et de ce qui leur vient de l'Europe, marquant leur condition d'hommes déchirés entre deux cultures et deux mondes : l'Anglo-saxon et le Méditerranéen[257].

Le thème du dédoublement est, comme l'a bien observé Jacques Tramson, très présent dans la littérature française du XIX[e] siècle, en particulier dans la littérature romantique et la littérature fantastique illustrée notamment par les œuvres de Nerval (*Aurélia*, 1855) et celles de Maupassant (*L'Horla,* 1887 ; *Lui*, 1883). Il se manifeste « chez l'un sous la forme d'un double autoscopique, chez l'autre sous celle d'un dédoublement psychologique, ici, à travers le substitut du double ou du reflet, là, sous l'apparence d'un être artificiel copié d'un modèle humain »[258]. Chez ces auteurs, ce motif traduit le mal du siècle, « il s'agit de l'ennui dans la société de son propre moi. C'est ce que les poètes ont objectivé sous la forme du Double »[259], comme l'a fait remarquer Nietzsche.

Hoffman est considéré par Otto Rank comme le poète classique du Double, qui est le thème dominant de ses *Contes fantastiques*[260]. On trouve également une expression plus

---

[254]Keppler, Cité par Nicole Fernandez-Bravo, « Double », *op. cit.*, p. 495.
[255]*Ibid.*
[256]« Le double », in *Psychovision* [En ligne], disponible sur : www.psychovision.net/livres/dossiers/313-le-double (Consulté le : 20/04/2016).
[257]*Ibid.*, p. 526.
[258] Jacques Tramson, *Le double et l'image de la création dans la littérature française,* communication au XXXI[e] Congrès de l'Association, Paris, le 26 Juillet 1979.
[259] Nietzsche, Cité par Otto Rank, *Don Juan et Le Double*, *op.cit.*, p. 20.
[260]*Ibid.*, p. 20.

affinée de ce thème dans le poème d'Alfred de Musset[261]*La Nuit de décembre* (1835)[262], où le poète évoque une personne énigmatique qui lui ressemble énormément comme un frère, son double, mais qui n'est en fait que le fruit de ses visions hallucinatoires. Maupassant[263], dans sa célèbre nouvelle *Le Horla* (1887), utilise le motif du double invisible et terrifiant. Dostoïevski[264], quant à lui, dans un roman de jeunesse intitulé *Le Double* (1846), traite ce thème de façon plus approfondie. Il invite le lecteur à observer la déchéance psychique de son personnage Goliatkine qui est poussé à la folie par un double trop tyrannique et envahissant. Edgard Poe[265], pour sa part, a utilisé ce motif de façon originale dans sa nouvelle fantastique *William Wilson*. Il a forgé un modèle qui sera suivi par tous ses successeurs. Il relate, en effet, l'histoire d'un étudiant qui quitte l'Angleterre et court à travers toute l'Europe afin d'échapper à la méchanceté de son double sadique et pervers, qui cherche incessamment à lui créer des ennuis.

Ce motif apparaît aussi dans tous les romans de Julien Green : *Le Voyageur sur la terre* (1926), *Léviathan* (1929), *Épaves* (1932), *L'Autre sommeil* (1971) ou *L'Autre* (1971). Cet écrivain l'utilise comme un moyen d'intégration du moi. Il prend chez lui une dimension onirique et narcissique, car il est lié au rêve et au miroir[266].

Enfin, le mythe du double est un mythe protéiforme et très souple, il est apparu à l'Antiquité mais il est toujours vivant, productif et surtout très perméable aux modifications. [267] Et c'est sans doute pour cette raison qu'il est très utilisé par les écrivains de toutes les époques.

III-2- Le mythe du Double dans *Les Jardins de Lumière*

Le mythe du double revient comme un leitmotiv dans *Les Jardins de Lumière.* Il se manifeste de deux manières différentes : l'image ou le reflet et la gémellité.

---

[261] *Ibid*.

[262] Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère. Musset, Cité par Otto Rank, *Ibid*., p. 06.

[263]*Ibid*., p. 18-20.

[264]*Ibid*., p. 22-26

[265]*Ibid*., p. 21-22.

[266] Nicole Fernandez-Bravo, « Double », *op. cit*., p. 523.

[267]*Ibid*., p. 529.

1-La scène narcissique du miroir

a-L'autoscopie de Mani

Le terme autoscopie est apparu pour la première fois en 1903, dans l'article du psychologue et neurologue français Paul Sollier, « Phénomène d'autoscopie ». Il est défini comme :

> (Un) Phénomène hallucinatoire par lequel un malade se voit lui-même, extérieurement ou intérieurement ». Autrement dit, c'est la visualisation de son double à partir de son propre corps. C'est une expérience qui peut se produire en diverses occasions : à l'approche de la mort, lors d'une méditation, lors du sommeil profond, ou sous l'emprise de drogues hallucinogènes.[268]

L'autoscopie, est donc un phénomène hallucinatoire par lequel un sujet se voit devant lui-même, comme s'il est avec une autre personne.

C'est à l'âge de douze ans, lorsque qu'il a commencé à avoir des hallucinations autoscopiques, que Mani a découvert son double, son jumeau. Ainsi, un jour, alors qu'il jouait seul au bord du canal traversant la palmeraie, il a aperçu dans l'eau une image qui lui a parlé et lui a révélé des secrets sur sa vie passée et sur ses origines :

> *Alors qu'il pensait les crisper en une moue désolée, les lèvres dans l'eau ne se crispaient pas. Et ses lèvres lentement les imitaient ; ce n'étaient plus l'eau qui reflétait son image, c'était son visage qui mimait cet autre lui-même qu'il apercevait dans l'eau. Et des mots soudain s'écoulèrent de ses lèvres, des mots qui n'étaient pas de lui, mais qu'il prononçait pourtant de sa voix :*
>
> - *Salut à toi, Mani, fils de Pattig !* […]
> - *Salut à toi, Mani, de ma part, et de la part de Celui qui m'a envoyé* (Mâalouf Amin, *Les Jardins de Lumière*, J.C. Lattès, 1991/Livre de Poche, 1992, p. 72).

Nous avons ici une scène narcissique du miroir. Mani contemple son visage dans « *ce miroir* » aquatique qui lui reflète, comme un abyme, son autre moi. Il a l'impression que cet autre parle à sa place, mais en se servant de sa bouche et de sa voix.

Confronté à cette présence fantomatique et évanescente de lui-même, Mani frémit, car il ne parvient pas à reconnaître son double, il le voit comme un intrus. La contemplation le

[268] Paul Sollier, *Phénomènes d'autoscopie* (1903), Paris, l'Harmattan, 2006.

frappe de terreur et le plonge dans inquiétude. Il faut souligner ici que dans les expériences d'autoscopie, le sujet garde souvent un sentiment de fascination mêlée d'angoisse, c'est ce que Freud appelle « l'inquiétante étrangeté »[269].

L'émergence de cet autre l'inquiète au départ, mais elle va trop vite le réjouir. Soudain, il se sent soulagé d'un fardeau invisible, mais très étouffant. Il est enfin libéré de l'oppression intenable des Vêtements-Blancs, et ce, parce que la découverte de son double ou de son jumeau est un signe de la réconciliation de l'être avec son moi intérieur. Ainsi grâce au dédoublement, il trouve un moyen pour éviter la confusion et l'aliénation et pour se reconstituer et se restaurer. Nous avons donc une hallucination positive qui a permis au personnage de Mâalouf de se réunir avec lui-même.

L'apparition qui s'est manifestée à lui, ce jour-là, lui a appris des choses qu'il ignorait complètement sur sa naissance et sa vraie identité. Désormais, il n'a plus de doutes, il sait qu'il n'est pas le fils de la palmeraie, comme on s'est convenu de lui dire depuis qu'il a été enlevé de force à sa mère. Il est le fils de Pattig et de Mariam :

> *Dans ce miroir d'enfant Mani avait besoin de se contempler pour recoller les morceaux de sa mémoire éclatée. La vérité sur sa naissance, sur sa venue dans la palmeraie, il la soupçonnait, il en avait recueilli des bribes, mais qu'il n'osait mettre bout à bout ; il a fallu que cette « voix » viennent l'appeler « fils de Pattig » ; il a fallu qu'il entende de la bouche de « l'apparition » le nom de Mariam.* (*Ibid*., p.73)

Mani est à la recherche de sa véritable identité, il veut absolument restituer son passé et rétablir sa continuité identitaire. L'expression *« miroir d'enfant »* nous porte à imaginer un être en crise, des yeux qui se regarde et qui s'interroge sur la vérité. La métaphore *« recoller les morceaux de sa mémoire éclatée* » employée au début de ce paragraphe, quant à elle, met en évidence son besoin immense de se connaître et de s'identifier.

Cette scène du miroir où Mani a fait la rencontre avec son double au bord de l'eau revêt une importance capitale pour Mani et ses fidèles. Elle marque le début de « *la Révélation* »,

---

[269] Sigmund Freud, L'inquiétante *étrangeté*, 1919 (Traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, 1933), [En ligne], disponible sur : *classiques.uqac.ca/.../freud_sigmund/...inquietante_etrangete/inquietante_etrangete.pd...* (Consulté le 17/05/2016) :
« … l'inquiétante étrangeté surprit souvent et aisément chaque fois où les limites entre imagination et réalité s'effacent, où ce que nous avions tenu pour fantastique s'offre à nous comme réel, où un symbole prend l'importance et la force de ce qui était symbolisé et ainsi de suite. »

le début du manichéisme parce que le fait de rêver de son propre reflet dans l'eau est considérée, dans certaines croyances, comme un signe prémonitoire de naissance (*Ibid*., p.54) :

> *Cette étrange scène au bord de l'eau, c'est Mani lui-même qui la raconte. Pour lui, comme pour ceux qu'on appellera un jour les manichéens, elle marque le commencement de sa Révélation.* (*Ibid*., p.73)

Nous avons remarqué ici un arrêt dans le récit. Le narrateur, par le truchement d'une narration hétérodiégétique, effectue une pause afin de nous donner des renseignements historiques concernant la naissance du manichéisme.

Le double symbolise, dans le texte, la sécurité, la paix retrouvée car lorsqu'il est en colère ou en proie à la peur ou au désespoir, le Messager trouve la consolation, le réconfort et la sérénité en compagnie de son Jumeau, qui lui conseille d'être patient et de suivre l'exemple sage de Jésus, c'est-à-dire d'attendre l'âge idéal pour révéler sa vérité aux gens de la palmeraie :

> *Alors se dessina dans son esprit cette même image qu'il avait vue naguère dans l'eau du canal, sa propre image, celle de son « Jumeau Pourquoi ne pas dire à ces gens leur vérité ?* (*Ibid*., p. 88)

« N'as-tu jamais lu les paroles de Jésus ? On ne jette pas les perles aux pourceaux ! On ne dévoile la vérité qu'à ceux qui la méritent », lui répond ce dernier (*Ibid*.)

Ce double imaginaire apparaît donc comme une sorte de sur-moi ou d'ange-gardien, qui veille sur Mani et le protège. Il joue aussi le rôle de régulateur régissant les rapports de ce dernier à son altérité[270]. Sa référence incessante aux paroles de Jésus indique bien sa sagesse.

Depuis le moment de sa rencontre avec son double, Mani a sensiblement changé, sa vie prend un nouveau tournant. Il veut commencer une nouvelle vie loin de la confrérie des Vêtements-Blancs. Il importe de mentionner ici que la découverte ou « la reconnaissance du double en soi n'est pas un aboutissement, mais un nouveau départ »[271].

Le Messager possède un tempérament double et insaisissable. Malchos est certes son meilleur ami, son ami d'enfance et son compagnon de voyage, mais il ne parvient pas à le

[270] C'est lui qui régit les relations de Mani avec son entourage : avec les Vêtement-Blancs et plus tard avec ses fidèles et avec les rois et les princes sassanides.
[271] Otto Rank, *Don Juan et Le Double*, *op*. *cit*.

cerner et à le comprendre, il est fortement intrigué par ses comportements. Il se demande si c'est «*son « Jumeau » qui sait et qui le mène ? Son « Jumeau » ? Mais qui donc est Mani, et qui donc est son « Jumeau » ?* (*Ibid*., p. 130)

Tout au long des *Jardins de Lumière*, le narrateur ne cesse de nous donner des renseignements historiques très précis concernant Mani et la secte des Vêtements-Blancs. Il est clair que le texte de Mâalouf repose sur une documentation historique solide, qui consiste probablement dans les écrits des chroniqueurs arabes, comme Al-Bîrunî[272] ou Ibn an-Nadîm[273].

Ils nous apprenons en effet que les Vêtements-Blancs sont une communauté d'hommes aux comportements étranges[274]. Ce sont des fanatiques qui se vêtissent en blanc, et qui se réclament à la fois de Jean le Baptiste, Jésus et Thomas (*Ibid.*, p. 32).

Il nous apprenons également que malgré son désaccord avec cette confrérie, Mani est, lui aussi, un adepte de la foi de Jean le Baptiste. Il adore la proximité de l'eau. C'est au bord du canal du Tigre qu'il a fait la rencontre avec son Jumeau céleste. Et plus tard, lorsqu'il a décidé de quitté définitivement la palmeraie, c'est dans l'eau de ce canal qu'il s'est baigné, pour se purifier et se débarrasser symboliquement de son vie antérieure. De plus, lorsqu'il a ravivé la fresque murale qui orne la maison de Charias, c'est l'image de ce prophète qu'il y a reconnu :

« Jean-Baptiste, prononça Mani comme s'il déchiffrait le nom sur le mur » (*Ibid*., p. 70).

Depuis que son jumeau l'a ordonné de quitter la secte, Mani redouble de courage. Il provoque sans cesse les frères en transgressant ostensiblement les lois de leur communauté. Dans sa conversation avec Sittaï, il compare même la palmeraie aux eaux infectes de la naissance, aux eaux sales, bonnes simplement à jeter :

> *À ma naissance, qu'a-t-on fait de l'eau sale dans laquelle j'avais baigné pendant neuf mois ? On l'a jetée. Cette palmeraie est l'eau dans laquelle ont baigné mon enfance et mon adolescence.* (*Ibid*., p. 100-101)

---

[272] Philosophe, voyageur, historien et homme de science persan du X^e siècle.
[273] Philosophe et calligraphe arabe du X^e siècle.
[274] Les vêtements-Blancs est une secte hostile et ascétique qui se réclame essentiellement de Jean-Baptiste : ils « combinaient avec des traditions et des observances juives certaines théories d'allure plus ou moins « gnostique », mais se réclamaient de l'autorité et des « commandements » de Jésus » (cf., Puech, « Manichéisme », in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur: http://www.universalis.fr/encyclopedie/manicheisme/ (Consulté le 30/12/2016)).

Ce jour où son jumeau lui a accordé la permission de quitter la secte des Vêtements-Blancs, il le considère comme le jour de la délivrance, de la libération. Ailleurs, il va se chercher et se reconstruire, il va surtout recoller les bribes de son être brisé par le climat triste et pesant de la palmeraie. Alors qu'il s'apprête à commencer son voyage, il dévoile ses intentions et ses projets à Sittaï, qui voulait l'empêcher de partir :

- *Je* […] *m'en vais* […] *parce que j'ai un message à délivrer au monde.* (*Ibid*., p. 100)

Avant son départ, à la conquête du monde, il s'est prêté à un rite spécial semblable aux rites de la mort et de la résurrection mais aussi au baptême. Il a détaché de sa peau ces vêtements blancs qu'il porte depuis son enfance. Le fait d'ôter ses anciens vêtements signifie symboliquement, qu'il est désormais mort à son ancienne vie :

> *Pour son départ de la palmeraie, il ne choisit ni la feinte ni la fuite, mais la pavane et l'ample front, mais la cérémonie : d'abord, se dépouiller, lentement détacher de sa peau cette autre peau blanche qui depuis vingt années l'enveloppait et l'étouffait, respirer dans la nudité, toiser de haut sa défroque étalée sur le sol, terrassée, vidée de toute épaisseur de vie* (*Ibid*., p.95).

Par ce geste, c'est-à-dire en se baignant pour renaître neuf et pur, Mani imite Jésus, lorsqu'il s'est fait baptiser par Jean le Baptiste. Le baptême, comme l'explique Mircea Eliade dans la citation suivante, est un acte symbolique assurant la purification du corps et de l'âme de l'être baptisé en lui permettant d'accéder à la mort puis à la résurrection :

> L'émersion répète le geste cosmogonique de la manifestation formelle ; l'immersion équivaut à une dissolution des formes. C'est pour cela que le symbolisme des Eaux implique aussi bien la mort que la renaissance. Le contact avec l'eau comporte toujours une régénération, et parce que la dissolution est suivie d'une 'nouvelle naissance', et parce l'immersion fertilise et multiplie le potentiel de vie.[275]

Mais cette mort n'est pas définitive. Elle met simplement fin à la vie antérieure de Mani, et exprime son désir de rompre avec la communauté des Vêtements-Blancs et leurs croyances étouffantes. C'est donc un cycle de sa vie qui s'achève pour qu'un autre, plus enrichissant, puisse enfin commencer. Il meurt à son existence triste et terne de la confrérie pour *« renaître en couleurs »* (*Ibid*.).

[275] Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane*, *op.cit.*, p. 113.

Il est clair donc que pour Mâalouf chaque nouveau départ, chaque nouveau voyage est une chance pour renaître, car chaque recommencement porte en lui la promesse d'un accomplissement, d'une plénitude.

b- L'autoscopie négative de Mani

Vers la fin du récit, Mani a eu une autoscopie négative, qui est une expérience dans laquelle le sujet perd la faculté de se voir dans la glace ou de voir son reflet sur une surface réfléchissante[276]. Ainsi, lorsqu'il s'est éloigné pour consulter son double, celui-ci ne s'est pas manifesté « *aucun visage n'apparut, ce jour-là. Aucune voix familière* » (*Ibid*., p. 281). Dès lors, il a su que sa fin est proche.

Cette disparition soudaine de son double est vécu par lui comme une expérience angoissante, traumatisante, car sans la voix affable et rassurante de ce dernier, il se sent totalement vulnérable et perdu :

> *Depuis leur rencontre initiale, face à face dans l'eau du canal, au temps de la palmeraie, il y avait maintenant trente ans, son compagnon céleste lui avait constamment répondu. Entre Mani et cet autre lui-même, il pouvait y avoir des crises, des tiraillements, son double pouvait lui dissimuler certaines vérités, jusqu'aux limites de la tromperie et de la mystification. Mais il apparaissait, toujours, sans défaillance, à l'instant où Mani le réclamait.* (*Ibid*.)

Otto Rank l'a bien montré, la perte du reflet, du jumeau ou du double est toujours un signe de mauvaise augure. Chez les peuples primitifs et dans les mythologies antiques, les vies des jumeaux paraissent comme intimement liées, à tel point que la disparition de l'un entraîne forcément la mort de l'autre[277].

N'ayant pas eu la réponse de son jumeau, Mani s'inquiète et s'impatiente, car l'absence de ce dernier est un signe de mauvaise augure. Effectivement, il sera accusé d'hérésie et d'apostasie, puis condamné au supplice des fers. Il meurt quelques jours après.

2-Le motif du jumeau

Nous retrouvons dans le texte de Mâalouf une autre variante du mythe du double, c'est celle du jumeau. En effet, Mani possède un jumeau céleste, et il est fasciné par la vie de Jésus

[276]« Distorsions Dimensionnelles ou hallucination ? Ils ont rencontré un double d'eux-mêmes », [En ligne], disponible sur : *www.neotrouve.com/?p=748* (Consulté le 28/05/2016).
[277]Otto Rank, *Don Juan et La Double*, *op. cit.*, p. 68.

et de son Jumeau Thomas à tels point qu'il se considère comme leur continuateur, c'est-à-dire comme celui qui mènera à son terme leur message.

Son parcours est semblable à celui du Christ. Sa mère s'appelle Mariam comme celle de ce dernier, cependant il n'a vécu avec elle que sa plus tendre enfance. Ensuite, il lui a été arraché par la confrérie des Vêtement-Blancs, qui sera considérée par les adeptes du manichéisme comme étant la mère symbolique de leur prophète.

Il a donc vécu caché, il a eu une existence discrète jusqu'à l'âge adulte, et il a eu, lui aussi, sa Révélation à l'âge de douze ans : *« À douze ans, j'appris enfin par quelle femme je fus conçu et enfanté, comment je fus engendré dans ce corps de chair, et de qui provenait la semence d'amour qui m'avait fait naître »*, écrit-il (*Ibid*., p. 73).

À côté de cela, nous avons remarqué en lisant le texte de Mâalouf que les Vêtements-Blancs sont comparés implicitement, par le narrateur, aux Pharisiens qui se sont opposés à la foi du Christ. Nous apercevons chez eux la même rigidité des dogmes, le même manque de souplesse et la même intransigeance dans les jugements :

> *L'image qu'il avait vue, ou cru voir, cette lueur ancrée à la face de l'eau, il la nomme dans ses livres « mon Jumeau », « mon Double », il en parle comme d'un véritable compagnon. Un compagnon d'infortune pour l'adolescent rebelle, et surtout un précieux allié contre les Vêtements-Blancs, leurs dogmes et leurs interdits* (*Ibid*., p. 74).

Mais, grâce à ce jumeau bienveillant qu'il voit dans l'eau du canal, à l'écart de la palmeraie, Mani a appris la tolérance, la souplesse, l'amour, la liberté, la sincérité et la beauté. Il se sent libre et épanoui pour dessiner les plus belles fresques :

« … il entendit de [sa] *bouche la réponse qu'il espérait » :*
« Dessine ce que bon te semble, Mani, Celui qui m'envoie ne connaît pas de rival, toute beauté reflète Sa beauté » (*Ibid*., p. 74).

Le double revêt donc ici la fonction de modalité défensive, il apparaît, en effet, comme un sur-moi protecteur, un remède contre l'agressivité de la secte et la menace évidente de la désintégration du moi.

Tout en l'appelant à la tempérance et à la patience, il le prépare à sa mission à venir et le met également en garde contre les croyances vaniteuses et perverses des Vêtements-Blancs :

> *Son « Jumeau » lui dit bien d'autres choses encore qu'il avait soif d'entendre : que les croyances des Vêtements-Blancs n'étaient pas les siennes, qu'il n'avait jamais appartenu à leur religion, que leur pureté n'était que vanité et perversité. Et qu'un jour, lorsqu'il serait mûr pour affronter le monde, il quitterait cette palmeraie* (*Ibid.*, p. 75).

Ce jumeau incarne le moi profond de Mani, son côté anticonformiste. Il déteste l'hypocrisie et méprise les interdits instaurés par Sittaï, le guide suprême des gens de la palmeraie. Il le protège, le rassure et donne un nouveau souffle à son imagination, ce qui l'amène à orner les pages des livres de la bibliothèque avec les images de Jésus et de son Jumeau Thomas :

> *S'emparant du livre, un exemplaire de l'Évangile de Thomas, Sittaï s'arrêta dès le frontispice sur une peinture représentant Jésus parmi ses apôtres. Aucun des personnages n'y était figuré avec son corps, ils n'étaient que treize visages, avec au milieu le Nazaréen, un disque solaire derrière la tête à la manière des divinités de Palmyre. Tout près de lui se trouvait Thomas, son jumeau selon la foi de la secte…* (*Ibid.*, p. 79)

Les gens de la confrérie eux-mêmes le comparent à Jésus. Car c'est à douze ans que celui-ci a commencé à s'opposer aux Pharisiens et aux docteurs de la loi du Temple de Jérusalem :

> *… le trouble était déjà semé parmi les « frères ». Certains d'entre eux […] s'interrogeaient : n'est-ce pas à douze ans, au sortir de l'enfance, que se révèlent les Élus, que leur sagesse éclate à la face des aînés ? Tel Jésus les docteurs de la loi au Temples de Jérusalem, tel Mani !* (*Ibid.*, p. 82)

En mangeant du pain grec lorsqu'il a accompagné son ami Malchos chez Charias et Cloé, il a enfreint les règles religieuses que les frères observent jalousement. Pourtant, il n'a eu aucun remord, car il s'identifie aux apôtres de Jésus lorsqu'ils sont partis pour prêcher parmi les nations : « *Oui, j'ai mangé du pain grec,* dit-il, *comme l'ont fait avant moi les apôtres de Jésus. Lorsqu'il les a envoyés prêcher parmi les nations, ils n'ont pris avec eux ni meule ni tourtière. Ils n'avaient pour tout bagage que le vêtement qu'ils portaient »* (*Ibid.*, p. 84).

Nous voyons donc à quel point Mani est influencé par la gémellité de Jésus et de Thomas. Il a suivi les conseils de son compagnon céleste, il n'a manifesté son envie de partir et de prêcher sa doctrine qu'à l'âge de vingt-quatre ans :

> *Mani dut patienter encore* […]. *Selon la tradition consignée par les écrits des disciples, c'est seulement à l'âge de vingt-quatre ans qu'il reçut, « Voici venue pour toi l'heure de te manifester aux yeux du monde. Et de quitter cette palmeraie »* (*Ibid*., p. 93).

Or, c'est à cet âge-là que Jésus et la plupart de ses apôtres ont commencé à prêcher dans Jérusalem.

Ici nous sentons la volonté du narrateur de nous montrer que Mani perçoit le Christ comme un modèle et que suivant son exemple, qu'il dit une prière avant le début de chaque repas. Il entretient une relation pseudo-paternelle avec ses fidèles, il les aime comme on aime ses enfants, il leurs distribue la nourriture et ne mange rien avant de s'assurer que tout le monde soit rassasié :

> *Avant de rompre le pain, Mani avait l'habitude de faire cette courte prière : « Seigneur, pour préparer ce repas, il a fallu offenser le sol, les plantes, et d'autres créatures. Mais ceux qui l'ont fait n'avaient pas d'autre intention que de nourrir la Lumière qui est en l'homme, et de laisser vivre Ta parole. »Puis il distribuait la nourriture autour de lui, comme s'il était le maître de la maison, se contentant lui-même d'un peu de pain et de quelques fruit* (*Ibid*., p. 135).

Il a commencé sa conquête par Ctésiphon, la capitale de l'empire sassanide. Son jumeau l'avait prévenu : il pénétrerait par les plus grandes portes et ferait la conquête des grands empires et royaumes. Il est sorti triomphant de sa rencontre avec Shabuhr. Il a obtenu de lui ce que Jésus et ses apôtres rêvaient d'obtenir à leur époque : un édit signé de la propre main du roi l'autorisant à répondre sa doctrine dans tout l'empire :

> *Mani avait vingt-six ans, et ces rues, et cette terre de Mésopotamie, et cet Empire, et l'univers entier n'étaient plus assez vastes pour ses pas. Imagine-t-on Jésus, Jésus qu'il aimait tant, après avoir prêché dans les bourgades de Galilée, partant vers Rome, entrant chez Tibère César et quittant le mont palatin muni d'un édit l'autorisant à répandre son enseignement dans la Ville et les provinces, avec ordre absolu à tous les Hérode, à tous les Ponce Pilate, de faciliter sa mission ? C'est cette comparaison que Mani avait à l'esprit ce jour-là* (*Ibid*., p. 202).

Mani est un homme de foi, mais il a aussi l'esprit d'un conquérant. Il veut fonder une religion universelle et la répandre à travers le monde. Il se sent investi d'une mission divine : « *un message à délivrer aux nations »* (*Ibid*., p. 228).

Pour savoir si ses projets vont aboutir, il demande à son jumeau céleste de lui révéler l'avenir, et là aussi il évoque le nom du Christ :

> - *Pour tout ce que j'ai à faire combien de temps m'est-il accordé ?* […] *Pourrais-je au moins savoir si je dispose de sept années encore, si j'attendrai l'âge du Christ et d'Alexandre ?* (*Ibid*., p. 204-205).

Mani est très attaché à l'image du Christ. Lorsque Shabhur lui propose de l'accompagner dans sa conquête de la Grèce, il a refusé son offre de peur qu'elle compromette sa mission : c'est qu'il sait que la force militaire et le pacifisme ne coïncide jamais chez la même personne :

> *De sa deuxième entrevue, alors que le roi des rois lui avait promis de se convertir, l'avait conjuré de réunir l'ensemble de ses sujets autour de lui et de son message, il sortit accablé, comme s'il portait à la fois la croix du Christ et la couronne des Sassanides !* (*Ibid*., p. 230)

Cette expression qui achève la phrase, nous permet de mieux percevoir son embarras et sa confusion ; elle présente la croix du Christ et le glaive des sassanides comme deux fardeaux lourds à porter, mais aussi et surtout comme deux antonymes difficiles à concilier.

La ressemblance de la vie du médecin de Babel avec celle du Christ est donc frappante. Ses disciples parleront même de Nativité à ce propos. Mais la date où a eu lieu cette dernière ne correspond pas à la date de naissance de leur messager, elle est fixée plutôt au jour de sa délivrance, c'est-à-dire au jour où il a quitté la secte des Vêtements-Blancs :

> *… lorsqu'ils évoqueraient plus tard cette journée de rupture, les disciples de Mani préféreraient parler de Nativité, jusqu'à en oublier Mariam et Mardinu, et les langes serrés d'Utakim. Non, diraient-ils, des entrailles d'une femme aux entrailles d'une communauté, ce n'était pas une naissance, rien qu'une gestation inaboutie, il fallait autre chose, vingt ans d'un lent voyage autour de soi-même* (*Ibid*.).

Mani sait que son aventure de conquérant et de messager se rapproche de son terme. Il demande alors à ses fidèles de retourner à leurs contrées d'origine et de ne plus le suivre sur les routes. Les paroles qu'il leur a adressées sont semblables à celles que Jésus a proférées devant ses disciples avant le commencement de son supplice. Écoutons-les :

Contemplez-moi, rassasiez-vous de mon image, car sous cette apparence vous ne me reverrez plus (*Ibid.,* Épigraphe de la quatrième partie : *Le bannissement du sage*).

Écoutons encore celles-ci, elles nous montrent que Mani se compare à Jésus de Nazareth :

La grande épreuve va commencer, leur dit-il. Mon désir est qu'aucun de vous ne m'accompagne sur ce pénible bout de chemin que mon corps doit encore parcourir (*Ibid*., p. 316).

Comme ce dernier, qui est accusé par les Pharisiens de rejeter la religion Vraie, Mani est accusé d'hérésie par le grand mage Kirdir. Il est donc condamné au supplice des fers :

Mani fut livré au supplice des fers. Une lourde chaîne autour du cou, trois autres autour du buste, trois à chaque jambe, et trois encore à chaque bras (*Ibid*., p. 327).

Le narrateur compare clairement et directement la torture de Mani par les soldats sassanides au supplice du Christ. Dans les dernières pages, il emploie littéralement le terme *passion* pour la désigner :

Au troisième jour de l'ultime passion de Mani, les citadins défilaient encore. Jusqu'au coucher du soleil, quand fut refermé le portail en bois de sa prison à ciel ouvert (*Ibid*., p. 328).

Vers la fin du texte, dans le passage où Mani attaché par les fers, discute avec Vahram, devenu roi, le narrateur le compare explicitement à Jésus trainant la lourde croix de supplice à travers les rues de Jérusalem : « *Il avait la voix harassée du porteur de croix »* (*Ibid*., p. 328-329). Cette comparaison qui fonctionne comme une hyperbole sert à la fois à rapprocher Messager de la Lumière du Christ et à montrer l'énormité de sa peine.

Mani s'est sacrifié pour ses valeurs et sa foi. Il a quitté la vie après vingt-six jours de souffrance physique et morale. Ses plus pieux disciples, qui l'ont accompagnés jusqu'à la fin de son périple, le perçoivent comme un nouveau Christ. Ils considéreront même sa passion comme celle de ce dernier :

> *Au vingt-sixième matin s'acheva le dernier acte de sa passion. Ses disciples parleraient bientôt de supplice, de martyr, de crucifixion ; Mani aurait simplement dit « mon bannissement ».*
> *La passion de Mani se confond depuis avec la nôtre.* (*Ibid*., p. 334-335)

Après son trépas, il a eu un traitement fort semblable à celui du Christ après la crucifixion. Son corps rabougri et amorti par les durs jours de torture est suspendu trois jours à l'entrée de la ville « *pour apporter à tous la preuve qu'il était mort. »* (*Ibid*., p. 338)

Mais aux yeux de ses disciples, il reste toujours vivant ; « *pour défier la mort,* [ils] *se jurèrent de ne plus l'appeler autrement que « Mani-Hayy » », Mani-le-Vivant »* (*Ibid*.). Comme les fidèles de Jésus jadis, ils refusent fermement de croire à sa mort, quoi qu'ils l'aient vu crucifié. Ils croient à sa résurrection, car Mani possède un double et avoir un double, c'est une preuve d'immortalité[278].

Le Messager de la Lumière est marqué également par le parcours de Thomas dont il a découvert les récits dans les livres de la bibliothèque des Vêtements-Blancs. À l'instar de cet apôtre bien aimé de Jésus, il commence son voyage missionnaire par l'Inde, plus précisément par Deb, une cité millénaire où cohabitent une multitude de sectes et de communautés religieuses différentes, et qui par-là symbolise le pacifisme et la tolérance :

> *Parmi les nombreux récits de voyage que le fils de Babel avait lus dans la bibliothèque des Vêtements-Blancs, il en avait un, en particulier, qui avait enflammé son imagination : celui de Thomas, qu'on disait le jumeau de Jésus, et qui était venu répandre en Inde la parole du Nazaréen. C'est très probablement son exemple que Mani avait voulu suivre en décidant d'effectuer cette traversée. Or d'après la tradition, c'est à Deb que Thomas avait accosté* (*Ibid*., p.146-147).

Comme nous le voyons ici, le narrateur intervient à cet endroit du récit, pour orienter notre attention vers le parallèle qu'il dresse entre Mani et Thomas. Selon lui, le médecin de Babel imite l'apôtre le plus proche du Christ et veut ajouter son nom à celui de ce dernier.

Si Mani s'attache trop à visiter Deb quoique la traversée vers elle soit périlleuse, c'est qu'il sait que dans cette ville il serait écouté et respecté, comme l'été Thomas avant lui :

> *Thomas avait enseigné aux Indiens ce que Jésus avait enseigné aux apôtres : observer chaque semaine le sabbat avec une ferveur exemplaire, et le lendemain se réunir à nouveau pour leurs propres rites…* (*Ibid*., p. 150)

Dans sa conquête de l'Inde, il reproduit fidèlement le schéma suivi par cet apôtre. Il prêche dans les églises et les basiliques afin d'emmener les habitants de cette région du monde à adopter la religion de la Lumière et de la beauté :

> *Mani s'exprimait en araméen, et ils n'étaient pas nombreux à tout comprendre* […] *Et pourtant, chacun l'écoutait. N'était-ce pas la langue de Jésus et de Thomas qui résonnait ?* […] *S'estimant dans la*

[278]Otto Rank, *Don Juan et La Double*, *op. cit*., p. 64.

> *droite succession de Jésus, il reprenait fidèlement ses paroles telles qu'elles avaient été rapportées par Thomas.* (*Ibid*., p. 151)

Le narrateur a cité le nom de Thomas à maintes reprises dans le texte. Dans le passage suivant, il compare Mani aux grands apôtres, il le considère comme le continuateur de la tradition de Jésus et de Thomas, mais aussi comme le porteur d'une foi nouvelle et universelle :

> […] *Mani était de la trompe des plus grands apôtres, Paul ou Marc, ou Thomas, agissant dans les églises comme ses prédécesseurs dans les synagogues.* […] *De même que les premiers chrétiens de Palestine s'estimaient meilleurs juifs que les juifs, peut-être les seuls vrais juifs, Mani était persuadé d'être venu accomplir le message du Christ, le parachever en une fois universelle capable de rassembler toutes les croyances sincères des hommes* (*Ibid*., p. 152).

Tel que nous l'avons donc constaté, le médecin de Babel est très marqué par la gémellité du Christ et de Thomas, il s'identifie à eux et les prend pour exemples, du coup leur noms reviennent sans cesse dans le texte. Il vit dans une sorte de schizophrénie : il se compare tantôt à Jésus tantôt à son apôtre.

Dans *Les Jardins de Lumière*, Mâalouf nous raconte l'aventure d'un être à la recherche de lui-même. Il nous livre sous forme d'une biographie la vie de Mani et son parcours exemplaire. Il décrit minutieusement ses hallucinations autoscopiques et sa rencontre avec son jumeau. Il met en scène aussi le choc entre plusieurs doctrines religieuses : la doctrine des Vêtements-Blancs, la foi de Mani et le Zoroastrisme. Il faut mentionner évidemment que l'auteur ne s'intéresse pas à ces doctrines en elles-mêmes[279], il est plutôt intéressé par « l'expérience historique des peuples qui les ont portées »[280].

Le mythe du double, qui est très riche du point de vue sémantique, s'est manifesté dans son texte sous plusieurs variantes, celle du miroir narcissique, celle du reflet et celle du jumeau.

---

[279]Volterrani, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), *op.cit. : « Pour* en revenir à la religion, je dois dire que, depuis toujours, je m'intéresse moins au contenu des doctrines qu'à l'expérience historique des peuples qui les ont portées. Je parle souvent du monde musulman, rarement de l'islam, souvent de la chrétienté, et rarement du christianisme. J'ai même la faiblesse de croire que le contenu des livres compte peu dans la réalité des croyances ; on peut, à partir du même livre, prêcher la tolérance ou l'intolérance, promouvoir le progrès ou la régression. On peut faire dire aux livres à peu près tout ce qu'on veut. Tout, ou presque, est dans l'interprétation… Ceux qui se dispensent d'argumenter rationnellement pour répondre à coups de citations sont à mes yeux des faussaires et des manipulateurs. »

[280]*Ibid.*

Depuis son départ de la palmeraie, Mani n'a pas cessé de voyager, allant de province en province et de ville en ville. De Ctésiphon à Deb et après celle-ci il a voulu conquérir Rome. Sa vie est marquée par le voyage et l'errance, qui sont des thèmes associés par les romantiques au mythe du double, « qui est celui de la quête du meilleur moi. » [281]

Le recours au thème du dédoublement traduit chez l'auteur la recherche d'une unité intérieure, d'une harmonie entre ses différentes appartenances. Il a utilisé le mythe du double pour nous dire je ne suis pas un, je suis multiple ; je n'ai pas une seule appartenance, mais plusieurs. Ce petit passage que nous avons lu dans l'avertissement de son livre autobiographique, *Origines* en est la preuve irréfutable :

« Je n'ai jamais éprouvé de véritable appartenance religieuse – ou alors plusieurs, inconciliables ; et je n'ai jamais ressenti non plus une adhésion totale à une nation – il est vrai que, là encore, je n'en ai pas qu'une seule. »[282]

Le double protège l'identité de la menace de l'anéantissement. Il est le signe d'une quête de soi, le symbole[283] de la quête identitaire qui marque profondément l'œuvre de Mâalouf. Ainsi, comme Mani, ce dernier se cherche à travers le voyage, l'exil et la littérature.

Le mythe du double signifie la réconciliation de l'être avec son moi profond, la réconciliation de l'écrivain avec son autre moi, son moi créateur dont parle Marcel Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*[284]. Grâce au double, l'artiste ou le créateur se sent accompli, car ce dernier est parfois le signe d'une apothéose, d'un accomplissement.

[281]Nicole Fernandez-Bravo, « Double », *op. cit.*, p. 512.
[282]Amine Mâalouf, *Origines*, *op. cit.*, 2004.
[283] Nicole Fernandez-Bravo, « Double », *op. cit.*, 509.
[284] Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1987, p. 146 : « Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayons de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir. »

Chapitre IV : L'Apocalypse, un chemin vers le salut

IV-1-Le mythe de l'Apocalypse

1- Définition de l'Apocalypse

L'Apocalypse est le dernier livre du *Nouveau Testament*. Il relate, avec un langage symbolique et voilé, des révélations qui auraient été faites à Jean après la mort du Christ.

Exilé à Patmos, Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, décrit la Jérusalem future, la Jérusalem céleste, le royaume de Dieu à la fin des temps. Son texte est écrit en période de crise, alors que les chrétiens souffraient de persécutions violentes venant à la fois de Rome et des juifs[285]. Il l'adresse d'abord à ses contemporains pour leur donner la force et l'espérance.

Selon *Le Dictionnaire Larousse***,** le mot apocalypse vient du mot grec *apokalypsis* qui signifie révélation divine. « [C'] est un genre littéraire du judaïsme des IIe et Ier siècles avant Jésus Christ et du christianisme primitif traitant sous une forme conventionnelle et symbolique la destinée du monde et du peuple de Dieu »[286].

La théologienne Monique Chavanne donne, elle aussi, la définition suivante :

> Terme qui désigne un genre littéraire signifiant « révélation » de choses cachées connues de Dieu seul et transcrites par un scripteur soigneusement choisi, fidèle dans sa transcription. Paroles sévères mais cachant une telle sollicitude pour la créature humaine qu'on y discerne sans mal le souci de Dieu de sauver l'homme, comme un père qui corrige son enfant pour le guider à coup sûr.
>
> Ce genre, apparu au cours des deux derniers siècles avant Jésus-Christ, s'est poursuivi pendant deux siècles après lui.
>
> Les apocalypses naissent en temps de crise pour conforter le peuple éprouvé. Ainsi l'Apocalypse de Daniel (VIe siècle avant Jésus), est une des plus anciennes apocalypses juives, faisant suite à la révolte maccabéenne au temps de la déportation. Mû par une invincible Espérance, quelques cent années après le prophète Ézéchiel, Daniel veut réconforter le peuple déporté afin de réveiller son courage face aux attaques des ennemis du vrai Dieu. [287]

---

[285] *Le Dictionnaire le Larousse.*
[286] *Ibid.*
[287] *« L'Apocalypse au cœur de l'Espérance,* auteur Monique Chavane », [En ligne], disponible sur :*editionsfortuna.net/Extrait-pdf/**Apocalypse**.pdf* (Consulté le 20/05/2016).

Le livre de l'Apocalypse est donc le livre des prophéties, il révèle les vérités sur l'avenir ; il prédit les événements cataclysmiques qui mettront l'humanité en péril, mais redonne de l'espoir.

2- Le mythe de l'Apocalypse en littérature

Le mythe de l'Apocalypse est un mythe qui figure dans les trois religions monothéistes, islam, christianisme et judaïsme. Danièle Chauvin le considère comme un mythe majeur en littérature[288], il a eu une influence particulière et durable sur les écrivains et les poètes, les hommes de religions, les réformateurs sociaux et les philosophes. On le retrouve, en autres, dans les œuvres de Dante, Milton, Lessing, P. Leroux, G. Sand, Hugo et Zola.

Ainsi les spéculations mystiques de certains hommes de religions, les commentaires illuministes et les visions des auteurs tels que Swedenborg et J. Boehm, les interprétations des kabbalistes stimulent l'imaginaire des écrivains. Comme l'écrit P. Benichou, l'Illuminisme associe « la spéculation des événements contemporains à la prédiction du proche avenir »[289]

De nombreux écrivains ont emprunté à *l'Apocalypse de Jean*. Dans *La Divine comédie* de Dante, par exemple, on trouve de nombreux vers adaptés de versets apocalyptiques, des images et des allusions. *Le Paradis perdu* de Milton rappelle, par son thème — la chute de Satan, la faiblesse et la tentation de l'homme, et le combat des Anges— les textes apocryphes de l'Apocalypse. *Les Tragiques* du poète protestant Agrippa d'Aubigné[290] (1616) sont parsemées d'images apocalyptiques frappantes propres à étayer sa verve et ses convictions protestantes[291].

William Blake[292], dans ses poèmes que lui inspirent la guerre d'Amérique et les bouleversements qui secouent l'Europe : *Amérique, une Prophétie, Europe, une Prophétie*, se place de façon délibérée sous le patronage de Saint Jean : les événements récités sont certes passés, mais ils sont projetés dans le futur, de sorte qu'ils manifestent mieux le sens du présent. Dans un autre ouvrage intitulé *La Révolution française, poème en sept livres* (1971),

[288]Danièle Chauvin, « Le Mythe de l'Apocalypse », in *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, *op.cit*, p. 113.
[289]P. Benichou, Cité par Danièle Chauvin, *Ibid*., p. 113.
[290] Agrippa d'Aubigné, Cité par Danièle Chauvin, *Ibid*., p. 113.
[291]*Ibid*.
[292] William Blake, Cité par Danièle Chauvin, *Ibid*., p. 114.

il propose une lecture apocalyptique des faits. Du coup, on retrouve, encore une fois chez lui, tous les mythèmes[293] de l'Apocalypse : le Dragon feu-rouge, les Bêtes ou la Prostituée.

Dans *Le Chant lyrique du jugement dernier* (1827), Alphonse de Lamartine[294], lui aussi, fait référence au mythe apocalyptique en évoquant le nom de Patmos dans son poème que voici :

> « Ah ! viens ! rouvre pour moi la source de miracles
> Ange qui de Patmos inspira les oracles,
> Ange dont le regard tourné vers l'avenir
> Voit comme un jour passé le jour qui doit venir.
> […] Il m'exauce et j'ai vu ! »

Danièle Chauvin, considère que le mythe de l'Apocalypse est le mythe de prédilection de Hugo, il apparaît en effet dans bon nombre de ses œuvres : *Les Châtiments* (1859), *La Légende des Siècles* (1859). Dans Les *Misérables* (1862), il use de lui comme d'un véritable mythe révolutionnaire. Témoin, la phrase suivante :

« Nous ne parlons pas de l'immense exilé de Patmos qui, lui aussi, accable le monde réel d'une protestation au nom du monde idéal. »[295]

3- Le mythe de l'Apocalypse dans *Le Périple de Baldassare*

Le Périple de Baldassare est paru en l'an 2000, aux éditions Grasset. Il relate l'histoire de Baldassare Embriaco, un négociant en curiosité originaire de Gênes, dont la famille est installée en Orient depuis plusieurs générations.

Baldassare part en1665 à la recherche d'un livre mystique, *Le Dévoilement du nom caché du Maître des créatures* ou *Le Centième nom* d'un écrivain musulman de Baghdâd nommé Abou Maher el-Mazandarani. Ce livre est censé ramener le Salut et la sérénité à un monde miné par les guerres et les conflits ; il a pour effet de calmer les esprits apeurés par l'approche inévitable de la fin des Temps. En effet, depuis plusieurs années déjà, une multitude de signes dans les Écritures saintes, le Coran, l'Évangile et le Thora, prédisent

---

[293]Le mythème selon Claude Lévi-Strauss, c'est le principe fondamental du récit mythique. Il nous permet de reconnaitre la structure d'un mythe, de comparer facilement différents mythes entre eux ou différentes versions d'un même mythe. Les mythèmes correspondent à « des paquets de relations », c'est-à-dire au regroupement des relations élémentaires sous un thème commun. Tout mythe serait une combinaison de mythèmes, organisés en récit. (cf. Apports et apories de la méthode structuraliste : la notion de mythème, [En ligne], disponible sur : heses.univ-lyon2.fr>documents>getpart (Consulté le 20/04/2016).

[294]Alphonse de Lamartine, Cité par Danièle Chauvin, « Le Mythe de l'Apocalypse », *op. cit.*, p. 116.

[295] Victor Hugo, Cité par Danièle Chauvin, *Ibid.*

l'année de la Bête : l'apocalypse. Et seul ce livre *Le Centième nom* semble proposer un remède à ce mal qui risque de s'abattre sur les hommes.

Le récit est un mélange de fiction, de réalité et de mystère. Ainsi, comme Perceval, Baldassare se sent investi d'une mission importante. C'est à lui, à lui seul que tient l'avenir du monde et de l'humanité tout entière : il doit coûte que coûte retrouver ce livre étrange qui apparaît puis disparaît par sa faute. Il laisse tout derrière lui, son commerce et sa famille, et s'engage dans un périple aux confins indéfinis. Il parcourt le monde par terre et par mer. Il part de Gibelet à Constantinople en passant par Tripoli, Alep, la Cilicie, le Taurus, Galata, Smyrne, l'Anatolie… etc. Son périple le mène finalement jusqu'au pays de ses ancêtres, Gênes.

Au cours de sa quête initiatique, le héros effectue une découverte de soi, il expérimente une panoplie de sentiments, il a connu la peur, la tromperie, l'humiliation, la désillusion, la solitude, mais aussi l'amour qui lui redonne l'espoir. En effet, veuf et sceptique à l'égard des femmes depuis l'âge de vingt ans, lorsque sa première épouse Elvira lui préfère un autre, il a connu l'amour, sous toutes ses dimensions avec Marta, une femme qui l'accompagne dans son voyage, puis avec Bess, une jeune femme affable et tendre qu'il a rencontrée à Londres. Il a côtoyé des hommes de diverses confessions, des chrétiens comme lui, mais aussi des musulmans et des juifs.

À la fin de son récit, il retrouve le livre qu'il a tant recherché mais fait le choix de ne pas le lire et de l'abandonner dans une bibliothèque à fin qu'une autre main le trouve et le transmette aux générations à venir. Et sans savoir s'il reviendra un jour en Orient, il décide de s'installer à Gênes et de prendre pour épouse Giacominetta, la fille de son ami Gregorio.

Dans *le Périple de Baldassare*, c'est autour du mythe de l'Apocalypse que s'organise toute l'histoire. C'est lui qui sert de toile de fond au récit, c'est lui également qui déclenche la quête périlleuse du héros. En effet, le monde au XVII^{e} siècle est bouleversé par les rumeurs et les prédictions des astrologues et des hommes de religion annonçant la fin du monde pour l'année 1666. Les gens sont de plus en plus inquiets au fur et à mesure que celle-ci approche :

> *Quatre longs mois nous séparent encore de l'année de la Bête, et déjà elle est là. Son ombre voile nos poitrines et les fenêtres de nos maisons* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare, op.cit.,* p. 11).

Là aussi, nous devons signaler que le texte repose sur la relation d'un événement historique réel. Le récit s'inscrit en 1666, l'année de la Bête[296]. C'est l'année où certains Européens illuminés attendent la Parousie[297] et le retour de Jésus-Christ qui serait précédé par le rétablissement du royaume d'Israël[298], et d'autres, plus pessimistes, attendent désespérés, la fin du monde.

Le narrateur adopte un mode d'énonciation historique. *«Quatre longs mois nous séparent encore de l'année de la Bête, et déjà elle est là »* est la phrase qui ouvre son récit. Dès le début, nous apprenons donc que les événements qui seront relatés ont eu lieu en 1665.

En cette année-là en effet, dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Orient, la Hollande, la France, la Suède, l'Angleterre, Constantinople, Smyrne ou Alep, les hommes sont affolés, terrorisés et ne guettant plus que les nouvelles relatives à l'apocalypse menaçante :

> *Le pasteur me dit que les voyageurs qui s'arrêtent à Smyrne lui apportent chaque mois des lettres en ce sens, venues de Hollande, de France, de Suède, et surtout d'Angleterre, où de très nombreuses personnes sont à l'affût de tous les événements extraordinaires qui pourrait annoncer la fin des temps et le second avènement du Christ* (*Ibid*., p. 213).

En Orient, la fin du monde est un sujet qui préoccupe même les poètes, la preuve ces vers de Abou-l-Ala el Maarri[299] cités par Baldassare :

---

[296] André Coyné, « Antonio Vieira et son " Histoire du futur", in *Prophétisme et politique*, N° 8-1994, Politica Hermetica , l'Âge d'homme, pp. 57-86, p. 84.

[297] « Sabbataï Tsevi », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur :*https://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi* (Consulté le: 22/04/2016).

[298] Ce mot vient du grec ancien παρουσία / *parousía* qui signifie « présence »(ou encore « arrivée », « venu »). Dans le monde gréco-romain, il désigne la visite officielle d'un prince. Il est utilisé en théologie chrétienne pour désigner le retour glorieux du Christ à la fins des temps bibliques afin d'établir définitivement le Royaume de Dieu sur terre (cf. « Parousie », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur :*https://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi* (Consulté le 08/05/2016)).

[299] « Abul-Alâ Al Maari (auteur de Rets d'éternité) », in *Babelio* [En ligne], disponible sur :*www.babelio.com/auteur/**Abu**l-**Ala**-**Al**-**Maari**/272236* (Consulté le 07/05/2016) : « Abul-Alâ Al Maari est un poète et philosophe syrien de langue arabe. Une maladie d'enfance le laissa pratiquement aveugle. Il étudia à Alep, Antioche, et à Tripoli sur la côte de l'actuel Liban et commença sa carrière littéraire, soutenu par un petit revenu privé. Ses premières poésies furent rassemblées dans le recueil intitulé "Saqtaz-zand" ("L'étincelle d'amadou"), qui jouit d'une grande popularité. A cause de la mauvaise santé de sa mère, Al Maari revint en Syrie en 1010 et dut quitter Bagdad où il avait été d'abord bien reçu dans des salons littéraires prestigieux ; mais quand il refusa de vendre ses panégyriques, il ne put trouver de mécène. Il renonça à la richesse matérielle et se retira dans une habitation reculée, pour y vivre dans des conditions modestes. Localement, Al-Maari jouit de respect et d'autorité, et de nombreux étudiants vinrent s'instruire auprès de lui. Il entretint également une correspondance active. Al-Maari écrivit un second recueil de poésies plus original, "Luzum ma lamyalzam" ("La nécessité inutile"), ou "Luzumiyat" ("Les nécessités"), se rapportant à la complexité superflue de l'arrangement des rimes. L'humanisme sceptique de sa poésie est également apparent dans la "Risalat al-

Ils disent que le Temps mourra bientôt
Que les jours sont à bout de souffle
Ils ont menti (*Ibid*., p. 63).

Abou-l-Ala el Maarri est un personnage historique. C'est un poète arabe, oriental. En l'évoquant dans son texte, l'auteur ne veut pas seulement donner un ancrage historique à son texte, il veut également montrer que l'apocalypse, l'avenir du monde sont des sujets qui concernent l'ensemble de l'humanité, que ce soit en en Orient ou en Occident.

Le texte de Mâalouf est plein de références et d'allusions très évidentes au mythe apocalyptique, il contient également des intertextes de *l'Apocalypse de Jean*. Lisons à titre d'exemple celui-ci :

> *Moi, Jean, votre frère et compagnon dans la persécution, dans la royauté et l'endurance avec Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la parole de Dieu et du témoignage pour Jésus. C'était le jour du Seigneur ; je fus inspiré par l'esprit, et j'entendis derrière moi une voix puissante, pareille au son d'une trompette. Elle disait : "Ce que tu vois, écris-le dans le livre et envoie-le aux sept Églises : à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée."* (*Ibid*., p. 184)

Comme ses contemporains, Baldassare est incapable d'ignorer la clameur montante et de penser à autre chose que l'apocalypse. Étant un sujet de brulante actualité, celle-ci occupe la quasi-totalité de sa pensée :

> *Autour de moi, les gens ne savent plus parler d'autre chose. L'année qui approche, les signes avant-coureurs, les prédictions…Parfois je me dis : qu'elle vienne ! qu'elle vide sa besace de prodigues et de calamités ! Ensuite je me ravise, je reviens en mémoire à toutes ses braves années ordinaires où chaque journée se passait dans l'attente des joies du soir. Et je maudis à pleine bouche les adorateurs de l'apocalypse* (Ibid.).

ghufran", dans laquelle le poète visite le paradis et rencontre ses prédécesseurs, poètes païens qui ont trouvé le pardon. "Le philosophe des poètes" était d'ailleurs très original pour son milieu, végétalien et ayant défendu le végétarisme et les animaux avec sincérité, se basant sur ses interprétations du Coran et sur ses propres raisonnements. L'ouvrage "Al-Fusulwa al-ghayat" ("Paragraphes et périodes"), une collection d'homélies en prose rimée, fut même traitée de pastiche du Coran. Malgré sa défense de la justice sociale et de l'action, Al-Maari pensait que les enfants ne devraient pas être conçus, pour épargner aux générations futures les douleurs de la vie. »

Celui-ci est certes un chrétien, mais il n'est ni un fanatique ni un pratiquant, il cite tout de même un passage de l'Apocalypse de Jean, qui prédit la fin du monde pour la même année :

> *J'avais, comme tout un chacun, lu l'Apocalypse de Jean, et m'étais arrêté un moment sur ces phrases mystérieuses du treizième chapitre : « Que celui qui a l'intelligence compte le nombre de la Bête. Car son nombre est un nombre d'homme et son nombre est six cent soixante-six* (*Ibid*., P. 15).

Sa profession de bouquiniste, quoi qu'exercée sans passion ni ferveur, lui permet de découvrir, de lire ou de feuilleter des livres anciens et des livres précieux écrits au sujet de l'apocalypse :

« *Je n'ai pas beaucoup de livres qui parlent spécifiquement de l'Apocalypse, ni surtout du passage qui mentionne le nombre de la Bête* » (*Ibid*., P. 16).

Tout a changé pour lui depuis le passage d'un étrange vieillard nommé Idriss, par sa boutique. Des clients venant des quatre coins du monde, en particulier des Européens, n'arrêtent pas d'y déferler et de le solliciter à propos des livres ayant trait à l'apocalypse : « *après la visite de cet homme, il ne s'est plus passé un jour sans qu'on vienne* [lui] *parler de l'apocalypse, l'antéchrist, de la Bête et de son nombre* (*Ibid*., P. 19).

Une chose est sûre, le malheur des uns fait le bonheur des autres, l'apocalypse qui terrifie l'humanité entière, lui a permis de réaliser des gains énormes, et cela montre bien à quel point les gens sont bouleversés et effrayés par l'arrivée de l'année de la Bête :

> *Pourquoi ne pas dire crûment, c'est l'apocalypse qui a assuré le gros de mes recettes au cours des dernières années. Oui, c'est la Bête qui m'habille, c'est la Bête qui me nourrit. Dès que son ombre se profile dans un livre, les acheteurs accoururent de partout, les bourses déliées* (*Ibid*., p. 15).

Sur les rayonnages de sa boutique, transite une infinité de livres traitant de la fin du monde, de l'apocalypse et des bêtes apocalyptiques. Des plus sérieux aux plus ludiques, ils fascinent tous les visiteurs qui en sont très friands :

J'ai même eu sur mes rayons certaine "Description minutieuse de la Bête et des nombreux monstres de l'Apocalypse"[300]*, en latin, avec quarante dessins à l'appui…* (*Ibid.*, p. 20)

Les hommes sont donc profondément préoccupés par l'apocalypse qui menace le monde, mais l'espoir n'est pas totalement perdu : un livre mystérieux et recherché de tous, *Le Dévoilement du nom caché* ou Le *Centième nom*, écrit par un Abou Maher el Mazandarani, est capable de ramener le salut et la sérénité et d'éviter la catastrophe apocalyptique :
« Ce livre annonce que l'apocalypse est à nos portes ! Il est écrit ici en toutes lettres que l'antéchrist apparaîtra, conformément aux Ecritures, en l'an du pape 1666 » (*Ibid.*, p. 15).

Dans son article intitulé « Le Mythe de l'Apocalypse » figurant dans *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, Danièle Chauvin pense que contrairement à ce que certains croient, l'Apocalypse n'est pas simplement la fin du monde ou le dernier livre du *Nouveau Testament*. Elle est avant tout « la Révélation »[301].

Pour elle, ce mythe n'est pas un mythe pessimiste, car il est fondé sur une vision optimiste du futur : « sur la foi en un salut futur hors de l'Histoire. […] Elle suppose […] une rupture radicale entre l'ère présente marquée par le mal, et l'âge à venir du Triomphe de Dieu. »[302]

Elle considère aussi que les deux grandes villes Babylone et Jérusalem manifestent d'une manière symbolique un dualisme : tout le bien à venir est attendu à Jérusalem, et tout le mal présent est dans les grandes villes comme Babylone, Ninive ou Tyr. « D'un côté nous avons la Prostituée, les Bêtes et le Dragon, de l'autre la Fiancée, la Mère et le Fils d'Homme »[303].

Chauvin poursuit que lors de l'apocalypse, il se produira une rupture entre les deux âges du monde, mais celle-ci est inévitable et nécessaire, et elle s'exprime dramatiquement dans une thématique de la violence et de la mort ainsi que dans le scénario du jugement dernier :

- Violences et désordres cosmiques : le soleil devient noir, les lunes sont rouges et les astres et les comètes tombent du ciel ;

[300] Titre d'un ouvrage évoqué par le narrateur-personnage du *Périple de Baldassare*, au tout début de son récit.
[301]Danièle Chauvin, « Le Mythe de l'Apocalypse », *op. cit.*, p. 106.
[302]*Ibid.*, p. 107.
[303]*Ibid.*

- Les violences humaines vont s'amplifier : les rapports humains seront gouvernés par le vice et la méchanceté : les crimes, les guerres, les homicides, le mensonge, le blasphème et la prostitution, se multiplieront ;
- Des catastrophes naturelles comme la pluie de grêle ou d'insectes, la sécheresse et les épidémies deviendront fréquentes ;
- « La figure de l'Antéchrist, ange déchu, monstre ou dragon, rassemble symboliquement toutes ces peurs éparses, son règne représente le renversement total des valeurs sociales, morales et religieuses, un paroxysme dans le mal. » [304]

Ainsi, comme hypnotisés, les gens attendent la venue de l'Antéchrist avec impatience et guettent les signes qui, selon les prophètes, annonceraient et accompagneraient la fin des Temps : guerres, famines, épidémies, comètes, etc. Ils vivent chaque jour au rythme de l'apocalypse.

Tous ces phénomènes annonçant la fin du monde sont manifestes et clairs dans *le Périple de Baldassare* où Mâalouf nous prévient, nous ses lecteurs, que la fin du monde est proche. Dans cette œuvre, il fait de Londres une nouvelle Babylone étant donné qu'elle est peuplée d'étrangers de diverses provenances et qu'elle possède une tour pareille à celle de Babylone : la Tour de Londres.

Ainsi quelques jours après l'arrivée de Baldassare, qui s'y est rendu afin de rechercher le livre perdu de Mazandarani, elle est dévastée par les flammes d'un feu monstrueux dont le crissement est comparable aux cris des bêtes apocalyptiques :
« *Pire encore que les flammes et que le rougeoiement, ce sinistre crissement, comme si une gigantesque gueule de la bête mordait encore, puis crachait » (Ibid., p. 426).*

Londres, la ville pècheresse est ravagée également par la peste, cette épidémie cruelle qui n'arrête pas de moissonner quotidiennement des milliers de vies malgré la messe organisée par le roi lui-même pour la juguler. Et cela ne peut être, selon les observateurs, qu'un autre signe, encore plus flagrant de la fin des Temps :

> *Elle m'a d'abord parlé de la peste. Un très jeune homme vient d'entrer dans la salle de la taverne, et elle me dit en le désignant du menton qu'il*

[304] *Ibid.*, p. 8.

> *était le dernier survivant de sa famille. Et qu'elle-même avait perdu tel et tel de ses proches. Quand était-ce ? L'été dernier.* […] *« Aujourd'hui encore, des gens meurent de la peste, on vous cherche noise si vous le dites tout haut. » Le roi a même fait célébrer des messes pour remercier le Ciel d'avoir mis fin à l'épidémie. Quiconque oserait prétendre que ce n'est pas fini serait presque en train d'accuser de mensonge le roi et le ciel ! La vérité, cependant, c'est que la peste rôde encore dans la cité, et qu'elle tue. Une vingtaine de personne chaque semaine, quand ce n'est pas deux ou trois vingtaines. Il est vrai que ce n'est pas grand-chose quand on pense qu'il y a un an, la peste tuait à Londres plus de mille personnes chaque jour !* (*Ibid*., p. 412)

Dans ces deux passages que nous venons de citer, le narrateur fait référence au grand incendie et à l'épidémie de "la mort noire" qui ont décimé la moitié de la population de Londres en 1665 et 1666[305].

[305]« Le grand Incendie de Londres de 1666 », in *Légendes, histoires, mythes et folklore du Royaume Uni et de l'Irlande*, [En ligne], disponible sur : *uklegacies.blogspot.com/.../le-**grand-incendie**-de-**londres**-de-1666.html*(Consulté le 08/05/2016) : «Les feux à Londres étaient fréquents et même des fois inévitables. Sachant que la plupart des constructions de la capitale étaient en bois, ces feux pouvaient faire de gros dégâts. En 1559, un certain Daniel Baker avait prédit la destruction de Londres par le feu et en Avril 1665, le maire de Londres avait été prévenu du danger que pouvait causer les rues étroites et les maisons en bois les surplombants. S'ajoute à cela que l'été de cette année avait été particulièrement chaud et avait laissé la ville de Londres sèche. De plus les réserves d'eau avaient été beaucoup entamées du fait de la sécheresse. Mais jusqu'à maintenant, la plus grande frayeur des Londoniens n'étaient pas le feu : la peste avait déjà tuée plus de 68 000 personnes dans les deux dernières années. Bien que Charles II était rentrée de Whitehall en Février 1666, Londres n'était pas pour autant sure et les charrettes qui ramassaient les morts étaient choses communes dans les rues de la ville. Les habitants avaient surtout peur du fort vent venant de l'Est, connu pour être particulièrement efficace pour répandre la peste. En ce jour de Septembre 1666, tout ce qui manquait était une étincelle. Le feu commença à la boulangerie de Thomas Farynor – le boulanger du roi – située sur Pudding Lane près du London Bridge. A 2h00 du matin le Dimanche 2 Septembre, c'est son apprenti qui senti le premier l'odeur de la fumée et c'est aussi lui qui réveilla le chef de famille. […]Alors que le feu gagnait du terrain au Nord et à l'Ouest, la population commença à être gagnée par la panique. […] A la nuit tombée, les rues étaient encombrées avec des charrettes entières de Londoniens qui fuyaient. Le feu quant à lui entrait à Watling Lane près de la Cathédrale St Paul. Ce n'est que le lendemain que l'on put se rendre compte des grosses destructions. Autant le Roi que le Duc de York étaient pris dans la bataille contre l'incendie. Tard dans l'après-midi le feu fut enfin maitrisé mais il repartit de plus bel consumant Cheapside, la rue la plus large de Londres. Pepys était occupé à évacuer sa maison mais pris quand même le temps de creuser un trou dans lequel il enterra un morceau de parmesan ainsi que du vin et d'autres choses. La destruction commença dans l'Est, dans l'Ouest, l'incendie avait détruit les prisons de Newgate et Ludgate et se dirigeait le long de Fle et Street en direction de Chancery Lane. Il était visible depuis Enfield donc d'assez loin, les braises retombaient sur Kensington et les flammes entouraient la Cathédrale St Paul. Le feu atteignit les poutres en bois de son toit et tout s'écroula. La Cathédrale fut démolit en seulement quelques heures. Le Mercredi matin, le feu atteignit le mur de brique du Middle Temple. Au même moment, le vent se relâcha un peu et changea de direction pour se diriger vers le Sud, où par chance, se tenait la rivière. Le Jeudi suivant, le feu fut éteint mais emportant avec lui 373 demi hectares de la ville – depuis la Tour à l'Est de Fleet Street à FetterLane à l'Ouest – et brulant environ 13 200 maisons, 84 églises et 44 entreprises. Officiellement seulement quatre personnes y trouvèrent la mort mais le nombre de mort et en vérité beaucoup plus élevé. On commença ensuite à se poser la question des responsabilités. La faute fut mise sur les français et le Roi lança un assaut contre les étrangers ne parlant pas anglais correctement. Partout, une alerte fut donnée contre les français et les allemands. L'ambassadeur espagnol ouvrit sa porte à tous les étrangers ayant peur pour leurs vies : du protestant allemand au catholique

Mais comme l'a remarqué Danièle Chauvin, dans l'article que nous avons déjà cité, l'apocalypse est annoncée, entre autres signes, par la disparition ou l'absence des étoiles dans le ciel. Or lors de son incendie, Londres est plongée dans le noir total, son ciel paraît vide, dépourvu de lumière et d'étoiles :

> *Au milieu de la nuit, Londres a commencé à flamber.* […]*De ma fenêtre je vois l'apocalypse rougeoyante, des rues montent les hurlements des créatures épouvantées, et le ciel est dépourvu d'étoiles* (*Ibid*., pp. 425-426).

Pire encore, la nuit de l'incendie de Londres n'est pas une nuit comme les autres, c'est une nuit rouge, ténébreuse et sans étoiles semblable en tout à la nuit apocalyptique :
« *Le soleil s'est couché, et l'incendie fait toujours rage. La nuit est rouge et le ciel paraît vide* (*Ibid*., p. 428).

Cependant, ce phénomène de disparition des étoiles et de leur extinction dans le ciel n'est pas spécifique à Londres. En effet, depuis le début de l'année maudite, on l'a constaté un peu partout dans le monde, mais si Londres n'appartient qu'aux Anglais, le ciel appartient à tous. Ici, le narrateur, par le moyen du discours indirect libre, introduit des renseignements historiques très précieux qui rendent le texte plus riche et plus agréable à lire, et qui permettent aux lecteurs d'imaginer aisément les faits relatés :

> *Au cours de la soirée, mon hôte me raconta une fable des plus étranges, selon laquelle chaque nuit, depuis le début de cette année, plusieurs étoiles disparaissent du ciel. Il suffirait, dit-il, que l'on observe la voûte dans l'obscurité, en fixant les endroits où il y a une grande concentration d'étoiles, pour constater que certaines d'entre elles s'éteignent pour ne plus se rallumer. Il semble persuader que le ciel va peu à peu se vider tout au long de l'année jusqu'à devenir entièrement noir* (*Ibid*., P. 349).

L'éclipse, la chute des étoiles, le ternissement du soleil et le rougeoiement de la lune sont tous évoqués dans *l'Apocalypse de Jean* :
« Le quatrième ange sonna de la trompette ; le tiers du soleil, de la lune et des étoiles furent frappés, si bien qu'ils s'obscurcissent d'un tiers, que le jour perdit autant de sa clarté et la nuit pareillement »[306].

français. Le même jour le Roi se rendit à Moorfield pour s'adresser aux 1000 000 personnes qui avaient perdu leurs maisons dans l'incendie : il déclara que le feu n'avait pas été déclenché par un pouvoir étranger ou subversif, mais qu'il était un acte de dieu. Il réussit à convaincre seulement la plupart des gens. »

[306]Apocalypse, 8 : 12.

La peur de la fin du monde féconde et libère l'imagination des gens à tel point qu'ils se mettent à produire et à colporter les histoires les plus insolites et les plus extravagantes. Les acteurs dramatiques trouvent dans cette thématique une véritable source d'inspiration, une occasion pour percer et pour charmer leurs spectateurs :

> *Tout le monde dans l'assistance paraissait subjugué. Et soudain, un pope, s'est levé, et a commencé à hurler que c'était le démon lui-même que l'on avait devant soi, il citait des phrases de l'Apocalypse qui disaient « et il lui fut donné le pouvoir d'animer l'image de la bête, et de faire parler cette image ». Il sortit alors de sa poche une pierre, qu'il lança vers la scène. Puis ils se mirent tous à proférer des imprécations contre les Napolitains, contre les étrangers, et contre ceux qui s'associaient, de quelque manière, à ce qu'ils estiment être des sataneries et des impiétés. Et à annoncer l'imminence de la fin des temps, et du Jugement dernier* (*Ibid*., p. 345).

Les événements extraordinaires, autrement dit les signes, se multiplient çà et là, et cela confirme de plus en plus l'arrivée imminente de l'apocalypse et accentue la frayeur et le trouble dans les esprits à tel point que les hommes de religions eux-mêmes paraissent désemparés :

> *Alors que je me promenais, le soir, au bord du fleuve, dans les jardins du monastère, un jeune moine aux yeux exorbités vint m'interroger, d'une voix fiévreuse, sur les bruits qui courent à propos de l'année prochaine. Il avait beau maudire « les rumeurs mensongères » et « les superstitions », il paraissait désemparé. Il évoqua de signes inquiétants qui auraient été rapportés par les paysans du voisinage, la naissance d'un veau à deux têtes, et le brusque tarissement d'une fontaine ancienne. Il me parla aussi de femmes qui se seraient comportées d'une manière jusque-là inouïe, mais il demeura trop allusif, et j'avoue n'avoir pas bien compris ce qu'il cherchait à me décrire* (*Ibid*., p. 61).

Dans ce paragraphe, le narrateur, pour marquer de la distance et nous inciter en même temps à réfléchir avec lui, recourt au discours narrativisé[307] ou ce qu'on appelle aussi récit de parole[308]. Il nous présente ainsi sa propre interprétation de paroles du moine.

[307]Le discours narrativisé est un type de discours rapporté qui consiste à transformer l'échange en récit. Le narrateur ne donne que le résumé ou le sens global de l'acte de parole, et de ce fait on ignore les propos qui ont été prononcés (cf. Emile Simonnet, Le *Discours rapporté*, [En ligne], disponible sur :*emile.simonnet.free.fr/sitfen/narrat/**discours**.htm* (Consulté le 12/05/2016).

Depuis le début de l'année terrible, les maux et les diverses calamités n'arrêtent pas de s'abattre sur la Terre, comme l'a constaté le père de Maïmoun :

> *« Autrefois, dit mon père, entre une calamité et une autre, il y avait toujours une période de répit ; depuis cette maudite année-là, les calamités se succèdent en un chapelet ininterrompu, nous n'avions jamais connu un tel enchaînement de malheurs. N'est-ce pas là un signe ? »* (*Ibid*., p. 96)

Parmi les signes de la fin du monde, figure aussi l'avènement de l'Antéchrist, un homme, un usurpateur, un profanateur qui se proclamera comme messie. Son règne est le règne du mal, par conséquent il sera marqué par la prolifération des catastrophes et la dégradation des valeurs : l'impiété, le blasphème et la prostitution deviendront une monnaie courante :

> *… il y a à Moscou même, et surtout dans le reste du pays, des milliers de popes grincheux qui croient voir dans toutes ces nouveautés la marque de l'antéchrist. Ce qui se passe au faubourg des Etrangers n'est à leurs yeux que débauche, corruption, impiété et blasphème, tous signes annonciateurs du règne imminent de la Bête* (*Ibid*., p. 344-345).

L'Antéchrist est incarné, dans *Le Périple de Baldassare*, par Sabbataï, un juif qui s'est proclamé messie et dont le message mensonger a bouleversé jusqu'aux imams et aux pères d'Églises :

> *Tous affirment qu'un homme de cette ville, un juif du nom de Sabbataï, Shabtai, ou encore Shabethai, s'est proclamé Messie, et annonce la fin du monde pour 1666, en fixant une date précise, au mois de juin, je crois. Le plus étrange, c'est que la plupart des gens de Smyrne* […] *semblent persuadés que sa prédiction se vérifiera. Jusqu'au père Jean-Baptiste en personne, qui soutient que l'apparition de faux messies est justement le signe qui confirme l'imminence de la fin des temps* (*Ibid*., p. 187).

Il faut souligner que Sabbataï Tsevi[309] est également un personnage historique avéré. C'est un kabbaliste de Smyrne qui est considéré par beaucoup de juifs comme un Messie. Mais, pour se démarquer de l'historien, l'auteur utilise, dans ce paragraphe, l'expression « *je crois »* qui permet au regard romanesque de primer sur la vision historique des faits.

[309]« Sabbataï Tsevi », in *Wikipedia*, *op.cit.*

La peur de la fin du monde a bouleversé les cœurs et a remué les esprits, les travailleurs ne veulent plus travailler, et les commerçants ne veulent plus ouvrir leurs échoppes ; ils attendent tous l'apocalypse et l'avènement des temps nouveaux avec une résignation mêlée d'une étonnante quiétude. Grâce à une description subjective[310] de l'atmosphère, nous apercevant aisément les sentiments de Baldassare, qui oscillent en fait entre l'étonnement et le désarroi :

> *Dans cette ville,* […] *plus rien ne s'achète ni ne se vend.* […] *Les échoppes et ateliers sont fermés, et les gens sont attroupés sur les places, à deviser sur la fin des temps et l'anéantissement des empires* (*Ibid*., p. 188).

C'est la confusion totale, les gens sont partagés entre ceux qui croient en Sabattaï et le considèrent comme l'Attendu et ceux qui rejettent sa prophétie sous prétexte qu'il n'est qu'un imposteur. Alors les groupes se dressent contre les groupes, et les gens sont complètement déconcertés. « *Je dis « ses partisans », et non pas « les juifs »*, précise le narrateur-personnage, *car ceux-ci sont fort partagés. La plupart croient que c'est bien lui l'Attendu qu'on annoncé les prophètes, mais certains rabbins voient en lui un imposteur, et un profanateur, parce qu'il se permet de prononcer en clair le nom de Dieu, chose prohibée chez les juifs* » (*Ibid*., pp.188-189).

Mâalouf n'a omis, dans son texte, aucun signe de l'apocalypse. En plus de l'Antéchrist, de la peste, des guerres et des événements extraordinaires, son narrateur-personnage évoque les bêtes apocalyptiques cruelles qui peuplent les fonds des océans :

> *Ce n'est pas en croquant le fruit défendu que l'homme a irrité le Créateur, mais en prenant la mer ! Qu'il est présomptueux de s'engager ainsi corps et biens sur l'immensité bouillonnante, de tracer des routes au-dessus de l'abime, en grattant du bout des rames serves le dos des monstres enfuis, Behémot, Rahab, Léviathan, Abaddôn, serpents, bêtes, dragons* (*Ibid*., p. 181).

Certains de ces monstres, comme le dragon, la bête, les serpents, sont évoqués à plusieurs reprises dans *L'Apocalypse Jean*. Abaddôn, lui, est décrit comme étant le roi des fonds marins, le roi de l'abîme :

[310] La description, dans ce paragraphe, a une fonction expressive, elle nous renseigne sur les impressions du héros.

« Elles ont comme roi l'ange de l'abîme : il se nomme en hébreu *Abbadon*, et en grec *Appollyôn* »[311].

Plus loin encore, dans un autre passage descriptif laissant transparaitre la terreur, Baldassare fait encore allusion à ces terribles bêtes apocalyptiques :
« Pire encore que les flammes et que le rougeoiement, ce sinistre crissement, comme si une gigantesque gueule de la bête mordait encore, puis crachait » (*Ibid*., p. 426).

Il décrit également l'angoisse provoquée par l'odeur fétide de la mort et de la peste planant dans les cieux des villes et annonçant la fin du monde :

> *Mais je ne peux détourner mes yeux de la ville toute proche, dont je vois les tours d'enceinte, dont je devine les coupoles et les minarets. Là, une autre fumée monte, qui voile tout, qui assombrit tout. Cette odeur-là ne parvient pas jusqu'à nous, Dieu merci, mais nous la sentons tous avec les narines de l'âme, et elle nous glace le sang. La peste, la fumée de la mort* (*Ibid*., p. 101).

La mort avec ses différentes causes : la guerre, la famine, les épidémies et les animaux sauvages, est un signe apocalyptique, comme le dit clairement ce verset de *L'Apocalypse de Jean* :

> Lorsqu'il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième Animal dire : " Viens" ; et je vis paraître un cheval verdâtre, dont le cavalier s'appelle la Mort ; le séjour des morts l'accompagnait. Il leur fut donné pouvoir sur le quart de la terre, pour occire par le glaive, la famine et la peste, et par les fauves.[312]

La phrase « *nous la sentons tous avec les narines de l'âme, et elle nous glace le sang »*, nous permet de voir l'inquiétude du héros et ses impressions, mais dévoile aussi le sentiment de l'auteur quant au dérèglement menaçant le devenir de l'humanité.

Après plusieurs mois d'errance, le héros est épuisé par la quête périlleuse qui ne veut plus s'achever. Seule l'apparition du livre recherché peut le libérer de son calvaire et sauver le monde de l'anéantissement. Pour lui, « *L'apocalypse n'est pas consommée, l'apocalypse se poursuit»* (*Ibid*., p. 429).

[311]Apocalypse, 9 : 11.
[312]*Ibid*., 5 : 7-8, 6.

Il n'a pas peur de la mort car la fin du monde est devenue à ses yeux une évidence, toute l'atmosphère porte son stigmate. C'est un danger auquel personne ne peut échapper : *Il n'avait plus d'horizon, plus de bord. Rien que ce crépuscule ininterrompu, rien que ce brouillard poisseux, ce bas nuage de fin du monde* (*Ibid*., p. 185).

Dans toutes les villes, y compris à Gênes qui possède habituellement une âme festive et joyeuse, les angoisses générées par les rumeurs montantes de l'apocalypse engendrent une ambiance lourde et morose :

> *Les rumeurs se mêlent aux nouvelles, les bruits de guerre se mêlent au vacarme de l'apocalypse attendu. Gênes s'affaire et somnole dans la joie comme par temps de peste. Le printemps attend aux portes de la ville que le carême soit écoulé. Les fleurs sont encore rares, les nuits sont moites, et les rires sont étouffés. Est-ce ma propre angoisse que je contemple dans le miroir du monde ? Est-ce l'angoisse du monde qui se reflète à la surface de mes yeux ?* (*Ibid*., p. 307).

Le vocabulaire utilisé dans cette description est fort, il est chargé d'une puissante affectivité, il symbolise l'ennui, la lourdeur et d'obscurité ; il nous aide à imaginer l'état de malaise général qui règne en Europe vers la fin de 1665.

Mais finalement, les prédictions des astrologues et des religieux se sont toutes infirmées, l'année s'achève avec le grondement de coups de tonnerres et de foudres sans plus. Le désastre prédit n'a pas eu lieu :
« Ce branle-bas ne dura qu'une poignée de minutes, mais c'était aux environs de minuit, et c'est par cette farce que s'est achevée l'année de la bête » (*Ibid*., p. 504).

Il n'est pas inutile de rappeler ici que Mâalouf est un auteur engagé [313], son engagement[314] se manifeste de façon discrète ; il utilise souvent ses œuvres romanesques pour communiquer ses idées et ses préoccupations humanistes, sociales ou politiques. Dans ce passage, il exprime, à travers le personnage du vieux Idriss, sa réflexion sur le dérèglement

[313] Jean-Paul Sartre, *Situations VIII*, Paris, Gallimard, 1948, p.187 : « La seule façon d'apprendre, c'est de contester. C'est aussi la seule façon de devenir un homme. Un homme n'est rien s'il n'est pas contestant. Mais il doit aussi être fidèle à quelque chose. Un intellectuel, pour moi, c'est cela : c'est quelqu'un qui est fidèle à ensemble politique et social mais qui ne cesse de le contester… »

[314] Maalouf ne se proclame pas comme écrivain engagé à l'image de Sartre, de Simone de Beauvoir ou d'Albert Camus, mais tout le monde le considère en tant que tel, à commencer par les journalistes sur les plateaux télévisés ou dans les interviews écrites.

du monde. Ainsi, en utilisant l'image hautement symbolique de la lampe consumée, il veut avertir ses lecteurs que le temps presse : le monde est en train de s'anéantir sous nos yeux, comme une bougie. Nous devons agir promptement afin de le sauver :

« Le monde est comme cette lampe, il a consumé l'huile qui lui était allouée, il ne reste que la dernière goutte. Regarde ! La flamme vacille ! Bientôt le monde s'éteindra » (*Ibid*., p. 23).

Dans l'extrait suivant, il est également aisé de voir que c'est lui qui s'exprime via son personnage principal. Il nous révèle, ses angoisses existentielles liées à l'avenir du monde en utilisant l'imagerie post-apocalyptique. Par une suite d'interrogations oratoires, il nous dévoile ses préoccupations métaphysiques et nous invite à participer à la réflexion et à partager son inquiétude parce que le sort de l'humanité nous concerne tous :

> *Mais que seront les temps à venir ? A quoi ressemblera le monde d'après la fin du monde ? Faudra-t-il que nous mourions tous auparavant dans quelque cataclysme, pour que survienne la Résurrection ? Ou bien sera-ce seulement le commencement d'une ère nouvelle, d'un royaume nouveau, le royaume de Dieu rétabli sur terre, après que tous les gouvernements humains auront démontré siècle après siècle leur injustice et leur corruption ?* (*Ibid*., p. 193)

Cependant, la vision du monde qu'il nous propose, dans son roman, n'est pas complètement pessimiste, puisque l'univers ne va pas s'anéantir et disparaitre définitivement. Il se détruira certes, mais pour mieux renaître et se renouveler. Pour lui, si les hommes agissent rapidement et efficacement, l'humanité aura certainement une nouvelle chance :
« Aucune de toutes ces années ne s'était fait précéder ainsi d'une traînée de signes. Plus elle se rapproche, plus le tissu du monde se défait, comme si ses fils allaient servir à nouveau tissage » (*Ibid*., p. 202).

Cette inquiétude mêlée d'espoir qui domine tout *Le Périple de Baldassare*, Mâalouf l'appelle « fatalisme optimiste»[315].

[315]Amin Maalouf, in Egi Volterrani, « Amin Maalouf. Identité à deux voix », *op.cit.* : « Finalement, à observer le XXe siècle au moment où il s'achevait, on ne pouvait que se dire que l'on avait échappé au pire, ce qui favorise, chez moi et peut-être aussi chez d'autres, qu'ils l'expriment ou pas, un sentiment que je qualifierais de "fatalisme optimiste"… Aujourd'hui, ce sentiment vient tempérer mes analyses les plus inquiètes… Si bien que je me demande si les périls que je redoute ne vont pas s'évanouir comme par miracle ; si, par exemple, les rapports entre Nord et Sud et entre Orient et Occident ne vont pas devenir progressivement plus harmonieux, moins inégalitaires, moins hargneux ; si les craintes liées aux armes nouvelles, ou aux épidémies nouvelles, ou au clonage, à l'inquiétant

L'auteur est resté fidèle à son intertexte du début jusqu'à la fin de son roman, il a évoqué les signes de l'apocalypse tel qu'ils ont été annoncé par Jean, de plus il a évoqué à maintes reprises le nom de cet apôtre et celui de l'île où il s'est réfugié après la disparition de Jésus : c'est-à-dire l'île de Patmos : *« Abdellatif m'aurait-il trompé ? Je ne vois pas pourquoi il l'aurait fait. Aurait-il lui-même abusé par ses informateurs ? Peut-être ces derniers se sont-ils tout simplement trompés d'île, confondant Chio avec Patmos, ou Samos, ou Castro, que l'on disait autrfois Mytilène »* (*Ibid*., p. 262).

Dans le passage suivant aussi nous reconnaissons sa voix, qui se réfère encore une fois à *L'Apocalypse de Jean*. En effet, l'écrivain libanais imagine le monde post-apocalyptique. Il pense qu'après l'apocalypse, le monde deviendra meilleur, nettement meilleur que celui dans lequel nous vivons aujourd'hui :

> *Un jour, dit l'Apocalypse, bien après la fin du monde, lorsque le Mal aura enfin été terrassé, la mer cessera d'être un liquide, elle ne sera plus qu'un continent vitrifié sur lequel on pourra marcher à pied sec. Plus de tempêtes, plus de noyades, plus de nausées. Rien qu'un gigantesque cristal bleu* (*Ibid*., p. 181).

Nous retrouvons, dans l'extrait ci-dessous les mêmes idées qu'il développera quelques années plus tard, dans son essai *Le Dérèglement du monde.* Ainsi, alors que la fin du monde approche, Baldassare transgresse les règles religieuses en établissant une relation charnelle illicite avec la veuve, Marta. Il voit dans son comportement inapproprié en présence de ses neveux la marque imminente du dérèglement du monde, du renversement total des valeurs. Plein de remords et de culpabilité, il se dit :

> *Voilà la vérité. Au lieu d'avoir, en présence de mes neveux, un comportement exemplaire, je me suis laissé prendre à un certain jeu, poussé par le désir, l'ennui, les cahotements de la route, la vanité— que sais-je ? Poussé également, il me semble, par l'esprit du temps, par l'esprit de l'année de la Bête. Lorsqu'on sent le monde sur le point de chavirer, quelque chose se dérègle, les hommes sombrent dans l'extrême dévotion ou dans l'extrême débauche* (*Ibid*., p. 88).

"prion", ne vont pas nous faire sourire dans trente ans… C'est bien possible, et je le souhaite, même si, au fond de moi, je n'en crois rien. De toute manière, il est probable que je ne saurai jamais laquelle de mes impressions était la plus juste… Car l'histoire, bien entendu, ne finit pas. Nous quittons la salle, les uns après les autres, mais le film ne s'achève pas, et aucun d'entre nous ne connaîtra le fin mot de l'Histoire. »

Ce sentiment de culpabilité, de faute plane sur l'ensemble du texte et rappelle implicitement l'idée de souillure relative au Péché originel. Ainsi, au départ le héros culpabilise d'avoir cédé le livre salvateur au chevalier de Marmontel, et maintenant le voilà qui se morfond parce qu'il a contrecarré les règles de la morale et de la religion, et vers la fin du récit, il regrettera sa fuite de Londres sans Bess. La culpabilité de Baldassare représente la culpabilité même de Mâalouf qui se sent coupable mais également responsable parce que c'est un homme et par-dessus tout, un écrivain, un intellectuel.

De plus, l'auteur situe son récit à la deuxième moitié du XVII^{e}, or à cette époque, il régnait dans les pays européens et plus spécifiquement en France un grand désordre dans les mœurs et un relâchement de la morale, y compris au sein de la cour royale. Des athées débauchés et libertins prolifèrent parmi la noblesse et même dans l'entourage du roi lui-même autour de 1660. Les femmes se libèrent et multiplient les amants, et les hommes enchaînent les maîtresses[316].

[316] Robert Abirached, Antoine Adam, « Libertins », *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/libertins/ (Consulté le 19/11/2016).

Pour finir ce chapitre, il faut rappeler que le mythe de l'apocalypse est l'un des mythes bibliques de la destruction et de la déchéance à côté du mythe du Déluge et celui de Sodome et Gomorrhe.

Selon Danièle Chauvin, les temps précédant l'apocalypse sont des temps difficiles dominés par le mal, la déchéance morale et l'étourdissement spirituel « Le règne de Satan est un renversement radical des valeurs »[317], écrit-elle.

Cependant l'Apocalypse, en dépit de la terreur qu'elle suscite, ne relève pas totalement de l'imagination négative, car elle promet à l'humanité de retourner à *« l'âge d'or »*[318]. Elle propose le dénouement, la délivrance, le monde doit se détruire pour mieux se régénérer ; il doit s'anéantir complètement par le biais d'une catastrophe cosmique ou autre puis renaitre de ses cendres, comme un phénix : « Le paroxysme des malheurs exprime un point de non-retour : la fin du monde est proche et son imminence confère au temps présent marqué de conflits et d'épreuves la gravité particulière d'un avertissement, d'une annonciation et d'un signe. « Le temps est proches » (AP, 1_3) : le message apocalyptique est urgent car il relie la Fin du Monde à une espérance messianique. Les douleurs actuelles sont douleurs d'un enfantement[319] ».

Comme l'écrit encore Danièle Chauvin, le mythe de l'apocalypse n'est pas un mythe de destruction totale ou définitive[320], c'est une modulation du mythe de l'Eternel retour[321].

L'Apocalypse évoque ou symbolise, pour beaucoup d'entre nous la fin du monde. Mais en réalité, elle est porteuse d'espoir, car après les douleurs de l'enfantement, c'est la délivrance, c'est la résurrection. Les images terrifiantes utilisées dans ce livre ne sont pas destinées à faire peur mais à plutôt à informer les gens qui souffrent que la fin de leurs malheurs est proche.

[317]Danièle Chauvin, « Le Mythe de l'Apocalypse », *op. cit.*, p. 10.
[318]*Ibid.*, p.109.
[319]*Ibid.*
[320]*Ibid*.
[321]Le mythe de l'Éternel retour est l'un des grands mythes cycliques élaborés à partir du modèle lunaire constitué de trois phases essentielles : naissance, mort, résurrection[321]. Nous le retrouvons généralement dans les sociétés traditionnelles habituées à envisager « l'existence temporelle de l'homme non seulement comme une répétition ad infinitum de certains archétypes et gestes exemplaires, mais aussi comme un éternel recommencement. » (cf., Mircea Eliade, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1952 (renouvelé en 1980), p. 93.).

Si Mâalouf l'a utilisé, dans son roman, ce n'est pas seulement pour nous prévenir du danger qui menace le monde s'il continue à marcher à ce rythme : la décadence et l'immoralité des hommes, le terrorisme, la famine, le racisme, l'intolérance, le crime et la violence ne cessent de s'accroître ; mais aussi pour nous transmettre son optimisme, car comme les Lumières et les humanistes de la Renaissance, il a confiance en l'homme qui peut tout changer par sa volonté et sa détermination.

L'auteur nous propose une vision apocalyptique de l'Histoire. Et devant l'urgence de la situation, il s'érige en prophète, en visionnaire, car comme l'écrit Pierre Benichou : « À la révolution et à ses fléaux (j'ajouterai à ses espoirs aussi) doit répondre une poésie des temps d'épreuves, fille de celle des prophètes. »[322]

La vision du héros Baldassare Embriaco progresse à travers sa quête. D'une apocalypse historique, il passe à une apocalypse intérieure, c'est-à-dire à une renaissance vers la fin de son récit, il a compris que le salut est à chercher à l'intérieur de lui-même, dans son humanité.

En définitive, *Le Périple de Baldassare* nous délivre un message messianique plein d'espoir. Nous pouvons le considérer, de ce fait, comme un texte apocalyptique, puisqu'il annonce, par le truchement de l'imaginaire, par des symboles et des images propres à l'apocalypse, le salut de l'humanité.

[322] Pierre Benichou, *Le Temps des Prophètes*, Paris, Gallimard, 1977, p. 137.

Conclusion

Dans cette partie, nous nous sommes penchée sur l'étude des mythes qui structurent *Léon L'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*. Pour mener à bien notre analyse, nous nous sommes appuyées principalement sur l'approche mythocritique de Pierre Brunel qui nous a permis de sonder les profondeurs de ces œuvres et de percevoir leur richesse et leurs sens.

En effet, notre lecture nous a permis de découvrir que chacune de ces œuvres adopte la structure du mythe qui la sous-tend. Dans *Léon L'Africain* et *Samarcande*, le mythe structurant se manifeste de façon implicite. Nous le percevons seulement à l'aide d'allusions, de traces et de métaphores. Dans *Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*, par contre, il apparaît de manière claire et directe, puisqu'il figure grâce à des références et des allusions patentes.

Le mythe du Double et le mythe d'Énée sont intimement liés à la quête identitaire. Ils expriment l'accomplissement, la plénitude et la réconciliation de l'être avec soi, avec son moi profond et avec ses origines.

Mâalouf est comme le médecin de Babel et Léon l'Africain, il se cherche à travers l'errance, le voyage, l'exil et la création artistique. Il a utilisé ces deux mythes identitaires dans le but de nous dire : je ne suis pas un, je suis multiple ; je n'ai pas une seule appartenance, mais plusieurs. Il est contre toute appréhension univoque de l'identité, c'est pourquoi, il nous propose une nouvelle conception de cette notion. Il revendique une identité composite, diversifiée et plurielle.

Dans *Samarcande,* il raconte l'histoire du poète persan Omar Khayyam et de ses *Robbayat* dérobées par le maître d'Alamout, Hassan Sabbah. Il a utilisé le mythe du Diable, qui rassemble toutes les valorisations négatives : le mensonge, l'imposture, l'hypocrisie, le péché, la tentation et la déchéance morale. Grâce à l'histoire des Assassins, qui relève de l'Histoire ancienne de l'Orient, il nous a permis de comprendre les phénomènes du terrorisme et du fanatisme religieux et de connaître leur origine.

Le diable incarne le mal, la noirceur spirituelle et les ténèbres. Son règne est cruel. En promouvant le mal, il menace le monde de dérèglement et de déchéance.

L'auteur a fait appel, dans son roman, à ce mythe parce qu'il dénonce de façon symbolique le fanatisme et l'extrémisme religieux, la violence et l'inhumanité, qui menacent la paix dans le monde. Il nous appelle à la tolérance, à l'amour, à la justice, car ce sont les seuls moyens pour garantir le salut de l'humanité. Il pense que le diable est en nous. Nous devons perpétuellement le combattre et triompher de lui afin de préserver l'harmonie de notre univers.

Dans *Le Périple de Baldassare*, Mâalouf se réfère au mythe de l'Apocalypse. Il inscrit son histoire à la deuxième moitié du XVII^{e} : le texte est trop chargé d'indices et de personnages historiques avérés.

Le mythe de l'Apocalypse figure parmi les mythes bibliques de la déchéance et de la destruction, qui sont utilisés généralement par les écrivains pour exprimer un malaise, une angoisse existentielle ou pour mettre en garde contre un désordre cosmique ou sociologique dont les conséquences peuvent être fatales pour l'humanité. Néanmoins, la destruction qu'ils annoncent n'est pas définitive car ils comportent tous une promesse de résurrection ou de renouvellement.

Il est vrai donc que l'Apocalypse symbolise la destruction et la fin du monde, mais elle délivre aussi un message messianique chargé d'espérance : c'est une modulation de l'éternel retour, elle promet donc la renaissance et la résurrection.

L'auteur, en se servant de ce mythe, veut nous prévenir des dangers menaçant l'humanité et l'avenir du monde. Son livre, qui s'ouvre par la terreur et la peur se referme par des images sereines, pleines d'espoir et d'optimisme.

Partie III : Du mythe récurrent à l'univers intime de Mâalouf

Introduction

Les critiques littéraires et les spécialistes du mythe en littérature, tels que Pierre Brunel ou Charles Moran, pensent que la récurrence d'un mythe, d'un symbole ou d'un motif dans une œuvre littéraire donnée n'est jamais anodine, car elle peut nous conduire vers l'intention de l'auteur, son inconscient, et nous dévoiler les structures de son imaginaire.

Selon Gilbert Durand, le mythe est fondé « sur la redondance (…) et l'art des "variations" où le "même" adopte les colorations de l'"autre" :[le] mythe propose par cette puissance de répétition qui le constitue, une vérité constamment "ouverte". »[323]

Dans cette partie que nous intitulons *Du mythe récurrent à l'univers intime de Mâalouf*, nous tenterons d'étudier les mythes qui se manifestent de manière récurrente dans *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*. Notre objectif est de montrer que certains mythes, tels que le mythe d'Ulysse, le mythe du Déluge et celui d'Alexandre ainsi que l'image du livre et le motif de l'écriture, qui reviennent de manière obsédante dans les romans composant notre corpus nous ouvrent l'accès vers le monde intime de Mâalouf et nous dévoilent sa pensée.

Pour ce faire, nous avons divisé la partie en quatre chapitres essentiels : nous consacrerons ainsi un chapitre à l'analyse de chaque mythe récurrent.

Dans le premier Chapitre qui s'intitulera *Le Déluge comme châtiment divin dans Léon l'Africain et Le Périple de Baldassare***,** nous analyserons le mythe du Déluge dans ces deux romans. Nous tenterons de voir de quelle manière il apparaît dans ces deux textes, et quelles sont les raisons qui motivent son utilisation par l'auteur.

Dans le deuxième chapitre, qui aura pour titre *L'Ulysse mâaloufien : du voyage à l'errance* nous essayerons d'étudier les différentes manifestations du mythe d'Ulysse dans *Le Périple de Baldassare*, *Léon l'Africain* et *Les jardins de Lumière*. Nous procèderons à l'analyse des références, des allusions et des indices, qui sont d'ailleurs très nombreux dans ces œuvres, afin de découvrir la signification de ce mythe pour Mâalouf. Nous verrons que

[323]Gilbert Durand, 2001. « La résurgence du mythe et ses implications », in *Qu'est-ce que la culture?,* Yves Michaud (dir.), « Université de tous les savoirs », vol. 6, pp. 325-334, Paris, Odile Jacob, 2001, p. 327.

pour ses personnages errant entre plusieurs identités, le voyage se transforme toujours enquête de soi.

Dans le troisième chapitre, qui prendra quant à lui, le titre d'*Alexandre le Grand ou le souffle de la tolérance.* Nous le consacrerons à l'analyse du mythe d'Alexandre dans *Les jardins de Lumière, Samarcande* et *Léon l'Africain.* Il tentera de montrer ainsi que ce héros civilisateur de l'Antiquité, qui séduit certains personnages d'Amin Mâalouf comme Mani et structure leurs parcours, fascine énormément l'auteur et contribue à forger sa perception de la tolérance et de la modernité.

Dans le dernier chapitre, qui s'intitulera *Le Livre : un mythe, un symbole, une passion*, nous nous intéresserons au Livre et à l'écriture qui sont très présents dans *Le Périple de Baldassare, Samarcande* et *Léon l'Africain.* Nous tenterons d'abord de découvrir pourquoi le Livre figure comme un mythe dans les œuvres de Mâalouf. Ensuite, nous essayerons de comprendre pourquoi le motif de l'égarement des livres et des cahiers est récurrent dans *Le Périple de Baldassare* et *Samarcande*. Et enfin, nous verrons que représente l'écriture pour l'auteur.

Chapitre I : Le Déluge comme châtiment divin dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'étudier le mythe du déluge dans deux romans de Mâalouf, *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare.* Nous tenterons de voir en effet comment en servant de ce mythe religieux et de l'Histoire de l'Europe et de la Méditerranée au XV^{e} et au XVII^{e} siècles, l'auteur nous met en garde contre les dangers menaçant l'humanité.

I-1 Le mythe du déluge dans le Coran et la Bible

Léon l'Africain et *Le Périple de Baldassare* sont profondément imprégnés de la culture religieuse de leur auteur. Ils véhiculent le mythe de Noé et celui du déluge, qui sont des mythes sacrés présents dans le Coran, la Bible et le Thora.

Ce mythe raconte l'histoire de Noé[324], un patriarche, un homme juste aimé de Dieu. Selon *La Genèse*, ce prophète a une femme et trois fils : Sem, Cham et Japhet. C'est un homme parfait et plein de piété et de révérence envers son Créateur. Il a tenté mille fois de remettre son peuple sur le droit chemin et de le persuader à délaisser l'idolâtrie, mais sans succès.

Constatant donc que les hommes se sont dégradés, Dieu décide d'exterminer toutes les espèces vivantes. Il ordonne à Noé de bâtir une arche en bois afin de s'y réfugier, lui, sa famille ainsi que des couples de chaque espèce animale. Dieu déclenche alors le Déluge : une pluie torrentielle s'abat sur la Terre pendant quarante jours, tous les hommes et les animaux ont péri, à l'exception de ceux qui se sont réfugiés dans l'Arche.

Pendant plusieurs mois l'Arche repose sur un mont (le mont Ararat dans la Bible et le Mont Judée dans le Coran). Quand la terre est complètement sèche, Dieu demande à Noé de faire sortir tous les animaux en leur ordonnant de se multiplier afin de peupler à nouveau le monde. Dieu fait un accord avec Noé et ses fils : il leur permet de se nourrir des animaux et

[324] Haroun Yahya, *Les Nations disparues*, [En ligne], disponible sur : harunyahya.fr/fr/Livres/842/les-nations-disparues/chapter/1494 (Consulté le 10/ 02 / 2015).

des végétaux, condamne le meurtre et leur ordonne d'être fécond afin de perpétuer la race humaine[325].

Ce motif de la colère de Dieu face à la corruption et à la méchanceté, à la violence et à la malice des hommes et sa décision de se venger d'eux en les détruisant par le déluge apparaît à maintes reprises dans la Bible et constitue à chaque fois un avertissement pour l'humanité pécheresse, un rappel de l'implacabilité du châtiment divin. Lisons, à titre d'exemple ce verset :

> Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous : il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme.[326]

Ou encore celui-ci :

> L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé en son cœur. Et l'Éternel dit : j'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles, et aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits.[327]

L'histoire de Noé apparaît également dans plusieurs versets du Coran, comme dans les versets 25, 26 et 27 de la sourate de Nûh :

> À cause de leurs fautes, ils ont été noyés, puis on les a fait entrer au feu, et ils n'ont pas trouvé en dehors d'Allah, de secoureurs. Et Nouh dit : « Seigneur, ne laisse sur la terre aucun infidèle. Si tu les laisses [en vie], ils égareront Tes serviteurs et n'engendreront que des pécheurs infidèles[328].

---

[325] Haroun Yahia, *Le déluge de Nuh*, [En ligne], disponible sur : harunyahya.fr/fr/Livres/842/les-nations-disparues/chapter/1494 (Consulté le 14/ 02 / 2015).
[326] Matthieu, 24 : 37-39.
[327] Genèse 6 : 6-7.
[328] « Sourate 71-Nuh en français », in *Islam-fr*, [En ligne], disponible sur : *www.islam-fr.com/**coran**/francais/**sourate-71**-nuh-noe.html* (Consulté le 29/ 11 / 2016).

Il faut souligner cependant que le mythe du déluge[329] ne relève pas exclusivement des religions monothéistes, il apparaît aussi dans les mythologies antiques, comme la mythologie grecque et dans l'épopée mésopotamienne de Gilgamesh[330].

Dans la mythologie grecque, à cause de la méchanceté des hommes, Zeus décide de les détruire en leur envoyant le déluge. Pendant neuf jours et neuf nuits, la terre est inondée par des torrents de pluie. Tout le monde a péri sauf Deucalion[331] et son épouse Pyrrha, qui ont échappé au châtiment grâce à leur piété. Après la baisse des eaux, le flot les a déposés sur le mont Parnasse.

Dans l'épopée mésopotamienne, le personnage principal Gilgamesh est un roi puissant en quête d'immortalité. Lors de son voyage, il rencontre Outanapishtim[332], un homme immortel qui a échappé au déluge avec sa femme.

Le mythe du déluge, tels le mythe de l'apocalypse et le mythe de Sodome et Gomorrhe, relève des mythes bibliques de la déchéance et de la destruction. Ces derniers, comme l'explique Mircea Eliade, dans le passage suivant, sont un héritage des sociétés primitives. Ils sont généralement utilisés par les écrivains dans nos temps modernes pour exprimer un malaise, une angoisse existentielle ou pour mettre en garde contre un désordre cosmique ou sociologique dont les conséquences peuvent être fatales pour l'humanité. Cependant, la destruction qu'ils annoncent n'est aucunement définitive car ils comportent toujours une promesse de résurrection ou de renouvellement, ils annoncent la fin d'un cycle et le début d'un autre :

---

[329] Aude Dubuisson, Élise Déloge, Le *Déluge*, [En ligne], disponible sur : *www.sources-chretiennes.mom.fr/mythes_bibliques/**deluge*** (Consulté le 03/ 04 / 2015).

[330]L'épopée de Gilgamesh est un récit légendaire, elle fait partie des œuvres littéraires les plus anciennes de l'humanité, elle est écrite en pictogrammes sur des tablettes en argile. Son personnage principal est le roi Gilgamesh, cinquième roi de la dynastie d'Uruk datée aux environs de 2650 av. J.-C. (cf. « L'épopée de Gilgamesh », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https:/fr.m.wikipedia.org>wiki>Épopé… (Consulté le 03/ 06 / 2015).

[331] Pierre Maréchaux Commelin, *Mythologie grecque et romaine*, *op.cit*, p. 211-212.

[332] « Le déluge dans la Bible et dans l'épopée de Gilgamesh », [En ligne], disponible sur : www.la-bible.net>page (Consulté le 05/ 06 / 2015) :

« Les dieux en colère décident de détruire les humains au moyen du déluge. Ea, le dieu des eaux douces, avertit Outanapishtim de leur décision et lui ordonne de construire un bateau qui assurera sa survie ainsi que celles de toutes les espèces vivantes. L'homme étant pieux obéit aux instructions divines et construit une grande barque dans laquelle il s'est réfugié avec sa famille, ses biens et des spécimens de tous les animaux. Le déluge dure sept jours et les eaux recouvrent la terre entière pendant plus d'un mois. Grâce à l'aide de la déesse Ishtar, le bateau échoue sur le mont Nitsir.

Outanapishtim relâche une colombe, une hirondelle et un corbeau afin de voir si les eaux ont baissé. Constatant que le danger est passé, il ouvre la porte permettant ainsi à toutes les créatures de sortir pour repeupler la terre. Pour le récompenser, les dieux l'ont béni en lui offrant l'immortalité ».

> Ces mythes de la Fin du Monde, impliquant plus ou moins clairement la recréation d'un Univers nouveau, expriment la même idée archaïque, et extrêmement répandue, de la « dégradation » progressive du Cosmos, nécessitant sa destruction et sa re-création périodique. C'est de ces mythes d'une catastrophe finale, qui sera en même temps le signe annonciateur de l'imminente re-création du Monde, que sont sortis et se sont développés, de nos jours, les mouvements prophétiques et millénaristes des sociétés primitives[333].

I-2 Le déluge comme châtiment de la déchéance morale des hommes

Le mythe du déluge est présent dans *Léon l'Africain*, il se manifeste avec force références, allusions et indices qui parsèment le texte. Les personnages de cette œuvre rattachent le malheur qui s'abat sur eux et leur ville à une colère divine qui se manifeste par la force destructrice de l'eau.

Dans les premières pages du roman, Selma, la mère de Hassan raconte à son fils le souvenir le plus terrifiant de son enfance : celui de la grande parade militaire organisée par le sultan de Grenade Abou-l-Hassan Ali le nasride, et qui s'est achevée par une grande catastrophe : de sombres nuages, une pluie diluvienne, des orages, des éclairs et des foudres, ont mis fin au spectacle, fait fuir les gens et engendré d'énormes dégâts humains et matériels :

> *Soudain un nuage noir apparut au-dessus de nos têtes. Il arriva si vite que nous eûmes l'impression que le soleil s'éteignait comme une lampe qu'un djinn aurait soufflée.* […] *chacun sentait sur ses épaules le poids du ciel.*
> *Il y eut un éclair, l'éclatement de la foudre, un autre éclair, un grandement sourd, puis des trombes d'eau qui s'abattirent sur nous.* […] *Il faisait toujours aussi sombre.* […] *L'eau m'arrivait déjà aux genoux…* (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, *op. cit*., p. 23-24)

Selma était encore une enfant, elle n'a pas pu reconnaître son quartier qui est défiguré par la tempête. Une femme l'accueille chez elle et lui explique que ce qui vient d'arriver n'est autre que l'œuvre de Dieu qui a envoyé le déluge afin de montrer son mécontentement des gens de Grenade et de leur sultan. « *Regarde, c'est la colère de Dieu* ! lui dit-elle (*Ibid*.).

Un grondement assourdissant a fait naître la terreur dans le cœur de la petite fille, qui avait peur quoiqu'elle n'ait pas encore l'âge de comprendre le sens des mots de son hôtesse,

[333] Mircea Eliade, *Aspect du mythe*, Paris, Gallimard, 2005, p. 81.

qui ne cesse de lui répéter que c'est le déluge de Noé qui est en train de se reproduire : *« Dieu nous ait en pitié, c'est le déluge de Noé ! »* (*Ibid.*, p. 25).

L'association des mots *« déluge de Noé »* et *« colère de Dieu »* dans les propos de cette femme indique la volonté de l'auteur d'attirer notre attention vers l'idée du péché humain, de la malédiction et de la punition divine.

Cette idée, nous la percevons plus clairement encore dans le paragraphe suivant où la narratrice regrette Grenade[334] d'antan. Elle pense en effet que cette ville mérite bien le châtiment que Dieu lui a infligé. Pour elle, ce déluge n'est qu'un avertissement, un avant-goût de la punition exemplaire qui l'attend si ses habitants et les gens qui la gouvernent continuent à vivre dans l'erreur et le pêché : *« C'était la juste punition des crimes de Grenade,* dit-elle. *Dieu voulait montrer Sa puissance à nulle autre pareille et punir l'arrogance des gouvernants, leur corruption, leur injustice et leur dépravation. Il tenait à nous prévenir de ce qui allait s'abattre sur nous si nous persistions dans la voie de l'impiété, mais les yeux et les cœurs sont restés clos. »* (*Ibid.*)

Grenade est perçue donc comme une cité réprouvée, pécheresse, Dieu l'a châtiée pour ses péchés. L'auteur se réfère à son histoire, dans son texte, pour critiquer les travers de ses contemporains. Dans le passage suivant où la narratrice décrit la colère des Grenadins qui associent unanimement le cataclysme violent qui a frappé leur ville à l'impiété de leur dirigeant, Abou-l-Hassan Ali, un sultan dévergondé et injuste, qui ne se soucie guère des principes sacrés de l'islam, il remet en cause les gens qui gouvernent notre monde en leur reprochant l'injustice, la corruption, la cupidité et le mépris des règles de la morale et des droits de l'homme :

> *Le lendemain du drame, tous les habitants de la ville s'étaient persuadés que le premier responsable de ce malheur, l'homme qui avait attiré sur eux la colère divine, n'était autre que l'arrogant, le corrompu, l'injuste, le dépravé Abou-l-Hassan Ali, fils de Saad le Nasride, vingt et unième et avant-dernier sultan de Grenade, que Dieu efface son nom de toutes les mémoires !* (*Ibid.*)

Le peuple grenadin est mécontent, mais ne pouvant rien contre le pouvoir tyrannique du sultan, il lance contre lui et ses favoris, imprécation sur imprécation. Mais de toute

[334] Grenade sera prise par les Castillans dans les premiers jours de 1492 (cf. Pascal Buresi, « La fin du royaume de Grenade », in *Encyclopédia Universalis*, [En ligne], disponible sur : *www.universalis.fr/encyclopedie/fin-du-royaume-de-**grenade**/* (Consulté le 29/ 10 / 2016)).

évidence, seul Dieu peut les protéger et les débarrasser de lui et de ses égarements, comme il a libéré tant de peuples de l'injustice de leurs gouverneurs :

> *Dans la ville* […] *la seule mention du nom du sultan ou de Soraya appelait injures et imprécations* […]. […] *certains prédicateurs du vendredi n'avaient qu'à vilipender la corruption, la turpitude et l'impiété pour que tous les fidèles sachent sans l'ombre d'un doute qui était visé,* […] *l'imam de la prière répondait parfois, faussement énigmatique : « La main de Dieu est au-dessus de leurs mains. » Cela tout en lançant des regards courroucés en direction de l'Alhambra* (*Ibid*.).

Selon les Grenadins donc, Grenade paye pour les pêchés commis par ses dirigeants. La colère divine s'est certainement déchaînée sur eux en réaction à l'obscénité et à la dépravation excessives de leur sultan. Dans le paragraphe ci-dessous nous apprenons également que ce dernier est un assassin et un usurpateur de pouvoir, car pour accéder au trône, il a perpétré des crimes atroces dont l'emprisonnement de son propre père et un certain nombre d'assassinats :

« Pour monter sur le trône, il avait renversé et emprisonné son propre père. Pour consolider son pouvoir, il avait fait trancher la tête des fils des plus nobles familles du royaume » (*Ibid*., p. 26).

Mais le plus odieux des crimes de ce sultan, selon la narratrice, étant d'avoir délaissé sa vraie femme, son épouse légitime, pour vivre dans la luxure avec une concubine chrétienne : « *le crime le plus impardonnable du sultan était d'avoir délaissé sa femme libre, sa cousine Fatima,* affirme-t-elle, *pour une captive chrétienne appelée Isabel de Solis, qu'il avait nommée Soraya »* (*Ibid*.).

Comme nous l'apercevons, là aussi, l'auteur critique l'inconscience des grands dirigeants politiques qui laissent les vraies valeurs, les valeurs humaines symbolisées par la femme libre, pour adopter des contre-valeurs, qui sont représentées par la concubine, c'est-à-dire la femme illégitime.

Mais ce qui est préoccupant au premier chef, c'est le fait que ces responsables soient sourds aux plaintes, à la colère et au désespoir de leurs peuples. Ainsi Abou-l-Hassan Ali méprise complètement les avertissements de Dieu et les aspirations de ses sujets, et ces derniers sont inquiets, ils ont peur du châtiment divin, car bien des cités, bien des pays ont

été effacés de la surface de la terre à cause de la méchanceté et de l'ingratitude envers Dieu de leurs Maîtres :

> *Loin de voir de l'inondation dévastatrice un avertissement du Très-Haut, il en tira la conclusion que les plaisirs de ce monde étaient éphémères, que la vie s'échappait et qu'il s'agissait de profiter intensément de chaque instant* (*Ibid*.).

Après la catastrophe, au lieu de se ressaisir et de revenir sur le chemin de la piété et de la sagesse, le sultan est devenu encore plus dépravé que jamais. Il s'est rendu compte, en fait que sa présence sur terre est éphémère, il peut mourir à n'importe quel moment, alors autant en profiter. Désormais, il veut vivre intensément et croquer la vie à pleines dents. Il dépense donc des sommes faramineuses pour satisfaire les plus insensés de ses caprices. Sa cour est devenue un lieu de débauche grouillant de poètes aux *« mœurs douteuses* » et de jeunes danseuses aux corps nus :
Il s'adonna donc aux plaisirs [et] *se couvrit de belles esclaves et s'entoura de poètes aux mœurs douteuses…* (*Ibid*., p. 26-27)

En outre, lui et ses proches vivent dans un faste incomparable, ils ont détourné les richesses du royaume pour les mettre à leur bénéfice propre, et ont été très injustes envers le peuple auquel ils imposent continuellement taxes, impôts ou expropriations.

Il est clair qu'à travers les propos de la narratrice Selma, Mâlouf fait le procès des grands responsables politiques dirigeant notre planète ; il pointe du doigt leur corruption, leur despotisme ainsi que leur manque d'intégrité et de conscience. D'ailleurs, le texte s'ouvre par la critique du sultan de Grenade, et dans tous les passages que nous venons de citer, la narratrice met à nu ce dernier en énumérant l'un après l'autre ses vices et ses défauts : débauche, manque de piété, cupidité et fourberie.

Néanmoins, aucun tyran ne peut s'éterniser au pouvoir parce que la malveillance des dictateurs se retourne contre eux, et fini toujours par les détruire eux-mêmes. Selma nous indique ainsi que pour monter au trône, Abou-l-Hassan Ali a emprisonné son propre père, mais lui aussi, sera renversé à son tour par son propre fils, Bouabdil. *« Dieu avait voulu qu'Abou-l-Hassan soit renversé le jour même de sa victoire, comme IL lui avait envoyé le déluge le jour de la parade, pour l'obliger à courber le dos devant son Créateur »,* dit-elle à son fils (*Ibid*., p. 29).

Les prédicateurs et les docteurs de la foi, tel que le célèbre cheikh Astaghfirullah, s'acharnent contre le règne du mal ; ils expliquent l'invasion castillane par la colère de Dieu contre les gens de Grenade, qui ont oublié les principes de leur religion, et adopté des habitudes condamnables.

En se servant du discours rapporté, le narrateur nous rapporte les paroles pleines de regrets et de reproches de ce cheikh. Ce dernier est allé jusqu'à considérer Grenade comme une cité maudite, et son invasion par l'armée de Ferdinand comme la juste expiation de ses péchés. Il déplore profondément l'impiété de ses compatriotes qui ont transformé leur ville en cité impie parsemée de tavernes où le vin coule à flot, de lieux remplis de buveurs, d'ivrognes et de prostituées :

> *Ceux qui hantent ces lieux infâmes n'ont-ils pas appris, dès leur plus jeune âge, que Dieu a maudit celui qui vend le vin et celui qui l'achète ? Qu'Il a maudit celui qui le boit et celui qui le donne à boire ? Ils ont appris, mais ils ont oublié, ou alors ils ont préféré la boisson qui transforme l'homme en animal rampant à la Parole qui lui promet l'Éden.* […] *Certains d'entre eux sont peut-être parmi nous ce vendredi, courbant humblement la face devant leur Créateur, alors qu'ils étaient hier soir prosternés devant la coupe, affalés dans les bras d'une prostituée…* (*Ibid*., p.42)

Ainsi selon ce prédicateur, qui a consacré sa vie à prêcher la Parole de Dieu et celle de son Messager, et à combattre le mal avec acharnement, ce sont les Grenadins eux-mêmes qui ont causé la perte de leur ville lorsqu'ils ont renoué avec les coutumes d'avant l'islam, comme la vénération du vin, la débauche, la prostitution, la nudité des femmes, la pratique de la divination. Selon lui, c'est pour toutes ces raisons que Dieu s'est détourné d'eux en les abandonnant à leur sort :

> […] *frères croyants, ces choses se passent dans votre ville, sous vos yeux, et vous ne réagissez pas.* […]*Quand, dans les rues grouillantes de votre ville, des femmes se promènent sans voile.* […] *Pourquoi Dieu préserverait-Il Grenade des dangers qui la menacent quand, dans la vie des habitants de cette ville, se sont réinstallées les mœurs de l'âge de l'ignorance, les coutumes d'avant l'islam, comme les lamentations funèbres, l'orgueil de la race, la pratique de la divination, la croyance aux présages, la foi dans les reliques, l'utilisation, les uns envers les autres, d'épithètes et de sobriquets contre lesquels le Très-Haut nous a clairement mis en garde ?* (*Ibid*.)

Astaghfirullah pense que les habitants de Grenade vivent comme des Infidèles sur une terre musulmane : en buvant le vin, en se prostituant et en laissant le diable s'infiltrer dans leurs cœurs pour ébranler leur foi et endormir leur raisonnement. Ils n'ont pas respecté les préceptes sages de leur religion. Selon lui donc, ils n'ont rien à attendre de Dieu sinon sa colère et son mépris, puisqu'ils ont désobéi à sa Parole sacrée, il leur arrivera certainement ce qui est arrivé aux cités pécheresses de Noé et de Loth : leur ville, qui était un prolongement de l'Orient et sa fierté, sera rayée à tout jamais de la cartographie de l'islam.

Ce cheikh est choqué par les mœurs et le mode de vie de ses concitoyens. Le tremblement de sa voix trahit son émotion. Pour lui, le péché des gens de Grenade est capital, impardonnable : ils ont osé douter de l'existence de Dieu et de l'honnêteté de son prophète ; ils ont profané leurs maisons en y introduisant des statues humaines et animales, qui sont strictement interdites dans la religion musulmane :

> *Quand, dans vos propres maisons, se sont introduites, au mépris des interdictions*[…]*, des statues de marbre et des figurines d'ivoire reproduisant de façon sacrilège les formes des hommes, des femmes et des bêtes*[…] *Quand dans vos esprits et dans ceux de vos fils s'est introduit le doute pernicieux et impie, le doute qui vous éloigne du Créateur, de Son Livre, de son Messager et de la Communauté des croyants, le doute qui fissure les murs et les fondements mêmes de Grenade ?* (*Ibid*., p. 42-43)

Pour lui, c'est la prospérité et la richesse qui ont altéré la foi de ses frères croyants, et qui ont été à l'origine du relâchement des valeurs dans la société grenadine. Il continue de les sermonner et de fustiger leur ignorance et leur indifférence vis-à-vis de la religion. Il leur recommande d'être généreux les uns envers les autres, de s'aimer, de s'entre-aider et surtout de craindre et de prier Dieu afin de mériter à nouveau son pardon et sa clémence :

> *Quand vous dépensez sans honte et sans retenue pour votre plaisir des sommes qui auraient assouvi la faim de mille pauvres et rendu le sourire à mille orphelins ? Quand vous vous comportez comme si les maisons et les terres dont vous jouissaient étaient vôtres, alors que toute propriété est au Très-Haut* […] *?* (*Ibid*., p.43)

Le cheikh est scandalisé par la conduite des gens qui gouvernent Grenade, par ce qui se passe dans leurs palais. Il condamne leurs mœurs suspicieuses et leurs pratiques sexuelles choquantes, comme la transsexualité et la débauche. Il est offusqué par leurs comportements méprisable à l'égard de la religion : ils n'écoutent pas la Parole sacrée de Dieu, ils ne font

pas la prière, de surcroît, ils volent l'argent de leurs sujets et le dépensent dans la satisfaction de leurs plaisirs. Pour lui, c'est clair, c'est eux qui ont corrompu les Grenadins :

> *Lorsque le regard du Très-Haut traverse les enceintes des palais, il voit que les chanteuses sont plus écoutées que les docteurs de la Loi, que le son du luth empêche les hommes d'entendre l'appel à la prière, qu'on ne distingue plus un homme d'une femme ni dans l'habit ni dans la démarche, que l'argent extorqué aux croyants est jeté aux pieds des danseuses. Frères ! de même que dans le poisson pêché, c'est la tête qui pourrit en premier, de même dans les communautés humaines, c'est de haut en bas que se propage la pourriture* (*Ibid*.).

À ses yeux donc, Grenade mérite bien le mal qui s'est abattu sur elle, Dieu l'a punie pour son égarement. Et si elle aspire au salut, elle n'a qu'à se racheter en renouant avec les préceptes de l'islam.

La cité grenadine est une cité cosmopolite, elle est composée de musulmans, de chrétiens et de juifs. Elle représente le monde, la cité universelle aux yeux de Mâalouf. « L'Andalousie d'autrefois, affirme-t-il, nous offre une image positive des rapports entre les trois religions monothéistes et une image alternative du monde arabe. »[335] Par son déluge et sa destruction, il veut certainement symboliser l'anéantissement de l'humanité si elle persiste dans son aveuglement et son insouciance.

Nous comprenons ainsi aisément à travers les extraits auxquels nous venons de nous référer que c'est l'auteur lui-même qui parle en empruntant la voix d'Astaghfirullah. Il s'adresse aux habitants des pays prospères, comme les pays européens, le Canada et les États-Unis. Il critique indirectement le dérèglement des valeurs humaines et la mauvaise répartition des biens dans le monde. Il dénonce l'injustice et les inégalités sociales. Ainsi, il pense que pendant que les gens des pays riches dépensent des sommes inimaginables pour vivre dans le luxe et le confort, les habitants des pays pauvres croulent sous le poids des dettes et meurent de famine et d'épuisement.

Dans *Léon l'Africain*, comme nous venons de le voir, le narrateur insiste sur le fait que le déluge, les pluies torrentielles, les tempêtes et les diverses catastrophes sont des moyens par lesquels le Ciel montre son mécontentement aux hommes. Il le répète à maintes reprises dans tout le roman, comme dans la phrase suivante :

[335] Rima Juraidini, « Entretien avec Amin Mâalouf », *op.cit*.

> *L'épidémie s'était déclarés dès le début de cette années-là, au lendemain d'une violente tempête et de pluies torrentielles, signes évidents pour tous les Cairotes de la colère du Ciel et de l'imminence d'un châtiment* (*Ibid*., p. 231).

Vers la fin du roman, le narrateur-personnage fait encore référence, et de manière très claire au mythe diluvien, lorsqu'il compare le sac de Rome à un nouveau déluge. Écoutons-le :

> *À mes côtés, une femme se lamentait à grands cris, déplorant ce mauvais présage. Et moi, en l'entendant, je me suis souvenu du déluge de Grenade, que j'ai vécu par les yeux de ma mère.* […] *Était-ce, cette fois encore, un signe du Ciel, annonciateur de désastre ? Pourtant, il n'y a eu ce jour-là ni débordement du Tibre, ni flots dévastateur, ni hécatombe* (*Ibid*., p.355).

Mais il faut expliquer que, dans ce passage, le mythe du déluge est employé comme une allégorie. Il renvoie à une grande catastrophe qui survient subitement et modifie complètement le cours de l'existence du héros. Il indique un changement brutal, la fin d'une étape de la vie de Léon l'Africain et le commencement d'une autre : son séjour européen prend fin sans aucun avertissement à causes des émeutes qui ont bouleversé la ville de Rome, et son destin le rappelle vers l'Afrique où il achèvera sa vie.

Dans *Le Périple de Baldassare* aussi, l'auteur utilise le mythe diluvien d'une manière claire et explicite, il l'évoque à maintes reprises, du début jusqu'à la fin de son œuvre. Voici un exemple :

> *Il y a […] un nom suprême qu'il suffirait de prononcer pour écarter n'importe quel danger, pour obtenir du Ciel n'importe quelle faveur. Noé le connaissait, dit-on, et c'est ainsi qu'il avait pu se sauver avec les siens lors du Déluge* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare, op. cit.*, p. 18).

Ou encore celui-ci :

Puis Maïmoun s'est demandé si, à l'époque de Noé, les hommes s'étaient également divisés entre ceux qui applaudissent le Déluge et ceux qui lui étaient hostiles (*Ibid*., p. 100).

Mais ce mythe peut exprimer aussi le pessimisme, le désenchantement que peut nous apporter l'existence. Ainsi, déçu par la perte de son amante Marta, Baldassare maudit le monde et souhaite sa disparition :

« *Si c'est cela le monde, moi je dis : qu'il périsse ! qu'il soit balayé par un déluge d'eau et de feu, ou par le souffle de la Bête, qu'il soit anéanti, englouti, qu'il périsse !* » (*Ibid*., p. 255)

En lisant le texte de Mâalouf, nous avons l'impression que le narrateur confond délibérément le mythe du déluge avec celui de l'apocalypse ou le considère comme l'une de ses variantes. Parfois il nous parle de l'apocalypse et d'autres du déluge. Il décrit des villes pécheresses, comme Londres, qui ont sombré dans la décadence morale et spirituelle, à l'image de la cité de Noé. Il montre des signes de dérèglement mondial : des villes constamment agitées par les guerres, et des habitants qui se prostituent et blasphèment sans aucune crainte de punition préférant croire aux prédictions suspicieuses des astrologues et des charlatans qu'à la parole sainte de Dieu. C'est la preuve que l'humanité est tombée dans la déchéance. C'est le début de la fin. Plus personne ne craint de perpétrer un crime ou de commettre un péché. Les fanatiques sèment le désordre et la confusion dans l'esprit des croyants, les hommes et les femmes s'adonnent à des amours interdits, les canons des empires puissants grondent partout troublant la paix et la sérénité dans le monde.

L'idée de cité maudite, de cité impie punie par Dieu pour son égarement et ses péchés est apparue déjà, comme nous l'avons constaté, dans *Léon l'Africain,* elle se manifeste aussi dans *Le Périple de Baldassare*, notamment vers la fin du récit, lorsque le narrateur-personnage parle de l'incendie qui a englouti certains faubourgs de la ville de Londres. Celle-ci est comparée littéralement à Gomorrhe[336] : « Se *peut-il que toutes les autres villes soient en feu comme Londres ? Et que chacune s'imagine, comme Londres, qu'elle est la seule Gomorrhe ?* », s'interroge Baldassare (*Ibid*., p. 428).

Dans ces deux romans de Mâalouf, les narrateurs mettent en évidence l'immoralité, les fautes et les péchés des hommes. Ces derniers, à cause de leur inconscience et leur insouciance, vont conduire l'humanité à sa perte.

[336] Gomorrhe est l'une des villes pécheresses détruites par Dieu dans *La Genèse* : « Et l'Éternel dit : Le cri contre Sodome et Gomorrhe s'est accru, et leur péché est énorme », « Alors l'Éternel fit pleuvoir du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu, de par l'Éternel. Il détruisit ces villes et toute la plaine, et tous les habitants de ces villes. La femme de Lot regarda en arrière, et elle devint une statue de sel. Abraham se leva de bon matin et se rendit à l'endroit où il s'était tenu en présence de l'Éternel. De là, il tourna ses regards du côté de Sodome et de Gomorrhe et vers toute l'étendue de la plaine ; et il vit monter de la terre une fumée, semblable à la fumée d'une fournaise » (Genèse, XVIII : 20/ XIX : 24-28).

I-3 Le symbolisme de la purification dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*

L'idée de la souillure et de la nécessité de la purification revient sans cesse dans Léon *l'Africain* et *Le Périple de Baldassare* : puisque les hommes ont péché en désobéissant à Dieu, ils sont devenus impurs, de ce fait leur salut ne sera possible que grâce à un baptême d'eau ou de feu qui leur permettra de restaurer leur pureté originelle.

Dans *Léon l'Africain,* le narrateur voit à travers les yeux terrifiés de sa mère le déluge aquatique qui a détruit en quelques instants la ville de Grenade et l'a rendue méconnaissable. Ainsi, l'eau qui est très souvent une ressource bénéfique et bienfaisante s'est transformée subitement en force démentielle déchainée engloutissant et détruisant tout sur son passage, hommes, arbres séculaires et maisons. Et à cause d'elle, cette ville est complètement défigurée :

> *Dans la vallée où coulait d'habitude le bruyant mais paisible Darro, voilà qu'un torrent démentiel s'était formé, balayant tout sur son passage, dévastant jardins et vergers, déracinant des milliers d'arbres, des ormeaux majestueux, des noyers centenaires, des frênes, des amandiers et des alisiers, avant de pénétrer au cœur de la cité, charriant tous ses trophées, tel un conquérant tartare, enveloppant les quartiers du centre, démolissant des centaine de maisons, d'échoppes et d'entrepôts, rasant les habitations construites sur les ponts, jusqu'à former* […] *une immense mare qui engloutissait la cour de la grande mosquée, la Césarée des négociants, le souk des bijoutiers et celui des forgerons. Nul ne sait nombre de personne qui périrent noyées, écrasées sous les décombres ou happées par les flots. Au soir, quand le Ciel permit enfin que le cauchemar se dissipe, le torrent emporta les débris hors de la ville, tandis que l'eau refluait plus rapidement qu'elle n'avait afflué.* (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain, op. cit*., p. 25)

L' « eau symbolise la pureté et est utilisée comme moyen de purification »[337], elle occupe une place très importante dans la religion musulmane. Le Coran lui attribue des qualités purifiantes, c'est pourquoi on l'utilise dans les ablutions. Son rôle, c'est de purifier l'esprit de la personne qui se prépare à la prière. Écoutons ce que dit ce verset de la sourate *Al-Furqâne*[338] à ce propos :

« Nous fîmes descendre du ciel une eau pure et purifiante »[339]

[337]Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles, op.cit.,* p. 379.

[338] *Al-Furqâne* est un autre nom du Coran.

[339] Sourate *Al-Furqâne*, verset 48.

Ou encore ce verset de la sourate *Al-Anfal*[340] :

«… et du ciel, Il fit descendre de l'eau sur vous afin de vous en purifier, d'écarter de vous la souillure du Diable, de renforcer les cœurs et d'en raffermir les pas. »[341]

Le Livre saint la considère aussi comme le premier principe, la substance fondamentale sans laquelle aucune création, aucune existence ne seront possibles. À ce sujet, lisons ce verset de la sourate *Al-Baqara*[342] :

« Et de l'eau, Nous avons fait toute chose vivante »[343]

Dans *Le Périple de Baldassare,* les gens sont bouleversés et effrayés par tous les bruits qui courent, dans les grandes villes, au sujet de la fin du monde et du déluge. Ils ne savent plus quoi faire ni à quel dieu se fier, ils « se *partageaient* […] *entre ceux qui redoutent la fin du monde et qui l'appellent de leurs vœux, les premiers parlant à son sujet de déluge et de cataclysme, les autres de résurrection et de délivrance* » (*Amin Mâalouf, Le Périple de Baldassare, op. cit,* p. 99-100).

Le narrateur personnage lui-même est affecté par toutes ces rumeurs qui prédisent la fin du monde. Le déluge menaçant approche de plus en plus et il est désespéré de ne pas avoir encore trouvé le livre salvateur de Mazandarani comportant le nom caché de Dieu, qui peut l'arrêter :

«*J'ai à nouveau le mal de mer. Et aussi le vertige sournois de l'année finissante. Dans dix jours le monde aura déjà résolument passé le cap, ou aura fait naufrage »* (*Ibid*., p. 488).

Toutefois, dans ce roman, le motif de la purification par l'eau est remplacé par celui de la purification par le feu. Ainsi Londres, la nouvelle Gomorrhe, est engloutie en une seule nuit par les flammes d'un feu indomptable qui refuse de s'éteindre. Et les sectateurs de la kabbale de même que les astronomes persans prédisent à l'unanimité un déluge de feu pour l'année 1666.

---

[340] *Al-Anfal* veut dire les butins en arabe (cf., « Sourate Al-Anfal, 8e Sourate du Coran», in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org>wiki>*Al-An (Consulté le 02/ 11 / 2016)).

[341] Sourate *Al-Anfal*, verset 11.

[342] *Al-Baqara* signifie la vache en arabe (cf., « Al-Baqara, 2e sourate du Coran», in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org>wiki>*Al-Ba (Consulté le 02/ 11 / 2016)).

[343] Sourate *Al-Baqara*, verset 30.

Mâalouf a donc utilisé le mythe du déluge, mais en le modifiant[344], car dans son livre, comme nous venons de le dire, les astronomes et les devins des quatre coins de la terre et des diverses confessions prédisent un nouveau déluge, mais un déluge qui sera, à la différence de celui qui s'est produit du temps de Noé, un déluge de feu inextinguible et de flammes ravageuses, une fournaise :

> *Il ya* […] *les prédictions des Moscovites et de juifs. Celles des sectateurs aleppins et des fanatiques anglais. Celles, toutes récentes, d'un certains jésuite portugais. Et puis celles* […] *des quatre plus grands astrologues de Perse, qui ne s'accordent jamais d'ordinaire et se disputent les faveurs de leur souverain, et qui auraient tous affirmé d'une même voix qu'en cette année des hommes appelleront Dieu par son nom hébraïque, comme l'avait fait Noé, et que des choses se produiront qui ne s'étaient plus produites depuis Noé ».*
> *« Un nouveau déluge inonderait le monde ?* […] *mais cette fois un déluge de feu ! »* (*Ibid*., p. 352).

Pour exprimer l'urgence de la situation, l'auteur a eu recourt donc à un subterfuge ingénieux : il a en effet mêlé les mythèmes propres à deux mythes différents, celui du déluge et celui de l'apocalypse, ce qui donne lieu à un syncrétisme mythique.

Le feu fascine et effraye à la fois, il obsède l'imagination des hommes depuis le début de la création. Il vient du ciel sous forme d'éclairs, de foudres, d'orages, de tonnerres ou de météorites en flammes ; c'est un élément appartenant à l'univers des dieux, il symbolise leur souffle et leur puissance. Dans la mythologie grecque, c'est Prométhée[345] qui dérobe le feu, au creux d'une férule, et l'offre à l'humanité, cela veut dire que le feu est un élément sacré. La colère de Zeus[346] se manifeste souvent par des foudres. Les Perses, dans l'Antiquité, adorent le Dieu du feu, Zoroastre. Dans le Zoroastrisme, le feu est considéré comme un symbole divin, c'est la puissance divine qui sépare le bien et le mal : il est l'âme et le fils du Dieu Ahura Mazda[347].

---

[344] Selon Brunel, l'élément mythique est « Susceptible de modifications, adaptable » (Brunel Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, *op. cit*., p. 79).
[345] Pierre Maréchaux Commelin, *Mythologie grecque et romaine*, *op.cit*., p. 107-111.
[346] Zeus est représenté souvent sous la figure d'un homme majestueux tenant dans sa main droite une foudre ou un tison flamboyant (cf. Pierre Maréchaux Commelin, *Ibid*., p. 30).
[347] Jean-Paul Roux, « Le mazdéisme, la religion des mages », in *Clio*, [en ligne], disponible sur : *www.clio.fr/bibliotheque/**le_mazdeisme**_la_religion_des_mages.asp* (Consulté le 15/12/2016).

De plus, le feu, même s'il n'est pas de la même nature que l'eau, il a les mêmes vertus salvatrices ou plus : il guérit, purifie et régénère. L'eau et le feu sont donc tous les deux des agents de pureté.

Selon Gaston Bachelard, le feu est pur « à sa limite, à la pointe de la flamme, où la couleur fait place à une vibration presque invisible. Alors le feu se dématérialise, se déréalise ; il devient esprit. »[348] Écoutons ce qu'il dit au sujet de son symbolisme purificateur :

« … le feu sépare les matières et anéantit les impuretés matérielles. Autrement dit, ce qui a reçu l'épreuve du feu a gagné en homogénéité, donc en pureté[349] ».

Le feu est un symbole ambivalent. Lorsqu'il est flamboyant comme la foudre, les feus extinguibles de l'enfer, de la géhenne, les grondements du tonnerre ou des canons, les crépitements et les renflements de l'incendie et du volcan, il appartient aux structures héroïques ou schizomorphes[350] de l'imaginaire[351]. Il symbolise à la fois la purification, le changement radical et le baptême et permet la renaissance et la résurrection. Le phénix est un emblème qui incarne le mieux ce symbolisme[352].

Le feu possède aussi un symbolisme cathartique. De nombreuses sociétés l'utilisent dans leurs rituels funéraires[353] et dans les rites d'exorcisme. La crémation et l'incinération supposent qu'à la mort à la vie sensible succède une renaissance spirituelle, une résurrection. À l'impureté succède une propreté irréprochable.

Au temps de Noé, Dieu a purifié la terre de la méchanceté et de la malice des hommes en l'immergeant dans l'eau pendant plusieurs mois. Mais notre monde actuel, étant encore plus dégénéré, ne sera sanctifié que par l'immersion dans le feu. Le feu est un élément sacré comme nous venons de le mentionner, il sanctifie et purifie les âmes, il permet à l'homme

---

[348] Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu,* Paris, Gallimard, 1949 [1992], p. 116.

[349] *Ibid*., p.115.

[350] Alexandre Von Saenger, « La Symbolique du Feu », in *L'Édifice,* numéro : 7042-3[en ligne], disponible sur : www.ledifice.net/7042-3.html (Consulté le 15/07/2014).

[351] Gilbert Durand distingue trois régimes d'image : le régime nocturne, le régime diurne et le régime synthétique. Les structures du régime diurne sont de type schizomorphe (antithèse, séparation, géométrisation, historicité, hétérogénéité, pragmatisme, Helder Godinho, « Gilbert Durand », in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire, op.cit.*, p. 143.

[352] « La Symbolique du feu », in *Rosa mystica* [en ligne], disponible sur : <www.rosamystica.fr/la-symbolique-du-feu/la-symbolique-du-feu,r249197>> (consulté le 15/07/2014).

[353] Alexandre Von Saenger, « La Symbolique du Feu », *op.cit.*

d'accéder à la sacralité des dieux, de se laver de toutes sortes d'impureté et de renaitre neuf et pur.

Le pouvoir purifiant du feu dépasse donc de loin celui de l'eau. Ce passage de la Bible nous montre d'ailleurs que la foi, pour être purifiée et libérée de toute souillure, doit impérativement passer par le feu :

> La Parole de Dieu déclare ceci : « Afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable (qui cependant est éprouvé par le feu), ait pour résultat la louange, la gloire et l'honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra[354].

Au Moyen Âge et à la Renaissance, par exemple, on punissait les sorcières et les hérétiques en les soumettant au bûcher[355]. Les gens pensaient ainsi que les flammes sont bénies, de ce fait elles ont le pouvoir de nettoyer les esprits des pécheurs de la souillure et de les délivrer de l'emprise du diable.

Ce schème de purification par l'eau ou le feu est présent dans *Léon l'Africain* et dans *Le Périple de Baldassare*, comme nous l'avons déjà remarqué. Il est lié aux inquiétudes de l'auteur concernant l'avenir du monde. Il exprime le rêve de ce dernier de voir naître une humanité nouvelle, meilleure, pure et par-dessus tout libérée de ses travers. L'eau, pour lui, est un symbole de résurrection, elle renvoie aux eaux lustrales grâce auxquelles a germé la vie ; et le feu signifie à ses yeux la purification absolue : seul le passage par ces deux éléments, permettra aux hommes de retrouver leur chasteté primordiale et leur souffle divin.

I-4 La quête du salut et de la rédemption

Dans *Le Périple de Baldassare*, les gens ne cèdent pas à la peur, ils refusent d'attendre passivement le déluge de feu qui mettra un terme à toute vie humaine sur terre. Les plus optimistes d'entre eux aspirent même à une issue heureuse de cette épreuve. Ainsi paraît-il, le nom caché, le centième nom de Dieu, celui qui est suggéré mais non pas révélé par le Coran, peut empêcher le cataclysme : c'est lui en effet qui a permis à Noé d'échapper au

[354] Pierre 1 : 2, 6,7.

[355]« Bûcher », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https:/fr.m.wikipedia.org>wiki> Bûcher (Consulté le 19/ 06 / 2015) : « Au Moyen Âge et à la Renaissance, les exécutions sur le bûcher étaient réservées principalement aux personnes condamnées pour hérésie, sorcellerie et sodomie. Les corps des hérétiques étaient souvent offerts au Saint-Esprit. Au sens religieux, le bûcher était conçu comme une « flamme bénie » ayant un aspect purifiant ».

déluge. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il fait l'objet de recherches insistantes de la part de tous les illuministes, y compris les sectateurs de la kabbale :

> […] *dans le Coran, sont mentionnés quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, certains préfèrent dire les « épithètes ». Le Miséricordieux, le Vengeur, le Subtil, l'Apparent, l'Omniscient, l'Arbitre, l'Héritier… Et ce chiffre, confirmé par la Tradition, a toujours induit, chez les esprits curieux, cette interrogation* […] *: n'y aurait-il pas, pour compléter ce nombre, un centième nom, caché ? Des citations du prophète, que certains docteurs de la loi contestent mais que d'autres reconnaissent pour authentiques, affirment qu'il y a bien un nom suprême qu'il suffirait de prononcer pour écarter n'importe quel danger, pour obtenir du Ciel n'importe quelle faveur. Noé le connaissait, dit-on, et c'est ainsi qu'il avait pu se sauver avec les siens lors du Déluge* (*Ibid*., p. 17-18).

Le livre d'Abou Maher el-Mazandarani, intitulé justement *Le Dévoilement du nom caché du Maître des créatures* ou *Le Centième nom* s'est transformé en objet précieux et recherché par tous, même par les rois. Mais nous pouvons imaginer « *aisément l'attrait extraordinaire d'un ouvrage qui prétend livrer un tel secret en ce temps où les hommes redoutent un nouveau Déluge »* (*Ibid*., p. 18).

Dans le récit de Mâalouf, contrairement au temps de Noé où les hommes vivaient dans la débauche, l'insouciance et le mépris des commandements de Dieu, les gens sont très inquiets et très attentifs aux signes. Ils attendent le déluge de feu dans la crainte et le recueillement :

> *… en Moscovie bien des gens sont persuadé que ce jour de la Saint-Siméon, qui marque pour eux l'année nouvelle, sera le dernier. Et que le monde va être détruit par un déluge de feu* (*Ibid*., p. 425).

Baldassare qui était au départ totalement indifférent aux rumeurs qui circulent concernant la catastrophe diluvienne et la fin du monde, est devenu obsédé par ces deux sujets. Il pense sérieusement *« aux paroles des astrologues persans »*, au nom caché et au nom hébraïque de Dieu. Il se demande si « *Que devrait-il se passer lorsque, à la demande de Sabbataï, des milliers d'hommes à travers le monde se mettront à articuler à voix haute le nom ineffable ? Le Ciel n'en sera-t-il pas courroucé, au point d'anéantir la terre et ceux qui l'ont peuplée ?* (*Ibid*., p. 353)

Par cette interrogation oratoire, le narrateur veut nous responsabiliser et nous pousser à nous interroger à notre tour sur le sort de l'humanité si Dieu manifeste sa colère et notre monde perd son équilibre.

Le bouquiniste sent qu'il est investi d'un devoir capital, il pense qu'il est comme Noé, élu par Dieu pour sauver l'humanité de l'apocalypse et du déluge annoncés par les Ecritures Saintes. Il estime la valeur de cette faveur exceptionnelle, mais il est conscient aussi de la difficulté de sa mission :

> *Je ne suis pas un être saint, je n'ai pas plus de mérite qu'un autre, et si j'étais assis à la place du Très-Haut, ce n'est certainement pas à un individu comme moi que j'aurais révélé le secret le plus précieux ! Moi, Baldassare Embriaco, négociant en curiosités, tout juste honnête mais sans grande piété, sans sainteté aucune, sans souffrances ni sacrifices à faire valoir ni pauvreté, pourquoi diable aurais-je le privilège d'être choisi par Dieu comme dépositaire de Son nom suprême ? Pourquoi me prendrait-Il ainsi dans son intimité à l'instar de Noé, Abraham, de Moïse ou Job? Il me faudrait beaucoup d'orgueil, et beaucoup d'aveuglement, pour m'imaginer un seul instant que Dieu pourrait voir en moi un être d'exception.* (*Ibid*., p. 403)

L'esprit de Baldassare est tourmentée par l'inquiétude, la culpabilité et le désespoir, parce qu'il sait que s'il échoue dans sa tâche, c'est l'humanité tout entière qui disparaitra de la surface de la Terre :

La mort. Ma mort. Quelle importance peut-elle avoir, et quelle importance les livres, quelle importance la renommée, si le monde entier va s'embraser demain comme Londres ? (*Ibid*., p. 436).

Ces paroles prouvent que l'auteur se sent profondément responsable, comme son personnage. En tant qu'écrivain, il a le devoir d'alarmer ses contemporains, de les sensibiliser sur les dangers qui menacent leur planète.

Le mythe du déluge, tel que nous l'avons mentionné au début de cette étude, est un mythe qui réapparaît souvent lors des grands moments de crises, quand une communauté ou un peuple est menacé par une grande catastrophe comme la famine, la guerre, la conquête ou autres. Il cristallise l'angoisse et la peur d'affronter un avenir incertain. Ainsi, dans *Léon l'Africain*, lorsque Grenade est prise par les Castillans, Sarah la Bariolée rend visite à Salma et lui apporte un petit livre mystique écrit par le rabbin Ishak Ben Yahouda, qui prédit un déluge de feu et de sang :

> *C'est un traité écrit par un homme très sage de notre communauté, rabbi Ishak Ben Yahouda. Il dit qu'un déluge va s'abattre sur nous, un déluge de sang et de feu, un châtiment auquel vont succomber tous ceux qui ont abandonné la vie de nature pour la corruption de la ville. (Ibid*., p. 59)

La lâcheté du nouveau sultan Boabdil expose la ville de Grenade à l'avidité et à la cruauté des soldats de Ferdinand, qui veulent la piller et la saccager. Le Déluge, quoiqu'il soit très effrayant, est maintenant souhaité par les Grenadins, afin qu'il les délivre de ce nouveau danger qui les guette. Car le déluge détruit, il est vrai, mais il accorde toujours aux bons, aux pieux une chance de recommencent :

> […] *Grenade entière s'interrogeait sur son sort, le maître de la ville ne songeait qu'à se dérober au combat. Il envoyait au roi Ferdinand message sur message, où il n'était plus question de la date de la reddition, l'assiégeant parlant en semaines et l'assiégé en mois, espérant peut-être que la main du Très-Haut brouillerait entre-temps les frêles arrangements des hommes par décrets subit, un déluge, un cataclysme ou une peste qui décimerait les grands d'Espagne.* (*Ibid*., p. 49)

Par le Déluge, Dieu veut refaire terre et permettre le triomphe du bien et la destruction complète du mal. L'histoire de Noé et du déluge possède à ce titre une dimension rédemptrice. L'humanité disparaît dans le naufrage puis renaît plus pure, plus juste, débarrassée de ses péchés, à travers Noé et ses compagnons.

Pour Mâalouf, l'humanité d'aujourd'hui doit subir la même épreuve pour se réveiller de sa torpeur étourdissante, et prendre conscience de sa responsabilité. La menace de l'anéantissement du monde est selon lui, le seul moyen pour secouer les consciences de ses contemporains et de les pousser à agir.

Le mythe du déluge véhicule une touche d'espoir, car après l'inondation diluvienne, c'est la renaissance, le renouveau. Après la décrue complète, Dieu a ordonné à Noé de sortir de l'arche avec sa famille et les couples d'animaux afin de repeupler la terre à nouveau. Donc, après le déluge de feu, le monde sera consumé certes, mais il renaitra de ses cendres comme un phénix.

Dans toutes ses œuvres romanesques, Mâalouf inscrit en filigrane sa philosophie, ses idées politiques et sociologiques. Dans *Le Périple de Baldassare*, il veut lancer un cri d'alarme, un avertissement à l'humanité entière pour l'exhorter à sauver le monde qui se

dirige vers un cataclysme éminent. Ainsi pour lui, notre planète souffre de dérèglement généralisé, sa structure est vieillotte, elle commence à s'user, à se délabrer. Rien ne va, les symptômes de la décadence apparaissent partout, de façon flagrante : dans les rapports interhumains, en religion, en économie et en politique, etc.

L'auteur nous invite à s'inspirer de Noé et à suivre son modèle, car grâce à son comportement exemplaire vis-à-vis de Dieu et des hommes de son temps, ce prodigieux élu a obtenu la faveur d'être épargné du déluge avec les siens. Les hommes de notre temps doivent agir comme lui s'ils veulent éviter les catastrophes qui menacent leur univers.

Mais l'auteur, désabusé, constate que l'homme est finalement incorrigible, nulle menace, nulle catastrophe ne parviendront à changer sa nature et à venir à bout de ses vices. Il demeurera toujours fidèle à lui-même jusqu'à la fin des temps :

> […] *le ciel n'est pas éteint, les villes ne sont pas détruites, ni Gênes, ni Londres, ni Moscou, Ni Naples. Nous devrons vivre encore jour après jour au ras du sol avec nos misères d'hommes. Avec la peste et les vertiges, avec la guerre et les naufrages, avec nos amours, avec nos blessures. Nul cataclysme divin, nul auguste déluge ne viendra noyer frayeurs et trahisons* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op. cit.*, p. 505).

Dans ce passage, c'est lui qui lance, à travers la voix de Baldassare, un cri de désespoir, une plainte, un reproche. Il est navré de voir que les hommes ne changent pas en dépit des avertissements incessants et des catastrophes.

Le mythe du déluge, comme le mythe de l'apocalypse, n'est pas un mythe totalement pessimiste puisque le but de Dieu n'est pas d'anéantir complètement et définitivement la terre, mais de la purifier et de refaire la création.

Ce mythe religieux est utilisé dans les temps de détresse, c'est-à-dire lorsque des problèmes énormes menacent l'avenir de l'humanité. Mâalouf l'utilise dans ses œuvres afin de nous alarmer, afin de nous pousser à réagir, car pour lui, le temps presse, mais rien n'est encore perdu. Il pense, comme Jean-Paul Sartre, que nous sommes dotés d'une responsabilité historique : nous devons agir car nous sommes responsables.

Dans *Léon l'Africain*, il s'adresse particulièrement aux gens qui gouvernent notre planète, il les interpelle, il désire éveiller leurs consciences ; l'avenir de l'humanité dépend d'eux, de leurs actions et décisions. Ils doivent en effet participer efficacement dans la

résolution des grands conflits mondiaux qui peuvent entrainer le monde à la dérive. Ils doivent agir avant qu'il ne soit trop tard, car le compte à rebours a commencé, et le temps humain, comme le souligne Mircea Eliade est un temps historique, c'est-à-dire que contrairement au temps des mythes et des dieux, il est irréversible[356].

[356] Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane*, *op.cit*., p. 64.

Chapitre II : L'Ulysse mâaloufien : du voyage à l'errance

Le plus grand voyageur est celui qui a su faire une fois le tour de lui-même. (Confucius)

Mâalouf s'est référé, comme nous l'avons déjà dit, à de nombreux mythes grecs, mais celui qui attire particulièrement notre attention, c'est surtout le mythe d'Ulysse. Ce dernier quoi qu'il s'exprime de manière implicite, obsède les textes de notre corpus. Dans ce chapitre, nous analyserons les allusions et les indices à travers lesquels il se manifeste, et qui sont d'ailleurs très nombreux. Nous allons voir que les errances et les voyages des personnages ne sont en fait que des parcours menant vers la reconquête de soi et la construction d'une harmonie identitaire.

Nous tenterons d'analyser par la suite le motif de la quête et celui du voyage dans les quatre romans qui font l'objet de notre étude. Nous essayerons ainsi de démontrer que les voyages effectués par les différents personnages de Mâalouf sont tous des voyages initiatiques conduisant à la découverte des mystères de la vie et à la connaissance de soi.

II- 1- Le mythe d'Ulysse

Ulysse[357] est le fils de Laërte, le roi d'Ithaque. Ses aventures, en particulier celles qu'il a vécues lors de son retour dans sa patrie, à la fin de la guerre de Troie, constituent le sujet principal de *l'Odyssée* d'Homère.[358] Son voyage est le plus long des voyages. Il a traversé le pays des Lotophages, celui des Cyclopes et des Lestrygons ; il a reçu l'hospitalité d'Éole, et a été retenu par la magicienne Circé sur son île. Il est descendu dans l'Hadès pour consulter les ombres des défunts. Grâce à sa ruse et à son intelligence, il a résisté à la voix enchanteresse des Sirènes et affronté les monstres marins Charybdes et Sylla. Après un périple fabuleux, il rentre en Ithaque pour retrouver les siens qui l'attendent depuis longtemps et reconquérir son royaume.

[357] Commelin Pierre Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine*, *op.cit.*, P. 306-308.
[358]Christophe Carlier, Nathalie Griton–Rotteram, *Des Mythes aux mythologies*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et études », 1994, p. 46-49.

Ulysse est un personnage archétypique venu des textes fondateurs de la littérature occidentale. Son mythe jouit d'un statut privilégié en littérature. Il est l'un des mythes les plus sollicités par les écrivains de tous les temps, ce qui fait dire à Denis Kohler, dans son article « Ulysse » paru dans *Le Dictionnaire des mythes littéraires :*

> Doté d'une plasticité remarquable et qui tient à cette intelligence qu'il incarne, Ulysse est un être de tensions résolues, de contradictions surmontées, mais l'effort, toujours perceptible, lui confère une inoubliable chaleur humaine, qu'on le rencontre chez Dante, Shakespeare, Joyce ou Kazantzakis[359]

II- 2- Le mythe d'Ulysse dans *Le Périple de Baldassare, Les jardins de Lumière, Léon l'Africain et Samarcande*

Le Périple de Baldassare est une œuvre passionnante. En la lisant, nous nous sommes rendu compte qu'elle véhicule une infinité de réminiscences mythiques provenant de *L'Odyssée* d'Homère. Pour cette raison, il nous semble que Mâalouf s'est souvenu de ce grand chef-d'œuvre antique en écrivant son texte.

Dans les lignes suivantes, en effet, le narrateur-personnage Baldassare nous indique que son voyage de Gibelet à Gênes n'est qu'un détour. Son périple ressemble donc à celui d'Ulysse qui, pour aller de Troie à Ithaque, a fait le tour de toute la Méditerranée :

> *Sur les traces de ce livre, j'ai parcouru le monde par mer et par terre, mais au sortir de l'année 1666, si je faisais le bilan de mes pérégrinations, je n'ai fait qu'aller de Gibelet à Gênes par un détour* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op. cit.*, p. 506).

Au cours de son voyage, Baldassare a rencontré de nombreux écueils et a traversé une infinité d'épreuves. D'ailleurs vers la fin de son aventure, il écrit ceci : « *Si j'entre dans ces détails, qui ne devrait pas avoir leur place dans ce journal, c'est parce qu'il me faut raconter l'épilogue de ce pénible voyage* […] (*Ibid.*, p. 471).

Il a traversé des épreuves insurmontables et a connu la peur, le danger, la trahison et la désillusion. Maintes fois, il a échappé de justesse à la mort, et c'est pour cela qu'il nous paraît comme un nouvel Ulysse. Mais si les dieux ont infligé à ce héros mythique un pénible voyage

[359]Denis Kohler, « Ulysse », in *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, *op. cit.*, pp. 1401-1431, p. 1402.

afin de lui faire expier ses multiples péchés et le punir pour son hybris, Baldassare a vécu le même sort pour accéder à la sacralité et mériter de découvrir le nom caché de Dieu :

> […] *il aura fallu que je suive ce livre de Gibelet jusqu'à Constantinople, puis de Gênes jusqu'à Londres, jusqu'à cette taverne, jusqu'à ce curieux aumônier, pour m'atteler enfin à la tâche la plus nécessaire. J'ai presque l'impression que tout ce que j'ai vécu depuis un an n'était qu'un prélude, une série d'épreuves que le Créateur a voulu me faire traverser avant que je sois digne de connaître Son nom intime* (*Ibid*., p.396).

Ce sont sans doute ces innombrables difficultés qui rapprochent son périple du voyage légendaire d'Ulysse, car comme l'explique Mircea Eliade, dans *Images et symboles* : « Les souffrances et les « épreuves » traversées par Ulysse sont fabuleuses et cependant n'importe quel retour au foyer « vaut » le retour d'Ulysse à l'Ithaque.»[360]

Dans le passage suivant, Baldassare cite le détroit de Gibraltar et les Colonnes d'Hercule, il fait allusion au célèbre épisode de *La Divine comédie* de Dante (début du XIV^{e} siècle), *L'Enfer*. Dans cet épisode, en effet, le poète italien propose une suite de *l'Odyssée* d'Homère et de l'histoire d'Ulysse : ainsi, après son retour à Ithaque, celui-ci entreprend un dernier voyage pour explorer le bassin méditerranéen à son aise. Il parvient jusqu'au détroit de Gibraltar et aux Colonnes d'Hercule, mais sa curiosité excessive irrite les dieux, il meurt donc par un naufrage pour avoir tenté de découvrir les parties du monde interdites aux hommes :

« *Nous avons jeté l'ancre au port de Tanger, qui se trouve au-delà de Gibraltar et des Colonnes d'Hercules […] »* (*Ibid*., P.360).

À Chio, le héros découvre un paysage magnifique invitant au rêve et à la nonchalance, mais comme Ulysse, qui est impatient de retrouver sa Pénélope et son Ithaque natal après plusieurs années d'absence, celui-ci refuse de céder à la tentation, il est impatient de retrouver le livre qu'il recherche. Ce sont donc aussi l'urgence de sa quête et l'ardent désir qui l'anime qui rapprochent son voyage de celui d'Ulysse :

> *S'approcher en bateau de Chio, voir se dessiner peu à peu la ligne de côte, les montagnes à l'arrière et au voisinage de mer les innombrables moulins, cela devrait alléger le cœur du voyageur comme une lente récompense. L'île se fait désirer comme une terre promise, antichambre*

[360]Mircea Eliade, *Images et symboles*, », Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1952 (Renouvelé en 1980), p. 70.

> *du Ciel. Mais le voyageur forcé que je suis n'attend que le moment d'en repartir* (*Ibid*., p. 260).

Dans ce paragraphe qui va suivre également, l'allusion au mythe d'Ulysse est flagrante puisqu'il est question de chant séducteur de sirènes[361]. En effet, le mystérieux livre perdu d'El Mazandarani est comparé par le narrateur-personnage à une de ces créatures légendaires des mers et des océans, qui ensorcellent les passagers des bateaux grecs, par leur chant clair et envoûtant au point de les pousser à perdre la raison et à mourir. Il faut dire qu'il possède les mêmes charmes vue que sa fascination opère même sur les hommes de religions :

> *Si le livre du Centième Nom n'a pas disparu, ne devrais-je pas me relancer à sa poursuite ? Ce livre est une sirène, ceux qui ont entendu son chant ne peuvent plus l'oublier. Moi, j'ai fait plus qu'entendre son chant, j'ai tenu la sirène dans mes bras, je l'ai caressée, je l'ai possédée un court moment avant qu'elle ne m'échappe pour aller vers le large. Elle a plongé et je l'ai crue engloutie à jamais, mais une sirène ne se noie pas en mer. À peine avais-je commencé à l'oublier, la voilà qui surgit tout près de moi, pour me faire signe, pour me rappeler à mes devoirs de soupirant ensorcelé* (*Ibid*., p.224-225).

La métaphore de la sirène utilisée ici par le héros exprime parfaitement l'étrangeté du *Centième Nom* et l'impressionnante fascination qu'il exerce sur les gens, il est comme les sirènes de *L'Odyssée* qui ont enchanté certains argonautes et les ont attirés vers les fonds de la mer.

Il existe encore une autre allusion au mythe du grand voyageur homérique dans le texte. Le bateau du capitaine Dominico sur lequel a embarqué Baldassare pour se rendre à Chio afin de récupérer Marta, s'appelle Charybdos. C'est en fait le nom de l'un des deux monstres marins, Charybde et scylla, qui ont attaqué l'équipage d'Ulysse :

> *Son bateau — un brigantin — s'appelle Charybdos. S'il avait jeté l'ancre à Katarraktis, dont la crique n'est guère fréquentée que par les barques des pêcheurs, c'est qu'il se livre à une contrebande des plus lucratives. Je compris trop vite qu'il s'agissait du mastic, qui n'est produit qu'à Chio […]* (*Ibid*., p.288).

[361]*Odyssée*, XII, 39-46, trad. Philippe Jaccottet :
« D'abord tu croiseras les Sirènes qui ensorcellent tous les hommes, quiconque arrive en leurs parages. L'imprudent qui s'approche et prête l'oreille à la voix de ces Sirènes, son épouse et ses enfants ne pourront l'entourer ni fêter son retour chez lui. Car les Sirènes l'ensorcellent d'un chant clair, assises dans un pré, et l'on voit s'entasser près d'elles les os des corps décomposés dont les chairs se réduisent. »

Dans cet autre passage, c'est le nom de Charybde qui est complètement évoqué. Regardons donc :

> *Nous venons de passer le détroit de Messine en évitant ce gouffre bouillonnant qu'on appelle Charybde. Domenico a donné ce nom à son bateau pour conjurer ses frayeurs, mais il prend tout de même le soin de ne jamais s'en approcher* (*Ibid*., p.487).

Le Charybdos effectue, durant la nuit, une traversée très dangereuse, pour acheter du mastic dont le trafic est strictement interdit par les autorités ottomanes, et peut même valoir aux imprudents qui le pratiquent la peine de mort.

Le mythe d'Ulysse, comme nous l'avons souligné au départ, traverse de bout en bout l'œuvre romanesque de Mâalouf. Il est présent aussi dans *Les Jardins de Lumière*, et dans ce roman également, il se manifeste de façon implicite.

En effet, la vie de Mani lui-même n'est qu'un long et pénible voyage, qui commence lorsqu'il a été arraché au giron maternel à l'âge de quatre ans et s'achève tristement lors de sa condamnation aux fers, par le nouveau roi sassanide Vahram et son mage Kirdir.

Son premier voyage, le Messager l'a effectué pour quitter définitivement la palmeraie des Vêtements-Blancs et se rendre à la ville de Ctésiphon afin de répandre sa foi. C'est un voyage ardu, prolongé de plusieurs jours à cause de la montée surprenante des eaux du fleuve indomptable, le Tigre :

> *Parti à pied, la tête enveloppée d'un foulard protecteur, il aurait dû atteindre la ville en quatre ou cinq jours. Mais une crue du Tigre était survenue, brisant les digues, inondant les routes, et le voyage s'était prolongé* (*Ibid*., p.106).

Ces lignes nous rappellent les naufrages dont sont victimes Ulysse et ses compagnons lors de leur retour au bercail. Leur voyage qui n'aurait dû prendre que quelques jours a duré ainsi des années, à cause de la colère des dieux, qui se sont vengé d'eux en leur envoyant les tempêtes et en semant sur leur route une infinité d'embûches.

Malchos, qui devait au commencement accompagner son ami pour un bout de chemin seulement, s'est retrouvé à la fin embarqué dans aventure interminable, un très long périple de plusieurs années, laissant derrière lui sa femme, ses enfants, ainsi que son commerce. Et Chloé seule, attend son retour, comme jadis Pénélope attendait le retour de son Ulysse :

« Un bout de chemin, avait dit sa femme ? Des années plus tard, Malchos en serait encore à se demander comment il avait pu s'embarquer avec autant de légèreté dans cette aventure » (*Ibid*., p.129).

Ce petit paragraphe nous montre un Mani très ressemblant à Ulysse égaré dans les méandres de la mer Méditerranée, allant d'une île à une autre sans savoir quand son errance prendra fin, vivant au jour le jour, au gré des divinités de l'Olympe. Le voyage manichéen n'est pas, non plus, tracé à l'avance. Le Messager et ses disciples se déplacent selon les caprices et les décisions du « Jumeau » :

« Mani ne semblait pas connaître le but de son voyage. Chaque matin, il frayait sa route, ne se laissant jamais s'étendre deux nuits sur la même natte. Ses compagnons suivaient » (*Ibid*., p.129).

Dans le paragraphe suivant, nous retrouvons la même allusion aux sirènes que dans *Le Périple de Baldassare*. Deb est représentée par le narrateur comme une sirène, un lieu qui fascine, une ville pleine de mystère qui attire les marins par son charme et ses invitations insistantes :

> *Les contemporains de Mani ne pouvaient ignorer Deb. Surtout les plus aventureux. À leurs oreilles ce nom résonnait comme un appel étouffé, il faisait naître en eux l'envie de partir. On connaissait alors le monde par ses murmures, on le parcourait à tâtons, les planisphères étaient si embrouillés, au souffle de récits fantastiques les îles se gonflaient en continents, les bras de mer en océans dont surgissaient des monstres que les géographes dessinaient ; sur la montagne qui surplombe Deb, un scribe méticuleux avait tracé comme s'il indiquait la source d'un fleuve : « En ce lieu auraient pris naissance les scorpions »* (*Ibid*., p.145-146).

Ce rapprochement devient évident grâce aux termes « *oreilles* », « *résonnait*», « *appel étouffé* » et « *murmures* », qui se rapportent tous au champ lexical de l'ouïe, et puisque ces derniers sont accompagnés du mot « *envie* », ils nous font penser aux chants envoutants et irrésistibles des sirènes.

Ainsi, les marins sont amoureux de Deb, et comme ensorcelés, ils ne résistent pas à ses appels, ils partent même en sachant que leur retour n'est nullement garanti : « *L'aventure se vivait ainsi*, dit le narrateur. *On se disait adieu, on s'en allait. Sans date ni assurance de retour*» (*Ibid*., p.146).

L'allusion au mythe d'Ulysse devient encore plus claire dans le paragraphe ci-dessous dans lequel le narrateur évoque littéralement les cyclopes. Lisons-le :

> *À chaque étape du voyage on s'attendait à croiser la peste, les fauves, la disette, la guerre, les pillards, et aussi les cyclopes, les dragons et toutes sortes de sortilèges, mais on ne renonçait pas pour autant* (*Ibid*., p.146).

Dans *L'Odyssée*, les cyclopes [362] sont décrits comme étant d'énormes monstres anthropophages vivant dans les grottes des montagnes. Ainsi, après avoir quitté les lotophages, Ulysse et une douzaine de ses compagnons vont sur l'île des cyclopes, et s'aventurent dans une large grotte où ils trouvent une nourriture abondante ; ils se servent et festoient, car ils ignorent qu'ils sont dans l'antre de Polyphème, le fils de Poséidon et de la nymphe Thoosa.

Le cyclope dévore quelques-uns et enferme tous les autres en bloquant l'entrée de sa grotte à l'aide d'une grosse pierre. Pour pouvoir s'échapper avec ses camarades, Ulysse lui sert abondamment de vin frais dans le but de l'endormir, ensuite il lui crève son unique œil en se servant d'un pieu brûlé au feu. À partir de ce sacrilège, Poséidon s'acharne sur Ulysse et son équipage et déchaîne sur eux une série de terribles tempêtes afin de les empêcher de rentrer chez eux.

À côté des cyclopes, le texte fait allusion encore une fois aux deux monstres Charybde et scylla, qui ont attaqué l'équipage d'Ulysse lors de son retour de l'île de Circé. Cependant, dans *Les Jardins de Lumière,* ce ne sont pas ces deux créatures affreuses qui attaquent le bateau sur lequel sont embarqué Mani, son père et son ami, pour aller à Deb, mais de grosses baleines :

---

[362] « *L'Odyssée*, Chant IX », in *Kulturica*, Traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1835), En ligne, disponible sur : *kulturica.com/k/litterature/**odyssee-chant-9/*** (Consulté le 10/07/2015) :
« Loin de ces lieux nous recommençons à naviguer, le cœur navré de douleur. Nous arrivâmes ensuite dans le pays des violents Cyclopes, qui vivent sans lois, et qui, se confiant aux dieux immortels, ne sèment aucune plante de leurs mains et ne labourent pas ; mais là toutes choses poussent sans être semées ni cultivées : la pluie de Zeus fait croître pour eux l'orge, le froment, et les vignes, qui, chargées de grappes, donnent un vin délicieux. Ils n'ont point d'assemblées, ni pour tenir le conseil ni pour rendre la justice ; mais ils vivent sur les sommets des montagnes, dans des grottes profondes ; chacun d'eux gouverne ses enfants et son épouse, ne prenant aucun soin les uns des autres. »

« Pour les compagnons de Mani, la traversée n'était que frayeurs. À peine dépassé le détroit qui porte le divin nom d'Hormouz, un hurlement secoue la sieste des voyageurs…. » (*Ibid.*, p.139)

Le voyage de Mani en Inde, pour prêcher sa religion, est donc très éprouvant, comme celui du héros de *L'Odyssée*. Il est semé de périls et d'embûches. Ainsi, aussitôt sorti d'un danger, il se trouve déjà confronté à un autre, plus terrifiant encore : sirènes, cyclopes, tempêtes, naufrages, etc.

Dans *Samarcande,* nous retrouvons certains passages qui nous font penser au désir d'Ulysse de retrouver sa patrie, et qui évoquent la nostalgie de la terre natale appelée par Mircea Eliade « l'expérience religieuse de l'autochtonie ». Selon cet historien des religions, c'est cette dernière qui motive et sous-tend chaque désir de rentrer chez soi et de regagner son lieu de naissance. Ainsi, «on se sent être, des gens du lieu, et c'est là un sentiment de structure cosmique qui dépasse de beaucoup la solidarité familiale et ancestrale.»[363]

Omar Khayyam a passé toute sa jeunesse à Samarcande où il est choyé et protégé par le grand vizir Nizam El Molk. Cependant, après la mort de celui-ci, il a commencé une vie d'errance et d'ennuis avec son nouveau serviteur et disciple Vartan, un officier de la Nizamia. Mais, ce dernier décède à son tour assassiné par les hommes d'Hassan Sabah, qui l'ont égorgé afin de s'emparer du manuscrit des *Robayyat*. Le poète, seul, désabusé refuse de suivre son manuscrit à Alamout, et décide de rentrer à Nichapour, sa ville natale pour continuer paisiblement le restant de ses jours et s'y être enterré après la mort :

> *Il quitte bientôt Merv. Non pour Alamout— pas une fois il n'envisagera de s'y rendre !— mais pour sa ville natale. « Il est temps que je mette fin à mon errance. Nichapour a été ma première escale dans la vie, n'est-ce pas dans l'ordre des choses qu'elle soit également la dernière ? » C'est là qu'il va vivre désormais, entouré de quelques proches, une sœur cadette, un beau-frère attentionné, des neveux, une nièce surtout, qui aura le meilleur de sa tendresse automnale.* (Mâalouf Amin, *Samarcande, op.cit.*, p.185)

Ensuite, plus loin dans le récit, le narrateur-personnage O. Benjamin Lesage épuisé par plusieurs mois d'errance et de pérégrinations, dans de nombreux pays d'Orient à la recherche

[363]Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane, op.cit.*, p. 122.

du manuscrit insaisissable de Khayyam, ressent lui aussi un immense désir de partir, de rentrer dans sa maison d'Annapolis afin de se reposer :

> *Après Samarcande, où aller ? Pour moi c'était l'extrême bout de l'Orient, le lieu de tous les émerveillements et d'une insondable nostalgie. Au moment de quitter la ville, je décidai donc de revenir chez moi ; mon souhait était de retrouver Annapolis, d'y passer quelques années sédentaires pour me reposer de mes voyages.* (*Ibid*., p.338)

Comme Ulysse donc, il brûle d'impatience de regagner sa maison familiale, car c'est chez lui seulement qu'il peut trouver le calme et le repos.

Le mythe d'Ulysse apparaît encore dans *Léon l'Africain*, mais cette fois, il se manifeste avec des réminiscences et des indices parfois ténus, mais qui sont cependant très suggestifs et font, quand même, écho au récit originel conté dans *L'Odyssée* d'Homère.

Dans ce passage, que nous avons déjà cité plus haut, par exemple, nous le reconnaissons grâce au mot « *naufrages* » qui suggère que Léon l'Africain, comme le héros d'Homère[364], a beaucoup voyagé en mer durant sa vie, en particulier à travers la mer Méditerranée :

> *Blancs minarets de Gammarth, nobles-débris de Carthage, c'est à leur ombre que me guette l'oubli, c'est vers eux que dérive ma vie après tant de naufrages. Le sac de Rome après le châtiment du Caire, le feu de Tombouctou après la chute de Grenade…* (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain, op.cit*., p.365)

Comme Ulysse dont le voyage du retour à Ithaque a pris une vingtaine d'années, Léon l'Africain a consacré plus de la moitié de sa vie aux voyages. Il est allé de Grenade à Fès, puis du Caire à Rome. De chacun de ces pays, il garde un souvenir particulier enrichissant en même temps sa mémoire et son identité :

> *Mais n'est-ce pas un peu ce que je fais : qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au Créancier suprême ? il m'a prêté quarante années, que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence.* (*Ibid*., p. 12)

[364] *Odyssée*, I, 1-4, trad. Philippe Jaccottet :
« Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif : celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra, voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages, souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme sur la mer ».

Et puis, lors de son enlèvement par les corsaires ciliciens, il est loin d'imaginer que cet événement sinistre va lui permettre de vivre la plus fabuleuse des aventures : à Rome, il va devenir en effet un célèbre géographe et donc un des érudits de la Renaissance. Son voyage sera extraordinaire, comme celui du héros de *L'Odyssée*.

Dans ce roman aussi, nous retrouvons le désir de retrouver les siens et de s'arrêter après une longue errance et un voyage de longue haleine. Ainsi, Hassan, vieilli et affaibli par ses expériences, n'émet plus qu'un seul vœu : celui de se réunir enfin avec sa famille dans un coin tranquille du Maghreb, pour continuer le reste de sa vie jusqu'au dernier voyage :

> *Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple. Quarante ans d'aventure ont alourdi mon pas et mon souffle. Je n'ai plus d'autre désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir. Vers ce Lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur.* (*Ibid*.)

Le passage suivant nous décrit le séjour du héros dans le village paisible de la gouvernante Khadra. Il nous fait penser à l'escale faite par Ulysse et ses compagnons sur l'île de Circé[365], une magicienne qui transforme les hommes en pourceaux. Cette dernière a ensorcelé Ulysse à l'aide d'un élixir magique, et l'a retenu chez elle pendant un an retardant ainsi son retour chez les siens. La belle circassienne Nour a, elle aussi, envoûté Hassan et l'a gardé auprès d'elle pendant plusieurs mois. Ce dernier a vécu avec elle la plus ardente des passions, mais au bout de quelque temps il a choisi de partir, car il ne peut ignorer les appels insistants de l'horizon qui lui réserve une infinité d'aventures et de surprises :

> *Là, des mois de bonheur simple et inespéré s'écoulèrent. Trop petit et trop pauvre pour attirer les convoitises, le village de la gouvernante vivait en marge des guerres et des bouleversements. Mais cette existence tranquille et monotone ne pouvait être pour moi que celle d'une oasis ombragée entre deux longues étapes. Les bruits du lointain m'appelaient, il était écrit que je ne resterais pas sourd à leurs tentations.* (*Ibid*., p. 281)

[365]*Odyssée*, X, 233-240, trad. Philippe Jaccottet :
« Elle [Circé] les conduisit vers les sièges et les fauteuils, puis leur mêla du miel, de la farine et du fromage dans du vin de Pramnos, ajoutant ensuite au mélange un philtre qui devait leur faire oublier la patrie. Elle avança la coupe, qu'ils vidèrent ; peu après, sur un coup de baguette, ils étaient bouclés dans les tects. Des cochons, ils avaient les groins, les grognements, les soies, tout enfin, sauf l'esprit, qui resta esprit de mortel. »

Le périple de Léon l'Africain est très long, est semblable à celui d'Ulysse. Il s'achève par son retour à la rive sud de la Méditerranée, qui a vu partir ses ancêtres, les musulmans du Maghreb, vers l'Europe au VIII^{e} siècle, pour conquérir la péninsule ibérique.

Pour finir ce parcours, nous pouvons dire que la présence du mythe d'Ulysse dans *Le Périple de Baldassare*, *Les Jardins de Lumières*, *Samarcande* et *Léon l'Africain* est un indice de la quête identitaire de l'auteur. Ce dernier se sent à la fois Libanais et Français, fils d'Orient et fils d'Occident. Le désir inconscient de revoir le pays natal marque son écriture.

II- 3- Le voyage et la quête identitaire

« Le voyage fait l'homme », répète Montaigne, dans ses célèbres *Essais*. Il façonne l'esprit et forge le caractère de l'individu en lui permettant de dépasser son univers quotidien auquel il s'est habitué et de découvrir de nouveaux horizons, d'autres peuples, d'autres mœurs. Il donne à l'homme la possibilité de transcender sa culture natale ou maternelle pour s'ouvrir à d'autres cultures.

Les raisons qui peuvent nous pousser à voyager sont extrêmement variées : pour faire du commerce, fuir la guerre ou ce qui nous désenchante dans notre vie, ou tout simplement pour aller à la découverte des régions du monde qui nous sont inconnues. Montaigne, par exemple, souffrait de la gravelle, il voyageait pour se soigner. Il a séjourné en Allemagne, en Suisse et en Italie. En plus de son *Journal de voyage*, il a consacré un cahier pour noter les us et coutumes des pays visités. Il aime joindre l'utile à l'agréable, car il voyage, certes pour trouver un soulagement à ses douleurs, mais ne laisse pas non plus filer les précieux moments de découverte et d'apprentissage : « Faire des voyages me semble un exercice profitable. L'esprit y a une activité continuelle pour remarquer les choses inconnues et nouvelles, et je ne connais pas de meilleure école pour former la vie que de mettre sans cesse devant nos yeux la diversité de tant d'autres vies, opinions et usages. »[366]

Les voyages sont nécessaires à la formation spirituelle, à la connaissance et à l'initiation. En Europe, de la Renaissance jusqu'au siècle des Lumières, les jeunes gens des familles aristocratiques ne peuvent faire leur entrée dans le Monde, qu'après avoir effectué, le Grand Tour[367], qui consiste en un voyage à travers les plus grandes villes européennes.

[366] Michel de Montaigne, *Les Essais*, III, p. 9.
[367] Jean Boutier, « Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI^{e} XVIII^{e} siècles) », in *Le voyage à l'époque moderne*, n° 27, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 7-21, 2004,

Pour les écrivains du XVIII[e][368], le voyage est important, il est perçu comme un moyen de formation et d'initiation à la création littéraire. À l'exception de Diderot qui a effectué son premier voyage à l'étranger à un âge très tardif[369], tous les écrivains célèbres de ce siècle : Montesquieu, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre, ont tous voyagé avant de composer leurs œuvres majeures, car pour eux le voyage développe l'esprit critique et apprend la tolérance : c'est en voyageant qu'on découvre l'homme et les valeurs humaines ; on découvre d'autres façons de vivre et de penser[370].

Dans les romans de notre corpus, les héros, comme Ulysse, entreprennent des voyages qui sont des véritables quêtes initiatiques : Léon l'Africain voyage de patrie en patrie afin de se construire une identité, Mani est allé jusqu'en Inde pour propager sa religion de la lumière et de la beauté, Benjamin O. Lesage a parcouru tout l'Orient en quête du manuscrit de Omar Khayyam, et Baldassare traverse la moitié du monde à la recherche d'un livre magique égaré par sa faute.

Soumaya Neggaz[371] dans sa thèse que nous avons citée plus haut, a réalisé une étude thématique de *Léon l'Africain*, de *Samarcande* et du *Rocher de Tanios* en se référant aux travaux de Georges Poulet, Jean-Pierre Richard, Gaston Bachelard et Carl-Gustav Jung. Elle s'est intéressée au sujet du voyage initiatique chez les héros de chacun de ces romans. Elle a retracé de façon détaillée le périple de Léon l'Africain, d'Omar Khayyam, de Benjamin O. Lesage et de Tanios. En se basant sur l'étude de l'espace et du « processus d'individuation »[372], elle a montré le rôle du voyage dans la formation psychologique et spirituelle de ces personnages. Nous, dans notre analyse, nous reviendrons peu sur les parcours des héros et sur les épreuves qu'ils ont surmontées, car ce qui nous intéresse au

---

Cahiers de l'Association des Historiens modernistes des Universités, <halshs00006836>, [En ligne], disponible sur : *https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00006836/document* (Consulté le 02/11/2016).

[368] Odile Gannier, *La littérature de voyage*, Ellipses éditions, Paris, 2001, p.5 :« Au sens du XVIIIe siècle, le voyage est aussi bien le déplacement que le récit qui en est fait. Si l'on s'en tient une définition minimale, la littérature de voyage propose, dans le cadre d'une écriture subjective, souvent postérieure au retour, le compte rendu d'un voyage présenté en principe comme réel ».

[369] Diderot a voyagé en Russie en 1773 (cf. Charles Le Brun, *Dictionnaire encyclopédique illustré de l'Histoire de France*, Paris, Éditions La Seine, 2001, p. 123).

[370]Daniel-Henri Pageaux, « Voyages romanesques au siècle des Lumières », in *Études littéraires*, vol. 1, n° 2, 1968, p. 205-214, [En ligne], disponible sur : *https://www.erudit.org/revue/etudlitt/1968/v1/n2/500020ar.pdf* (Consulté le 02/12/2015).

[371] Soumaya Neggaz, *Amin Mâalouf : Le voyage initiatique dans Léon l'Africain*, *Samarcande* et *Le Rocher de Tanios*, *op.cit*.

[372] Carl-Gustav Jung, Cité par Soumaya Neggaz, *Ibid.*, p. 19- 20.

premier chef, c'est surtout le sens symbolique du voyage et de l'initiation et leur importance pour la découverte de soi et de l'Autre.

- **Quelques concepts**

Mais avant de commencer, nous devons d'abord définir trois notions essentielles à notre étude : l'initiation, le voyage initiatique et le héros mythique.

- L'initiation

L'initiation est un mot qui possède une double origine latine (commencement) et grecque (mourir). Elle signifie mourir pour renaître, ce qui implique une transformation ontologique de l'initié qui passe d'un statut à un autre. S'initier, c'est devenir un autre, c'est passer de la mort à la vie[373].

Pour Mircea Eliade, l'initiation est « un système de rites et de tradition orale, qui change radicalement le statut de l'initié »[374]. C'est un élément qui permet le passage d'un état à un autre, d'un stade de la vie à un autre, d'un mode de vie à un autre. Elle est à la base d'un certain nombre de transformations et de métamorphoses qui introduisent le néophyte dans une nouvelle communauté humaine, dans un autre mode de valeur, « en vue d'une mission ou d'une existence plus parfaite »[375].

Toute initiation s'effectue à l'aide de rites qui sous-tendent l'expérience hiérophanique[376] vécue par l'homme religieux. Elle se réfère à un modèle archétypal, situé aux origines, et qu'on appelle l'archétype[377]. Ce dernier se trouve dans le monde magique, et par le moyen du rituel « il donne à la vie de l'initié une nouvelle dimension, voire sa dimension d'achèvement »[378].

---

[373] « Initiation », in *Racines et Traditions en Pays d'Europe*, [En ligne], disponible sur : racines.traditions.free.fr/initia/initia.pdf (Consulté le 02/11/2016).

[374] Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation* (1959), Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1992, p. 12.

[375] Julien Ries, « Rites d'initiation », in *Dictionnaire des religions*, PUF, Paris, 1984, p. 957.

[376] Hiérophanie vient du terme grec *Hieros*, qui signifie sacré, saint ou élevé. C'est un vocable crée par Mircea Eliade dans son *Traité des religions* pour désigner la manifestation du sacré. On le retrouve par la suite dans ses autres ouvrages comme *Le Sacré et le profane*.

[377] Les archétypes sont des symboles fondamentaux invariables d'une culture à l'autre, ils correspondent à ce que Karl-Gustav Jung appelle les images symboliques (cf. Helder Godinho, « Gilbert Durand », in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire, op. cit.*, pp. 140-149, p. 142).

[378] Julien Ries, « Rites d'initiation », in *Dictionnaire des religions*, *op.cit.*, p. 958.

Dans l'initiation, le novice change de catégorie temporelle, il sort du temps historique et entre dans le temps fondateur, l'*illud tempus* [379] . Il s'agit pour lui de mourir symboliquement à une situation antérieure, mais sa mort sera suivie d'une nouvelle naissance, car, d'après Eliade, « l'initiation comporte une mort et une résurrection rituelles. Aussi, chez de nombreux peuples primitifs, le néophyte est-il symboliquement « tué », enterré dans une fosse et recouvert de feuillages. Lorsqu'il se lève du tombeau, il est considéré un homme nouveau, car il a été enfanté une seconde fois, et directement par la Mère cosmique »[380].

Lors de l'initiation, le néophyte doit surmonter des épreuves pénibles, surhumaines, il doit subir des sévices éprouvants et faire face à des dangers immenses : affronter le monstre, le cyclope ou le dragon ; descendre en enfer, combattre un ogre, un géant,…etc. La renaissance est la dernière étape de son parcours.

Le schéma initiatique[381] se présente de la façon suivante :
Vie, apogée / mort / (re) naissance, résurrection.

L'initiation est une révélation de mystère. L'initié découvre des symboles et des vérités ; il comprend à la fois le sens profond de sa destinée, de ses origines et de sa situation dans le monde. Il apprend les règles de comportement qui structureront son existence et celle de sa communauté. « L'initié n'est pas seulement un « nouveau-né » ou un « ressuscité » : il est un homme qui sait, qui connaît les mystères, qui a eu des révélations métaphysiques »[382].

- Le voyage initiatique

Le thème du voyage initiatique est l'un des sujets de prédilection de la littérature, en particulier depuis l'aire du romantisme. Simone Vierne, dans un article datant de 1972, pense que :

> « Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu... » Le voyage qui « forme la jeunesse », voyage didactique où s'acquiert l'expérience de la vie, qui permet seulement de « vivre entre ses parents le reste de son âge », ce voyage est aux antipodes du voyage romantique. Pour le

[379]*L'illud tempus* est le Temps fondateur, c'est le temps sacré du mythe, il « se présente sous l'aspect paradoxal d'un Temps circulaire, réversible et récupérable, sorte d'éternel présent mythique que l'on réintègre périodiquement par le truchement des rites » (cf. Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane, op. cit*., p. 64).
[380]*Ibid.*, p. 124.
[381]Joël Thomas, « Mircea Eliade», in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire, op.cit*., p. 123.
[382] Mircea Eliade, *Le Sacré et le profane, op. cit*., p. 160.

> romantisme, tout voyage est une quête du Graal, une aventure non pas humaine, mais sacrée. Il n'est pas seulement dépaysement, recherche d'exotisme, comparaison des mœurs et des cultures, il est passage dans une matrice, aux formes symboliques diverses, qui permet au voyageur d'acquérir non pas une sagesse — elle est donnée de surcroît — mais de changer totalement son statut ontologique, de renaître « autre »[383].

Selon cette même anthropologue, l'initiation s'opère toujours à l'aide d'un père initiatique, une sorte de sage, de guide spirituel ou de mentor qui initie le novice et jalonne son chemin vers la révélation des mystères :

> Le novice est arraché au monde profane, il est entraîné, sous la conduite d'un « père initiatique », dans un voyage qui le mène, suivant les cultures et les degrés initiatiques, vers la brousse, monde de l'informel, du chaos, des morts, dans la tombe, le ventre de la mère, du monstre, de la terre, dans le labyrinthe, dans les Enfers et/ou au Ciel. Très souvent, il voyage d'Ouest en Est, comme le soleil qui meurt et renaît. Les épreuves subies durant ce voyage, tortures souvent cruelles, sont toutes destinée à détruire l'être profane qu'il était afin que de cet être ancien naisse une «nouvelle plante[384].

Grâce à ce père initiatique, le néophyte vivra des expériences et effectuera des révélations et des découvertes qui bouleverseront son existence et métamorphoseront sa personnalité.

Chaque voyage initiatique s'appuie sur des enseignements, c'est une occasion pour apprendre. L'initié se découvre, mais la rencontre de soi passe surtout par la confrontation avec de nouveaux horizons et des nouvelles cultures. Ainsi, il sort transformé de son expérience initiatique : il est capable de poser un regard neuf sur le monde et sur la vie.

- Le héros mythique

Le héros mythique est un néophyte investi d'une fonction que nous retrouverons dans toutes les cultures. Il se définit :

1- par son processus, ses épreuves et ses actes. Il s'inscrit dans une chevalerie. Il exprime de façon symbolique que l'espace intérieur et l'espace extérieur (géographique) ne font qu'un. Son sens réside dans le mouvement et la

[383]Simone Vierne, « Le voyage initiatique », in *Romantisme*, 1972, n°4, «Voyager doit être un travail sérieux.», pp. 37-44, [En ligne], disponible sur : /web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1972_num_2_4_5402 (Consulté le 01/09/ 2015).
[384]*Ibid*., p. 37.

relation. Ses aventures se déroulent souvent entre un centre (l'axe archétypal) et une périphérie (la « chaire » du monde incarné, la forêt mystérieuse)[385].

2- il est celui qui, au cours de son itinéraire, opère un retournement, une transformation, « un mouvement d'ascèse, contre le courant et la pente naturelle des choses, quand on se laisse porter par elles. Énée remonte le Tibre à contre-courant, avant d'arriver sur le site axial, fondateur de Rome ; et ce sont les traces d'un cheval ferré à l'envers qui indique à Perceval le chemin du château du Graal.»[386]
3- le héros mythique est un « homme de désir » : « un désir de l'être, vécu comme nostalgie de la « royauté » spirituelle perdue, à travers les chemins de l'exil »[387].
4- il est aussi un « homme de mémoire », il se définit conjointement par son regard nostalgique, son retour en arrière ainsi que par son changement radical et sa projection en avant. Il « est donc celui qui perpétue et affirme le primat d'une lecture initiatique par rapport à une lecture « banale » du monde »[388].

II-4-Le périple initiatique de Baldassare

À la veille de l'apocalypse, la vie de Baldassare Embriaco est soudainement bouleversée par la disparition du *Centième Nom* : un livre miraculeux dont dépend le sort de l'humanité. Le héros quitte alors hâtivement Gibelet et se lance dans un voyage incertain afin de le retrouver :

> *Et soudain, tout se précipite autour de moi.*
> *Ce livre étrange qui apparaît, puis disparaît par ma faute…*
> *Et ce voyage que je dois entreprendre dès lundi, en dépit de mes réticences. Un voyage dont il me semble aujourd'hui que je ne reviendrai pas* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare, op.cit.,* p.11).

Son périple a duré une année. Une année entière loin de l'aisance et de la convivialité de son magasin, de sa sœur unique Plaisance et de tous les gens qu'il aime. Mais pour conjurer l'apocalypse menaçante, il doit faire des sacrifices.

[385] Joël Thomas, « Mircea Eliade», in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire, op. cit.*, p. 124.
[386] *Ibid.*
[387] *Ibid.*
[388] *Ibid.*

Le héros de Mâalouf se présente comme un héros mythique, il est déterminé dès le début à trouver le livre égaré, il est conscient de l'urgence et de la nécessité de sa quête, et quoique son esprit puisse faiblir ou tomber en proie au doute et à la désillusion, son courage et sa volonté restent infaillibles. Tel Perceval, Énée ou Ulysse, il se sent investi d'une mission capitale qu'il doit réussir à tout prix.

Son voyage prend l'aspect d'un retour aux sources, à la terre ancestrale. Cependant, chaque retour est une renaissance, une résurrection, car après chaque retour, on se sent renouvelé, enrichi et épanoui. L'ailleurs, l'étranger ne sont donc en réalité que des ponts vers nous-mêmes, vers la découverte de ce que nous sommes vraiment. Ainsi, la quête du livre de Mazandarani conduira Baldassare jusqu'au pays de ses ancêtres. Son périple est bien un périple initiatique parce que la découverte de la terre des origines est vécue par lui comme une nouvelle naissance. La gestation et l'accouchement étant symbolisés simultanément par l'embarcation sur le bateau et la traversée maritime :

> *Dépouillé, oui, mais comme un nouveau-né sur le sein de sa mère. Ma mère retrouvée. Ma terre-mère. Ma rive-mère.*
> *Gênes, ma cité-mère* (*Ibid*., *p.* 275).

Ainsi, après toutes les épreuves qu'il a endurées, le héros arrive enfin à Gênes, sa patrie. « *Déjà Gênes*, dit-il. *Après l'humiliation à Chio, au lieu de la mort que j'attendais, ce fut Gênes. Et après l'incendie de Londres, Gênes. C'est ici qu'à chaque fois je renais, comme dans ce jeu florentin où les perdants reviennent à la case initial* » (*Ibid*., p. 456). Par deux reprises, il s'est retrouvé dans cette ville. Une fois pour échapper aux officiers ottomans qui se sont lancés à sa recherche lors de son séjour à Constantinople, et une autre pour fuir la persécution lors de l'incendie de Londres.

Gênes est perçue par Baldassare comme un refuge sécurisant, une mère aimante et protectrice qui prodigue sans cesse son amour et ouvre inlassablement ses bras pour accueillir son fils égaré. Le héros insiste énormément sur cette comparaison : il compare implicitement la ville de ses ancêtres au giron maternel douillet, tendre et affectueux dans lequel on trouve la consolation et le réconfort. La métaphore est devenue plus patente en particulier grâce à l'emploi du terme *chaud* :

> *J'ai couru une année entière derrière un livre que je ne désire plus. J'ai rêvé d'une femme qui m'a préféré un brigand. J'ai noircie des centaines de pages et il ne me reste rien. Pourtant, je ne suis pas malheureux. Je suis à Gênes, au chaud…* (*Ibid*., p. 495)

Elle est encore plus claire et plus explicite dans ce paragraphe de l'avant-dernière page du roman :

« L'année dite « de la Bête » s'est achevée, mais le soleil se lève sur ma ville de Gênes. De son sein je suis né il y a mille ans, il y a quarante ans, et à nouveau ce jour » (*Ibid*., p. 505).

À Gênes, il n'est pas étranger, il est chez lui, entièrement chez lui. Tous dans cette ville : les murailles, les ruelles et les édifices, gardent encore frais le souvenir de ses fabuleux aïeux : les Embriacis :

> *Car à Gibelet se trouvent ma sœur bien-aimée, mon commerce, la tombe de mes parents, et ma maison natale où était né déjà le père de mon grand-père. Mais j'y suis étranger comme un Juif. Alors que Gênes, qui ne m'avait jamais connu, m'a reconnu, m'a embrassé, m'a serré contre sa poitrine comme l'enfant prodigue. Je marche dans ses ruelles la tête haute, déclame mon nom italien à voix haute, souris aux femmes et ne crains pas les janissaires.* (*Ibid*., p. 487)

L'initiation, comme nous l'avons indiqué plus haut, s'effectue toujours sous le patronage d'un mentor, d'un père initiatique dont la tâche consiste à guider le novice vers les chemins de la connaissance. Dans *Le Périple de Baldassare*, ce père est incarné par Gregorio, le futur beau-père, qui n'a pas cessé de protéger Baldassare, depuis leur rencontre providentielle à Chio. À la veille de l'Apocalypse, il lui propose de tout abandonner pour commencer une nouvelle vie à Gênes avec Giacominetta :

> *Le peu de temps qu'il me reste, je voudrais l'employer à éponger mes dettes, à réparer mes fautes, et Gregorio voudrait que j'oublie le passé, que j'oublie ma maison et ma sœur et les fils de ma sœur, que j'oublie mes anciennes amours, pour commencer à Gênes une nouvelle vie. Nous sommes aux dernières semaines de l'année fatidique, est-ce bien le moment de commencer une nouvelle vie ?* (*Ibid*., p. 443)

« Nouvelle vie » résonne, dans ce passage, comme renaissance, résurrection, mais renaître suppose un oubli[389] total des souvenirs de la vie antérieure. Le héros doit ainsi oublier toute son ancienne vie de Gibelet : sa sœur, ses neveux, sa maison et son commerce, pour aspirer à un recommencement.

[389] Commelin Pierre-Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine, op.cit*., p. 207 : « Après un grand nombre de siècles passés aux Enfers, les âmes des justes et celles des méchants qui avaient expié leurs fautes aspiraient à une vie nouvelle, et obtenaient la faveur de revenir sur la terre habiter un corps et s'associer à sa destinée. Mais avant de sortir des demeures infernales, elles devaient perdre le souvenir de leur vie antérieure, et à cet effet boire les eaux du Léthé, fleuve de l'oubli. »

Baldassare est un héros mythique comme Énée qui a fui Athènes en feu, et qui devient, par son mariage avec Lavinia et son installation au Latium, le fondateur de Rome. En s'installant à Gênes et en épousant la fille de Gregorio, le héros de Mâalouf souhaite, lui aussi, ressusciter ses ancêtres et refonder sa prestigieuse dynastie. Cependant, en quittant définitivement Gibelet, il met fin à l'aventure fabuleuse de sa famille qui a participé aux croisades : « *Peut-être deviendrai-je à Gênes le fondateur d'une dynastie. Mais j'aurai été le fossoyeur d'une autre dynastie, plus glorieuse encore, instaurée au commencement des Croisades, disparue avec moi, éteinte* », s'interroge-t-il vers la fin de son récit. (*Ibid*., p. 488)

Son long périple, qui l'a mené dans les plus grandes villes de son époque : Londres, Constantinople, Chio, Alep, n'est enfin de compte, qu'un détour de Gibelet à Gênes, de sa terre natale à la terre de ses ancêtres :

> *Sur les traces de ce livre, j'ai parcouru le monde par mer et par terre, mais au sortir de l'année 1666, si je faisais le bilan de mes pérégrinations, je n'ai fait qu'aller de Gibelet à Gênes par un détour.* (*Ibid*., p. 50)

À la fin de son voyage, Baldassare a profondément changé. Sa conception de l'amour n'est plus la même qu'au commencement de son aventure grâce à sa relation avec la voluptueuse Bess ; et sa connaissance des cultures et des religions s'est considérablement consolidée. Il a exploré des pays et des mers, et a découvert le sens du sacrifice et de la véritable amitié en côtoyant des juifs, comme Maïmoun et des musulmans, comme le cheikh Abdel-Bassit, le vieux Idriss ou Hatem.

1-Léon l'Africain : d'un voyage à l'autre

L'épigraphe qui annonce le roman de *Léon l'Africain* est une citation du poète irlandais W. B. Yeats : « Cependant ne doute pas que Léon l'Africain, Léon le voyageur, c'était également moi ». Elle résume parfaitement le cas de ce personnage.

Le voyage de Léon est une errance sans fin, un déracinement. Une errance d'un pays à l'autre, d'une identité à une autre. À la fin de son récit, il ne sait plus qui il est vraiment : Hassan ou Léon, le Grenadin ou le Fassi, le musulman ou le Roumi. Il a donc choisi toutes ces appartenances à la fois, il ne peut renoncer à aucune vue que chacune d'entre elles constitue un pan de son identité. C'est que « Chez Mâalouf, aucune [appartenance] n'est reniée, comme le souligne Abdel-Hamid Hocine. Les appartenances multiples peuvent coexister au sein d'une même individualité et ces cohabitations dessinent des êtres pluriels,

sans qu'ils soient déchirés ou incapables de relier les fragments identitaires dont ils sont composés. »[390]

Le destin de l'auteur de *La Description de l'Afrique*[391] est marqué par le voyage, l'exil et l'errance, et Nour, qui est une princesse circassienne très attachée aux origines royales de sa famille, est fortement intriguée par l'attitude de son époux, par sa passivité, elle ne parvient pas à comprendre la facilité avec laquelle il passe d'une patrie à l'autre sans soupir ni regret : « *De quelle pâte es-tu fait pour accepter de perdre une ville après l'autre, une patrie après l'autre, une femme après l'autre, sans jamais te battre, sans jamais regretter, sans jamais te retourner ? »* (Mâalouf Amin, *Léon l'Africain, op. cit*., p. *268*)

Hassan-Léon a une vision nostalgique de son passé. Celui-ci a le parfum des roses des jardins d'Alhambra, le charme imprenable des petites ruelles tortueuses de la ville de Grenade, la saveur exquise des mets et la douceur des boissons fraîches qui embaument le *patio* de la maison de l'enfance. Aucune patrie ne peut remplacer ou égaler, dans son cœur, cette première patrie dont l'existence est perpétuée par le souvenir. Toutefois, son enthousiasme et son amour de la vie l'engagent dans une perspective dynamique d'avancement et de dépassement. Son esprit est constamment projeté vers l'avant, ouvert à l'aventure et au changement :

« Je m'étais contenté de suivre, au mieux de mon jugement, le cours des événements, m'efforçant de refaire ma vie sur le peu de terre dont je ne me sentais pas encore banni. » (*Ibid*., p. *262*)

À l'âge de quarante ans, il revient enfin vers la terre ancestrale, le Maghreb. Et comme Ulysse, qui retrouve sa Pénélope après une longue absence, il ne pense qu'au bonheur qu'il peut vivre auprès des siens, car c'est avec eux seulement qu'il cessera d'être un étranger :

> *Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple. Quarante ans d'aventures ont alourdi mon pas et mon souffle. Je n'ai plus d'autre*

[390]Abdel-Hamid Hocine, *La problématique identitaire à travers la littérature d'expression française (Afrique noire-Antilles/Caraïbes-Liban-Maghreb) de la période coloniale et à l'aune de la mondialisation. Quelle (s) identité (s) ? Pour quelle mondialisation ? Vers un nouveau dieu JANUS de l'identité culturelle ?*, *op.cit.*, p. 85.

[391] *La Description de l'Afrique* est écrite en italien entre 1542 et 1526, et elle est imprimée pour la première fois à Venise en 1550 (cf., Ottmar Ette, « « Ma patrie est caravane » : Amin Mâalouf, la question de l'exil et la savoir-vivre-ensemble des littératures sans résidence fixe », in *Dans le dehors du monde : exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, [En ligne], disponible sur : *romanischestudien.de/index.php/rst/article/view/22/264* (Consulté le 28/ 11 / 2016).

> *désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir. Vers ce Lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur.* (*Ibid*., p. 365)

Amin Mâalouf s'est installé en France depuis le déclenchement de la guerre civile au Liban, comme nous l'avons souligné au départ, mais son pays reste toujours cher à son cœur. La nostalgie des origines et l'amour de la terre natale, de la terre-mère, trahissent son écriture et resurgissent dans tous ses romans. Lisons à ce sujet ce paragraphe du prologue de *Léon l'Africain* :

> *Mais n'est-ce pas un peu ce que je fais : qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au Créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années, que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence. (Ibid*., p. *11-12)*

De plus, cette obsession de retour au pays natal ou ancestral après de longues années d'absence est une constante dans ses romans. Tous ses personnages reviennent toujours à la terre qui les a vus naître ou à la terre de leurs ancêtres, et cela peut receler un désir profond de l'auteur de renouer avec ses origines et de retourner à sa patrie originelle. Ainsi, en dépit de son éloignement, l'Orient demeure pour lui la patrie nostalgique de ses souvenirs, de son enfance.

2- L'expérience de l'Autre et de l'Ailleurs

La question du voyage chez Mâalouf est souvent liée à une autre question, celle de l'identité et de l'altérité : à savoir, l'identité de l'individu ne se construit que par et à travers la diversité. Car selon lui, le "Je" n'est pas un mais multiple, il se construit au contact de l'Autre et de l'ailleurs, qui sont des lieux fondamentaux de la construction, de la renaissance.

Ainsi, l'identité de Hassan s'élabore et s'enrichi au gré de ses voyages, de ses exils et des désertions. Ce personnage a effectué son véritable premier voyage avec son oncle maternel Abou-Marwan, qu'il a accompagné dans une mission d'ambassadeur au pays des Noirs. Ce voyage lui a permis de traverser le désert et de s'initier à l'amour : c'est à ville de Tombouctou qu'il a connu sa première nuit d'amour avec Hiba. Et son oncle l'a initié au secret de l'embrassade en lui confiant, avant de s'éteindre à Seglmesse, un message à transmettre au sultan de Fès :

> *J'avais quitté Fès dans les bagages de mon oncle, sans autre tâche que de le suivre, de l'écouter et d'apprendre dans son sillage ; j'y retournais*

> *cette année-là les mains chargées d'une ambassade inachevée, d'une caravane à la dérive et de la plus belle femme qui ait jamais poussée dans le désert de Numidie.* (*Ibid*., p. 177)

Nous avons évoqué plus haut, la notion du père initiatique. Nous avons dit qu'il s'agit d'une personne plus âgée, plus sage et plus expérimenté qui aide le novice dans son initiation et dans la découverte des mystères de la vie. Dans *Léon l'Africain*, ce père est représenté par l'oncle Abou-Marwan. Ce dernier a, en effet, permis à son jeune neveu d'effectuer son premier voyage et de découvrir le vaste monde :

> *Cette année-là fut celle de mon premier grand voyage, qui devait me conduire, à travers l'Atlas, Segelmesse et la Numidie, vers l'étendue saharienne, puis vers Tombouctou, mystérieuse cité du pays des Noirs. Comme il me l'avait promis cinq ans plus tôt, lors de son périple en Orient, mon oncle m'avait invité à l'accompagner ; j'en avais parlé à mon père, qui, par égard pour ma barbe soyeuse mais déjà épaisse, ne songeait plus à s'y opposer.* (*Ibid*., p. 160)

Les corsaires qui l'ont enlevé sur la plage de Tunis, l'ont emmené à Rome et l'ont offert au pape qui devient son protecteur et son guide spirituel ; il veille personnellement à ce qu'il apprenne l'hébreu et le catéchisme, puis il le baptise de son propre nom, Jean-Léon de Médicis. Ce dernier joue donc le rôle de second père initiatique :

> *Jean-Léon ! Yohannes Léo ! Jamais personne de ma famille ne s'était appelé ainsi !* […] *Arriverais-je un jour à oublier Hassan et à me regarder dans un miroir en me disant : « Léon, tu as des cernes sous les yeux » ? Pour apprivoiser mon nouveau nom, je ne tardai pas à l'arabiser : Yohannes Leo devint Youhanna al-Assad. C'est la signature qu'on peut voir au bas des ouvrages que j'ai écrits à Rome et à Boulogne. Mais les habitués de la cour pontificale, quelque peu surpris par la naissance d'un Médicis brun et crépu, m'ont tout de suite accolé le surnom d'Africain, pour me différencier de mon saint père adoptif.* (*Ibid*., p. 303)

De voyage en voyage, de vie en vie, Hassan a exploré toute la Méditerranée en multipliant les expériences et les aventures. À chaque fois qu'il quitte un pays, il délaisse derrière lui une destinée. À quarante ans, il arrive enfin au bout de son périple et rentre définitivement en Afrique :

Survint alors ma quarantième année, celle de ma dernière espérance, celle de ma dernière désertion. (*Ibid*., p. 353)

Son destin est incroyable. Il est fait de changements, de pérégrinations et de fluctuations. À chaque fois qu'il quitte une patrie, il la quitte dénudé de tous ses biens pour parvenir vierge dans la nouvelle patrie qui va l'accueillir. Le général Colonna qui a organisé sa fuite de Rome incendiée et assiégée par Luthériens, lui conseille de partir tel qu'il est, sans bagages, « en *habits légers, les bras ballants* » (*Ibid*., p. 361), afin de ne pas attirer leur attention. Le héros accepte son sort avec beaucoup d'humilité et de résignation : « *Je ne cherchai pas à argumenter,* affirme-t-il*. Il était écrit que je passerais d'une patrie à l'autre comme on passe de vie à trépas, sans or, sans ornement, sans autre fortune que ma résignation à la volonté du Très-Haut.* » (*Ibid*.)

Léon l'Africain fait de chaque pays où il séjourne sa patrie et de toute culture qui l'accueille sa culture. Il a appris dès son jeune âge à transcender les différences culturelles et religieuses, car Grenade, sa patrie d'enfance, était avant sa prise par les Castillans, un exemple de parfaite cohabitation des religions et des cultures. C'est d'ailleurs pour cela qu'il adopte toujours les habitudes vestimentaires des pays où il séjourne. Lorsque qu'il vivait à Fès, par exemple, il portait une tenue vestimentaire caractéristique de cette ville, et en arrivant en Égypte, il s'est rapidement mis en habits égyptiens :

> *À cette occasion, dans la liesse générale, j'eus soudain l'irrépressible envie de m'habiller à l'égyptienne. Je quittai donc mes vêtements de Fassi, que je rangeai consciencieusement pour le jour où je partirais, puis j'enfilai une robe étroite à rayures vertes, cousue sur la poitrine puis évasée jusqu'au sol.* […] *Je sentais que cette ville était mienne et j'éprouvais un immense bien-être. En quelques mois j'étais devenu un véritable notable cairote.* (*Ibid*., p. 240)

Il renouvelle l'expérience lors de son court séjour à Tunis. Ainsi, dès qu'il a mis les pieds sur le sol de cette ville, il l'aspire pleinement, il absorbe à pleines narines ses parfums, et en quelques jours il s'approprie ses us et coutumes :

> *D'emblée, je m'étais habillé à la mode du pays, portant un turban couvert d'un voile, me nourrissant de bazin et parfois même bessis, allant jusqu'à avaler une pernicieuse préparation appelé el-haschisch, mélange de drogue et de sucre, qui prodigue ivresse, gaieté et appétit. C'est également un redoutable aphrodisiaque, fort apprécié d'Abou-Abdallah, le souverain de Tunis.* (*Ibid*., p. 263)

À Fès, il est Fassi ; en Égypte, il est Égyptiens et à Tunis, il est Tunisiens. Il est doté, en effet, d'une étonnante souplesse d'esprit et d'une impressionnante faculté

d'adaptation. Son identité est flexible, en constante recomposition, comme le remarque Abdel-Hamid Hocine, dans sa thèse de doctorat que nous avons citée plus haut :

> Flexibilité, échange, tolérance, réinventions, ouverture, doivent être les axes d'une identité en perpétuelle recomposition. C'est la symbiose d'une identité autochtone qui ne renie pas son substrat originel, et de l'identité mosaïque, recomposée et surtout librement consentie, avec en partage des valeurs universelles propres à l'humanité[392].

Hassan est un bel exemple de l'intégration réussie, comme nous l'avons déjà souligné. Il n'a jamais été rejeté par les habitants des divers pays qu'il a traversés et ne répugne nullement à l'exploration de nouvelles façons de vivre, d'autres coutumes et traditions. Il vit au XVI^{e} siècle, et par sa curiosité démesurée, sa soif du savoir et sa tolérance, il incarne parfaitement l'idéal humaniste de l'homme accompli : multiculturel et polyglotte.

Son attitude vis–à-vis des mœurs et des cultures qu'il découvre n'est pas le rejet, mais l'émerveillement et la fascination, il est donc comme Montaigne qui dit que : « pour essayer tout à fait la diversité des mœurs et façons, se laissait partout servir à la mode de chaque pays, quelque difficulté qu'y trouvât. »[393]

Dans son esprit, les religions ne s'excluent pas toujours les unes les autres, elles peuvent bien cohabiter en toute quiétude chez une même personne. Ainsi, après son arrivé à Rome, il a appris l'hébreu et s'est converti au christianisme, mais pendant son emprisonnement, il a renoué avec sa première religion et a repris le rituel musulman des cinq prières par jours :
« L'obscurité, le froid, l'insomnie, le désespoir, le silence… Pour ne pas sombrer dans la folie, je repris l'habitude de prier, cinq fois par jour, le Dieu de mon enfance. » (*Ibid*., p. 327)

Le voyage de Hassan n'est pas uniquement un voyage à travers l'espace géographique, il est également un voyage à travers les religions. Car, avant son enlèvement par les pirates ciliciens, il a effectué un pèlerinage à la Mecque, et à Rome il sera baptisé de la main propre du pape Léon X.

[392]Abdel-Hamid Hocine, *op.cit.*, p. 135.
[393] Michel de Montaigne, *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, "Folio", 1983, p. 23.

Depuis qu'il a laissé Grenade, la ville la plus chère à son cœur, il a fait le serment de ne plus s'attacher à aucun bout de terre, à aucune patrie. Il mène donc une existence de nomade errant de route en route et de caravane en caravane refoulant au plus profond de son être le souvenir inaltérable de cette terre-mère lointaine et interdite :

> *Entre l'Andalousie que j'ai quittée et le Paradis qui m'était promis, la vie n'est qu'une traversée. Je ne vais nulle part, je ne convoite rien, je ne m'accroche à rien, je fais confiance à ma passion de vivre, à mon instinct du bonheur, ainsi qu'à la providence.* (*Ibid*., p. 268)

Hassan, c'est l'homme aux multiples identités. Il parle toutes les langues et respecte toutes les confessions. Grâce à ses voyages et à ses expériences, il a appris à apprivoiser l'ailleurs et à dépasser la dimension étriquée, régionale ou religieuse de l'identité. Il veut transmettre à son fils des vertus qui feront de lui un homme heureux et épanoui, c'est-à-dire un enseignement basé sur l'ouverture spirituelle, la tolérance et l'humanisme :

> *Garde-toi de flatter leurs instincts, mon fils, garde-toi de ployer sous la multitude ! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es, ou te perdre. Lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur. N'hésite jamais à t'éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances.* (*Ibid*., p. 365)

Les enfants permettent aux parents de se projeter dans l'avenir et de concrétiser les rêves qu'ils n'ont pas pu réaliser au cours de leur existence. Le fils[394] symbolise donc l'espoir, la foi en l'avenir. Dans le texte de Mâalouf, le fils tant attendu s'appelle Giuseppe, il est venu au monde après un troisième mariage. De ce fait, il porte toutes les espérances de son père dont il est le continuateur.

Le voyage est une occasion pour apprendre : Baldassare enregistre ses observations sur les pays qu'il visite et les gens qu'il rencontre, dans son carnet de voyage. Hassan, quant à lui, a réuni toutes ses notes de voyage dans un grand ouvrage qu'il a intitulé *Description de*

[394]Le symbole du fils peut être considéré comme une traduction tardive de l'androgynat primitif des divinités lunaires. Car, d'après Gilbert Durand, le fils conserve toujours un caractère sexuel ambigu et remplit toujours le rôle de médiateur : « Qu'il descende du ciel sur terre ou de terre aux enfers pour montrer le chemin du salut, il participe de deux natures : mâle et femelle, divine et humaine » Il fait partie du symbolisme cyclique qui a pour intention de vaincre la temporalité, parce que l'image du fils manifeste généralement les désirs parentaux de la reproduction ou de la perpétuation du lignage, et le fils n'est en réalité que la « répétition des parents dans le temps » (cf. Durand Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, *op.cit*., pp. 334, 344, 322, 350).

l'Afrique. Cependant, voyager, n'est pas seulement découvrir des paysages nouveaux ou exotiques, c'est surtout porter un regard neuf, original sur les choses de la vie, comme le dit Marcel Proust dans sa *Recherche du temps perdu* :

« Le seul véritable voyage, le seul bain de jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux »[395].

3-Le symbolisme de l'eau et de la mer dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*

Dans cette partie de l'analyse, nous étudierons le symbolisme de l'eau et celui de la mer dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*, mais avons de commencer, nous allons d'abord voir que signifie la notion de symbole.

Le psychanalyste suisse Carl-Gustav Jung, dans son ouvrage intitulé *L'homme et ses symboles*, paru en 1964, considère que le symbole est un mot ou une image qui véhicule, en plus de son sens dénoté, apparent, un autre sens latent. Voici la définition qu'il propose :

> Ce que nous appelons symbole est un terme, un nom ou une image qui, même lorsqu'ils nous sont familiers dans la vie quotidienne, possèdent néanmoins des implications, qui s'ajoutent à leur signification conventionnelle et évidente. Le symbole implique quelque chose de vague, d'inconnu, ou de caché pour nous.[396]

Le symbole est donc une représentation qui montre un sens caché, crypté : il « est l'épiphanie d'un mystère.»[397]

Les symboles, pour Gilbert Durand, sont « des spécifications culturelles des archétypes ».[398] Ils sont ambivalents et variables selon les cultures et les communautés.

a-L'eau

L'eau est le symbole classique de l'oubli. Dans la mythologie grecque, les eaux du fleuve Léthé coulant lentement et sans bruit à la porte du Tartare ont la vertu d'effacer les souvenirs des morts, afin de les préparer à une nouvelle vie[399].

---

[395]Marcel Proust, À *la recherche du temps perdu*, Tome V, *La prisonnière* (1923), Réed. Gallimard, 1992, p. 69.

[396]Carl-Gustav Jung, *L'Homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1964, p. 20.

[397]*Ibid.*

[398] Helder Godinho, « Gilbert Durand », *op. cit.*, p. 142.

[399] Commelin Pierre-Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine*, *op.cit.*, p. 207-208 : « La porte du Tartare qui ouvrait sur ce fleuve était opposée à celle qui donnait sur le Cocyte. Là, les âmes pures, subtiles et légères, buvaient avec avidité ces eaux dont la propriété était d'effacer de la mémoire toute trace du

Le symbole de l'eau est très présent dans les voyages et les pérégrinations de Léon l'Africain. Pour ce personnage, l'oubli de l'ancienne identité et de l'ancienne patrie s'opère toujours grâce à cet élément. Ainsi, enfant, il quitte Grenade avec sa famille, à bord d'un vieux navire, pour rejoindre l'autre rive de la Méditerranée ; et condamné à l'exil par le sultan de Fès, il sort de cette ville et se retrouve aussitôt bloqué par la neige, avec Hiba, dans une grotte de l'Atlas. Après sa délivrance, il se rend en Égypte sur une barque ; ensuite, il sera enlevé par des pirates siciliens sur une plage de Tunis et emmené à Rome sur un navire. Et vers la fin du récit, il prend encore une fois la mer pour renter en Afrique :

> *Blancs minarets De Gammarth, nobles débris de Carthage, c'est à leur ombre que me guette l'oubli, c'est vers eux que dérive ma vie après tant de naufrage. Le sac de Rome après le châtiment du Caire, le feu de Tombouctou après la chute de Grenade : est-ce le malheur qui m'appelle, ou bien est-ce moi qui appelle le malheur ?* (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, p. 365)

Le voyage sur l'eau s'apparente sur le plan symbolique à une descente aux Enfers, car comme l'écrit Gaston Bachelard « La barque de Caron va toujours aux Enfers »[400] . Ce départ du voyageur sur l'eau, cette descente au royaume des morts sont des gages de purification ultime, indispensable à une possible renaissance. « Se fondre dans l'élément fondamental est un suicide humain nécessaire à qui veut vivre un surgissement dans un nouveau cosmos. Oublier la terre, désavouer notre être terrestre, double nécessité à qui aime l'eau d'un amour cosmique. Alors avant l'eau, il n'y a rien. Au-dessus de l'eau, il n'y a rien. L'eau est le tout du monde »[401], nous dit le psychanalyste.

La neige est une variante de l'eau, elle symbolise, elle aussi, la renaissance et le renouvellement, car après la fonte des neiges de l'hiver, c'est le printemps qui arrive, la terre reverdie et les bourgeons fleurissent. Bien qu'elle ne coule pas, elle possède le pouvoir de tout laver et de tout effacer après son passage. À chaque fois, c'est elle qui annonce au héros les changements qui se produiront dans sa destinée :

> *Froide messagère de mort et de défaite, la neige tomba sur ma route, cette année-là, pour la troisième fois. Comme à Grenade certain hiver*

---

passé, ou de n'y laisser du moins que de vagues et obscures réminiscences. Devenues aptes à rentrer dans la vie et à en supporter les épreuves, elles étaient appelées par les dieux à leur nouvelle incarnation ».

[400]Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Paris, José Corti, 1942, p. 108.

[401]Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1974, p.176.

de mon enfance, comme dans l'Atlas à l'automne de ma fortune, elle revint en tempête, souffle dévastateur, néfaste chuchotement du Destin. (*Ibid*., p. 336)

b- La mer

La mer est un symbole féminin[402]. C'est un lieu plein de mystères ; elle représente les forces obscures et refoulées de l'inconscient[403]. Parce qu'elle est difficile, indomptable et qu'elle recèle un nombre infini de dangers– elle est le lieu où l'on peut rencontrer à la fois la vie et la mort– elle est considérée comme un lieu d'initiation : survivre aux tempêtes, à l'assaut des vagues insurmontables et aux différents monstres marins, c'est vaincre la mort et renaître à nouveau. Son image demeure gravée de façon indéniable dans notre imaginaire collectif.

Le voyage en mer est toujours une initiation, qui débouche sur un apprentissage, il symbolise toutes les traversées que nous pouvons effectuer, et tous les égarements qui peuvent survenir au cours de notre existence : les épreuves et les échecs que nous avons à surmonter, les tourments que nous éprouvons, et les nouveaux départs que nous devons sans cesse entreprendre.

La mer possède donc un caractère ambivalent, puisqu'elle est à la fois le symbole de la vie et de la mort, de la naissance, du changement et de la renaissance. Elle symbolise les eaux primordiales[404] ; elle donne la vie, mais elle peut également l'enlever en provoquant la mort[405] par sa colère. Son agitation et le mouvement perpétuel de ses vagues symbolisent la transformation, la précarité, l'incertitude et le transitoire. Mais quand son eau est paisible, elle nous rappelle les eaux lustrales, car selon Bachelard, « l'eau douce est la véritable eau mythique »[406].

---

[402] Carle Gustav Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* (1953), Genève, traduction française, par, Y. Le Lay, Librairie de l'Université, 1973.

[403] Ernest Aeppli, *Les rêves et leur interprétation. Avec 500 Symboles de rêves et leur explication* (1951), traduit de l'allemand par Jean Heyum, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1991, p. 215 : « Jung dit dans un ouvrage : " La mer est le symbole de l'inconscient collectif, parce qu'au-dessous des reflets brillants de sa surface, elle renferme des profondeurs insoupçonnables."» Et encore : "La mer est un lieu de prédilection pour la naissance des visions, c'est-à-dire pour l'interruption de contenus inconscients " ».

[404] *La Genèse,* 1 : 9 et 10 : « Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi. Dieu appela la sèche terre, et il appela l'amas des eaux mers. »

[405] Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves, op.cit*., p. 108 : « L'eau fermé prend la mort en son sein. L'eau rend la mort élémentaire ».

[406] *Ibid*., p. 206.

La mer est également un lieu sans mémoire, et c'est pour cette raison sans doute qu'elle symbolise la liberté. Elle permet à ses amoureux de s'évader de la routine, des vicissitudes de la vie quotidienne pour s'adonner pleinement aux plaisirs inestimables de la contemplation. Ces quelques vers de Baudelaire résume parfaitement notre propos :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans déroulement infini de sa lame…[407]

La mer prend, dans les textes de Mâalouf, en particulier dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*, une valeur humaine. Elle devient la mère qui enfante, la mère nourricière, la mère originelle[408]. Les périples initiatiques des protagonistes de ces deux romans sont marqués de façon indélébile par le signe de l'eau et celui de la mer.

Dans *Léon l'Africain*, Hassan et sa famille fuient Grenade envahie par des soldats de Charles Quint en prenant la mer. Celle-ci devient alors pour le héros le support absolu de tous les voyages :

> *J'avais ton âge, mon fils, et plus jamais je n'ai revu Grenade. Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre, mais qu'il se déroule, vague après vague, au rythme des mers. À chaque traversée, il m'a délesté d'un avenir pour m'en prodiguer un autre ; sur chaque nouveau rivage, il a attaché à mon nom celui d'une patrie délaissée.* (*Ibid*., p.89)

Elle est constamment présente dans ses errances et ses pérégrinations pour signifier à la fois le renouveau, le recommencement et l'oubli. Elle est celle qui porte d'une rive à l'autre, celle qui convoie vers l'exil :

> *Une fois de plus, mon fils, je suis porté par cette mer, témoin de tous mes errements et qui à présent te convoie vers ton premier exil. À Rome, tu étais « le fils de l'Africain » ; en Afrique, tu seras « le fils du Roumi »Où que tu sois, certains voudront fouiller ta peau et tes prières.* (*Ibid*., p. 365)

En revenant de la Mecque où il a effectué son pèlerinage, le héros s'installe à Tunis avec Nour et leurs deux enfants, il sera aussitôt enlevé par les pirates siciliens qui l'emmènent

[407] Charles Baudelaire, « L'homme et la mer », in *Anthologie de la poésie française, le XIX*, Maurice Nadeau et Robert Kanters (dir.), *le XIX*, Paris, Éditions La Rencontre, 1967, p. 90.
[408] Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, *op.cit*., p. 178 : « L'eau nous porte. L'eau nous berce. L'eau nous endort. L'eau nous rend notre mère. »

à Rome à bord un bateau, et celui-ci comme l'explique Bachelard, dans *L'Eau et les rêves*, est un symbole de renaissance, c'est « le berceau reconquis »[409] : il évoque le sein maternel, la matrice[410]. Ainsi, cette traversée maritime qui prend l'aspect d'une séquestration conduira finalement Hassan vers une nouvelle destinée, vers une aventure fabuleuse. Dans cette ville où rayonnent les sciences et les arts, il s'abreuvera de savoir et deviendra l'un des érudits de la Renaissance :

Aurais-je pu deviner que c'était le plus extraordinaire de mes voyages qui commençait de la sorte ?

Je ne voyais plus terre, ni mer, ni soleil, ni le bout du voyage. (*Ibid*., p. *293)*

Dans *Le Périple de Baldassare* aussi, le héros prend plusieurs fois la mer au cours de sa quête : pour aller à Constantinople, puis pour se rendre à Londres et pour la fuir au moment de son incendie, et enfin pour aller à Gênes.

« La mer est le symbole de la vie : naviguer sur la mer, c'est "voyager" à travers la vie »[411]. Elle est le lieu de toutes les interrogations ; elle nous invite à la contemplation et à la réflexion sur le sens de notre destinée, sur nos rapports aux êtres et aux choses. Elle est donc, le lieu de l'initiation, de la renaissance et de la transformation, pour Hassan mais aussi pour Baldassare. « *Un puissant vent de nord nous a déportés vers la Sardaigne, alors que nous allions en Calabre. Comme ce bateau, la barque de ma vie»,* écrit ce dernier dans son carnet de voyage. (*Le Périple de Baldassare, p.* 459)

Le voyage c'est le renouveau, comme nous l'avons souligné auparavant, mais celui-ci n'est possible qu'après une mort initiatique. Cette mort associée au voyage est évoquée par Gaston Bachelard, dans *L'Eau et les rêves* :

> Bien avant que les vivants ne se confessent eux-mêmes aux flots, n'a-t-on pas mis le cercueil à la mer, le cercueil au torrent ? Le Cercueil dans cette hypothèse mythologique, ne serait pas la dernière barque. Il serait la première barque. La mort ne serait pas le dernier voyage. Elle serait le premier voyage. Elle serait pour quelques rêveurs profonds le premier vrai voyage.[412]

[409] *Ibid*., p. 178.
[410] Gaston Bachelard, Cité par Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, *op.cit.*, p. 109.
[411] Paul Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1966, p. 49.
[412] *Ibid*., p. 100.

Ainsi, Hassan a frôlé la mort plusieurs fois durant ses voyages, dans la grotte de l'Atlas, puis en traversant le fleuve du Nil, et lorsqu'il a fui Rome mise à sac par les réformistes. Mais, comme l'explique Mircea Eliade, la mort est une phase importante de l'initiation, sans elle, le néophyte ne peut pas renaître et accéder à son nouveau statut. « La majorité des épreuves initiatiques impliquent une mort rituelle, suivie d'une résurrection ou d'une nouvelle naissance »[413].

Enfermé par la neige, symbole de la mort, le héros de Mâalouf restera dans la grotte qui symbolise le ventre maternel, plusieurs jours, c'est-à-dire un moment de gestation. Il sera délivré finalement par un pasteur, et quittera la montagne, presque nu, dépouillé de ses biens et de son argent.

Le champ lexical de l'eau est donc fortement présent dans les textes de Mâalouf : l'eau, la neige, la mer, le naufrage, le fleuve. La métaphore de l'eau est obsédante et intervient incessamment pour annoncer une nouvelle étape dans la vie des héros. La mer et l'eau apparaissent comme des témoins des errances et des égarements de ces derniers. Elles symbolisent le changement qui conduit à l'ouverture, à l'universalisme et au cosmopolitisme, dans l'imaginaire mâaloufien.

4- Le voyage vers le moi intérieur

Le voyage est important dans la vie des hommes. C'est grâce à lui que nous explorons notre moi intérieur, que nous découvrons notre identité profonde, et que nous apprenons à connaître cet Autre, cet inconnu que nous hébergeons au plus profond de nous-mêmes. C'est ce qui a sans doute conduit Ibn 'Arabî [414]à dire, dans *De la connaissance des hommes* « Le voyage […] dévoile le caractère des hommes »[415].

---

[413] Mircea Eliade, *Naissances mystiques. Essais sur quelques types d'initiation*, Paris, 1955, p. 14.

[414]« Ibn Arabi », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Ibn_Arabi*** (Consulté le 28/ 06 / 2016) :

« Muhyi-d-dîn Ibn' Arabi, andalou musulman, d'origine arabe, plus connu sous son seul nom de Ibn 'Arabi (né le 7 août 1165, à Murcie, en al-Andalus (Empire almohade, actuelle Espagne), et mort le 16 novembre 1240, à Damas (Sultanat ayyoubide, actuelle Syrie). Également appelé « ach-Cheikh al-Akbar » (« le plus grand maître », en arabe), ou encore « Ibn Aflatûn » (le fils de Platon), est un théologien, juriste, poète, métaphysicien et maître arabe-andalou du taçawuff islamique, auteur de 846 ouvrages présumés. Son œuvre domine la spiritualité islamique depuis le XIII[e] siècle, et il peut être considéré comme le pivot de la pensée métaphysique de l'islam. Il est le plus grand penseur de la doctrine ésotérique du « *Wahdat al-wujud* » (Unicité de l'Être). Il eut quelques ennemis dans le domaine exotérique· Dans l'ésotérisme islamique, il est considéré comme le « sceau de la Sainteté ». Selon certains auteurs, Dante, dans la *Divine Comédie*, aurait été influencé par son œuvre ».

[415]Ibn Arabî, *De la connaissance des hommes.*

Mâalouf entretient avec le voyage une relation particulière, spécifique. Pendant ses années de journalisme, il a beaucoup voyagé afin de réaliser des reportages. Il a visité de nombreux pays du monde. Par conséquent, le voyage est devenu pour lui une façon de vivre, il est à la base de tout son art, de toute son écriture. Dans tous ses romans, nous retrouvons des personnages voyageurs.

Léon l'Africain est un célèbre géographe, il a sillonné tout le bassin méditerranéen. À la fin de son périple, il se rend compte qu'il n'a pas une seule appartenance mais plusieurs, une identité unique mais multiple et composite, et qui est le fruit de toutes ses errances, des divers pays qu'il a visités, des cultures qu'il a côtoyées et des différentes croyances qu'il a adoptées.

Ses voyages sont, avant tout, des voyages spirituels marqués par la révélation et par l'accomplissement de soi, car en voyageant il a appris à apprivoiser l'ailleurs et à explorer les contrées mystérieuses et inconnues de lui-même. Pour mieux se retrouver, il se dépouille de tout, il renonce à tout. Il parvient à la rive hospitalière vierge et léger tel un nouveau-né qui vient de sortir du ventre maternel.

Le médecin de Babel, quant à lui, a quitté la palmeraie des Vêtements-Blancs pour répandre sa religion de la beauté. Il a traversé toutes les villes et les bourgades de l'empire sassanide, il est allé jusqu'en Inde et à la cité mythique de Deb. Au contact des gens, il a senti les frémissements de son cœur et a appris les faiblesses de l'âme humaine. C'est au fil des routes qu'il a apprivoisé son jumeau, son double. Et nous avons vu plus haut que ce dernier n'est qu'une autre manifestation de lui-même. Le paragraphe suivant indique que son voyage bien qu'il soit long et tortueux n'est en réalité qu'un voyage initiatique, c'est-à-dire un voyage autour de lui-même :

> […] *les disciples de Mani préféreraient parler de Nativité, jusqu'à en oublier Mariam et Mardinu, et les langes serrés d'Utakim. Non, diraient-ils, des entrailles d'une femme aux entrailles d'une communauté, ce n'était pas une naissance, rien qu'une gestation inaboutie, il fallait autre chose, vingt ans d'un lent voyage autour de soi-même.* (Mâalouf Amin, *Les jardins de Lumière*, Op.cit., p. 95)

Benjamin O. Lesage, lui aussi, a effectué de nombreux voyages dans but de retrouver le livre perdu d'Omar Khyyam. Il a parcouru plusieurs villes d'Europe et d'Orient ; il a visité Paris, Constantinople, Boukhara et Samarcande. Il a connu la beauté et la poésie grâce au

poète des *Robayyat*, la générosité et le sacrifice grâce à Djamalouddine, et son cœur a vibré pour la voluptueuse princesse, Chirine. De retour à Annapolis, il n'est plus le même, son esprit a profondément changé. Il vit, désormais dans le souvenir de son expérience orientale et de son aventure amoureuse révolue avec la princesse persane.

Baldassare également a parcouru la moitié du monde à la recherche du livre de Mazandarani, mais en réalité, c'est à la recherche de lui-même qu'il s'est livré, puisque son périple lui a permis de retourner à la terre ancestrale et de renouer avec ses véritables origines.

Nous pouvons dire en fin de compte que les quatre romans de notre corpus sont des romans initiatiques, et leurs personnages sont des héros mythiques, ils ont voyagé pour se découvrir et accomplir leurs destins respectifs mais aussi pour modifier leur avenir ou celui de leurs communautés.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons dire que le mouvement vers l'ailleurs est un élément constitutif de l'imaginaire mâaloufien. Les motifs de voyage, de l'exil et de l'errance, sont obsédants et reviennent de manière très obsessionnelle dans *Léon l'Africain, Samarcande, Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*. Leur présence est révélatrice d'une quête identitaire qui sous-tend l'écriture de l'auteur et qui se trouve à la base de toute sa création.

Ainsi, d'errance en errance et d'exil en exil, Léon l'Africain se découvre et se construit une identité ; et au bord des routes et sur les flancs des mers menant vers le lointain absolu, Mani fait la rencontre de son Autre, son double. Et grâce au voyage Baldassare retourne à Gênes, la ville de ses ancêtres.

Ce motif du retour à la terre natale ou ancestrale est, lui aussi, très présent dans les œuvres de Mâalouf. Il nous instruit sur le désir profond de cet auteur de retrouver son pays natal et l'Orient de sa jeunesse. C'est un indice d'une nostalgie des origines. L'amour de la patrie originelle apparait de manière évidente en particulier dans *Le Périple de Baldassare* :

J'aime Gênes, c'est vrai. Mais je peux aussi bien l'aimer de là-bas, d'outre-mer, comme je l'ai toujours fait, et avant moi, mes ancêtres. (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *Op.cit*, p. 459)

Voyager est un moyen d'initiation aux mystères de la vie, c'est un acte qui ouvre l'accès à la sagesse. Ainsi, après sa mission à Tombouctou, son séjour en Égypte et son passage à Rome, Léon alias Hassan nous paraît enfin sage, mûr. Et Baldassare n'a compris le sens de son destin qu'après une multitude d'aventures et de traversées.

C'est grâce aux voyages que l'homme arrive à percer son propre mystère. Et puis, de la naissance à la mort, nous ne faisons que voyager, comme le dit Ibn Arabi : « Tu es à jamais voyageur, de même que tu ne peux t'établir nulle part »[416].

Un écrivain est aussi un voyageur, un voyageur entre la réalité et la fiction, entre les mots, les langues et les cultures, en particulier pour un écrivain comme Amin Mâalouf, dont les œuvres sont de perpétuels va-et-vient entre l'Orient et l'Occident.

[416]Ibn Arabî, *De la connaissance des hommes*.

Pour finir, donnant la parole à la romancière américaine Susan Sontag[417]qui décrit, dans son récit autobiographique *Temps forts,* l'impression que lui a suscitée, la lecture du *Livre des Merveilles* (*Book of Marvels*) de l'écrivain voyageur Richard Halliburton :

> J'avais 7 ans, nous étions en 1940, lorsque j'ai lu son *Book of Marvels* [...] [Il] m'a offert ma première vision de ce que je pensais être l'existence la plus privilégiée qui fût, celle de l'écrivain : une vie de curiosité et d'énergie sans limites, une vie d'enthousiasmes innombrables. Être voyageur, être écrivain - dans mon esprit d'enfant, c'était au départ un peu la même chose.

[417]Susan Sontag, *Temps forts*, Paris, Éditions Christian Bourgois, coll. « Essais », 2005.

Chapitre III : Alexandre le Grand ou le souffle de la tolérance

Dans le chapitre précédent, nous avons analysé le mythe d'Ulysse dans *Le Périple de Baldassare, Léon l'Africain* et *Les Jardins de Lumière.* Nous avons vu que l'auteur s'est référé à ce mythe grec pour exprimer sa quête identitaire et sa nostalgie de la terre natale. Dans ce chapitre, nous verrons comment il se sert de la figure mythique d'Alexandre pour nous proposer un plaidoyer en faveur de la tolérance, du cosmopolitisme et de de toutes les valeurs universelles de la coexistence des peuples et des communautés.

III-1- La figure mythique d'Alexandre

Alexandre III de Macédoine dit Alexandre le Grand[418] est l'un des plus célèbres monarques du monde antique. Il est né en l'an 356 av. J.-C., et est mort en 323 av. J.-C. à Babylone, à l'âge de 33 ans. Il est le fils de Philippe de Macédoine et de la princesse Olympias. Il possède une origine fabuleuse puisqu'il descend, du côté paternel, d'Hercule, et du côté de sa mère, il remonte jusqu'à Achille. À l'âge de vingt ans, il accède au trône, après la mort de son père. Il est considéré comme le plus grand conquérant de l'Antiquité, il a conquis le Moyen Orient, l'Asie centrale et il est arrivé jusqu'en Inde. Il a laissé d'ailleurs cette célèbre phrase : « Le soleil ne se couche pas sur mon empire ». En Égypte, il est accueilli en libérateur, car il a délivré le pays de la domination perse.

En plus de son ardeur guerrière, Alexandre possède aussi des talents de philosophe et de poète. Il est formé par Aristote[419], le plus savant et le plus célèbre des philosophes de son temps, qui lui a appris la morale et la politique, et favorise en lui l'esprit de logique et de raisonnement. Il admire énormément les œuvres d'Homère, *L'Iliade* et les tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle. On raconte que lorsqu'il a conquis les contrées grecques, il a refusé de mettre le feu à la maison de Pindare[420].

---

[418]« Alexandre le Grand », in *Wikipédia* [En ligne], disponible sur : *fr.wikipedia.org/wiki/**Alexandre_le_Grand*** (Consulté le 12/03/ 2015).
[419]*Ibid.*
[420]François-Xavier de Villemagne, *Alexandre le Grand et l'Orient - de la Perse jusqu'en Inde*, [En ligne], disponible sur : www.alexandrelegrand.fr/ (Consulté le 11/03/ 2015).

Son éducation militaire est confiée, par contre, au gouverneur Léonidas, un parent de la reine Olympias. Celui-ci est connu essentiellement pour sa dureté et sa rigueur. Il lui a appris l'endurance et la sagesse guerrière.

Alexandre ambitionnait de changer la face du monde, de fondre les civilisations. Il aspirait à une grande civilisation universelle fondée sur la fusion entre les cultures de l'Orient et celles de l'Occident. Avec lui, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus, mais un formidable mouvement d'assimilation réciproque permettant des échanges d'expériences et un harmonieux partage de valeurs culturelles.

Il veut diffuser, à travers son empire, un souffle de tolérance, il laisse aux peuples conquis une grande autonomie. Il leur accorde la liberté de pratiquer leurs religions, d'observer leurs cultes et de conserver leurs coutumes. Il ne cherche pas à leur imposer la culture grecque[421].

Il est connu et apprécié pour son esprit fougueux, original et novateur, mais aussi pour ses remarquables talents militaires. Fin stratège, il sait comment organiser et planifier les combats guerriers de son armée, pour parvenir à la victoire.

Alexandre a franchi les limites du monde concrétisées par les colonnes d'Hercule. Le Pseudo-Callisthène[422] mentionne à maintes reprises son pathos, c'est-à-dire sa soif de connaissance et son désir de découverte qui le pousse constamment à voir la fin de la terre.

III-2- Alexandre le Grand et la littérature

La littérature consacrée à Alexandre en Occident dépasse le cadre romanesque. Elle s'étend à l'Histoire et à la philosophie. Les premiers essais biographiques sur sa vie commencent à apparaitre peu de temps après sa mort et rencontrent un grand succès. Ils sont faussement attribués à Callisthène, son ami et son biographe officiel, ce qui explique le fait que leurs auteurs soient désignés sous le nom de Pseudo-Callisthène. Ils se situent entre la légende et la biographie et se soucient trop peu de la vérité historique. Ils sont d'abord transmis par la tradition orale, ensuite ils sont passés à l'écrit[423].

Alexandre a exercé un attrait particulier sur la littérature du Moyen Âge. La plus ancienne version du Roman d'Alexandre est écrite en latin par Julius Valerius Polemius, et

[421] *Ibid*.
[422] *Ibid*.
[423] *Ibid*.

remonte au IV[e] siècle. Elle est suivie par le récit de Léon de Naples, qui date du X[e] siècle[424]. Ces deux textes fondateurs seront succédés de nombreux autres qui mettront en valeur tantôt le courage tantôt l'ambition ou la fougue militaire de ce grand conquérant de l'Antiquité.

Dans son article « Alexandre le Grand dans les romans français du Moyen âge. Un héros de la démesure », Laurence Harf-Lancner considère qu'Alexandre est « le héros du premier texte français à caractère profane et le premier héros de roman de la littérature française. »[425]

Le personnage d'Alexandre ne cesse de fasciner les historiens, les chroniqueurs et les hommes de Lettres[426]. Les historiens antiques, comme Aristoxène, Quinte-Curce, racontent la vie et le destin extraordinaires de ce jeune empereur macédonien surdoué et ambitieux. Dans ses *Vies parallèles*, où il relate et compare la vie d'Alexandre, roi de Macédoine et celle de Jules César, le vainqueur de Pompée, Plutarque écrit : *« il crut qu'il a été envoyé de Dieu avec la mission d'organiser tout, de modifier tout dans l'univers. Il voulait assujettir à une seule forme de gouvernement l'univers tout entier ».*[427]

Ayant battit un immense empire en seulement 11 ans, il est considéré comme l'un des plus grands conquérants de l'Histoire. Il demeure une source de mystère et de fascination, en particulier pour les hommes politiques, tels que Louis XIV ou Napoléon I[er].

Au XVII[e] siècle, il est proposé comme le modèle idéal d'un grand monarque. Louis XIV, au début de son règne, est présenté comme le « nouvel Alexandre », il est même surnommé Louis le Grand[428].

En 1816, l'empereur déchu Napoléon Bonaparte, forcé à l'exil sur l'île Sainte-Hélène, écrit ceci : «Ce que j'aime chez Alexandre le Grand, ce n'est pas ses campagnes victorieuses, que l'esprit de l'homme ne peut pas épeler, mais les moyens politiques dont il s'est servi pour

---

[424]« Roman d'Alexandre », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/**Roman_d'Alexandre** (Consulté le 11/03/ 2016).

[425]Laurence Harf-Lancner, « Alexandre le Grand dans les romans français du Moyen âge. Un héros de la démesure », [En ligne], disponible sur : *www.persee.fr/web/revues/.../mefr_1123-9883_2000_num_112_1_374...* (Consulté le 11/03/ 2015).

[426]*Ibid*.

[427] Plutarque, Les vies des hommes illustres, Traduction : Victor Bétolaud, Œuvres complètes de Plutarque-œuvres morales, t.2 ; Paris, Hachette, 1870, [en ligne], disponible sur : *remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/fortunealex.htm* (Consulté le 1/04/2015).

[428] « Louis XIV : un nouvel Alexandre », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *www.villemagne.net › ... › Alexandre › Avatars d'Alexandre* (Consulté le 19/ 06 / 2015).

parvenir à laisser à trente-trois ans un empire bien fondé et efficace, dans lequel il réussit à être aimé des peuples vaincus. »[429]

Enfin, après tant de siècles, la fascination pour Alexandre demeure toujours vive et intacte en Europe ou ailleurs, étant donné que ce dernier possède de nombreuses caractéristiques qu'on ne trouve chez aucun autre personnage historique, des caractéristiques qui font de lui un être exceptionnel, un individu hors norme. Ce souverain antique a en effet « forgé sa propre légende de conquérant héroïque »[430], « il n'a pas seulement conquis le monde, il a changé le cours de son Histoire »[431].

III-3- La fascination pour Alexandre le Grand dans *Les Jardins de Lumière, Léon l'Africain* et *Samarcande*

Dans *Les Jardins de Lumière*, *Léon l'Africain* et *Samarcande*, nous n'avons aucun mal à déceler la fascination de Mâalouf pour Alexandre le Grand. Le nom de ce conquérant antique, son histoire, et parfois ses paroles, apparaissent dans ces trois œuvres.

Dans *Les Jardins de Lumière*, par exemple, il recourt à de nombreux procédés d'exagération comme l'emphase, l'hyperbole, l'amplification, le ressassement et les adjectifs mélioratifs, pour mettre en valeur la hardiesse de ce héros civilisateur, et montrer la grandeur de son ambition et de ses prouesses.

Dans ce texte, le narrateur quand il parle du père de Chloé, une amie d'enfance de Mani, il le décrit comme un homme imbu de ses origines. En effet, celui-ci se nomme Charias, et il est le descendant de l'un des officiers d'Alexandre qui ont participé à la bataille d'Arbèles. Il *« appartenait* […] *à l'une de ces familles de colons dont l'ancêtre était venu jadis guerroyer en Orient dans l'armée d'Alexandre puis, à la mort du Macédonien, ayant choisi de demeurer en terre conquise, avait pris ferme et femme pour faire souche »* (Amin Mâalouf, *Les jardins de Lumière*, *op.cit*., p. 63-64).

De ce fait, il ne rate aucune occasion pour relater les événements de cette bataille et se vanter des exploits de son aïeul et de l'armée intrépide du roi macédonien en Orient. Il

---

[429] « Alexandre le Grand dans la culture néo-hellénique », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/**Alexandre le Grand** dans la culture néo-hellénique (Consulté le 22/ 06 / 2015).
[430] « Alexandre le Grand : de l'Histoire au Mythe », in *You Tube*, [En ligne], disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=uMbgR_pux3o (Consulté le 20/ 06 / 2016).
[431] *Ibid.*

« *portait encore fièrement le nom de son aïeul, Charias, et croyait vivre encore, comme lui, dans le sillage d'Alexandre.* » (*Ibid*.)

Dans ses récits interminables, Charias ne cesse de magnifier l'histoire de sa patrie d'origine, la Grèce et d'exalter Alexandre qui, très jeune a conquis l'un des plus grands et des plus imprenables des empires, celui de Mésopotamie. Et celle-ci, comme une amante affectueuse, choiera et idolâtrera ce roi qu'elle a vu triompher, puis mourir brusquement emporté par la maladie, et gardera à tout jamais son souvenir :

> *La bataille d'Arbèles avait eu lieu,* […] *vingt générations plus tôt, mais qu'importe, le temps n'est que le fût où les mythes mûrissent, celui d'Alexandre plus que tout autre, et surtout en Mésopotamie, sur cette terre qui l'avait vu triompher puis mourir. Jeune elle l'avait enseveli, jeune elle l'avait gardé, éternel fiancé sans rides, et le nombre de ses années, trente-trois, est resté l'âge de l'immortalité.* (*Ibid*.)

Dans ce paragraphe l'alliance entre le mythe et l'histoire est plus qu'évidente. Le narrateur nous rappelle d'abord la célèbre bataille d'Arbèles, qui est immortalisée par plusieurs artistes de l'Antiquité, puis fait référence à la figure mythique d'Alexandre. Dans son discours, le lien entre ce dernier et la terre d'Orient est exprimé de manière métaphorique par l'emploi de l'épanalepse[432] qui consiste dans la répétition d'un groupe de mots dans la phrase : « *Jeune elle l'avait enseveli, jeune elle l'avait gardé* », mais aussi par la personnification de la Mésopotamie qui apparaît en fait comme une femme aimante et jalouse à laquelle ce roi est fiancé.

Le père de Chloé, comme nous l'avons déjà dit, ne se lasse jamais de raconter l'histoire de son ancêtre et d'Alexandre le Grand surtout à un auditoire candide facile à envouter et pouvant l'écouter avec beaucoup d'intérêt et savourer son récit sans la moindre critique ou contestation :

> *Chloé n'y était pas encore, mais son père s'en souciait peu, bien trop ravi d'avoir mis la main sur un auditoire frais et candide devant lequel il pourrait conter une fois de plus les exploits de l'ancêtre et la gloire d'Alexandre.* (*Ibid*., p. 66)

[432] Collectif, *Expression française. Toutes les bases du français à portée de main !*, France, Libio, coll. « Grand librio Mémo, 2007, p. 234-235 : « L'épanalepse consiste à répéter un mot, un groupe de mots, voire une phrase entière. »

Voici encore un autre paragraphe faisant référence au plus grand conquérant de l'Histoire et montrant Charias qui répète le récit des exploits des Grecs en Mésopotamie, devant le même auditoire émerveillé :

> […]*Machos écoutait sans déplaisir un épisode de la chevauchée macédonienne, pendant que Mani, à quelques pas de là,* […] *s'absorbait dans la contemplation d'une fresque qu'il était le seul à percevoir.* (*Ibid*., p. 67)

Les seuls moments de délectation pour le père de Chloé, c'est donc lorsqu'il relate en amplifiant les faits la bataille d'Arbèles au cours de laquelle Alexandre a vaincu le souverain achéménide Darius III :

> *Les rares instants de passion qu'il lui arrivait de traverser, c'était lorsqu'il se ménageait un auditoire pour raconter, une fois de plus, la grande bataille d'Arbèles, quand l'armée du Conquérant avait taillé en pièces les troupes de Darius…* (*Ibid*., p. 63-64)

Dans la phrase suivante, le narrateur recourt au double procédé de l'hyperbole et de l'interrogation oratoire afin de nous montrer la force du souvenir et de l'héritage d'Alexandre en terre mésopotamienne. Ainsi, pour lui si les rois parthes et les rois sassanides eux-mêmes, honorent la mémoire de cet illustre monarque et sont fiers de suivre son exemple, il ne faut pas s'étonner de voir le pauvre Charias qui ne possède rien d'autre au monde que sa fille et une vieille maison grecque délabrée, le glorifier et revendiquer une lointaine parenté avec lui :

« Si le roi des rois en personne éprouvait, cinq siècles après, le besoin d'invoquer le souvenir du Conquérant, pouvait-on s'étonner de voir le père de Chloé cultiver sa parcelle de légende ? » (*Ibid*., p. 64-65)

Le nom du célèbre roi est mentionné aussi dans ce passage du texte où Mani répond à Chloé qui l'invite à venir chez eux, comme auparavant, afin de poursuivre la restauration des fresques antiques décorant les murs abîmés de leur maison :
« […] *leur Bataille d'Arbèles*[433] *qui ne finissait plus, l'ancêtre qui arrivait toujours au bon moment pour sauver Alexandre. »* (*Ibid*., p. 91)

---

[433]« Bataille de Gaugamèles ou bataille d'Arbèles (1er oct. ~331) », in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/gaugameles-bataille-d-arbeles/ (Consulté le 20/06/2016) :
« La bataille d'Arbèles ou la bataille de Gaugamèles, est « cet affrontement entre les armées d'Alexandre le Grand et de Darius III va décider du sort de l'Empire perse. Pour stopper l'incursion d'Alexandre dans

Comme nous l'avons remarqué, ici, le narrateur ne rappelle pas les faits historiques de façon détaillée, il ne raconte pas les événements dans leur chronologie et ne cite aucune date précise. Il se contente seulement de donner quelques segments qui mettront en valeur Alexandre, comme la bataille d'Arbèles qui est évoquée encore une fois ici, car elle revêt une importance historique capitale : elle célèbre le souverain macédonien comme un grand guerrier, et c'est elle qui a mis fin à un immense empire antique, l'Empire achéménide, et à la domination perse en Mésopotamie.

Dans le paragraphe suivant, le narrateur grâce au procédé de l'amplification, veut nous montrer à quel point la Mésopotamie est marquée par l'histoire d'Alexandre. Il nous instruit ainsi que la date de la mort de ce roi est fixée par les astronomes, comme le début du nouveau calendrier mésopotamien[434], et que les monarques babyloniens eux-mêmes sont fiers de se réclamer de lui et de marcher dans son sillage :

> *C'est lui Alexandre, qui présidait à l'écoulement du temps. Les astronomes de Babel n'avaient-ils pas choisi la date de sa mort comme début de l'ère nouvelle ? Depuis, bien des rois s'étaient succédé, mais ils n'avaient fait que régner dans l'ombre du Macédonien ; les premiers étaient ses lieutenants, ensuite leurs descendants puis, lorsque le pouvoir était échu aux Parthes, leurs souverains avaient pris soin d'adjoindre constamment à leurs noms le titre de « Philhélène », « Ami des Grecs », pour s'affirmer eux aussi les légitimes gardiens du noble héritage d'Alexandre.* (*Ibid*.)

---

l'Empire perse, Darius a choisi comme champ de bataille la plaine de Gaugamèles, à proximité d'Arbèles (aujourd'hui Erbil, dans le nord de l'Irak), où il dispose ses troupes en attente de l'arrivée d'Alexandre. Le terrain plat doit permettre aux chars perses de charger avec le maximum d'efficacité contre les Macédoniens. En nombre, les forces perses sont nettement supérieures à celles d'Alexandre qui s'élèvent à environ 40 000 soldats d'infanterie et 7 000 cavaliers.
L'armée bien entraînée d'Alexandre affronte la massive ligne de bataille de Darius en portant d'abord ses assauts contre l'aile gauche perse, avec l'appui de ses archers, de ses lanceurs de javelots et de sa cavalerie. Pendant ce temps, sa réserve d'infanterie, chargée de protéger les flancs, se défend contre la cavalerie de Darius. Au cours du combat, les cavaliers de Darius sont attirés en si grand nombre sur leur aile gauche qu'ils laissent l'infanterie perse exposée au centre de la ligne de bataille. Alexandre et sa cavalerie personnelle mettent immédiatement à profit cette faiblesse sur l'aile droite perse pour se lancer dans une vaste charge d'enveloppement sur le flanc et l'arrière des Perses. Darius prend alors la fuite et la panique se répand dans toute son armée qui se jette dans une retraite éperdue, permettant aux Grecs de la tailler en pièces. Cette victoire macédonienne scelle la fin de l'Empire perse fondé par Cyrus II le Grand et fait d'Alexandre le maître de l'Asie du Sud-ouest ».

[434]« Calendrier zoroastrien », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/**Calendrier**_zoroastrien (Consulté le 28/ 06 / 2015) :
« À la suite de la conquête de la Perse par Alexandre le Grand en 330, les Séleucides imposent la méthode grecque de datation par ère, par opposition à la datation par période de règne de chaque monarque. C'est l'*ère d'Alexandre* (plus tard appelée *ère séleucide*). »

Ce grand monarque macédonien dont le souvenir est indélébile fait l'objet d'un culte, d'une grande vénération de la part des grands rois sassanides, qui font frapper des monnaies à leurs effigies et font construire, comme lui, d'énormes édifices, des statues, des ponts, des palais et des temples, afin de laisser, à son image, leurs traces dans l'Histoire par l'héritage qu'ils lèguent à la postérité[435] :

> *Plus encore que le titre de conquérant, les grands rois sassanides convoitaient celui de bâtisseurs, soucieux d'imiter en cela* […] *l'exemple immortel d'Alexandre. N'avait-il pas semé en terre antique d'innombrables « Alexandries » ?* (*Ibid*., p. 289)

Nous apercevons son nom également dans ce paragraphe où le narrateur nous donne des renseignements historiques concernant l'Empire sassanide. Ce dernier quoi que colossal et puissant n'arrive pas à effacer, de la Mésopotamie, le souvenir d'Alexandre :

> *Les Sassanides* […] *avaient voulu que leur capitale demeurât* […] *en une contrée étrangère à leur culture comme à leurs cultes, cette Mésopotamie sémite et déjà partiellement christianisée, leur rêve était de déployer leurs étendards sur l'ensemble des terres qui allaient du Tigre au fleuve Strymon, près duquel naquit Alexandre. (Ibid., p. 236)*

Lisons encore celui-ci :

> *Alors qu'Alexandre envahissait la Perse, le roi des rois avait fait construire à Ecbatane un château de mille pièces où enfermer derrière huit lourdes portes de fer ses femmes, ses jeunes enfants, ainsi que son trésor.* (*Ibid*., p. 219)

Dans ces deux extraits, le narrateur veut mettre en évidence le courage et la force guerrière d'Alexandre, il nous rappelle comment il a envahi la Mésopotamie et la Perse et comment il a renversé le grand monarque Darius.

Comme nous le voyons donc, le narrateur insiste beaucoup sur le nom d'Alexandre. Celui-ci est évoqué plusieurs fois, dans les paragraphes que nous venons de citer, en plus des substituts lexicaux, comme « *Macédonien* » ou « *Conquérant* » qui renvoient également à lui. Le fait de ressasser le nom ce roi et de rappeler, à chaque fois, ses hauts faits et ses prouesses, nous indiquent clairement à quel point l'auteur est fasciné par lui, car comme

[435] En 11 ans de conquêtes, Alexandre a fondé près soixante-dix cités, dont la majorité porte son nom. Sur le delta du Nil, il a créé la ville d'Alexandrie, une grande ville cosmopolite de plus de 500 000 habitants. (cf. « Alexandre le Grand », in *Wikipédia*, *op.cit*.).

l'explique Pierre Brunel, dans *Mythocritique, Théorie et parcours*, la référence à un nom de mythologie n'est jamais un fait anodin, « l'écho du nom mythologique est une « allégorie ». « Ce nom de l'autre ouvre la possibilité de parler du moi »[436].

La figure mythique d'Alexandre traverse tout le texte et ne cesse de ressurgir du début jusqu'à la fin. On la retrouve également dans le paragraphe suivant où le narrateur fait particulièrement allusion à sa fermeté, à sa volonté de fer et à sa détermination dans les conquêtes. «*Conquérant* » est l'un de ses surnoms, car en quelques années, il a conquis un vaste empire allant de la Grèce à l'Inde. Comme lui, Mani refuse de s'arrêter à Ctésiphon, il veut conquérir le monde, il est arrivé jusqu'aux rives de l'Indus :

« Suivi des plus fidèles, il reprit sa route. Non comme un condamné en fuite, mais du pas d'un conquérant. Il ne s'arrêtait qu'aux heures de sommeil… » (*Ibid*., p. 317)

Le médecin de Babel n'est pas un homme de guerre, il exècre la violence et répugne à répandre le sang, c'est un messager d'une religion très pacifique et tolérante. Ce qu'il admire chez Alexandre, ce n'est pas sa puissance militaire, mais sa fougue, son mental d'acier et son désir ardent de conquérir le monde. En s'inspirant de ce roi antique, il veut joindre à sa foi généreuse les pays de l'Orient et ceux de l'Occident, et rallier à sa cause les rois, les princes et tous les hommes de pouvoir. La périphrase employée dans cette phrase ci-dessous sert à montrer l'étendue de son ambition de conquête :

« *J'enseignerai la religion de beauté aux peuples des quatre climats* » (*Ibid*., p. 126).

Mani est inspiré à la fois par l'image du Christ et celle Alexandre. Témoin, cette question, que nous avons citée plus haut, et qu'il pose à son jumeau céleste afin de savoir s'il aura assez de temps pour achever sa mission :

« Pourrais-je au moins savoir si je dispose de sept années encore, si j'atteindrai l'âge du Christ et d'Alexandre ? » (*Ibid*., p. 205)

La présence des noms de ces deux figures mythiques côte à côte dans le texte ne peut être un fait entièrement innocent. Elle constitue une preuve incontestable que Mani, et encore l'auteur lui-même les admirent et les prennent pour modèles. La citation de leurs paroles,

[436] Pierre Brunel, *Mythocritique, Théorie et parcours, op.cit.*, p. 147.

l'insistance sur leurs noms et leurs hauts faits confirment très bien cette hypothèse. Mais cela indique aussi qu'à ses yeux, Alexandre est comme Jésus, un Messager de Dieu, un Messie.

Mani est très ambitieux, comme ce conquérant antique qu'il admire énormément. Il refuse de modérer son ambition, il ne veut pas perdre son temps dans la conquête des petites provinces de l'Empire sassanide, il veut aller plus loin, beaucoup plus loin. Dans une conversation amicale avec le grand monarque Shabhur, il lui dévoile son désir ardent de conquérir Rome et son empire ; et cherche à le convaincre afin d'obtenir son aide et son soutien pour concrétiser ce rêve :

> *Il est vrai que je répugne à verser le sang, mais je ne répugne pas à la conquête. Bien au contraire, je rêve de conquête* […] *mon ambition à moi, Mani, est de conquérir Rome, rien de moins que Rome, Rome avec tout son Empire, je ne me contenterai d'aucune province, aussi vaste et prospère soit-elle. Je veux conquérir Rome et je la sais mûre pour la conquête* (*Ibid*., p. 252).

Le ressassement du nom de Rome dans ce paragraphe, nous indique l'insistance du narrateur qui veut mettre l'accent sur la grandeur de l'ambition de Mani. Ce dernier souhaite, en effet conquérir le monde afin de répandre sa foi généreuse, il désire achever l'œuvre d'Alexandre et celle de Jésus, qui sont morts tous les deux à l'âge de 33 ans, avant de conquérir l'Empire romain.

Comme le conquérant macédonien, qui a fondé un puissant empire sur lequel le soleil ne se couche pas et dont la capitale est la Grèce, le Messager veut lui aussi prêcher une foi universelle dont le centre sera Ctésiphon, et qui rassemblera les adeptes de toutes les confessions : ceux de Jésus, ceux de bouddha, ceux de Zoroastre, ceux de Jupiter ou encore ceux de Mithra. Il instaurera un climat de confiance où toutes les coutumes et tous les cultes seront respectés :

> *Je suis prêt à aller à Rome. Comme j'ai pu rassembler autrefois à Deb les adorateurs de Bouddha et ceux d'Ahura-Mazda, j'y rassemblerai les adeptes du Nazaréen comme ceux de Mithra, sans pour autant persécuter les philosophes ni dénigrer Jupiter. J'y prêcherai une foi pour tous les humains, une foi dont le centre sera Ctésiphon, dont je serai l'humble messager et dont le roi des rois sera le protecteur. Ne serait-ce pas là une ample conquête, digne Darius et d'Alexandre, et même plus grande, plus noble, plus durable surtout, que les conquêtes du passé ?* (*Ibid*.)

L'hyperbole et les superlatifs employés dans la dernière phrase de cet extrait servent à montrer la grandeur et la noblesse du projet de Mani qui se compare aux grands conquérants de l'Antiquité, tels qu'Alexandre et Darius. Mieux encore que ces derniers qui ont conquis des territoires, lui, par sa religion de la lumière inspirée à la fois du christianisme et du bouddhisme, il rêve de conquérir et d'unir l'humanité tout entière.

Le médecin de Babel est animé par un enthousiasme sans bornes que rien ni personne ne peuvent arrêter. Son esprit de conquête religieuse grandit de jour en jour, il désire propager son message messianique dans toutes les nations de la terre. Sa détermination ne faiblit pas à l'épreuve de la fatigue, de la maladie et de l'hostilité des mages. Il a soif de découvrir les quatre coins du monde et de les conquérir afin de s'inscrire dans la lignée des grands héros de l'Histoire. Voici d'ailleurs ce qu'il répond à son double lorsque celui-ci lui demande d'effectuer une pause :

« J'ai hâte de découvrir toutes ces nations auxquelles je n'ai pas encore porté mon message. » (*Ibid*.)

Le mot « *toutes* » utilisé ici possède la valeur d'un superlatif, il indique l'impatience de Mani, sa grande motivation et sa détermination sans faille.

Alexandre le Grand est admiré également pour ses dons de stratège hors pair, à vingt ans seulement, il a pris les rênes du pouvoir et a mené ses armées avec une grande fermeté et intelligence. Dans, ce passage de *Samarcande*, le réformateur persan Djamalouddine Al Afghani, rend hommage à son héroïsme, à sa fougue, à sa bravoure et à virtuosité dans l'art de la guerre :

> *Je lui ai raconté une vieille légende : lorsque les armées de Darius affrontèrent celles d'Alexandre le Grand, les conseillers du Grec lui auraient fait remarquer que les troupes des Perses étaient beaucoup plus nombreuses que les siennes. Alexandre aurait haussé les épaules avec assurance. « Mes hommes, aurait-il dit, se battent pour vaincre, les hommes de Darius se battent pour mourir ! »* (Amin Mâalouf, *Samarcande, op.cit*., p. 259)

Dans ces paroles, le penseur persan fait référence surtout à l'enthousiasme qui anime le cœur du conquérant macédonien et de ses hommes. La hardiesse de ces derniers est mise en évidence grâce à l'antithèse vivre/ mourir véhiculée par les propos rapportés d'Alexandre. On raconte, en effet que celui-ci possède une armée impressionnante, très forte, et que ses soldats méprisent le danger et ne craignent pas la mort. Ils sont tous portés par un puissant

sentiment patriotique, qui les enivre et les emmène à vaincre des armées herculéennes, comme celles de Darius[437].

Djamalouddine Al Afghani[438] est un révolutionnaire, un adepte de l'universalisme. Il utilise la culture traditionnelle et religieuse pour ramener les musulmans à lutter contre le despotisme et contre l'impérialisme et l'invasion occidentale. Il a formé de nombreux disciples comme Mohamed Abdou, Saad Zaghloul et Mahmoud Sami Baroudi en Égypte. En 1881, il publie *La Réfutation des matérialistes*, un pamphlet où il fustige les musulmans collaborateurs des Anglais. Si l'auteur l'évoque dans son texte et associe son nom à celui d'Alexandre, c'est sans doute parce qu'il trouve son combat juste : ce dernier dénonce la domination occidentale dans son pays. Ce qui veut dire que lui aussi est contre l'entreprise globalisante des pays occidentaux, contre la suprématie occidentale en Orient. Dans toutes ses œuvres, il appelle les pays d'Orient à s'ouvrir sur le monde, tout en veillant à préserver leur culture, leur patrimoine et leur identité.

Nous avons constaté aussi, lors de notre lecture de *Léon l'Africain,* une référence directe à la figure mythique d'Alexandre. Elle apparaît précisément dans *Le Livre du Caire*, lorsque le narrateur-personnage a débarqué en Égypte[439] après son expulsion du royaume de Fès, pour une période de deux ans. En effet, après son arrivée à Alexandrie, l'une des plus grandes villes de ce pays, il est resté ému et admiratif devant la splendeur et le charme de cette cité ancienne fondée par Alexandre le Grand lui-même :

> *En évitant ce désagrément, je ne pouvais que mieux apprécier la grandeur de cette cité antique, fondée par Alexandre le Grand, un souverain dont le Coran parle en terme élogieux et dont la tombe est un lieu de pèlerinage pour les dévots*[440]. (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain, op.cit*., p. 254)

---

[437]« Armée macédonienne », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/**Armée**_macédonienne (Consulté le 19/ 06 / 2015).

[438]« Jamal Eddine Al afghani (1838-1897) Le père fondateur du modernisme islamique », [En ligne], disponible sur : http://www.oujdacity.net/national-article-52724-fr/ (Consulté le 28/ 06 / 2016).

[439] En dépit de son éloignement, l'Orient demeure la patrie de ses souvenirs, de son enfance. Il déplore le déclin de la civilisation orientale et la dégradation des grandes villes orientales comme l'Égypte et l'Andalousie. L'Égypte, le pays des pyramides, était autrefois le berceau de la civilisation : on venait de partout pour s'abreuver à son savoir et à sa science :
Quand je suis arrivé au Caire, mon fils, elle était depuis des siècles déjà la prestigieuse capitale d'un empire, et le siège d'un califat. Quand je l'ai quitté, elle n'était plus qu'un chef-lieu de province. Jamais, sans doute, elle ne retrouvera sa gloire passée (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, *op.cit*, p. 47).

[440]Après la mort d'Alexandre, ses grands officiers se sont d'abord disputé sa dépouille, puis ils l'ont transporté jusqu'en Égypte pour l'ensevelir. Le lieu présumé de sa sépulture est devenu un lieu de

Dans ce paragraphe aussi, il est aisé de comprendre que c'est l'auteur lui-même qui s'exprime par la bouche de son personnage Hassan-Léon, pour faire un clin d'œil à l'Égypte, sa patrie d'enfance et le pays d'accueil de ses grands-parents maternels[441], mais aussi pour saluer Alexandre et rendre hommage à son génie civilisateur.

En effet, ce monarque a créé, dans le bassin méditerranéen, de nombreuses villes portant toutes son nom[442]. Il est mort très jeune, comme Jésus, à trente-trois ans : l'âge de l'éternité, avant de concrétiser totalement son rêve. Son nom est évoqué à maintes reprises dans le Coran[443], la Bible et la Thora, où il est considéré tantôt comme un prophète, tantôt comme un homme bienveillant et juste. On raconte qu'il a conquis la Mecque et a combattu les idoles. Il est perçu souvent comme un libérateur, car il n'a pas colonisé les peuples dans le but de les asservir ou de les tyranniser, mais dans le but de les unir, de les civiliser, tout en acceptant et en respectant leurs différences.

Dans quelques passages des *Jardins de Lumière*, le narrateur évoque aussi la plus célèbre reine de l'Antiquité, la reine du désert, Zénobie[444]. Il relate son histoire comme on

---

pèlerinage, pour les croyants et les touristes. (cf., « Tombeau d'Alexandre le Grand », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Tombeau_d'Alexandre_le_Grand*** (Consulté le 19/ 06 / 2015)).

[441] Mâalouf a vécu son enfance en Égypte auprès de ses grands-parents maternels, il a également une aïeule égyptienne (cf., Mâalouf Amin, *Les Identités meurtrières, op.cit*.,).

[442]François-Xavier de Villemagne, *Alexandre le Grand et l'Orient - de la Perse jusqu'en Inde, op.cit.*

[443] Certains exégètes du Coran pensent qu'Alexandre est évoqué dans sourate *El-Kahf* (la caverne) par le nom de « bi-cornu » en référence à son casque militaire. Mohamed El-Mokhtar Ould Bah, *Le saint Coran et la traduction du sens de ses versets en langue français*, Homs, La Maison du Coran, 2011, VXIII *:* 83-98 : « Et ils t'interrogent sur Ḏūl-Qarnayn. Dis : « Je vais vous en citer quelque fait mémorable ». Vraiment, Nous avons affermi sa puissance sur terre, et Nous lui avons donné libre voie à toute chose. Il suivit donc une voie. Et quand il eut atteint le Couchant, il trouva que le soleil se couchait dans une source boueuse, et, auprès d'elle il trouva une peuplade [impie]. Nous dîmes : « Ô Ḏūl-Qarnayn ! Ou tu les châties, ou tu uses de bienveillance à leur égard ». Il dit : « Quant à celui qui est injuste, nous le châtierons ; ensuite il sera ramené vers son Seigneur qui le punira d'un châtiment terrible. Et quant à celui qui croit et fait bonne œuvre, il aura, en retour, la plus belle récompense. Et nous lui donneront des ordres faciles à exécuter ». Puis, il suivit (une autre) voie. Et quand il eut atteint le Levant, il trouva que le soleil se levait sur une peuplade à laquelle Nous n'avions pas donné de voile pour s'en protéger. Il en fut ainsi et Nous embrassons de Notre Science ce qu'il détenait. Puis, il suivit (une autre) voie. Et quand il eut atteint un endroit situé entre les Deux Barrières (montagnes), il trouva derrière elles une peuplade qui ne comprenait presque aucun langage. Ils dirent : « Ô Ḏūl-Qarnayn, les Yᾱ jūj et les Mᾱ jūj commettent du désordre sur terre. Est-ce que nous pouvons t'accorder un tribut pour construire une barrière entre eux et nous ? » Il dit : « Ce que Mon Seigneur m'a confié vaut mieux (que vos dons). Aidez-moi donc avec votre force et je construirai un remblai entre vous et eux. Apportez-moi des blocs de fer ». Puis, lorsqu'il l'eut rendu une fournaise, il dit : « Apportez-moi du cuivre fondu, que je le déverse dessus ». Ainsi, ils ne purent guère l'escalader ni l'ébrécher non plus. Il dit : « C'est une miséricorde de la part de mon Seigneur. Mais, lorsque la promesse de mon Seigneur viendra, Il le nivellera. Et la promesse de Mon Seigneur est vérité ».

[444] Zénobie est, à l'instar de Cléopâtre, l'une des femmes les plus remarquables de l'Antiquité. Après l'assassinat de son époux Odenath, elle exerce la régence au nom de son fils Vahballath. Ambitionnant d'agrandir son royaume et de se détacher de la domination romaine, elle y annexe la Syrie, l'Égypte et l'Asie Mineure et impose son hégémonie sur plusieurs provinces de la Méditerranée. Elle choisit, pour

relate un conte, une fable ou un récit merveilleux, c'est-à-dire en se servant de la formule consacrée *« il était une fois »*, car cette grande souveraine, elle aussi, est entrée dans la légende grâce à son héroïsme, et son histoire bien que réelle se confond avec le mythe, comme celle d'Alexandre le Grand :

« Il était une fois une reine, n'est-ce pas ainsi que se content les légendes ? Belle, riche, lettrée, ambitieuse jusqu'aux cimes et dotée d'une puissante intelligence…. » (Amin Mâalouf, *Les jardins de Lumière*, *op.cit*., p. 300)

Il nous décrit Zénobie comme une reine parfaite dotée de toutes les qualités d'une bonne reine : elle possède la beauté, l'instruction, la richesse, l'ambition, l'intelligence, la bonté et la générosité de l'esprit, « *mais* [elle était] *rongée par un mal qu'aucun remède ne parvenait à soigner. Elle s'en plaignit un jour à sa sœur qui lui rapporta les dires des caravaniers sur les prodiges d'un médecin du pays de Babel. La reine exprima son désir ardent de le rencontrer, et la nuit même, dans son sommeil, elle vit son image et entendit sa voix. Au réveil, elle était guérie. Et convertie »* (*Ibid*., p. 299).

La reine du désert n'a pas concrètement rencontré Mani, aucune source historique ne confirme le passage de celui-ci par la ville de Palmyre, elle l'a simplement vu en rêve, mais étrangement cette vision l'a aidé à guérir de son chagrin. Elle devient donc tout de suite une adepte de sa religion et marquée par les valeurs qu'il défend, c'est-à-dire le pacifisme, la tolérance et l'amour, elle fait de son royaume un refuge sécurisant pour tous ceux qui sont opprimés et persécutés, ailleurs, dans leurs pays d'origine. Ainsi, comme du temps d'Alexandre, les juifs[445], qui sont rejetés dans tous les pays de la terre, vivent en toute quiétude et sécurité dans la grande cité de Palmyre, ils ont des synagogues et observent librement leur culte :

---

maintenir la paix autour d'elle, les principes de la tolérance et de l'éclectisme culturel. En 270 av. J.-C., c'est l'empereur Aurélien, lui-même qui part à la tête d'une grande armée dans le but de réduire à néant le royaume de Palmyre. Ses troupes ont capturé la reine et celle-ci « ployant sous la masse des ornements, chaînes au cou et aux membres », sera conduite à Rome en 270 av. J.-C. (cf., Marguerite Jouhet, « Zénobie**,** reine de Palmyre», in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/zenobie/ (Consulté le 11/02/2016).

[445] Les juifs vénèrent Alexandre le Grand, ils le nomment le sauveur, car il les a délivrés de la domination perse, et de son vivant, ils ont bénéficié d'un traitement de faveur par rapport aux autres peuples qu'il a conquis. Ainsi, il les a protégés de la persécution et leur a accordé la liberté de culte. Pour lui rendre hommage, nombre d'entre-deux appellent leurs enfants Alexandre ou Alexandra (cf., Isabelle Fabre, « La conversion d'Alexandre le Grand au judaïsme : transpositions et avatars d'une légende dans les *Romans d'Alexandre* français du XII[e] siècle », in *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires* [En ligne], disponible sur : http://cerri.revues.org/454 (Consulté le 13/ 09/2016)).

> *On sait aujourd'hui que la reine s'appelait Zénobie, que son royaume était Palmyre, qu'elle embrassa la foi de Mani et entreprit de la diffuser vers l'Égypte, et bien au-delà. […] Ainsi, on s'était longtemps demandé quelles pouvaient être les croyances de la grande dame du désert, elle qui accueillait dans sa cour les philosophes, les juifs, les Nazaréens, et laissait honorer dans les temples de sa capitale les divinités de toutes les nations. Ce souffle de tolérance était celui de Mani* (*Ibid*., p. 300).

Zénobie est une reine généreuse, le narrateur insiste beaucoup sur ce trait. Influencée par le manichéisme (et peut-être par l'histoire d'Alexandre de Macédoine), elle a créé une grande cité libre et tolérante, accueillant les gens de toutes les confessions. Elle veut rivaliser avec les grandes puissances de son temps en faisant de la Phénicie une grande métropole universelle du même prestige que Rome et Ctésiphon. Sa capitale Palmyre est foisonnante en population. Située sur la route des épices, elle ouvre ses portes aux caravanes, aux voyageurs, aux pèlerins et aux commerçants. Elle symbolise le carrefour des civilisations, le point de rencontre entre l'Orient et l'Occident :

> *Palmyre était en son siècle bien plus qu'une riche cité caravanière. Elle ambitionnait de devenir la métropole universelle et, l'espace d'une décennie, elle faillit éclipser et Rome et Ctésiphon. En la personne de Zénobie, c'était donc la rivale commune des empereurs d'Orient et d'Occident que Mani avait gagné à sa cause. Reine libre d'une cité libre, elle devrait subir, en fin d'itinéraire, la loi des deux colosses* (*Ibid*., p. 300).

Grâce à son œuvre et à son esprit, cette reine a marqué profondément l'histoire de l'Orient et celle de l'humanité, comme Alexandre le Grand. Certes, son royaume a été totalement détruit par les deux empires romain et sassanide, mais son nom reste à tout jamais gravé dans les mémoires, « *plus lumineux que celui des vainqueurs* » (*Ibid*.).

Enfin, il est clair que la référence à Zénobie et à son histoire dans le texte n'est pas du tout accidentel. Les passages élogieux que nous venons de citer montrent parfaitement combien Mâalouf admire cette reine antique qui a défié deux puissants empires pour se forger une renommée.

Zénobie est comme Alexandre, une reine tolérante et ambitieuse, c'est une dame de fer qui a su mettre le monde à ses pieds ; son rêve est de conquérir les peuples non pas pour les assujettir mais pour les réunir sous la religion manichéenne. Elle veut abolir la discrimination et l'intolérance qui règnent à son époque et répandre autour d'elle les valeurs humaines de la coexistence pacifique des communautés. Toutefois, les Romains et les Perses qui voient en elle une concurrente redoutable, ont réduit brutalement son empire en cendres.

Pour conclure, une chose est certaine : le retour constant de la figure mythique Alexandre dans *Les Jardins de Lumière* ou encore dans *Léon l'Africain* ou *Samarcande* n'est pas fortuit. Si le nom de ce grand roi antique revient incessamment dans la bouche des narrateurs ou des personnages de ces trois romans, c'est que Mâalouf lui-même est sans doute l'un de ses admirateurs les plus fervents. Ce dernier admire, en effet, toutes les civilisations antiques[446], comme nous l'avons pu le constater auparavant. Il est extrêmement fasciné par l'œuvre grandiose d'Alexandre, et par son génie hors du commun. Cette admiration se manifeste dans *Les Jardins de Lumière* par le ressassement du nom du monarque et l'emploi des différents procédés d'exagération, en particulier l'hyperbole.

Ce qui fascine l'écrivain, c'est surtout l'esprit tolérant et le cosmopolitisme de ce conquérant macédonien, son respect des cultures et des religions des peuples conquis, son esprit d'éclectisme, sa volonté ferme d'unir les peuples d'Asie et d'Europe tout en acceptant leurs divergences.

Alexandre est en effet un visionnaire, un moderne, il est très en avance par rapport à son temps. Il a très tôt compris le sens de la diversité identitaire, de la possibilité de la coexistence des peuples en dépit de leurs différences culturelles, ethniques ou raciales. Il a marqué non seulement l'histoire de la Grèce ou de la Méditerranée, mais aussi l'histoire de l'humanité toute entière.

Zénobie est de la même trompe qu'Alexandre, une battante, une héroïne. C'est la femme qui n'a pas peur de Rome et de ses empereurs. Seule, à la croisée de l'Orient et de l'Occident, elle a conçu de grands projets politiques. Elle a voulu bâtir un empire puissant et exemplaire, où toutes les confessions seront mêlées et respectées.

---

[446] Mâalouf est très nostalgique envers les civilisations passées, il regrette leur disparition et cela nous le sentons dans les interventions de ses narrateurs et les paroles de ses personnages. Par exemple, dans ce passage du *Périple de Baldassare*, le héros inconsolable parce qu'il est né au crépuscule des temps, déplore le monde d'antan. Il pleur le charme et la splendeur des temps passés, lorsque sa famille était encore forte, glorieuse et participait à la grandeur et à la noblesse de Gênes. Et dans sa plainte mélancolique, la nostalgie se mêle d'amertume, de regret et de déception :
Je hochais la tête, je lui souriais et, en un sens, je l'envie. Je l'envie et j'envie son maître de poser sur tout ce paysage un regard empli de fierté. Alors que je ne puis éprouver, quant à moi, que de la nostalgie. J'aurais tant voulu vivre à l'époque où Gênes était la plus resplendissante des villes, et ma famille la plus resplendissante de ses familles. Je ne me console pas de n'être venu au monde qu'aujourd'hui. Qu'il est tard mon Dieu ! Que cette terre est fanée ! J'ai le sentiment d'être né au crépuscule des temps, incapable d'imaginer ce que fut le soleil de midi. (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit.*, p. 298).

Ces deux monarques du monde antique ont beaucoup de points communs avec Mani, le Messager de la beauté et de la lumière : c'est le désir ardent de répandre les valeurs de la tolérance, du pacifisme, de la coexistence des peuples, des communautés et des religions ; c'est aussi l'humanisme exacerbé qui génère la volonté de créer un monde parfait. Mâalouf les admire énormément, c'est pour cette raison qu'il a fait référence à eux dans ses *Jardins de Lumière*.

De plus, en nous racontant l'histoire de Mani, d'Alexandre et de Zénobie, le narrateur nous les présente, non pas comme des personnages historiques, mais comme des légendes, des figures mythiques. Car, grâce à leurs parcours extraordinaires, ces derniers ont quitté le domaine de l'Histoire pour s'inscrire dans celui du mythe. Cependant, nous décelons dans son langage une pointe de regret : car ces trois personnages ont eu tous une fin tragique. Alexandre est mort très jeune emporté par la maladie ; Zénobie n'a pas pu concrétiser son rêve parce que son empire a été complètement détruit par les Romains et les Sassanides ; et Mani a été condamné à mort par les mages avant d'achever sa mission.

Enfin, nous pouvons dire que Mâalouf est fasciné par ces trois figures antiques dont les profils oscillent entre le mythe, la légende et la réalité. Il admire leur courage, leur générosité et leur charisme. En racontant leurs histoires et en évoquant leurs œuvres, il veut surtout leur rendre hommage, pour qu'on ne les oublie pas. Alexandre, Zénobie et Mani ont tous tenté, chacun à sa façon, de bâtir un monde meilleur, et par leurs actes héroïques, ils ont profondément influencé le cours de l'Histoire.

Chapitre IV : Le Livre : un mythe, un symbole, une passion

Le Livre est omniprésent dans les textes de Mâalouf qui constituent notre corpus. Il se décline sous toutes ses variantes : journal intime, carnet de voyage, livre occulte, manuscrit de poésie, ouvrage de géographie, etc. Il est érigé, par l'auteur en mythe, en objet mystérieux, et il est intimement lié à son engagement humanitaire ainsi qu'aux thématiques du voyage et de la quête identitaire.

Dans *Le Périple de Baldassare*, *Samarcande* et *Léon l'Africain*, il y a une véritable mythification et sacralisation du livre et de l'écriture. Ceux-ci obsèdent les textes et déterminent même le parcours des personnages. Les motifs de l'égarement et de la perte des livres ou des cahiers et le thème de l'écriture reviennent comme des leitmotivs dans ces trois romans. Ils façonnent la structure des récits et sous-tendent la quête des protagonistes. En effet, c'est pour trouver un livre mystérieux recelant le nom secret de Dieu que Baldassare Embriaco entreprend son long périple à travers l'Orient et l'Europe, et en cours de route, il perd successivement ses trois cahiers qu'il a entrepris d'écrire depuis son départ de Gibelet. C'est également la quête d'un livre légendaire, *Le Manuscrit de Samarcande*, qui a conduit Benjamin O. Lesage à effectuer son périlleux voyage en Orient. Et Léon l'Africain a consacré plusieurs années de son existence vagabonde à écrire un ouvrage monumental intitulé *Description de l'Afrique* et caresse encore le rêve humaniste de rédiger un dictionnaire multilingue, qui mettrait fin au Babel des langues.

Or, en mythocritique, lorsqu'une idée, une image, un motif est récurrent dans un texte, il devient un mythe. Selon Roland Barthes, tout peut devenir mythe : l'automobile, les produits cosmétiques, les acteurs de cinéma, car « l'univers est infiniment suggestif »[447]. « Notre vie quotidienne, écrit-il, se nourrit de mythes : le catch, le striptease, l'auto, la publicité, le tourisme… qui bientôt nous débordent. »[448] Pour lui, « le mythe est un système de communication, c'est un message »[449] qui a une double fonction : « il désigne et il notifie, il fait comprendre et il impose »[450]. Françoise Graziani considère le mythe comme « un

[447] Roland Barthes, *Mythologies*, *op.cit*., p. 181.
[448] *Ibid*., Postface.
[449] *Ibid*., p. 181.
[450] *Ibid*., p. 190.

discours figuré », « un mode de connaissance indirect »[451], c'est-à-dire un discours qui exprime la vérité de façon imagée ou symbolique. Gilbert Durand, quant à lui, le définit comme « un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes », c'est « une esquisse de rationalisation puisqu'il utilise le fil du discours, dans lequel les symboles se résolvent en mots et les archétypes en idées»[452]. Paul Ricœur ne s'éloigne pas de ce point de vue, il rapproche le mythe du symbole. « Je tiendrai, dit-il, le mythe pour une espèce de symbole, comme un symbole développé en forme de récit. »[453]

Mais qu'est-ce qu'un symbole ? Selon *Le Dictionnaire des symboles*, le symbole désigne à l'origine « un objet coupé en deux, fragments de céramique, de bois ou de métal. Deux personnes en gardent chacune une partie, deux hôtes, le créancier et le débiteur, deux pèlerins, deux êtres qui vont se séparer longtemps… En rapprochant les deux parties, ils reconnaîtront plus tard leur liens d'hospitalité, leurs dettes, leur amitié. »[454] Il est par conséquent doté d'une possibilité de réconciliation, « il sépare et met ensemble, il comporte les deux idées de séparation et de réunion ; il évoque une communauté, qui a été divisée et qui peut se reformer. Tout symbole comporte une part de *signe brisé* ; le sens du symbole se découvre dans ce qui est à la fois brisure et lien de ses termes séparés.»[455] « Le symbole s'affirme dès lors comme un terme apparemment saisissable dont l'insaisissable est l'autre terme. »[456]

Les questions que nous nous posons donc sont : Pourquoi les livres sont constamment présents dans les romans de Mâalouf ? Pourquoi figurent-ils toujours comme des mythes ? Des objets inaccessibles dans *Samarcande* et *Le Périple de Baldassare ?* Que peut bien signifier le motif de la perte des livres et des cahiers qui est si insistant dans ces deux textes ? Quel rapport le Livre et l'écriture ont-ils, aux yeux de l'auteur, avec les Livres saints et les Écritures ? Que représente l'écriture pour lui ?

Dans ce dernier chapitre, nous tenterons de répondre à ces questions. Nous traiterons de l'auteur lui-même, de sa quête, de sa passion des livres et de l'écriture, de son humanisme

---

[451] *Ibid.*
[452] Gilbert Durand, *Les Structures Anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale, op.cit.,* p. 54.
[453] Paul Ricœur, « Le symbole donne à penser », in *Esprit*, n° 27, juillet-août 1959, pp. 60-75, p. 68.
[454] Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles, op.cit.,* Introduction, p. 13.
[455] *Ibid*.
[456] Pierre Emmanuel, Cité par Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Ibid*., p. 14.

et de ses rêves utopiques. Car, comme il le dit lui-même dans ses diverses interviews, dans chacun de ses livres, il a dévoilé un pan de sa personnalité, et à travers chacun de ses personnages, il a exprimé ses idées, ses passions, ses aspirations, ses convictions et ses regrets.

IV- 1 Mystère et secret

Dans *Le Périple de Baldassare* la quête s'articule autour d'un livre perdu, un livre étrange écrit par un alchimiste et un amateur des sciences occultes et de l'écriture ésotérique. Dès les premières pages de ce roman, le narrateur-personnage installe un climat d'étrangeté et de mystère en créant le doute à propos de l'existence même de ce livre et de l'exactitude de son titre. Il nous montre en effet que le livre en question est une énigme, rien n'est sûr à son sujet. Personne ne peut affirmer avec certitude si son auteur l'a réellement écrit ou non. Même les passionnés de vieux livres ne le connaissent que de réputation. Certains d'entre eux disent qu'il s'intitule *Le Livre du Centième Nom*, d'autres *Le Traité du Centième Nom,* d'autres encore le désignent sous le titre de *Dévoilement du Nom caché* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare, op.cit.,* p. 357). « *Jamais* […] *je n'ai relevé, sous une plume respectée, une confirmation sans ambigüité de la présence de ce livre. Personne qui dise nettement « je l'ai », « je l'ai feuilleté », « je l'ai lu », personne qui en cite des passages. Si bien que les négociants les plus sérieux, ainsi que la plupart des lettrés, sont persuadés que cet ouvrage n'a jamais existé, et que les rares copies qui apparaissent de temps à autre sont l'œuvre de faussaires et de mystificateurs »,* déclare-t-il au commencement de son récit (*Ibid*., p.17).

Ces doutes se sont vite dissipés puisque un exemplaire du *Centième Nom* est apparu chez le vieil Idris, mais le mystère est maintenu jusqu'à la fin du récit, car le livre est égaré à nouveau par le héros, qui a réussi, après un voyage pénible qui l'a mené jusqu'à Londres, à le retrouver mais non pas à le déchiffrer parce que ses pages sont recouvertes d'une fumée opaque et aveuglante qui interdit l'accès à son contenu :

> *J'avais commencé par lire et traduire le titre intégral, Dévoilement du nom caché du Maître des créatures ; puis le nom complet de Mazandarani, Abou-Maher Abbas fils d'Untel, fils d'untel, fils d'untel… Mais à peine avais-je tourné la première page, la pièce s'est assombrie, comme si un nuage de suie était venu voiler le soleil, empêchant les rayons de parvenir jusqu'à nous. Jusqu'à moi, devrais-je dire, car les autres personnes dans la pièce ne semblaient pas avoir remarqué ce qui venait de se produire* (*Ibid*., p.400).

Cette apparition-disparition soudaine et cette impossibilité de la lecture due à l'irruption brusque des ténèbres dans la chambre servent conjointement à mettre en évidence le caractère étrange du livre de Mazandarani et à le montrer comme un mythe.

Ainsi, à chaque fois que Baldassare tente de lire ce livre, un nuage obscur lui couvre les yeux le rendant momentanément aveugle, ce qui renforce chez lui la certitude qu'il est protégé par une force surnaturelle qui interdit tout accès à son secret. Cette force secrète peut être Dieu ou le diable. Il l'ignore, mais elle est bien là, elle existe, il sent sa féroce résistance à chaque fois qu'il tente d'ouvrir le volume :

> *Il y a là un phénomène que je ne m'explique pas, qui m'inquiète et me perturbe et m'effraie.*
>
> *Serait-ce une malédiction liée à ce texte ?*
>
> *Serait-ce ma propre terreur de voir se dessiner devant moi les caractères du nom suprême ?*
>
> *Je me demande si tous ceux qui ont abordé Le Centième Nom n'ont pas éprouvé la même sensation, la même cécité. Peut-être ce texte est-il placé sous l'emprise d'un charme protecteur, d'une amulette nouée, d'un talisman, — que sais-je ?* (*Ibid*., p.401)

Pour renforcer le mythe autour de ce livre, le narrateur-personnage recourt dans ces interrogations à des termes et à des formules tels que « *talisman* », « « *malédiction* », « *charme protecteur* », « *amulette nouée* », qui indiquent qu'il le compare implicitement à un grimoire ou à un manuel de sorcellerie.

Il est clair donc, *Le Centième Nom* n'est pas un livre comme les autres. Il apparaît et disparaît constamment, de plus il indique à l'aide d'un alphabet mystique le nom secret de Dieu, celui qu'Il n'a pas révélé à ses créatures. Certains docteurs de la foi affirment que la simple évocation de ce nom suprême suffirait pour écarter n'importe quel danger, mais ils considèrent aussi que toute tentative de son dévoilement est une violation gravissime d'un tabou, une transgression majeure d'un interdit.

Il suscite chez Baldassare des sentiments ambivalents : un mélange de peur et de fascination car pareillement à tout objet magique, il possède un double pouvoir : la séduction et la terreur. Il séduit par le secret qu'il renferme mais il provoque également la peur par la malédiction qui l'entoure, comme l'écrit Émile Durkheim dans son article intitulé « Détermination du fait moral », « l'objet sacré nous inspire, sinon de la crainte, du moins un

respect qui nous écarte de lui, qui nous tient à distance ; et en même temps il est objet d'amour et de désir »[457].

Cette idée de faute et de violation de l'interdit se manifeste clairement dans le paragraphe ci-dessous où le héros regrette son entêtement à la lecture du livre de Mazandarani qui lui a valu la perte momentanée de sa vue :

> *Dès que j'eus ouvert le livre, les ténèbres se sont installées. Ce n'était pas uniquement le livre qui m'était celé, la pièce entière, les gens, les murs, la table, et même la fenêtre étaient à présent couleur d'encre.*
> *L'espace d'un instant, j'eus le sentiment d'avoir perdu pour toujours l'usage de mes yeux, et je me dis que le Ciel, après m'avoir adressé plusieurs avertissements que je m'étais entêté à ignorer, avait décidé de me faire subir le châtiment que j'avais mérité.* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit*., pp. 420-421)

La cécité passagère est perçue ici comme une punition. Baldassare est comparé indirectement à Tirésias[458], le devin-aveugle de la mythologie grecque, car tel celui-ci, il a été puni pour son *hybris*[459]. Il a vu ce qu'il n'aurait pas dû voir : un secret réservé à Dieu. En guise de châtiment ou peut-être d'avertissement, il a perdu momentanément la faculté de voir. Il a payé de ses yeux son accès furtif à la lumière divine.

---

[457] Émile Durkheim, « Détermination du fait moral », *in Bulletin de la Société française de Philosophie* (1906), [en ligne], disponible sur : *docplayer.fr/130174-Determination-du-fait-moral.html* (Consulté le 12/03/2017).

[458] Tirésias est un personnage de la tragédie grecque. Il apparaît dans *l'Odyssée* d'Homère. Il s'agit d'un devin de Thèbes, qui a perdu la vue après avoir désobéi aux dieux de l'Olympe en découvrant et en révélant des vérités que ces derniers cachaient aux mortels. Son don de prophétie qu'il a reçu de la déesse Athéna lui permet de deviner l'avenir. Suivant les recommandations de Circé, Ulysse est allé à sa rencontre aux Enfers pour le consulter sur l'issue de son voyage. Depuis l*'Œdipe roi* de Sophocle, ce personnage mythique a resurgi dans de nombreuses œuvres de la littérature occidentale avec son double caractère de prophète et d'homme-femme, comme dans la pièce de Guillaume Apollinaire *Les Mamelles de Tirésias* (1928) et dans *La Terre Gaste* (The *Waste Land)* du poète anglais Thomas Stearns Eliot (1922).
Les Mamelles de Tirésias est un drame surréaliste, une farce qui a pour but primordial d'amuser le public et le déconcerter avec ses situations extravagantes, ses travestissements, ses sous-entendus sexuels, ses absurdités et ses blagues sombres et ambigües. Elle relate l'histoire d'une femme Thérèse, qui devient un homme, Tirésias après l'envol de ses seins. Apollinaire, est un poète de l'avant-garde française, précurseur par rapport à son époque. Dans sa pièce, il traite de manière voilée, en se référant au mythe de Tirésias, la question de changement de sexe et de l'homosexualité. Dans *La Terre Gaste*, réflexion poétique sur la mort et la rédemption consacrée par le Prix Nobel de littérature en 1948, Thomas Stearns Eliot fait de Londres une Thèbes moderne et nous montre un Tirésias «vieillard aux mamelles ridées », « qui a subi à l'avance la passion de l'Histoire, jusqu'à celle d'aujourd'hui » (cf., Commelin Pierre Maréchaux, *Mythologies grecque et romaine*, *op.cit.*, pp. 244-245 ; Universalis, « Tirésias», *Encyclopædia Universalis* [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/tiresias/ (Consulté le 12/04/2016)).

[459] *Hybris* est un terme grec qui signifie l'excès et la démesure (cf. Jean-Marie Mathieu, *Hybris-démesure ? Philologie et traduction*, Université de Caen Basse-Normandie. [En ligne] disponible sur : https://www.unicaen.fr/puc/images/k2001mathieu.pdf (Consulté le : 01/12/2015)).

Cela veut dire que *Le Centième Nom* est un livre maudit, il attire la malédiction sur tous ceux qui cherchent à découvrir son secret. Le héros est prévenu, dès le début du récit, par le cheikh Abdel-Bassit, de ce qui risque de lui arriver s'il s'entête à le garder. Écoutons leur conversation :

« D'où venez-vous, pour avoir ce pas dansant ? »
« De chez Idriss. »
« Il vous a vendu un livre ? »
« Comment le savez-vous ? »
[…] « Un livre impie ? »
« Pourquoi, serait-il impie ? »
« S'il ne l'était pas, c'est à moi qu'il l'aurait proposé ! » (*Ibid*., p.27)

Le Cheikh Abdel-Bassit est l'imam de la mosquée de Gibelet. Il incarne la figure mythique de Tirésias dans le roman. C'est un aveugle de naissance et pourtant il se déplace aisément avec sa canne[460]. Malgré sa cécité, il jouit d'une sagesse exceptionnelle. Il est doté de clairvoyance et peut-être de la faculté de divination. Il symbolise la voix de la raison dans le texte. À l'enterrement du vieil Idris, il renouvelle sa mise en garde à l'adresse du héros contre le livre qui est en sa possession. « *Ce malheureux n'avait personne*, lui dit-il. *Ni fils ni fille, ni neveu ni nièce. Aucun héritier —mais s'il est vrai que s'il en avait eu un, il n'aurait rien pu lui léguer. Son unique héritage, c'est à vous qu'il l'a fait. Ce livre de malheur…* » (*Ibid*., p.36)

Les mots qu'il a employés pour qualifier l'ouvrage d'Abou-Maher el Mazandarani : d'abord « *livre impie »* puis « *livre de malheur »*, mettent en exergue le caractère maléfique et interdit de ce livre. Ce dernier est comme la boite de Pandore[461], il répand le malheur et la désolation. Tous ceux qui l'ont possédé sont frappés par la malédiction qu'il recèle : le vieux Idriss a fini sa vie seul, dans la plus affreuse pauvreté ; le chevalier de Marmontel a été

[460] Pour compenser la perte de sa vue, la déesse Athéna accorde à Tirésias des dons merveilleux et le bâton de cornouiller qui lui permet de se diriger comme s'il avait encore ses yeux (cf. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1951, p. 88.).

[461] Dans la mythologie grecque, Prométhée invité par Athéna déesse de la guerre, des sciences et des arts, au ciel, dérobe, pour le donner aux hommes, le feu, élément essentiel à l'industrie humaine. Pour se venger, Zeus ordonne à Vulcain de forger une femme de terre et d'eau. Elle a reçu des dieux de nombreux dons : beauté, flatterie, intelligence, grâce, mais aussi ruse et art de la séduction. Ils lui donnent le nom de Pandore, qui signifie en grec, celle qui est dotée de tous les dons. Zeus lui a remis une boîte bien close, et lui ordonne de la porter à Prométhée. Séduit, Épiméthée, le frère de celui-ci l'épouse. Le jour du mariage, Pandore cédant à la curiosité ouvre la boite fatale laissant s'évader tous les maux pour se répandre sur la terre. Seule l'espérance est demeurée prisonnière au fond du récipient refermé hermétiquement par Épiméthée (cf. Commelin Pierre Maréchaux, *Mythologies grecque et romaine*, *op.cit.*, pp. 107-109).

englouti par la mer Égée alors qu'il tente de regagner son pays, et voilà qu'à cause de lui la vie de Baldassare est mise en danger :

> *Et je ne veux plus de ce maudit livre, il me semble que chaque fois que je m'en rapprocherai, un malheur se produira. D'abord le vieil Idriss, puis Marmontel. À présent l'incendie. Ce n'est pas le salut que ce livre nous apporte, mais la calamité. La mort, le naufrage, l'incendie. Je ne veux plus de tout cela, je m'en vais* (*Ibid*., p. 164).

Or, celui-ci ne comprendra réellement le sens de ces incidents (c'est-à-dire de ces avertissements) et des paroles du Cheikh Abdel-Bassit que vers la fin de son périple. « *À présent, j'ai la certitude qu'une volonté puissante protège ce texte contre les regards avides. Le mien en fait partie* », confie-il à son cahier (*Ibid*., p.403). Cet écrit bizarre, qui se refuse à la lecture sème le trouble dans sa pensée et éveille dans sa conscience tout un chapelet de questionnements. « *Le Centième Nom est à mes côtés,* écrit-il, *qui apporte encore de temps à autre le trouble dans mes pensées. Je l'ai désiré, je l'ai trouvé, je l'ai repris, mais lorsque je l'ai ouvert il est demeuré clos. Peut-être ne l'ai-je pas assez mérité. Peut-être avais-je trop peur de découvrir ce qu'il cache. Mais peut-être aussi n'avait-il rien à cacher* (*Ibid*., pp. 205-206).

Cependant, il n'est pas difficile de reconnaître, dans ces phrases la voix de Mâalouf qui se profile derrière celle de son personnage. C'est lui en effet qui s'interroge ici sur la notion de Livre, qui revient inlassablement dans ses romans.

En effet, l'auteur, comme nous l'avons déjà vu, admire énormément les écrivains anciens et il a une passion incommensurable pour les livres, en particuliers les vieux livres, comme ceux d'Eschyle, de Sophocle ou d'Omar Khayyâm. Ces derniers sont à ses yeux des mythes, des légendes car, certes ils nous renseignent sur l'Histoire de l'humanité, celle des religions et des civilisations disparues, mais étrangement ils gardent toujours un caractère énigmatique et un charme qui ne se dissipent pas avec la lecture : il est extrêmement difficile de percer leur secret. Aussi, éprouvons nous à leur égard une fascination mêlée de confusion et de frustration. Ce sentiment ambivalent est représenté dans *Le Périple de Baldassare* par le désespoir du protagoniste devant son échec à déchiffrer *Le Centième Nom*.

Mâalouf se réclame des Lumières[462], tel qu'il l'affirme dans *Le Dérèglement du monde*, il pense que l'écrivain est certes un éclairé, un « Prométhée »[463], il a pour mission de guider ses semblables, et doit de ce fait écrire des livres utiles à l'humanité parce « Le meilleur des hommes, c'est le plus utile aux hommes »[464] ; néanmoins cela ne fait pas de lui un patriarche ou un prophète, c'est-à-dire un homme qui possède la sagesse suprême. Son point de vue sur le métier de l'écrivain, nous le voyons surtout dans ce passage où son héros s'interroge sur sa mission de sauver les hommes de l'Apocalypse :

> *Je ne suis pas un être saint, je n'ai pas plus de mérite qu'un autre, et si j'étais assis à la place du Très-Haut, ce n'est certainement pas à un individu comme moi que j'aurais révélé le secret le plus précieux ! Moi, Baldassare Embriaco, négociant en curiosités, tout juste honnête mais sans grande piété, sans sainteté aucune, sans souffrances ni sacrifices à faire valoir ni pauvreté, pourquoi diable aurais-je le privilège d'être choisi par Dieu comme dépositaire de son nom suprême ? Pourquoi me prendrait-il ainsi dans son intimité à l'instar de Noé, d'Abraham, de Moïse ou de Job ?* (*Ibid*.)

Dans ce paragraphe, Baldassare refuse de se comparer à Noé, Abraham, Moïse ou Job, qui sont les Élus bien-aimés de Dieu. À travers son discours, l'auteur exprime son refus de « jouer au prophète »[465], chose qu'on reproche à Khalil Gibran, qui fait du berger le personnage archétypique[466] de ses textes. Ce refus, il l'exprime symboliquement dans *Le Périple de Baldassare*, par la malédiction qui entoure *Le Centième Nom* et qui symbolise en fait la peur d'une responsabilité trop lourde à porter, mais aussi par le renoncement du héros à ce livre de sagesse[467], à la fin de son voyage :

> *Désormais, je ne l'ouvrirai plus. Demain, j'irai l'abandonner discrètement dans le fouillis de quelque bibliothèque, pour qu'un jour, dans de nombreuses années, d'autres mains viennent s'en emparer, d'autres yeux viennent s'y plonger, qui ne seraient plus voilés* (*Ibid.*).

---

[462] Amin Mâalouf, *Le Dérèglement du monde*, *op.cit*., p. 11 : « Mon inquiétude […] c'est celle d'un adepte des Lumières, qui les voit vaciller, faiblir et, en certains pays, sur le point de s'éteindre… »

[463] *Ibid*., p. 261.

[464] Le Prophète Mohamed, Cité par Amin Mâalouf, *Ibid*., p. 32.

[465] Amin Mâalouf, Cité par Bruno Tritsmans, « Sagesse d'Orient de Khalil Gibran à Albert Cossery, in *Le Livre de sagesse*, support, médiation, usages, Actes de colloques de Metz (septembre 13-15 2006), Nicolas Brucker (dir.), Berne, Peter Lang, Éditions scientifiques internationales, coll. « Recherche en littérature et spiritualité », 2008, p. 326.

[466] *Ibid*.

[467] *Le Centième Nom* est un livre de sagesse parce il contient le nom secret de Dieu, son voilement signifie que les hommes ont encore beaucoup de choses à apprendre et un long chemin à parcourir pour mériter « *un jour* » l'accès à son contenu.

Bien que Baldassare ait renoncé au livre de Mazandarani, son aventure reste constructive, grâce à elle, il a réussi à mieux se connaître et a retrouvé le pays de ses ancêtres : chez Mâalouf, la quête de livres égarés conduit toujours à la découverte de l'identité, comme nous le verrons dans ce qui va suivre.

IV-2- Sur les traces d'un livre perdu

Dans *Samarcande* et dans *Le Périple de Baldassare*, le récit est fondé sur un perpétuel jeu d'apparition-disparition d'un livre dont la quête est doublée d'une quête identitaire et débouche constamment sur la découverte de soi ou le retour aux origines.

1-*Le Manuscrit de Samarcande*

Dans *Samarcande*, un journaliste franco-américain, nous raconte l'histoire de la création du manuscrit d'Omar Khayyâm. Il retrace la genèse de ce livre, son parcours depuis le jour où le célèbre poète de Nichapour l'a reçu en tant que cahier vierge de la part d'Abou-Taher, le grand cadi de la ville de Samarcande jusqu'à son égarement lors de l'incendie de la bibliothèque des Assassins par les envahisseurs mongoles. Puis, de sa réapparition miraculeuse en Perse, vers la fin du XIX^{e} siècle à sa disparition dans l'océan Atlantique, lors du naufrage du Titanic.

Samarcande[468], n'est donc pas l'histoire d'une ville. C'est plutôt l'histoire d'un fabuleux ouvrage de poèmes rédigés au XI^{e} siècle. C'est un roman qui raconte à la fois la vie d'Omar Khayyâm et le destin extraordinaire de son manuscrit. Ce dernier est né en 1072, grâce à l'initiative du généreux cadi Abou-Taher, qui offre au jeune poète venant de débarquer à Samarcande un cahier où il pourra inscrire ses poèmes en toute sécurité afin de le protéger des griffes des fanatiques tel que l'Étudiant Balafré. Puis d'errance en errance, il a atterri entre les mains du narrateur-personnage qui l'a égaré à son tour lors de la disparition du Titanic. Lisons ce que nous dit ce dernier à ce sujet, dans le prologue :

> *Au fond de l'Atlantique, il y a un livre. C'est son histoire que je vais raconter.* […] *lorsque le Titanic a sombré, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, au large de Terre-Neuve, la plus prestigieuses des victimes était un livre, exemplaire unique des Robaïyat d'Omar Khayyâm, sage persan, poète, astronome.*
> […] *Six ans après, seul m'obsède encore cet être de chair et d'encre dont je fus, un moment, l'indigne dépositaire. N'est-ce pas moi, Benjamin O. Lesage, qui l'ai arraché à son Asie natale ? N'est-ce pas dans mes bagages qu'il s'est embarqué sur le Titanic ? Et son*

[468] Samarcande ou Samarkand est une ville d'Ouzbékistan.

parcours millénaire, qui l'a interrompu, sinon l'arrogance de mon siècle ? (Amin Mâalouf, *Samarcande*, op.cit., Prologue, p. 11)

Le narrateur-personnage s'appelle Benjamin O. Lesage. Le « O » qui figure dans son nom est, en fait, l'initial du nom oriental d'Omar. Ses parents, qui admirent passionnément les *Robaïyat*, célébrant l'amour et le vin, ont choisi de donner à leur enfant le nom de leur auteur. À sa majorité, celui-ci a décidé d'entreprendre un long voyage, qui le mènera d'abord à Paris, puis en Orient, pour découvrir le poète dont il porte le nom et retrouver son manuscrit :

De toutes ces routes qui s'offraient, laquelle prendre ? C'est le Manuscrit qui choisit pour moi. Je repris le train à Krasnovodsk, je traversai Achkabad et l'antique Merv, je visitai Boukhara.
Surtout, je suis allé à Samarcande (*Ibid*., p. 334).

C'est donc un motif identitaire qui a déclenché cette quête et qui va la sous-tendre : en cherchant à découvrir *Le Manuscrit de Samarcande* et son auteur qui sont à ses yeux des mythes, le narrateur-personnage cherche aussi à se découvrir lui-même et à connaître l'Orient qui résonne à travers la particule orientale de son nom.

Cependant, après une longue recherche infructueuse, il se désintéresse de Khayyâm et de son livre, qui sont devenus pour lui des mirages et prend la décision de retourner en Amérique afin de diriger le commerce familial. Mais sa rencontre avec un journaliste français du nom de Rochefort ravivera sa curiosité et le remettra à nouveau sur les traces de ce poète persan :

Finalement je me détournai du personnage comme de l'œuvre, j'ai appris à ne voir dans mon « O. » central que l'indélébile résidu d'un enfantillage parental. Jusqu'à ce qu'une rencontre me ramène à mes amours premières et oriente résolument ma vie sur le pas de Khayyâm. (*Ibid*., p. *205*)

En effet, Rochefort parvient à ranimer son intérêt pour le manuscrit en lui expliquant qu'il l'avait bien vu et feuilleté chez son ami Djamaeddine, le célèbre réformateur persan :

-Et si je te disais que ce Manuscrit de Khayyâm, je l'ai vu de mes propres yeux, à Paris même, et que je l'ai feuilleté ? […]

-… Djamaleddine m'a montré ce jour-là quelques livres auxquels il était attaché. Celui de Khayyâm en particulier, émaillé de sublimes miniatures. Il m'a expliqué qu'on appelait cet ouvrage le Manuscrit de Samarcande, qu'il contenait les quatrains écrits de la propre main du poète, auxquels avait été jointe en marge une chronique.

-… Ensuite je n'ai plus revu ce Manuscrit. Je puis donc témoigner qu'il a existé, mais je crains fort qu'aujourd'hui il ne soit perdu. Tout ce

> *que mon ami possédait a été brûlé, détruit ou éparpillé* (*Ibid*., pp. 210, 213,214).

Benjamin O. Lesage est allé en Orient dans l'espoir de retrouver le manuscrit de Khayyâm, mais cette région du monde est perturbée par les guerres intestines et les conflits. Son patrimoine et ses richesses culturelles sont laissés à l'abandon. Des chasseurs de trésors viennent alors de partout afin de transporter vers leurs pays des trésors inestimables :

> *Je me faisais tout petit, moi l'étranger d'Amérique, avec mon petit chapeau d'étranger, mes petit pas d'étranger, mes préoccupations d'étranger, qui avait fait le trajet de Paris à Constantinople, soixante-dix heures de train à travers trois empires, pour m'enquérir d'un manuscrit, d'un vieux livre de poésie, dérisoire fétu de papier dans l'Orient des tumultes* (*Ibid*., p. 219).

Dans cette phrase, le narrateur fait allusion par le ressassement du mot « *étranger*», qui est répété quatre fois, aux archéologues et ethnologues orientalistes et aux trafiquants d'œuvres d'art anciennes, qui profitent de la perturbation de l'Orient pour subtiliser sa fortune et ses réserves patrimoniales. Mais, ce mot évoque aussi l'attitude du héros qui se sent étranger dans un monde qu'il ne connaît pas : il est de ce fait lié à la question identitaire.

Le protagoniste se rend à Constantinople où il rencontre Djamaleddine Al-Afgani. Ce dernier est un admirateur fervent de Khayyâm. Il a reçu son manuscrit en cadeau de la part de l'un de ses disciples de Kirman, et depuis il l'emmène avec lui dans tous ses voyages et le considère comme un objet précieux. Mais, le curieux destin de ce livre n'a pas encore fini de s'accomplir : il l'a donc perdu lors de son interpellation par les soldats du shah, dans un célèbre sanctuaire en Iran :

> *C'est ainsi, poursuivit Djamaleddine, que le Manuscrit est tombé en ma possession et que je ne m'en suis plus séparé. Il m'a accompagné aux États-Unis, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, puis en Perse. Je l'avais sur moi lors de ma retraite au sanctuaire de Shah-Abdol-Azim. C'est là que je l'ai perdu* (*Ibid*., p. 226).

Djamaleddine lutte contre la dépersonnalisation de l'Orient, contre la domination occidentale dans les pays orientaux tels que l'Inde, la Perse ou l'Égypte. Le fait qu'il vénère *le Manuscrit de Khayyam* indique implicitement qu'il le perçoit comme un symbole identitaire : le symbole de l'identité orientale.

Comme nous l'avons souligné auparavant, en plus de la quête de son narrateur-personnage, *Samarcande* nous relate aussi l'histoire de Khayyâm et celle de son livre de

poèmes. Ainsi, vers la fin du récit de vie du célèbre poète, nous apprenons que celui-ci vieilli et fatigué par l'errance après la mort de son protecteur Nizzam el Molk, a révélé son livre secret à son fidèle serviteur, Vartan. Il l'a confié à sa vigilance, pour qu'il n'échoue pas dans les mains des mystificateurs.

Mais en dépit de toutes ces précautions, le manuscrit sera subtilisé par Hassan Sabbah. C'est la preuve que nul ne peut arrêter la marche impitoyable du destin. Ainsi, en rentrant un jour de sa promenade matinale, Khayyâm a trouvé son disciple par terre nageant dans le sang, il a été poignardé par les soldats du maître des Assassins. Et sur la table, une feuille où sont écrits les mots suivants :

« Ton manuscrit t'a précédé sur le chemin d'Alamout » (*Ibid*., p. 183).

Le poète est certes affligé par la mort de Vartan, mais il est surtout attristé par le rapt de son recueil de poèmes. Ce dernier est ce qu'il possède de plus cher et de plus précieux au monde, il sait qu'après sa mort, les gens ne se souviendront de lui que grâce à ses écrits, car les livres, bien qu'ils soient de fragiles créations de papier, défient les âges et assurent l'éternité à leurs créateurs :

> *Omar Khayyâm a pleuré son disciple, comme il avait pleuré d'autres amis* […]. *Cependant, pourquoi le nier ? c'est la perte du manuscrit qui l'a plus durablement affecté. Il aurait certes pu le reconstituer ; il s'en serait rappelé le moindre accent. Apparemment, il ne l'a pas voulu ; d'une telle retranscription, il ne reste en tout cas pas la moindre trace (Ibid*., p. 184).

Dans son manuscrit, Khayyâm a écrit des poèmes d'amour, des souvenirs et des sensations ; il y a transcrit les moindres frémissements de son âme. Son refus de le retranscrire après son ravissement par les Assassins indique indirectement son désir de rester fidèle à l'écrit original, le vrai, celui qui exprime parfaitement sa personne, son individualité.

Étrange destin est donc celui du *Manuscrit de Samarcande*. Un livre vagabond dont l'histoire s'enrichit au gré des aventures. De la main de son auteur, il passe à Vartan, puis à Hassan Sabbah et aux différentes générations de bibliothécaires, qui se sont succédé à Alamout. Chacun de ses possesseurs lui annexera une chronique, des anecdotes, un secret. Et au lieu de ne porter que les poèmes et la biographie de Khayyâm, il porte aussi l'histoire des Assassins, celle de l'empire seldjoukide et l'espoir de la population opprimée de ce village-confrérie de la Perse :

> *Après avoir récité les quatrains jusqu'au dernier* […] *nous revînmes au début du livre pour parcourir les chroniques en marge. Celle de Vartan*

> *l'Arménien, d'abord, qui couvre une bonne moitié de l'ouvrage, et grâce à laquelle j'appris cette nuit-là l'histoire de Khayyâm, de Djahane et des trois amis. Venaient ensuite,* […] *les chroniques des bibliothécaires d'Alamout, père, fils et petit-fils, qui racontaient l'extraordinaire destin du Manuscrit après son enlèvement à Merv, son influence sur les Assassins, et l'histoire résumé de ces derniers jusqu'au déferlement mongol* (*Ibid*., p. 322).

À Alamout, le prestigieux manuscrit est gardé dans la bibliothèque personnelle du chef des Assassins dans un coffret en or entouré de mystère et après l'incendie de cette dernière par les soldats de Hulagu Khan, tout le monde a cru qu'il a été consumé par le feu. On a donc cessé de le rechercher. Mais contre toute attente, il va ressurgir, car un homme passionné de la poésie et de la sagesse de Khayyâm, a fui le village à la veille de son sac par les Mongols en direction Kirman, en l'emportant avec lui. Ensuite, le livre a disparu durant cinq siècles complets, depuis le XIII^{e} siècle jusqu'au XIX^{e} Siècle. Il a effectué, comme le dit Chirine, « *Un long sommeil, […] Une interminable sieste Oriental…* » (*Ibid*.)

Le Manuscrit de Samarcande a été perdu plusieurs fois durant son histoire et voilà que Benjamin O. Lesage projette de l'enlever à la terre qui l'a vu naître pour l'emmener en Amérique ou dans quelque autre métropole occidentale. Bien que nous apercevions dans son discours un désir de fusionner l'Orient et l'Occident, nous décelons aussi, en filigrane, un crime dénoncé vivement par l'auteur et qui consiste dans l'extorsion, par l'Occident, des trésors et des richesses culturelles des pays orientaux :

> *Je formai donc le projet le plus fou : revenir en Perse, prendre Chirine et le Manuscrit de Khayyâm, avant d'aller nous perdre ensemble, inconnus, dans quelque grande métropole, Paris, Vienne ou New York. Vivre elle et moi en Occident au rythme de l'Orient, n'est-ce pas le paradis ?* (*Ibid*., p. 338-339)

Le 10 avril 1912, le manuscrit retrouvé seulement depuis quelque temps, effectue son dernier voyage. Il traverse l'océan Atlantique, dans les bagages du héros et de la princesse Chirine fraichement mariés :

« Devant moi, à perte de vue, la Manche, paisible moutonnement argenté. À mes côtés, Chirine. Dans nos bagages, le Manuscrit. Autour de nous, une foule improbable, orientale à souhait » (*Ibid*., p. 367).

Dans la nuit du 14 avril, le paquebot heurte brutalement un gros iceberg. Il commence alors à chavirer et ses passagers affolés courent dans tous les sens, mais la princesse persane reste immobile, refusant de rejoindre les canots de sauvetages et d'abandonner le manuscrit

de Khayyam, elle se sent entièrement responsable de son immanquable destruction car au lieu de le préserver en Perse, elle l'a emmené avec elle dans ce voyage incertain. Écoutons donc sa plainte :

> - *Le Manuscrit,* […].
> - *Nous risquerions de le perdre dans la cohue !* […]
> - *Je ne partirai pas sans lui !* (*Ibid*., p. 372)

Ainsi, profitant de l'anarchie qui règne au sein de sa famille à cause de la révolution populaire contre le shah, Chirine quitte l'Orient avec son amant américain. Dans ses bagages, elle a embarqué le *Manuscrit de Samarcande,* le seul objet qui la rattache encore à ses origines, à sa culture, et lorsqu'elle l'a perdu, son chagrin est insurmontable. C'est tout son être, toute son âme orientale qu'elle a perdue en même temps :

> *Je savais que ce Manuscrit était pour elle, comme pour moi, plus qu'un joyau, plus qu'une précieuse antiquité, qu'il était un peu notre raison d'être ensemble. Sa disparition, venant après tant de malheurs, ne pouvait qu'affecter gravement Chirine* (*Ibid*., p. 374).

Dans ces deux passages, en mettant l'accent sur la culpabilité et la douleur de Chirine, l'auteur, qui n'est pas bien sûr un adepte du sectarisme ou du régionalisme étroit, cherche à sensibiliser et à responsabiliser les orientaux afin qu'ils préservent leur culture et leur identité symbolisées ici par le livre de Khayyâm.

Mais sait-on jamais ? Ce livre arraché à l'Orient et englouti par les flots de l'Atlantique un soir d'avril 1912, est un véritable mythe : il disparaît et réapparaît de manière incessante depuis son écriture par Khayyâm. Il surgira peut-être un jour, dans son coffret d'or pour nous livrer ses secrets, et pour nous raconter sa propre histoire ainsi que celle de son auteur. C'est en tous les cas, ce que souhaite Benjamin O. Lesage, qui vit dans le regret et l'attente depuis le naufrage du Titanic parce qu'à la perte du manuscrit pour lequel il a traversé la moitié du monde, s'ajoute celle de la femme aimée qui s'est évaporée après le terrible événement. Ses jours sont devenus tristes, meublés par la solitude et les remords :

> *Depuis, le monde s'est couvert de sang et d'ombre, chaque jour d'avantage, et à moi la vie n'a plus souri. J'ai dû m'écarter des hommes pour n'écouter que les voix du souvenir et caresser un naïf espoir, une vision insistante : demain, on le retrouvera. Protégé par son coffret en or, il émergera intact des opacités marines, son destin enrichi d'une odyssée nouvelle. Des doigts pourront l'effleurer, l'ouvrir, s'y engouffrer ; des yeux captifs suivront de marge en marge la chronique de son aventure, ils découvriront le poète, ses premiers vers, ses premières ivresses, ses premières frayeurs.* (*Ibid*., pp. 11-12).

C'est le souhait de Mâalouf lui-même, qui s'exprime à travers ce vœu désespéré de son personnage. *Le Manuscrit de Samarcande* symbolise pour lui l'âme et l'identité orientale. Il est écrit au XI^{e} siècle, c'est-à-dire à une époque où la civilisation arabo-musulmane était au faîte de sa gloire. À travers le souhait de sa réapparition, l'auteur profondément nostalgique, exprime aussi son espoir qu'un jour l'Orient retrouve son prestige et sa splendeur d'antan.

2-*Le Centième Nom* de Mazandarani

Ce motif de la recherche d'un livre perdu revient encore dans *Le Périple de Baldassare*, où toutes les séquences du récit s'articulent autour des apparitions et des disparitions récursives du livre d'Abou-Maher el Mazandarani. En effet, Baldassare, vivait tranquille dans son magasin de Gibelet, lorsque ce livre bizarre fait irruption dans sa vie et bouleverse sa quiétude :

> *J'ai vu s'éloigner les beaux jours.*
> *Jusqu'ici j'avais vécu dans la sérénité.* […]
> *Et soudain, tout se précipite autour de moi.*
> *Ce livre étrange qui apparaît, puis disparaît par ma faute…*
> (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit.*, p. 11)

Comme nous l'avons mentionné plus haut, un nombre impressionnant de Chrétiens fanatiques, de cabalistes, de collectionneurs et de personnages mystérieux, recherchent ce livre curieux et désirent l'acquérir à tout prix, mais le vieux Idriss sentant sa mort approcher, a préféré l'offrir à Baldassare :

> *« C'est le dernier livre qui me reste, et je tiens à vous l'offrir, à vous et à personne d'autre ! »*
> *Il me le posa sur les paumes, comme sur un lutrin, ouvert à la première page.*
> *Doux Seigneur !*
> *Le Centième Nom !*
> *Le livre de Mazandarani !* (*Ibid*., p. 26)

Celui-ci est confus, incrédule, il n'arrive pas à en croire ses yeux, le livre que tout le monde recherche, le livre qui a créé tant d'émoi en Orient comme en Occident, est à présent en sa possession. Mais, par sa faute et son insouciance, il se perd à nouveau. En effet, poussé par une force inexplicable, Baldassare le vend au chevalier de Marmontel, un envoyé de la cour de France, qui prend aussitôt la mer pour retourner dans son pays :

> *Je ne comprenais pas non plus pourquoi j'avais agi de la sorte. En un moment de faiblesse, j'avais perdu à la fois Le Centième Nom, la statuette que j'affectionnais, et l'estime de l'émissaire* (*Ibid*., p. 32-33).

Baldassare culpabilise d'avoir vendu si facilement des choses qu'il affectionne, il s'est rendu compte en fait qu'en les perdant, il a perdu un pan de son être et de sa personnalité. La perte est donc vécue par lui comme une perte narcissique[469].

Jaber, son neveu, jeune érudit qui vénère les livres anciens et qui consacre des heures interminables à la lecture, est furieux, fou de colère contre lui, car il a cédé le livre le plus précieux au monde à un homme qu'il ne connaît même pas :

> *Pourquoi lui as-tu donné ce livre ? je ne comprends pas !*
> *Que le temps presse ! Que l'année maudite est à nos portes ! Que la mort rôde autour de nous ! Tu as eu ton salut et le nôtre dans tes mains, tu as eu Le Centième Nom en ta possession et tu n'as pas su le garder !* (*Ibid*., p. 35)

À travers la culpabilité de Baldassare, nous apercevons la culpabilité de Mâalouf lui-même, car le neveu érudit qui sermonne son oncle représente métaphoriquement le Sur-moi, la conscience ou la voix de la sagesse. En effet, l'auteur vit en exil depuis plusieurs années, et ce passage de son texte indique qu'inconsciemment il culpabilise vis-à-vis de son identité originelle qu'il a peur de perdre[470], par l'immersion dans un univers étranger et pluriel. Chez lui le livre est un symbole identitaire : égarer son livre, c'est égarer son identité.

À cause de son geste irresponsable, Baldassare doit laisser sa sœur et son commerce et entreprendre un long voyage pour tenter de récupérer *Le Centième Nom*. Lors de son séjour

---

[469] Jeffrey S. Nevid, Spencer A. Rhatus, Beverly A. Greene, *Psychopathologie*, 7 e édition, adaptation française dirigée par Michèle Bertrand, Marie-Christine Gely-Nargot, Maryse Siksou, Paris, Pearson Éducation France, 2009, p. 171 : « L'objet perdu est un objet narcissique, qui aurait dû permettre au sujet de s'aimer lui-même, en lui apportant reconnaissance et amour. Avec la perte de cet objet, le sujet se considère comme n'étant plus rien, n'ayant plus aucune valeur, et il est en proie à la haine : haine pour l'objet qui lui a fait défaut et haine de soi. »

[470] Lingiah Hendi, « Du traumatisme de la migration au traumatisme de l'intégration : réflexions à propos d'un travail de recherche », in *Perspectives Psy*, 1/2005 (Vol. 44), p. 31-37, [En ligne], disponible sur : http://www.cairn.info.www.sndl1.arn.dz/revue-perspectives-psy-2005-1-page-31.htm(Consulté le 15/03/2017) :
« La rencontre entre une communauté migrante et une communauté d'accueil est, sur le plan psychique, la rencontre entre deux traumatismes : le « traumatisme de la migration » (pour les migrants) et le « traumatisme de l'intégration » (pour les accueillants). Car toute communauté migrante apporte avec elle une problématique complexe, liée à l'ambivalence entre souhait d'intégration et peur de perdre son identité (désintégration du sujet et du groupe). Elle se trouve confrontée à une communauté d'accueil dont la problématique est en miroir, similaire (mais non identique), soit une ambivalence entre souhait d'intégration (de l'autre, de l' « étranger ») et peur de perdre son identité.

à Constantinople, il apprend, par le biais d'un ecclésiaste français appelé père Thomas de Paris, que le chevalier de Marmontel auquel il l'a cédé est mort dans un naufrage en la mer Égée. Le livre se perd encore une fois et le quêteur sombre dans le doute et le plus abominable des désespoirs. Ce paragraphe nous décrit ses lamentations :

> *Avoir passé deux longs mois sur les routes, à travers la Syrie, la Cilicie, le Taurus et le plateau d'Anatolie, et failli perdre la vie, dans l'unique espoir de le retrouver, et de lui emprunter, pour quelques jours, Le Centième Nom. Pour apprendre qu'ils ont péri l'un et l'autre, — oui, l'homme et le livre, disparus, disparus en mer !* (*Ibid*., p.118)

C'est également le cas dans cette phrase :

> […] *L'homme que j'étais venu voir, comme le livre que j'espérais lui reprendre ou lui emprunter, reposaient désormais au royaume de Neptune, dans les entrailles de la mer Égée* (*Ibid*., p.119).

À travers ces paroles désespérées du héros transparaît l'angoisse de l'auteur, son inquiétude générée par les aléas de la quête identitaire : la complexité de cette dernière pousse parfois au désespoir, au renoncement.

Baldassare est parti sur les routes plein d'enthousiasme, certain qu'il retrouvera ce livre miraculeux qui sauvera l'humanité et empêchera le désastre, mais la quête est pénible, son chemin est rempli d'écueils et d'incertitude, et son courage a faibli au fil de son parcours. Maintes fois, il a failli renoncer à sa quête et retourner vivre en paix dans son magasin de Gibelet :

> *Non, je ne me tuerai pas, murmurai-je. Ma vie ne se termine pas encore, mais mon voyage est désormais terminé. Le livre du Centième Nom est perdu, Marta est perdue, je n'ai plus aucune raison ni d'ailleurs la force de parcourir le monde*, […] *je rentrerai chez moi, à Gibelet, dans ma bonne boutique de négociant en curiosités, pour y attendre patiemment que s'écoule l'année maudite*. (*Ibid*., p.284)

La perte incessante du livre suscite le découragement du héros, elle exprime de façon symbolique la difficulté de la quête identitaire qui ne s'achève pas ainsi que les déceptions, et les désillusions qu'elle provoque.

La recherche du livre de Mazandarani déclenchée par le remords se mue finalement en quête de soi parce qu'en suivant ce livre, qui apparaît et disparaît sans cesse, comme par enchantement, le héros a traversé l'Orient et l'Occident. Il est allé de Gibelet à Alep, en Anatolie, à Smyrne, à Chio, à Constantinople, en France, à Londres, puis à Gênes, sa patrie

d'origine. « *Sur les traces de ce livre, j'ai parcouru le monde par mer et par terre, mais au sortir de l'année 1666, si je faisais le bilan de mes pérégrinations, je n'ai fait qu'aller de Gibelet à Gênes par un détour »,* écrit-il à la fin de son récit (*Ibid*., p.506).

Au cours de son périple, il a vécu une infinité d'épreuves et de mésaventures. En se rapprochant de la ville de ses ancêtres, il paraît misérable comme un vagabond et dénudé comme un nouveau-né. Dépouillé de tout, il « *emportai*[t] *dans* [son] *maigre bagage le livre pour lequel* [il avait] *parcouru la moitié du monde, et* [il quittait] *l'enfer indemne »* (*Ibid*., p.441).

C'est donc *Le Centième nom* qui l'a conduit à Gênes. Cela confirme ce que nous avons dit auparavant : pour Mâalouf, le livre est un symbole identitaire : retrouver un livre perdu signifie à ses yeux se retrouver soi-même, retrouver sa véritable identité. La perte incessante de livre ou de manuscrit indique que la quête identitaire est un processus continu, qui se poursuit durant toute la vie d'un individu, car « l'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence »[471].

3- Les cahiers perdus

Baldassare était un simple bouquiniste. Il menait une vie ordinaire dans son magasin jusqu'au jour où il a décidé de partir en voyage à la recherche du *Centième nom*. Depuis le commencement de son périple, il a pris la résolution de tout écrire, de tout consigner : ses sensations, ses aspirations, ses sentiments, ses regrets ainsi que tout ce qu'il pense des choses, des êtres et des événements. Cependant, il hésite sur l'appellation qu'il donnera à son cahier *« Ce n'est pas sans appréhension que je trace ces premières lignes sur ce cahier neuf,* écrit-il au tout début de son récit. *Je ne sais pas encore de quelle manière je vais rendre compte des événements qui se sont produits, ni de ceux qui déjà s'annoncent. Un simple récit des faits ? Un journal intime ? Un carnet de route ? Un testament ?* (*Ibid.*, p. 12).

Mais ce dernier sera finalement un mélange de tous ces genres : il exprimera la subjectivité du héros, ses expériences ; il renfermera ses secrets, ses peurs et ses pensées les plus intimes, et il racontera son voyage et les événements extraordinaires qui se sont déroulés durant l'année de la Bête.

[471] Amin Mâalouf, *Les Identités meurtrières*, *op.cit*., p. 33.

À chaque fois qu'il arrive dans une ville, il inaugure un nouveau cahier où il porte ses observations au sujet des habitants et de leurs coutumes. Cependant, une affreuse malédiction s'est abattue sur ses cahiers, il les égare l'un après l'autre, sans aucune explication rationnelle. Pour quelle raison secrète les égare-t-il ? Il cherche à comprendre, mais en vain :

> *Par trois fois, déjà, j'avais inauguré ainsi des cahiers vierges, en me promettant d'y consigner mes projets, mes envies, mes angoisses, mes impressions des villes et des hommes quelques brins d'humour et de sagesse, comme l'ont fait avant moi tant de voyageurs et de chroniqueurs du passé.* […] *j'ai rempli des centaines de pages dans trois cahiers différents, et il ne m'en reste aucun. J'ai écrit pour le feu.* (*Ibid*., p.435)

Les cahiers sont des écrits personnels, ils recèlent l'intimité du héros, son individualité. Le fait de les perdre peut être rattaché à la problématique identitaire chez l'auteur, à la recherche de soi qui se renouvelle de façon incessante.

Cependant, malgré l'égarement de ses cahiers, Baldassare s'obstine à écrire, il n'a pas peur de son destin, car « un destin n'est pas une punition »[472], comme l'écrit Albert Camus. Dans les phrases suivantes, il se compare à Sisyphe, un des illustres réprouvés du Tartare :

> *Le premier cahier, qui racontait le commencement de mon périple, s'est perdu lorsque j'ai dû quitter Constantinople à la hâte, le deuxième est resté à Chio quand j'en fus expulsé ; le troisième a sans doute péri dans l'incendie de Londres. Et me voici pourtant à lisser les pages du quatrième, mortel oublieux de la mort, pitoyable Sisyphe* (*Ibid*., pp.435-436).

Sisyphe est un personnage de la mythologie grecque. Il a épousé Mérope, la fille d'Atlas, il est le fondateur de la ville de Corinthe où il possède un beau et grand troupeau, mais il a reçu un châtiment divin exemplaire pour avoir tenté de berner les dieux et divulgué des secrets divins. Les juges des Enfers lui ont indiqué un énorme rocher et lui ont intimé l'ordre de le rouler jusqu'au sommet d'une colline et de le rejeter de l'autre côté pour qu'il retombe. Sisyphe n'a jamais réussi à le remonter. Chaque fois, il se rapproche du haut de la colline, mais il est repoussé en arrière par l'énorme poids du rocher, qui retombe tout en bas. Sisyphe doit alors tout recommencer.[473]

Le mythe de Sisyphe a pour sujet principal la punition divine. Nous n'avons pas l'intention de l'analyser ici de manière exhaustive. Aussi, nous contenterons-nous

[472] Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe* (1942), Gallimard, coll. « Folio-Essais », 2013, p. 103.
[473] Christophe Carlier, Nathalie Griton–Rotteram, *Des Mythes aux mythologies, op. cit.*, p. 4 3 et p. 90.

simplement de comprendre pourquoi Mâalouf l'évoque dans *Le Périple de Baldassare*. Dans ce roman, le motif de la perte des cahiers revient fréquemment au point de façonner la structure même du récit. Le héros a égaré tous ses cahiers et pourtant il persiste dans l'écriture et recommence un nouveau cahier, à chaque nouvelle étape de son voyage. Il est évident que cela n'est pas fortuit. La perte des cahiers peut symboliser, pour l'écrivain, la crainte d'être oublié, mais elle peut également signifier la peur de perdre l'inspiration ou encore la peur de perdre son identité dans le vaste océan de la littérature.

L'auteur utilise le mythe de Sisyphe de façon explicite pour nous montrer la détermination de l'écrivain, sa ferme décision de défier le destin, de juguler la malédiction et de continuer sa quête quels que soient les obstacles, car comme Sisyphe [474]« Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose »[475]. La perte des cahiers ne le découragera pas. Il va continuer à écrire, car l'écriture confère à l'homme une part de sainteté.

IV-3 La sacralité du Livre et de l'écriture

Le livre est le commencement de toute sagesse, le réceptacle de toute connaissance, le fondement de la civilisation humaine. Son histoire a commencé avec l'invention de l'écriture. Au départ, il se présente comme un manuscrit, car écrit à la main par des moines copistes, et fabriqué à base de peaux de chèvres et de brebis, puis, il devient papyrus avec la découverte du parchemin, une plante qui croît sur les rives du Nil, et qui est utilisée dans la fabrication du papier, par les anciens Égyptiens. Au milieu du XV^{e} siècle, il devient imprimé grâce à l'invention de l'imprimerie par le savant allemand Johann Gutenberg, en 1450. Enfin, à l'ère du numérique, en dépit de la rude concurrence qu'elle rencontre, l'industrie livresque connaît un développement spectaculaire, des milliers de livres sont imprimés, fabriqués et vendus chaque jour, à travers le monde.

Dans *Le Dictionnaire des symboles*, le Livre apparaît comme le symbole de l'univers : « L'Univers est un immense livre », tel que l'écrit Ibn Arabi [476]. Mais selon ce

[474] Albert Camus Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, op.cit.,* p. 196 : « Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher. »

[475] *Ibid*., p. 197.

[476] Ibn Arabi, Cité par Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles, op.cit.,* p. 579.

dictionnaire, « Si l'univers est un livre, c'est que le livre est la Révélation et donc, par extension, la manifestation. Le **Liber Mundi** est en même temps le Message divin »[477].

Toutes les religions monothéistes possèdent des Livres, des Écritures. Les adeptes du christianisme et ceux du judaïsme, par exemple, sont désignés dans le Coran par « les gens du Livre »[478], parce que leurs religions respectives sont inscrites dans des livres saints : l'Évangile et la Thora. Les fidèles du zoroastrisme[479] et du mazdéisme eux aussi possèdent un livre sacré écrit par leur prophète Zarathoustra, qui communique avec l'esprit saint Ahura-Mazda, il s'intitule l'Avesta.

La plupart des sages des temps anciens ont écrit des livres et ont légué à la postérité des œuvres renfermant une sagesse imminente et des secrets insondables. Les grands livres sont ceux qui, par des jeux de mots habiles, des images et des métaphores captivantes envoûtent les lecteurs et les invitent à pénétrer dans un univers intime et dépaysant parce qu'ils disposent d'un côté énigmatique, voilé, ils cachent le monde et le dévoilent à la fois. C'est pour cette raison qu'ils sont recherchés frénétiquement par les érudits et les amateurs de trésors.

Le Livre et l'écriture sont continuellement présents dans les textes qui constituent l'objet de notre recherche, comme nous l'avons déjà indiqué. La référence aux Livres saints et aux Écritures : le Coran, l'Évangile et la Torah, y est également constante. Dans *Le Périple de Baldassare*, par exemple, le héros est chrétien, mais il cite alternativement des versets coraniques, évangéliques ou bibliques. Avant son départ en voyage, celui-ci a eu, dans sa boutique, la visite d'un moscovite du nom d'Evdokime Nicolaïevitch, qui lui dit en lui montrant la page d'un livre écrit en lettres cyrilliques : « il *est écrit ici en toutes lettres que l'antéchrist apparaîtra, conformément aux Écritures, en l'an du pape 1666* » (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit*., p. 15). Quelques pages après, c'est le héros lui-même qui cite le Lévitique (p. 90), le troisième des cinq livres de la Torah, puis le Zohar (p.

---

[477] Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Ibid*.

[478] L'expression « Gens du livre » désigne dans le Coran les Juifs et les Chrétiens, comme dans ces versets 64-65-67 de la sourate d'Al-Imran : « Ô Gens du Livre, venez à une parole commune entre nous et vous : que nous n'adorions qu'Allah, sans rien Lui associer, et que nous ne prenions point les uns les autres pour seigneurs en dehors d'Allah ». Puis, s'ils tournent le dos, dites : « Soyez témoins que nous, nous sommes soumis » « Ô Gens du Livre, pourquoi disputez-vous au sujet d'Abraham, alors que la Thora et l'Évangile ne sont descendus qu'après lui ? Ne raisonnez-vous donc pas ? […] Abraham n'était ni juif ni chrétien. Il était entièrement soumis à Allah. Et il n'était point du nombre des Associateurs » (cf., Mohamed El-Mokhtar Ould Bah, *Le Saint Coran et la traduction du sens de ses versets en langue français*, *op.cit.*).

[479] Voir Menasce, « Zoroastrisme », in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/zoroastrisme/ (Consulté le 23/12/2016).

95), le livre des Kabbalistes et nous rappelle que « *dans le Coran, sont mentionnés quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu* » (*Ibid*., p. 17). En arrivant à la ville de Homs, il rencontre un jeune moine agité. Pour le rassurer et apaiser les inquiétudes, il se réfère aux Écritures : « *Je m'efforçai de le rassurer, du mieux que je pouvais, évoquant, cette fois encore, les Ecritures, et l'incapacité des mortels à prédire le lendemain.* », écrit-il dans son carnet (*Ibid*., p. 61). Puis, pour décrire le désordre régnant à Constantinople après la proclamation de Sabbataï Tsevi comme messie, c'est à celles-ci encore qu'il recourt : « Le *loup côtoie l'agneau sans chercher à le dévorer, comme il est dit quelque part dans les Écritures* » (*Ibid*., p. 210). Et enfin, en discutant avec son ami juif Maïmoun de la bonté du Christ, celui-ci évoque les textes sacrés : « *Si tu cherches la plus belle parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme, ce n'est pas celle-là. C'est une autre, mais c'est également Jésus qui l'a prononcée. Il ne l'a pas reprise des Écritures, il a juste écouté son cœur* » : « Que *celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre* » (*Ibid*., p. 91).

Dans *Léon l'Africain*, la référence aux textes saints se fait surtout par le Cheikh Astaghfirulah, qui rappelle constamment des versets coraniques à ses coreligionnaires afin de les raisonner. Mais dans le discours d'Hassan, nous retrouvons aussi une évocation de ces textes. Pendant son pèlerinage à la Mecque, par exemple, ce dernier récite les versets suivants : « *Dites : Nous croyons en Dieu et à ce qu'il a envoyé du Ciel à nous, à Abraham et Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux douze tribus, aux Livres qui ont été donnés à Moïse et à Jésus, aux Livres accordés aux prophètes par le Seigneur ; nous ne mettons point de différence entre eux, et nous sommes musulmans résignés à la volonté de Dieu*[480] » (*Ibid*., p. 285). Et puis, voici ce qu'il confie à son ami Haroun devenu grand officier de l'armée ottomane au Maghreb, pour le convaincre de la nécessité de la paix : « *Je ne sais parler que de paix. N'est-il pas normal que les religions du Livre cessent de se massacrer ?* » (*Ibid*., p. 339).

Dans *Samarcande*, les Livres saints et les Écritures ne sont pas évoqués. C'est le manuscrit des Robaïyat qui est perçu comme un livre sacré, par Khayyam lui-même qui est terrifié *« de songer qu'à [sa] mort [son] manuscrit pourrait tomber entre des mains frivoles ou malveillantes »* (Amin Mâalouf, *Samarcande*, *op.cit.*, p. 181-182) ; ensuite, par le Rédempteur, qui l'a proclamé comme livre de sagesse : « *À Alamout, le Rédempteur ordonna*

[480] Sourate El-Bakara : 136.

que le Manuscrit de Samarcande soit vénéré comme un livre de sagesse. Des artistes furent chargés de l'ornementer : peinture, enluminures, coffret en or ciselé incrusté de pierreries» (*Ibid*., p. 191).

Mais dans les propos de l'homme de Kirman aussi nous apercevons une certaine sacralisation de ce manuscrit puisqu'il l'a caché soigneusement afin de le protéger de la mystification et de la profanation. « *J'ai dû fuir Alamout à la veille de sa destruction, en direction de Kirman, mon pays d'origine,* écrit-il, *emportant le manuscrit de l'incomparable Khayyâm de Nichapour, que j'ai décidé de cacher ce jour même, en espérant qu'il ne sera pas retrouvé avant que les mains des hommes ne soient dignes de le tenir. »* (*Ibid*., p. 322)

Comme nous l'avons donc remarqué, les Écritures et les Livres sacrés revêtent une importance majeure aux yeux de Mâalouf. Il les cite continuellement parce qu'ils renferment une sagesse incomparable, ils nous renseignent sur la création de l'univers et de l'humanité, et nous éclairent sur les religions, les prophètes et les hommes saints. Ils nous donnent l'explication de phénomènes que la science et l'intelligence humaine n'arrivent pas à expliciter. Ils nous enseignent la tolérance, l'amour et la fraternité. Il suffit, par exemple, de lire certains versets du Coran pour comprendre l'histoire de la création d'Adam : « Quand ton Seigneur dit aux anges : « Je vais créer un être humain à partir d'argile sonnante. Lorsque Je l'aurai bien façonné et que Je lui aurai insufflé de Mon esprit, jetez-vous prosternés devant lui » [481]; et connaître l'origine du langage : « Et Il apprit à Adam les noms (de toutes choses) »[482]. L'histoire de la création de l'univers, quant à elle, est relatée de façon détaillée dans le Coran mais aussi dans le premier livre de la Bible "la Genèse " commun au judaïsme et au christianisme. Ce dernier explique comment Dieu a créé la Terre, les végétaux, les animaux puis l'homme.

Dans ses œuvres, l'auteur propose une réflexion sur les religions. En se référant aux Écritures aux de Livres saints, il tente toujours d'apaiser les esprits en montrant que toute l'humanité provient d'un seul homme : Adam, et que toutes les religions ont un même ancêtre : Abraham. Il essaye d'analyser les fléaux du fanatisme et de l'extrémisme religieux en remontant à leurs sources. Il recourt fréquemment au passé pour nous rappeler la

[481] Coran 38:71-72.
[482] Coran 2:31.

coexistence pacifique des Musulmans, des Chrétiens et des Juifs, au Moyen Orient et dans le bassin méditerranéen, à l'âge d'or de l'islam.

Cela veut dire que les textes sacrés constituent une véritable source d'inspiration pour lui, mais cela signifie aussi qu'à ses yeux le Livre et l'écriture tirent leur sacralité de celle même des Écritures et de Livres sacrés : le rôle de tout livre et de toute écriture, est avant tout de guider les gens vers la vérité et le bonheur. Pour lui, il y a toujours une certaine sacralité dans les livres et dans l'acte d'écrire. Par-là, il rejoint l'écrivain Jorge Luis Borges qui écrit dans son article « Le Livre comme mythe » :

« Le concept d'un livre sacré, qu'il s'agisse du Coran, de la Bible ou des Vedas- où il est dit aussi que les Vedas -créent le monde- est peut-être dépassé, mais le livre conserve encore une certaine sainteté que nous devons tenter de sauvegarder. »[483]

Cet écrivain argentin insiste sur le caractère sacral du Livre, sur son origine divine. Le premier livre, selon lui, est écrit par Dieu : les Musulmans appellent le Coran « la mère du livre »[484] parce que, pour eux, son premier exemplaire est « écrit dans le ciel »[485]. C'est « un attribut de Dieu et il est antérieur à la création. »[486] Les Hébreux eux aussi considèrent que les cinq livres de la Thora ont été tous « dictés par l'esprit saint »[487].

Il estime donc que le livre garde toujours une certaine sainteté car il provient d'une origine sacrée : le premier livre, la première écriture sont divins. Il pense que les belles œuvres sont inspirées par un principe saint, à l'instar de Bernard Shadow qu'il cite dans son article et qui écrit : « Tout livre qui vaut la peine d'être relu a été écrit par l'Esprit. »[488] Détruire un livre peut être considéré de ce fait comme un sacrilège, une profanation.

IV-4 Contre les autodafés et la destruction des livres et des œuvres d'art

Pour défendre et préserver cette sacralité du livre, Amin Mâalouf dénonce ardemment les autodafés et les crimes perpétrés à l'égard des livres anciens qui symbolisent pour lui le patrimoine moral et culturel de l'humanité. Mais avant de traiter des bûchers de livres dans

[483] Jorge Luis Borges, « Le Livre comme mythe », *Le Débat* 1982/5 (n° 22), p. 118-126. DOI 10.3917/deba.022.0118 (Traduit de l'espagnol par Françoise Rosset), [En ligne], disponible sur : http://www.cairn.info/revue-le-debat-1982-5-page-118.htm (Consulté le 20/03/2017).
[484] *Ibid.*
[485] *Ibid.*
[486] *Ibid.*
[487] *Ibid.*
[488] Bernard Shadow, Cité par Jorge Luis Borges, *Ibid.*

ses textes, rappelons d'abord quelques célèbres autodafés et destructions d'ouvrages d'esprits et de bibliothèques qui ont eu lieu à travers l'Histoire.

Les conquistadores espagnols envahissant l'Amérique au XV^e ne se sont pas contentés des massacres des populations maya, inca et aztèque ; ils ont procédé également à la destruction des codex et des idoles afin d'effacer toute trace de ces civilisations de la surface de la Terre.

Une bibliothèque, c'est le carrefour de tous les rêves de l'humanité comme l'écrit Julien Green (1900-1998) et pourtant de grandes bibliothèques ont été livrées aux flammes. La grande bibliothèque de Bagdad, par exemple, nommée Bayt al-Hikma est la plus richement dotée au monde : elle contenait des ouvrages de médecine, d'astronomie, de philosophie et de littérature, et a était entièrement détruite, en 1258, lors du sac de la ville par l'armée mongole dirigée par Houlagou Khan, petit-fils de Gengis Khan. Ainsi des dizaines de milliers de livres scientifiques et littéraires ou religieux ont été jetés dans les eaux du Tigre ; de nombreux savants et érudits ont été également massacrés. Une grande perte pour l'humanité[489].

C'est le même sort qu'a connu la bibliothèque d'Alexandrie. Appelée la Bibliothèque des bibliothèques, car elle était la plus grande bibliothèque de l'Antiquité, elle est indiscutablement le symbole de la tolérance et de la prospérité culturelle, elle « est la mémoire de l'humanité »[490]. Elle a été saccagée, brûlée et détruite maintes fois, depuis les invasions romaines jusqu'à la conquête arabe menée par Omar Ibnou el-Ass, en 640[491].

L'eau est également une cause non négligeable de la destruction des livres et des bibliothèques, en particulier pendant l'Antiquité. On constate par exemple le pourrissement de nombreux papyrus à Alexandrie. Beaucoup de manuscrits et de livres ont péri en mer : une quantité considérable de manuscrits uniques acquis à Constantinople en 1453, sont engloutis par les flots lors du naufrage du navire Guraino Vernose ; de nombreux livres ont disparu avec le Titanic[492].

---

[489] Charles Couture, « La bibliothèque est en feu », in *Acta fabula*, vol. 11, n° 1, [En ligne], disponible sur : : http://www.fabula.org/revue/document5427.php (Consulté le 20/08/2015).
[490] Bernard Shaw, Cité par Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *op.cit.*
[491] Luciano Canfora, « La véritable histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie », in *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], disponible sur : http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1988-04-0334-004 (Consulté le 28/12/ 2015).
[492] Naufrage, nautilus et imprimerie navale, [En ligne], disponible sur : *titivillus.over-blog.com/2014/.../**naufrage**-nautilus-imprimerie-navale.ht...*(Consulté le 10/11/2015).

En Espagne, à l'époque du franquisme, un nombre incalculable de livres, jugés dangereux ou révolutionnaires, a été dévasté par le feu : des livres de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Karl Marx, de Sigmund Freud, de Maxime Gorki et de beaucoup d'autres auteurs[493].

Nous ne devons pas oublier aussi les autodafés nazis, en Allemagne, en Pologne et dans tous les pays occupés par l'armée hitlérienne pendant la Deuxième Guerre mondiale, le plus gigantesque étant l'autodafé du 10 mai 1933, où vingt mille ouvrages de poésie, de philosophie et de sciences, écrits par des écrivains célèbres ont été jetés dans un énorme brasier à Berlin[494].

Et à l'époque actuelle des crimes atroces sont perpétrés quotidiennement contre les livres, les créations artistiques et les vestiges des civilisations passées un peu partout dans le monde à cause de l'intolérance, du fanatisme et de l'intégrisme religieux : en Syrie, en Irak, en Afghanistan, etc.

Mâalouf est contre le fanatisme et l'obscurantisme religieux qui s'attaquent aux hommes d'esprit et aux artistes, et qui détruisent les livres et les œuvres artistiques ou intellectuelles. Cela apparaît surtout dans *Les Jardins de Lumière*, où Mani, le Messager de la lumière est humilié, torturé, puis tué car il a eu l'audace de prêcher à travers l'Empire sassanide une nouvelle religion. Son message a été déformé et ses ouvrages ont été complètement brûlés par les mages zoroastriens qui le considèrent comme un ennemi de leur foi :

> *De ses livres, objets d'art et de ferveur, de sa foi généreuse, de sa quête passionnée, de son message d'harmonie entre les hommes, la nature et la divinité, il ne reste plus rien. De sa religion de beauté, de sa subtile religion du clair-obscur, nous n'avons gardé que ces mots, « manichéen », « manichéisme », devenus dans nos bouches des insultes. En quoi était-il dangereux qu'il ait fallu le pourchasser ainsi jusque dans notre mémoire ?* (Amin Mâalouf, *Les Jardins de Lumières, op.cit.*, p. 338)

[493] « Autodafé », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/Autodafé (Consulté le 10/12/2015).

[494] Mémoire du monde : Mémoire perdue - Bibliothèques et archives détruites au XXe siècle/ préparé pour l'UNESCO par Hans van der Hoeven au nom de l'IFLA et Joan van Albada au nom du CIA. - Paris : UNESCO, 1996. - ii, 76 p. ; 30 cm. - (CII-96/WS/1), [En ligne], disponible sur : www.unesco.org/webworld/mdm/administ/rtf/detruit.rtf (Consulté le 12/12/2015).

De la sagesse de Mani et de sa religion de la paix, il ne reste plus rien, son seul crime est d'avoir voulu unir les peuples de la Terre en répandant la beauté, la lumière, l'amour et la fraternité. L'histoire regorge de noms d'écrivains ou de personnages historiques qui ont été anéantis parce qu'ils ont voulu propager la parole juste, parce qu'ils ont tenté de changer le cours des choses[495].

Dans *Samarcande* aussi, le narrateur nous rappelle l'autodafé perpétré par les soldats mongols à Alamout. La bibliothèque de ce village-confrérie est énorme, elle compte des livres rares et uniques mais ils ont été consumés par un feu gigantesque qui refuse de s'éteindre pendant une semaine :

C'est ainsi que la bibliothèque des Assassins brûla sept jours et sept nuits, que d'innombrables ouvrages furent perdus dont il ne reste pas copie. On prétend qu'ils contenaient les secrets les mieux gardés de l'univers (Amin Mâalouf, *Samarcande*, *op.cit.*, p. 195).

Mâalouf a abandonné le journalisme pour se consacrer entièrement à l'écriture ; il produit des œuvres littéraires, par conséquent, il sait parfaitement quelle est la valeur d'un livre, il est contre la destruction des ouvrages d'esprits. Écoutons ce qu'il fait dire à son héros dans *Le Périple de Baldassare* :

> *Dans mon magasin de Gibelet, lorsque je devais parfois jeter au feu un vieux livre pourrissant et décomposé, je ne pouvais m'empêcher de songer un instant avec tendresse au malheureux qui l'avait écrit. C'était parfois l'œuvre unique de sa vie. Tout ce qu'il espérait laisser comme trace de son passage. Mais sa renommée deviendra fumée grise comme son corps deviendra poussière. Je décris la mort d'un inconnu, alors c'est de moi qu'il s'agit !* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit.*, p. 436)

Pour lui, les livres ont une âme, ils portent le souffle de ceux qui les ont créés, leurs génies. Quand un livre brûle, c'est l'esprit même de son créateur qui est dévasté par les flammes. La destruction des livres est un crime atroce, une barbarie, qu'aucune raison ne peut justifier parce lorsqu'on détruit un livre, on prive l'humanité de la science et de la sagesse qu'il renferme. Ce passage exprime clairement l'angoisse de Mâalouf lui-même, car en tant qu'écrivain, il a peur que ses livres subissent le même sort, que son travail s'envole un jour en fumée.

[495] Galilée et Copernic, par exemple, prétendent que la terre tourne autour du soleil, l'Église a donc interdit leur travaux et les a même condamnés à mort.

Dans *Léon l'Africain* aussi, le narrateur évoque les autodafés perpétrés à Rome par les luthériens. « *Me croirait-on si je disais […] que les vieux manuscrits des bibliothèques ont alimenté d'immenses feux de joie autour desquels dansaient des soldats ivres […] ?* », dit-il, avec beaucoup d'affliction, à son fils (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, *op.cit.*, p. 357).

Dans tous les passages que nous avons cités, nous décelons une pointe de regret, de mélancolie. L'auteur dénonce, à travers les propos de ses personnages, la destruction des bibliothèques et des livres anciens, il condamne les actes de vandalisme exercés sur les œuvres spirituelles. Il pense que les livres sont sacrés, ils méritent notre respect car ils nous forgent et nous procurent une jouissance incomparable, comme l'écrit Jorge Luis Borges dans cette citation :

> Je continue à faire semblant de n'être pas aveugle, je continue à acheter des livres, à en remplir ma maison. L'autre jour on m'a offert une édition de 1966 de l'encyclopédie Brockhaus. J'ai senti la présence de cet ouvrage dans ma maison, je l'ai sentie comme une sorte de bonheur. […] Je sentais comme son attraction amicale. Je pense que le livre est un des bonheurs possibles de l'homme.[496]

IV-5 L'importance de l'écriture et la nécessité d'écrire des livres utiles à l'humanité

Le geste de l'écriture est un geste sacré, qui fait de l'écrivain un démiurge, c'est-à-dire un demi dieu, un créateur, car il donne un souffle aux mots, et créé des univers peuplés de personnages auxquels il attribue des destins, des vies et des missions.

Mâalouf est passionné de livres mais il aime également l'écriture, il pense qu'elle est indispensable à l'équilibre des individus et des sociétés. Certains de ses personnages ne peuvent vivre ou même réfléchir indépendamment de leur plume, leur stylo ou leur ordinateur. Pour eux, l'écriture est un besoin vital, comme la respiration, la nourriture ou le sommeil. C'est le cas d'Adam, le protagoniste de son avant-dernier roman, *Les Désorientés*, paru aux éditions Grasset en 2012 :

> Certaines personnes ne réfléchissent qu'en écrivant. C'est le cas d'Adam. Ce qui représentait pour lui à la fois un privilège et une infirmité.
> Tant que ses mains étaient au repos, son esprit voguait, incapable de dompter les idées ou de construire un raisonnement. Il fallait qu'il se mette

[496] Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *op.cit.*

> à écrire pour que ses pensées s'ordonnent. Réfléchir était pour lui une activité manuelle.[497]

Ou du protagoniste de son *Périple de Baldassare*, qui « *écrit comme on mange après le jeûne* » (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit.*, p. 448). « *Il restait dans mon cahier*, écrit-il, *bon nombre de pages blanches, mais par ces lignes j'en inaugure un autre que je viens d'acheter sur le port. Le premier n'est plus en ma possession. Si je ne devais plus le revoir, après tout ce que j'y ai consigné depuis août, il me semble que je perdrais mon goût d'écrire, et un peu mon goût de vivre* » (*Ibid*., p.176).

Mâalouf n'existe que par et pour ses livres. Il vénère l'écrit, il a abandonné le journalisme pour devenir écrivain. « [Ses] œuvres [sont] des *écrits* et [ses] sources les traces *écrites* du passé : chroniques, légendes, poèmes, correspondances. [Il est] fier d'appartenir à une tradition millénaire du Livre. »[498] À ses yeux, écrire c'est penser, et penser c'est exister, c'est « dire le monde »[499]. Ce que représente l'écriture pour lui, nous le devinons en scrutant les paroles et comportements de ses personnages Baldassare, Léon l'Africain et Omar Khayyam.

Baldassare tient un carnet de route dans lequel il consigne ses pensées et ses sentiments. Le désir ou la nécessité d'écrire sont générés chez lui, comme nous l'avons constaté plus haut, par le voyage et la quête. Il y a donc une certaine analogie entre son cas et celui de l'auteur lui-même qui n'a commencé à écrire ses œuvres littéraires qu'après son départ du Liban et son émigration en France.

Baldassare vénère sa plume. Il entretient avec elle une relation pseudo-érotique. Il passe avec elle la plupart de son temps puisqu'il écrit chaque jour. Il l'affectionne, car c'est grâce à elle qu'il donne une forme, une existence à ses idées, à ses impressions. Elle lui permet de nommer les choses afin de les rendre réelles, tangibles. Son rapport au monde se concrétise de ce fait par cet instrument, et par conséquent par l'acte d'écrire. *« C'est lorsque j'ai fait l'effort de me remettre à écrire que j'ai recommencé à vivre,* écrit-il. *Les mots sont redevenus des mots, et les roses des roses* » (*Ibid*., p. 297).

---

[497] Amin Mâalouf, *Les Désorientés*, Grasset et Fasquelle, 2012, p. 18.
[498] Jean-Christophe Rufin, « Réponse au discours de réception de M. Amin Mâalouf », in *Académie française* (Le 14 juin 2012), [en ligne], disponible sur : *www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-m-amin-maalouf* (Consulté le 20/03/2017).
[499] Édouard Glissant, *Traité du Tout-monde*, *op.cit.*, p.119.

Il considère son cahier, qu'il appelle tantôt journal intime tantôt carnet de voyage comme un ami fidèle, un confident auquel il confesse discrètement ses fautes, et chuchote doucement ses secrets, et toutes les autres choses qu'il ne peut pas dire : *« Heureusement que j'ai ce cahier pour lui murmurer les choses que je dois taire »*, observe-t-il (*Ibid*., p.336). « *J'ai bien fait de me confier ainsi à mon journal »,* écrit-il encore dans une autre page de son cahier (*Ibid*., p. 71). Ainsi, à chaque fois qu'il sent le désir de parler, de s'épancher, c'est vers ce complice en papier qu'il se tourne. C'est au sein de celui-ci qu'il enfouit ses pensées les plus intimes qu'il ne désire pas dévoiler à ses compagnons de voyage :
« *Plus tard, je leur raconterai. En attendant, il me suffit d'avoir consigné mon secret dans ces pages. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le rôle de ce journal ?*» (*Ibid*., p. 68).

Le cahier est donc personnifié par Baldassare qui voit en lui une personne qui l'écoute. La personnification est rendue évidente grâce à l'emploi des verbes « *murmurer* » ou « *se confier* », qui suggèrent qu'il est doté de la faculté de l'audition, comme un être humain.

Au cours de son périple, ce héros de Mâalouf passe des heures interminables à écrire, surtout lorsqu'il est en mer, mais ce qu'il écrit est parfois pessimiste étant donné qu'il est inspiré par la peur et l'angoisse : la peur de l'avenir, la peur d'échouer dans sa mission. « *C'est l'attente et l'angoisse qui m'ont fait écrire ce soir ce que j'ai écrit,* dit-il. *Demain j'écrirai peut-être tout autre chose »* (*Ibid*., p. 173).

Plus loin dans le texte, il écrit encore :

« C'est la peur qui me fait écrire ces lignes insensées » (*Ibid*., p. 380)

L'écriture constitue une véritable thérapie pour ce personnage, elle le libère de ses fardeaux et de ses inquiétudes et lui permet de recouvrer la sérénité, après l'agitation, la colère ou l'indignation. D'ailleurs, il ne la perçoit pas comme un plaisir, mais comme une nécessité, un besoin pressant qu'il faut impérativement satisfaire afin de retrouver l'équilibre : « *Pour avoir écrit ces lignes, je retrouve mon calme »* (*Ibid*., p. 49), affirme-t-il.

L'écriture possède un effet libérateur, elle délivre l'écrivain de sa condition terrestre et lui permet d'accéder à la liberté en brisant ses chaînes. Ainsi, depuis son emprisonnement à Rome, Hassan devenu Léon ne vit plus que pour lire, enseigner et écrire. Il s'est transformé en véritable érudit, il est par cela représentatif de son siècle, le siècle de l'humanisme et de la Renaissance. Il écrit pour rendre service à l'humanité, mais aussi pour tromper son chagrin et oublier sa maladie. Il est intarissable, comme Montaigne ou Rabelais, qui nous ont légué

des ouvrages inestimables. Son livre écrit suite à la demande du pape Léon X aura une importance capitale, c'est grâce à lui que les Européens connaîtront l'Afrique :

> *Je ne devais plus quitter ma chambre jusqu'à la fin de cette année-là. Je faillis d'abord être emporté par une pneumonie et, à peine rétabli, ce fut ma jambe qui me causa des inquiétudes. Elle était si engourdie et si enflée que je craignis à nouveau l'amputation. De rage, de désespoir, je travaillais et travaillais encore, de jour et de nuit. Je pus ainsi achever les traductions arabes et hébraïques que j'avais promises à l'imprimeur saxon. Je pus également écrire, cette année-là, les six premiers livres de ma Description de l'Afrique* (Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, *op.cit.*, *Ibid*., p. 342).

Pour Amin Mâalouf, la réflexion ne se concrétise que par l'écriture ; écrire et raisonner[500] sont à ses yeux indissociables, comme deux faces d'une même médaille. À son image, son personnage Adam, ne retrouve ses mots que devant l'écran de son ordinateur et Baldassare ne comprend le sens des événements qu'en les écrivant, il n'est capable de réfléchir que muni d'une plume à la main. Ainsi, il doit toujours coucher ses idées sur le papier pour qu'elles prennent forme et clarté. Écrire, c'est l'unique moyen pour lui de rester lucide et d'identifier le réel :

> *Avant de me coucher, je me suis imposé d'écrire ces quelques paragraphes, à la lueur d'un cierge aux fumées rances. Je ne suis pas sûr d'avoir rendu compte de ce qui est important. Et il ne me sera pas facile de distinguer chaque jour le futile de l'essentiel, l'anecdotique de l'exemplaire, les sentiers borgnes des vrais chemins. Mais j'avancerai les yeux ouverts* (Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare*, *op.cit.*, p. 45).

C'est grâce à sa vie d'écriture que l'auteur a apprivoisé les mots et qu'il a appris à mieux les connaître : « une vie d'écriture m'a appris à me méfier des mots ceux qui nous paraissent les plus limpides sont souvent les plus traîtres »[501], affirme-t-il dans *Les Identités meurtrières.*

Finalement, l'écriture est une seconde nature chez Mâalouf. D'autres que lui écrivent comme ils parlent, lui, il écrit comme il se tait car comme il l'explique dans *Origines*[502], dans

[500] Mâalouf a effectué ses études primaires chez les jésuites, il se peut donc qu'il soit inconsciemment influencé par la philosophie cartésienne.
[501] Amin Mâalouf, *Les Identités meurtrières*, *op.cit.*, p. 15.
[502] Dans cette œuvre autobiographique, il écrit : « Chez les miens on parle peu et lentement, et avec un souci constant de mesure, de politesse, et de dignité. C'est quelquefois irritant pour les autres, pour nous l'habitude est prise depuis longtemps, et elle continuera à se transmettre. » (Amin Mâalouf, *Origines*, *op.cit.*, p. 13).

sa famille, on s'adresse des lettres, mais on se parle peu les uns avec les autres. L'écriture supplée de ce fait à l'absence ou à la rareté de la parole :

« *D'autres que moi écrivent comme ils parlent, moi j'écris comme je me tais* » (*Ibid*., p 68).

Nous l'avons compris à présent, l'auteur n'est pas quelqu'un de bavard du point de vue oral, mais lorsqu'il s'agit pour lui d'écrire, il est intarissable. Il a choisi de faire de sa plume sa confidente et de ses livres les dépositaires de ses souvenirs, de ses angoisses, de ses espérances et de sa sagesse aussi. L'écriture est à ses yeux la voie royale pour se retrouver, se comprendre, et écouter attentivement les bruissements de sa conscience et les murmures de son être intérieur ; c'est un moment de délectation où il s'adonne à la créativité en oubliant le tumulte de la vie quotidienne. « J'écris pour compenser ce que je n'ai pas dit, révéler certaines choses, en camoufler d'autres. Mais dans tous les cas, j'écris à corps perdu, totalement, tout le temps »[503], a-t-il confié à Zeina El-Tibi, une journaliste de *La Revue du Liban*.

Mâalouf considère l'écriture et le livre comme des remparts contre l'oubli : ils assurent la pérennité et offrent à l'écrivain la chance de devenir immortel, parce que les paroles sont immédiates, éphémères, elles s'envolent emportées par le vent, l'écrit persiste. Ainsi, en écrivant, celui-ci grave son nom dans l'Histoire, et laisse la trace de ce qu'il a produit aux générations futures. Le retour des mots « *pourchasser dans* [la] *mémoire », « oublier »* et *« l'oubli »*, révèle une certaine angoisse chez lui, une peur d'être oublié ou d'être renié par son public. Mais l'oubli est le propre de l'homme, il nous guette pour nous rappeler la fragilité et la relativité des choses humaines. Voici d'ailleurs ce qu'il fait dire à son personnage Baldassare, à ce sujet, dans ce paragraphe :

> *Depuis que j'y suis, je songe chaque jour à écrire, pour raconter mon voyage, pour rendre compte de mes sentiments… Si je n'ai rien écrit avant ce jour, c'est surtout à cause de la perte de mon cahier. Je n'ignore pas que mes mots finiront un jour dans l'oubli, toute notre existence est adossée à l'oubli, mais, il nous faut au moins un semblant de durée, une illusion de permanence, pour entreprendre. Comment pourrait-je noircir ces pages, me préoccuper encore de décrire les événements et les sentiments avec les mots les plus justes, si je ne puis y revenir dans dix ans, dans vingt ans, pour y retrouver ce que fut ma vie ?*

[503] Zeina El-Tibi, entretien avec Amin Mâalouf, in *La Revue du Liban*, n° 3954, du 19 au 26 juin 2004.

> *Et pourtant j'écris, j'écris encore et j'écris. L'honneur des mortels est peut-être dans leur inconstance* (*Ibid*., p. *275-276*).

Ou encore dans cette phrase :

« En attendant que d'autres bruits viennent balayer mes doutes ou, les confirmer, il me faut reprendre le récit de mon voyage, de peur que de nouveaux ne me fassent oublier les anciens » (*Ibid*., p.449-450).

L'écriture est la raison d'être de Mâalouf dans ce monde plein de conflits, de contradictions et de doute. Il la considère comme une sorte d'exutoire à travers lequel il donne une configuration aux idées qui bouillonnent dans sa conscience et aux images qui peuplent son univers et son imagination. Pour lui, l'écriture est action, écrire ce n'est pas simplement raconter des histoires amusantes pour distraire ses lecteurs. Écrire, c'est avant tout, lutter contre l'intolérance, le fanatisme ou le ségrégationnisme ; c'est participer à la démolition du mur de la haine élevé entre les peuples, les races et les communautés ; c'est aussi et surtout contribuer à la construction du monde heureux de demain, car selon lui « l'avenir n'est écrit nulle part, l'avenir sera ce que nous en ferons »[504] :

> Par gratitude envers la France comme envers le Liban, j'apporterai avec moi tout ce que mes deux patries m'ont donné : mes origines, mes langues, mon accent, mes convictions, mes doutes, et plus que tout peut-être mes rêves[505] d'harmonie, de progrès et de coexistence.
> Ces rêves sont aujourd'hui malmenés. Un mur s'élève en Méditerranée entre les univers culturels dont je me réclame. Ce mur, je n'ai pas l'intention de l'enjamber pour passer d'une rive à l'autre. Ce mur de la détestation - entre Européens et Africains, entre Occident et Islam, entre Juifs et Arabes -, mon ambition est de le saper, et de contribuer à le démolir. Telle a toujours été ma raison de vivre, ma raison d'écrire…

---

[504] *Ibid.*, p. 131.

[505] Selon Nietzsche, le rêve est à l'origine de toute création artistique ; c'est lui qui inspire le poète et l'emmène à créer et à inventer. Pour étayer son point de vue, il cite ces vers de Hans Sachs dans les *Maîtres Chanteurs* :
Ami, l'ouvrage véritable du poète
Est de noter et de traduire ses rêves.
Croyez-moi, l'illusion la plus sûre de l'homme,
S'épanouit pour lui dans le rêve :
Tout l'art des vers et du poète
N'est que l'expression de la vérité du rêve. (Hans Sachs, Cité par Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, Traduction de J. Marnold et J. Morland (1906) Édition électronique v. : 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011, p. 16).
Ce qui veut dire que l'onirisme est à la base de toute création littéraire et que chaque poète et par extension, chaque écrivain est avant tout un rêveur, il écrit pour exprimer ses rêves et ses illusions.

Il s'inspire profondément de ses personnages Omar Khayyam ou Léon l'Africain. Ce dernier en effet n'a pas cessé, durant toute sa vie, d'écrire et d'apprendre les langues, les cultures, les mœurs et la géographie. Lors de son exil à Rome, il a fait la connaissance d'un imprimeur humaniste de Saxe, un disciple du célèbre philosophe hollandais Érasme. Il a caressé avec lui un rêve, un projet grandiose qui consiste dans l'élaboration d'un grand dictionnaire multilingue, qui s'intitulerait *L'Anti-Babel* et qui faciliterait l'apprentissage des langues et les échanges verbaux entre les individus n'appartenant pas à la même communauté linguistique :

> *Il s'agissait de préparer un gigantesque lexique où chaque mot figurerait en une multitude de langues, parmi lesquelles le latin, l'arabe, l'hébreu, le grec, l'allemand de Saxe, l'italien, le français, le castillan, le turc et bien d'autres.*
> *À ce rêve grandiose, à cette merveilleuse folie, l'imprimeur saxon avait donné un nom : l'Anti-Babel.* (*Ibid*., p. 335)

Mâalouf est un écrivain humaniste, un écrivain engagé. Quels que soient les sarcasmes que peuvent susciter ces mots chez certains auteurs, sa décision est prise depuis longtemps, il veut que son écriture et ses livres soient utiles à l'humanité. Il se range d'emblée du côté de Sartre, mais aussi de Hugo qui incite, dans la préface de son *William Shakespeare*, les poètes à mettre leurs créations au service de l'homme et de la société. Écoutons-le :

> Ah ! esprits ! soyez utiles, servez à quelque chose. Ne faites pas les dégoutés quand il s'agit d'être efficaces et bons. L'art pour l'art peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore. Rêver la rêverie est bien, rêver l'utopie est mieux. […] Le prophète cherche la solitude, mais non l'isolement. […] Il va dans le désert penser, à qui ? aux multitudes. Ce n'est pas aux forêts qu'il parle, c'est aux villes. Ce n'est pas l'herbe qu'il regarde plier au vent, c'est l'homme ; ce n'est pas contre les lions qu'il rugit, c'est contre les tyrans.[506]

Son style est d'une souplesse et d'une douceur extrême, mais cela ne cache pour autant son engagement dans les problèmes de son temps et son inquiétude pour l'avenir de l'humanité. Pour lui, l'écriture est une mission noble, un acte responsabilisant, un cri contre l'injustice, l'intolérance, l'oppression et le fanatisme. Les verbes « *soupirer* », « *protester* » et « *prier* » figurant dans cette citation du *Périple de Baldassare* indiquent clairement qu'il accorde à l'écriture une valeur hautement symbolique : elle recueille ses soupirs, ses regrets,

[506] Victor Hugo, *William Shakespeare* (1864), Paris, Flammarion, coll. «Poche », 2014, Préface.

ses déceptions et ses colères, il la promeut de ce fait au statut de rituel religieux, il la considère un peu comme la prière :

« Nous voici donc au couvent, et je m'attelle à écrire pour que le temps me paraisse moins long. Je trempe la pointe de mon calame dans l'encre comme d'autres soupirent, ou protestent, ou prient » (*Ibid*., p 268).

Il pense que quels que soient les contraintes et les difficultés que peut parfois engendrer cette activité, l'écrivain doit rester ferme, il ne doit jamais se taire, il doit continuer à écrire des livres :

« Mon esprit est perturbé ce matin ! Il faut pourtant que j'écrive. Il faut que ma plume se lève et marche, en dépit de tout. Que ce cahier survive ou brûle, j'écrirai, j'écrirai. » (*Ibid.*, p. 436).

L'emploi de la formule *« il faut »*, qui exprime la nécessité et de l'épanalepse qui se manifeste par la répétition du groupe de mots *« j'écrirai* », dans ces lignes, nous indique combien Baldassare est attaché à sa passion d'écrire, et combien aussi cette dernière lui paraît indispensable. La plume est personnifiée, elle est assimilée ici à une personne dotée de membres, capable de se lever et de marcher. Cependant, nous devons rappeler que celle-ci est le prolongement de l'écrivain lui-même, une partie intégrante de son corps, ce qui veut dire que c'est ce dernier qui doit rester debout[507], contre vents et marais, solide malgré l'hostilité de l'entourage et les obstacles qu'il peut rencontrer. Par cette image, l'auteur veut donc symboliser la victoire de l'écrivain sur le temps et l'adversité.

Cette insistance sur la nécessité d'écrire nous fait penser à une phrase célèbre écrite par Sartre, dans son œuvre autobiographique *Les Mots*, au sujet de l'entêtement de l'écrivain, de son incessante envie de transcrire ses pensées et de produire des livres. Lisons-là :
« Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée, à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même[508]. »

[507] La dominante posturale relève du régime diurne de l'image dont les structures sont de type schizomorphe (antithèse, séparation, géométrisation, historicité, hétérogénéité, pragmatisme). Elle « exige les matières lumineuses, visuelles et les techniques de séparation de purification dont les armes, les flèches, les glaives sont les fréquents symboles » (Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, op. cit.*, p. 55).
[508] Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964, p. 205.

Au cours de ce chapitre, nous avons découvert en Mâalouf un vrai passionné des livres et de l'écriture. Ainsi pour lui, les livres ont une valeur inestimable, ils font la richesse de l'humanité, et l'écriture qu'elle soit poétique, romanesque ou autre, est un moyen d'action en vue de forger un monde meilleur.

Le motif de la perte des livres et des cahiers qui ressurgit constamment dans *Samarcande* et *Le Périple de Baldassare* n'est qu'une représentation métaphorique de la peur de l'écrivain de s'égarer dans le vaste océan de la littérature et de perdre son identité orientale au contact d'un monde pluriel.

Dans les romans de notre corpus, la quête des livres engage les protagonistes dans la quête et la découverte de soi, mais leurs longs voyages ne sont en réalité que des voyages labyrinthiques et tortueux vers les méandres de leur être intérieur. La recherche d'un livre perdu est symbolique donc de la recherche du moi, elle est révélatrice d'une quête identitaire profonde chez Mâalouf. Ce dernier est, en fait un homme qui se cherche à travers ses livres, à travers son écriture.

Les livres, en particulier les livres anciens figurent dans ses textes, comme des mythes, des énigmes, ils créent chez lui un sentiment de frustration parce qu'ils ne dévoilent jamais entièrement leur secret au moment de la lecture.

L'auteur recourt constamment aux Livres saints et aux Écritures. Ces derniers sont à ses yeux le fondement de toute connaissance, c'est eux qui confèrent leur sainteté à l'écriture et aux œuvres littéraires.

Dans *Le Périple de Baldassare*, il insiste sur la nécessité de l'écriture, sur son rôle en tant qu'écrivain d'écrire des œuvres qui serviront à l'humanité, mais il exprime aussi de manière symbolique son refus de la responsabilité écrasante de devenir prophète.

Conclusion

Dans cette partie, nous avons d'abord étudié le mythe du déluge dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*. Nous avons constaté que ce mythe est dominant, particulièrement dans *Léon l'Africain* où il se manifeste avec une impressionnante série de références, d'allusions et d'indices mythiques : déluge de Noé, pluie diluvienne arrachant arbres et maisons, tempêtes et catastrophes, autant de phénomènes perçus par les personnages comme des signes de la colère divine : c'est par la force destructrice de l'eau et du feu que Dieu manifeste son mécontentement à ses créatures.

L'idée du péché et celle du châtiment divin planent sur les deux récits de Mâalouf. Nous compensons alors que la faute humaine ne sera expiée que par la punition, car il n'y a que la punition qui redresse, qui corrige : en tant qu'humains nous sommes tous responsables et nous sommes tous appelés à assumer le résultat de nos actes.

Par le truchement de ce mythe biblique de la destruction, l'auteur nous dresse un tableau métaphorique de l'Histoire. Il exprime ses inquiétudes concernant l'avenir de l'humanité, et nous fait voir un monde à la dérive, un monde en dérèglement.

Mais la situation n'est pas aussi dramatique que cela puisqu'il reste encore une étincelle d'espoir : après l'inondation diluvienne, c'est la renaissance, le renouveau parce qu'après la décrue complète, Dieu a ordonné à Noé de sortir de l'arche avec sa famille et les couples d'animaux afin de repeupler la terre à nouveau, et le déluge de feu consumera le monde certes, mais celui-ci renaitra de ses cendres comme un phénix.

Ensuite, nous avons analysé le mythe d'Ulysse dans *Le Périple de Baldassare*, *Léon l'Africain* et *Les jardins de Lumière*. Nous avons vu que ce mythe revient comme un leitmotiv dans ces trois œuvres de Mâalouf, en particulier *Le Périple de Baldassare,* mais il se manifeste implicitement, et qu'il est associé chez l'auteur à l'expérience exilique, à la quête identitaire et à la nostalgie de la terre natale.

Nous avons également exploré la notion de voyage et nous avons découvert que, chez les personnages mâaloufiens, le voyage débouche perpétuellement sur une quête et cette dernière conduit toujours à une renaissance. Le voyage marin prend à leurs yeux une signification symbolique, spécialement pour Hassan-Léon qui quitte sa Grenade natale sur une barque et qui rentre à Tunis après quarante ans d'errance sur une autre.

À travers le mythe d'Ulysse et le motif du voyage, l'auteur exprime sa vision de l'Histoire. Car, le voyage dans lequel est embarqué Léon l'Africain est un voyage spirituel et existentiel qui le mènera à vivre de grands événements historiques et à connaitre des pays et des cultures. Baldassare, de son côté, a traversé la moitié du monde en quête d'un livre, il a vécu des aventures extraordinaires, et a été témoin d'événements mémorables dans l'Histoire de l'humanité, comme l'année de la Bête et l'incendie de Londres.

Puis, nous avons étudié de la figure mythique d'Alexandre dans *Les Jardins de Lumière, Léon l'Africain* et *Samarcande*. Ce chapitre nous a permis de découvrir que Mâalouf est grand admirateur d'Alexandre de Macédoine, et que c'est lui qui exprime son admiration à travers la vision et les paroles de ses personnages.

Cette fascination se manifeste stylistiquement par l'emploi des différentes figures d'exagération telles que l'hyperbole, l'amplification et le ressassement, qui servent à mettre en valeur les exploits et les qualités de cet homme hors du commun qui a conquis le monde et qui plus de trois siècles avant notre ère a brassé les peuples, les cultures, et les civilisations.

Ce qui fascine l'écrivain chez ce grand conquérant antique, c'est surtout l'esprit de tolérance et de cosmopolitisme qu'il a observé également chez Mani et chez la reine du désert, Zénobie. Ces trois figures mythiques se distinguent, en fait, par leur générosité, leur ambition et leur respect de la diversité culturelle, communautaire et religieuse. Ils sont ainsi des modernes avant leur temps.

Et pour finir, nous avons essayé de voir pourquoi le Livre figure constamment comme un mythe dans les œuvres de Mâalouf. Nous avons constaté que ce dernier aime les livres, il est passionné de livres anciens, ceux-ci demeurent pour lui un mystère car ils ne se dévoilent jamais de façon complète au moment de la lecture.

Nous avons découvert que le livre est employé dans *Le Périple de Baldassare* et *Samarcande* comme un symbole identitaire : dans ces deux romans, la quête de livre conduit toujours le protagoniste à la découverte de soi et de ses origines.

Nous avons vu aussi que pour Mâalouf, le livre et l'écriture revêtent un caractère sacré qu'ils puisent des Écritures et des Livres saints. Pour lui, l'écrivain a une mission sacrée : il doit écrire des œuvres utiles à l'humanité, il doit lutter contre l'injustice, la violence, l'exclusion et le fanatisme, mais il ne doit nullement se considérer comme un prophète.

Conclusion générale

Ce travail propose une étude mythocritique des romans d'Amin Mâalouf, *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*. Son objectif principal est d'étudier la part du mythe et de comprendre son rôle dans ces quatre romans qui font le succès de leur auteur. Il s'appuie essentiellement sur les travaux de Pierre Brunel, de Gaston Bachelard et d'autres théoriciens du mythe en littérature et historiens des religions, tels que Danièle Chauvin, Mircea Eliade et Gilbert Durant.

Il se devise en trois parties : la première a tenté, dans son premier chapitre, qui sert à guider tout lecteur non initié à la mythocritique, d'apporter un éclairage théorique au sujet du mythe et de la figure mythique ; elle s'est intéressée aussi au rapport unissant mythe et littérature. Elle a conclu que toute littérature repose avant tout sur l'imagination, et celle-ci pour être féconde et productive, se nourrit indéniablement d'images, de mythes, de symboles et d'archétypes, provenant de la culture personnelle de chaque auteur ainsi que de l'imaginaire collectif commun à toute l'humanité. Et c'est cela justement qui fait la singularité de tout génie créateur et l'originalité de toute œuvre littéraire.

Ensuite, en se basant sur une étude intertextuelle, elle révèle les sources littéraires de Mâalouf. Elle a montré que l'univers de ce dernier est varié et que son écriture puise à des sources très différentes. Dans ses textes, nous retrouvons des traces et des réminiscences de littérature grecque, latine, arabe et des récits bibliques. S'inspirer des mythologies antiques et des littératures anciennes est un caractère constant chez cet écrivain dont les productions littéraires portent toutes l'empreinte du passé mythique ou historique. Cet auteur est féru de la littérature classique, des grands chefs-d'œuvre de l'Antiquité. En lisons ses romans, nous entendons résonner avec force les échos et les bruissements de ces textes lointains et les voix majestueuses de leurs auteurs.

La deuxième et la troisième partie se veulent mythocritiques. Elles analysent en profondeur les mythes et les figures mythiques qui investissent, structurent et obsèdent les romans de notre corpus. Leur mérite réside surtout dans le fait de nous avoir permis de pénétrer dans l'univers du romancier et de nous avoir dévoilé son mythe personnel et les images qui sous-tendent son imaginaire.

Ainsi, après ce parcours mythocritique, nous avons conclu que dans ses textes, Mâalouf forge son propre mythe de l'exilé, il livre aux lecteurs sa vision du voyage, de l'exil et de l'identité. Cet auteur est, à l'image de son personnage Léon l'Africain, « un exilé qui cherche

à dépasser son exil »[509], c'est un homme qui se cherche à travers les chemins tortueux d'un double exil : intellectuel et territorial. Un certain nombre de mythes, en particulier les mythes identitaires et ceux de la destruction et de la déchéance sont fréquents dans ses œuvres. Les premiers sont révélateurs d'une quête identitaire inconsciente et d'une nostalgie de la terre natale chez le romancier. Les seconds, quant à eux, expriment symboliquement ses inquiétudes quant au devenir du monde et de la société humaine, et son angoisse générée par un temps plein d'incertitudes.

Mâalouf est un écrivain profondément engagé, il pense que nous sommes tous des voyageurs sans boussole et sans lanterne, des désorientés dans un monde plein de conflits et de frayeur. Nous avançons les yeux bandés vers une catastrophe éminente. *« Nous sommes tous des égarés»* comme il l'écrit dans son *Périple de Badassaare* (p.78) ou encore dans son avant-dernier roman *Les Désorientés* : « À long terme, tous les fils d'Adam et d'Ève sont des enfants perdus. »[510]

L'auteur est préoccupé par le destin de l'humanité parce qu'il se sent responsable, c'est un homme et de ce fait il porte en lui les plaintes, les craintes et les espérances de toute l'humanité[511]. Car, il est vrai en définitive que « Chaque homme porte [en lui] la forme entière de l'humaine condition »[512].

Toutefois, les lectures qu'il propose, bien qu'elles soient alarmantes, ne cherchent en réalité qu'à amener ses contemporains à réfléchir et à agir. Certes, ses œuvres commencent souvent par des scènes douloureuses, dramatiques, mais elles s'achèvent toutes par des images sereines et pleines d'espoir. Même la biographie de Mani se termine par un rejet de la mort « Mani-Hayye », c'est-à-dire « Mani est vivant » (Amin Mâalouf, *Les Jardins de Lumière, op.cit.,* Épilogue). Nous reconnaissons alors par-là l'audace d'un écrivain qui refuse catégoriquement de céder au pessimisme et au désespoir.

Le retour de la figure emblématique d'Alexandre dans la plupart des romans de notre corpus est une preuve que Mâalouf est fasciné par ce grand conquérant antique. À son image,

---

[509] Egi Volterrani, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), *op.cit.*
[510] *Ibid*., prologue et p. 525.
[511]Amin Mâalouf, *Les Désorientés*, *op.cit*, p. 524 :« Mais il s'était apparemment promis de me parler désormais comme si j'étais l'autre Adam, l'ancêtre, et que j'avais en mémoire toute l'histoire des humains. […] son insistance m'amenait à méditer sur le sens des noms, et sur le destin qui s'y attache. On s'habitue si vite à son prénom qu'on ne songe plus guère à sa signification ni à la raison pour laquelle on le porte. »
[512] Michel de Montaigne, Cité par Philippe Desan, « Montaigne : Essais », in *Gradus Philosophique*, Laurent Jaffro, Monique Labrune (dir.), Paris, Flammarion, 1994, 540.

il cultive des rêves de cosmopolitisme, d'universalisme et de tolérance. Il rêve d'un monde exemplaire où règnent la quiétude et la sécurité, où les religions s'acceptent et se respectent les unes les autres, et où les peuples cohabitent en parfaite harmonie en dépit de leurs différences culturelles, linguistiques et religieuses. Il rêve aussi d'un Orient paisible et uni :

> *... je rêve du jour où je pourrai appeler tout le Proche-Orient, comme j'appelle le Liban et la France et l'Europe, 'patrie', et 'compatriotes' tous ses fils, musulmans, juifs et chrétiens de toutes dénominations et de toutes origines.*[513]

Nous avons incorporé à l'étude des mythes, une analyse de quelques symboles et motifs, tels que le symbole de la mer, celui de l'eau, le motif du voyage, celui de la perte des livres et des cahiers, et celui de l'écriture, qui sont liés à la question de l'identité et de l'exil.

Les romans que nous avons analysés sont surchargés de références et d'allusions mythiques. Dans *Léon l'Africain*, bien que le récit soit structuré par le mythe d'Énée, nous apercevons en même temps des mythèmes, des indices et des traces propres à d'autres mythes tels que le mythe d'Ulysse ou encore celui du déluge. Dans *Samarcande*, le mythe du diable domine tout le texte, et ne cesse de resurgir du début jusqu'à la fin, mais il est secondé, lui aussi, par quelques réminiscences mythiques d'Ulysse. Dans *Les jardins de Lumière*, pour raconter la biographie de Mani et instruire les lecteurs sur son époque, l'auteur a fait appel à la fois au mythe du double et à la figure mythique d'Alexandre, et les deux se manifestent très explicitement dans le texte. Enfin, dans *Le Périple de Baldassare*, le mythe de l'Apocalypse, avec tous les scénarios qui lui sont associés, fait irruption dans le texte, c'est autour de lui que s'articule toute la trame narrative, cependant celui-ci encore est assisté par le mythe d'Ulysse et celui du déluge.

L'étude de ces différents mythes a révélé l'originalité de la construction mythique chez Mâalouf. Dans chacune de ses œuvres que nous avons analysées, nous avons constaté une interférence et un foisonnement de textes mythiques qui s'imbriquent et se mêlent, à chaque fois de façon différente, pour délivrer un sens. L'auteur reprend ainsi plusieurs mythes et les fait interagir ensemble afin d'exprimer un message. Il a opté pour des mythes souples, malléables et faciles à adapter, qu'il ne reprend pas tels qu'ils sont, mais en les retravaillant avant de les intégrer de façon très habille à ses fictions.

[513]Egi Volterrani, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), *op.cit.*

Le romancier prend des distances par rapport aux intertextes mythiques qu'il invoque. Dans certains cas, comme celui d'Énée, le texte mythique est à peine reconnaissable. Il le donne à lire uniquement avec des indices insaisissables, parfois très faibles qui se répètent tout au long du texte. Dans le cas du mythe de l'apocalypse, celui du double, celui du déluge mais aussi en ce qui concerne la figure mythique d'Alexandre, les références sont directes et claires, toutefois, l'auteur adapte parfaitement ces mythes à son projet en insistant, par exemple, sur certains mythèmes plutôt que sur d'autres, et en procédant par le syncrétisme mythique, comme dans *Le Périple de Baldassare* où il évoque à maintes reprises le déluge de feu.

Cette interaction entre plusieurs mythes et structures mythiques donnent aux textes mâaloufiens un dynamisme extraordinaire qui tient le lecteur en éveil. Celui-ci est constamment confronté à un arsenal d'indices, d'images et de symboles qu'il doit interpréter et transposer afin d'accéder aux messages que renferment les œuvres.

Le mythe présente des atouts innombrables. Étant un langage efficace[514], il incite le lecteur à être actif, à participer à la construction du sens, à réfléchir sérieusement sur les divers sujets et thèmes que l'auteur traite dans ses romans. En refusant toute lecture superficielle qui ne vise pas à atteindre les profondeurs des textes, il promet une lecture dynamique et laborieuse et promeut celui qui lit au statut de complice de l'écrivain. C'est pour cela que Paul Ricœur le définit comme « un symbole développé en récit »[515], c'est-à-dire un récit symbolique et structuré qui «donne à penser »[516].

Le mythe pousse les lecteurs à s'interroger sur le passé, le présent et à réévaluer leur rapport au monde et à la réalité, mais en leur suggérant des prémisses de réponses. Ce matériau, grâce aux nombreux ressorts qu'il emprunte pour convaincre, est investi d'une grande teneur argumentative. Mâalouf l'utilise pour susciter l'intérêt de son public et garantir son adhérence à sa thèse.

Grâce à son universalité, cet outil offre plus de liberté, plus de latitude à l'auteur. Il lui permet de s'adresser à un lectorat plus large et plus diversifié, car il s'agit d'un langage

[514] Roland Barthes, *Mythologies*, *op.cit.*, p. 181.
[515] Paul Ricœur, *Finitude et culpabilité II, La Symbolique du Mal*, *op.cit.*, p. 25.
[516] *Ibid*.

transcendantal, supra-culturel, qui s'adresse à tous et qui appartient à tous : le mythe voyage entre les littératures, et n'a pas de patrie ou de frontières.

Ainsi, en réactualisant et en adaptant des mythes antiques, le romancier exprime sa vision du monde et de l'humanité, et propose un plaidoyer contre le fanatisme, l'intolérance, l'obscurantisme, l'injustice, la violence et la barbarie. À travers chaque mythe qu'il a employé, il délivre des messages, il évoque des réalités et des sentiments, qui exprimés autrement auraient à coup sûr moins d'effets sur les lecteurs.

Mâalouf met le mythe au service de son engagement humanitaire parce qu'il est convaincu que ce dernier agit plus que l'argumentation directe. Nous avons constaté en lisant ses romans qu'avec un style riche, une écriture chargée de symboles et d'une forte imagerie mythique, il analyse les problèmes de son temps. Il tente de mettre en évidence ce qui empêchent l'humanité de progresser et d'accéder au bonheur parce qu'il sait que « Le devoir d'un intellectuel est de dénoncer l'injustice partout [517]». Il regrette profondément la perte des valeurs humaines, celles qui font de l'homme un homme heureux et accompli, à savoir : l'amour, la fraternité et l'aménité. Par le truchement de ses personnages Léon l'Africain, Mani, Omar Khayyam et Baldassare, il donne à ses lecteurs des leçons d'humanisme, de tolérance et de générosité, et essaye avec force d'éveiller en eux des valeurs humaines qui commencent à s'effriter, à se perdre, car l'humanisme est, comme le dit Édouard Saïd, « notre seul, [et]même notre dernier rempart contre les pratiques inhumaines et les injustices qui défigurent l'histoire de l'humanité. »[518]

À travers ses œuvres, cet auteur nous invite à partager son rêve d'un monde meilleur, prospère et d'une humanité heureuse. L'optimisme (ou l'optimisme fataliste[519]) est un trait constant de tous ses récits, car même au cœur de la tourmente, ni lui ni ses personnages ne perdent totalement espoir et confiance. C'est ce qui le rapproche d'ailleurs des écrivains humanistes du XVI^{e} siècle et des philosophes des Lumières. Comme Rabelais, par exemple, qui utilise le rire et la satire pour critiquer les travers de sa société et dénoncer les abus de l'Église, ou encore Voltaire et Montesquieu, qui font de l'ironie une arme pour combattre l'esclavagisme, Mâalouf se réfère, lui, au mythe parce qu'il est persuadé, qu'en utilisant ce moyen, il peut toucher la sensibilité de ses lecteurs, leur conscience , le mythe est comme le

[517] Jean-Paul Sartre, Interview avec Serge Montigny, *Combat*, 7 juin, 1955.
[518] Édouard Saïd, Cité par Amina Azza Bekkat, «Édouard Saïd, Une voix contre l'oubli », in *L'Autobiographie en situation d'interculturalité*, Afifa Bererhi (dir.), Blida, Éditions du Tell, 2004 , TII, p. 553.
[519]Egi Volterrani, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), *op.cit.*

définit Mouloud Mammeri, « une autre façon de dire, […] une analyse à un autre niveau et avec des ailes en plus. »[520]

Le mythe ouvre à Mâalouf ainsi qu'à ses lecteurs des horizons illimités de significations, il faut donc insister sur sa spécificité, sa force persuasive et son pouvoir à transmettre des messages sur le monde et l'humanité. Utilisé de façon implicite ou explicite, cet outil est toujours là pour donner plus de pittoresque aux œuvres mâaloufienne, pour les rendre plus denses, plus profonds et plus chargées sémantiquement. Ainsi, quand nous lisons *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les Jardins de Lumières* et *Le Périple de Baldassare*, nous sommes entraînée par la beauté des images, la force des symboles qui les parsèment et les rendent agréables à lecture. Et en fin de compte, nous aurons beaucoup de mal à imaginer ces œuvres sans cet élément à la fois magique et précieux qui nous pousse sans cesse à creuser derrière les mots afin d'accéder aux messages inscrits en filigrane dans chacune d'elle.

L'auteur est un Levantin qui vit en Occident. Ses textes prouvent qu'il n'a jamais oublié son pays originel. Son écriture est pleine de nostalgie. À travers ses récits et ses personnages, il cherche constamment à reconstituer cet univers d'antan plein de féerie et de charme. Il tente également de construire des passerelles fictives, des ponts imaginaires entre son Orient natal et l'Occident qui l'a adopté.

Mâalouf est un nostalgique du Livre. Sa fascination pour les livres anciens le mène à les considérer comme des mythes. Pour lui, le livre et l'écriture sont sacrés car ce sont des moyens pour édifier un monde futur où l'amour, le rêve et la fantaisie seront possibles.

Au début de cette thèse, nous avons voulu connaître les mythes qui nourrissent l'œuvre mâaloufienne. L'analyse nous a révélé un écrivain à l'imagination particulièrement fertile. Et de fil en aiguille, nous nous sommes rendu compte que Mâalouf, ne possède pas seulement la passion de l'Histoire, il possède aussi un goût prononcé pour la mythologie.

Pour finir, nous devons préciser qu'il ne s'agit pas pour nous d'effectuer une étude mythocritique exhaustive de *Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Les jardins de Lumière* et *Le Périple de Baldassare*. Ces derniers sont extrêmement riches et renferment encore une infinité de figures et de récits mythiques qui n'attendent qu'à être analysés. C'est pourquoi, nous envisageons de donner à cette recherche un prolongement qui prendra en charge, et de

[520]Mouloud Mammeri, *Entretien avec Tahar Djaout*, suivi de *La Cité du soleil*, Laphomic, coll. « Itinéraires », Alger, 1987.

façon approfondie, le mythe, l'Histoire et la fiction dans l'ensemble de l'œuvre romanesque mâaloufienne.

Nous souhaitons avoir apporté quelques réponses aux questions que nous nous sommes posée au départ, et avoir mis en évidence le sens intégral des œuvres de notre corpus qui se veulent humanistes et universelles.

La lecture des romans d'Amine Mâalouf a été, pour nous, une aventure fructueuse, une expérience très enrichissante durant laquelle nous sommes restée sensibles au dynamisme d'images et au charme d'une écriture qui fait du mythe et de l'Histoire ses matériaux de prédilection.

Annexe

Autobiographie à deux voix,Entretien d'Amin Maalouf avec Egi Volterrani, réalisé en décembre 2001

Egi Volterrani : Nous nous connaissons depuis des années, mais vous m'avez rarement parlé de vous-même. Aujourd'hui, j'aimerais aller plus loin dans l'exploration biographique, tant pour moi, votre traducteur en Italie, que pour d'autres lecteurs. Nous n'allons pas suivre un ordre strictement chronologique, mais commençons tout de même par le commencement, par votre naissance, son lieu, sa date…

Amin Maalouf : Je suis né le 25 février 1949, à Beyrouth, même si ma carte d'identité libanaise mentionne un autre lieu de naissance, Machrah, le village familial. Il s'agit, en l'occurrence, d'une fiction coutumière ; au Liban, on est toujours inscrit sur les registres de son lieu d'origine, et c'est là qu'on vote, même si l'on n'y a jamais habité.

E.V. : Plutôt citadin, donc…

A.M. : Au Liban, il y a une double dichotomie entre village et ville, et entre montagne et littoral. Une dichotomie qui se manifeste de curieuse manière en chacun d'entre nous — et certainement en moi. Durant toute mon enfance et ma jeunesse, j'ai toujours passé les neuf mois d'hiver sur la côte, à Beyrouth, et seulement deux ou trois mois d'été au village, dans la montagne. Pourtant, j'ai toujours éprouvé à l'égard du village un grand attachement et un profond sentiment d'appartenance, alors que je n'ai jamais rien éprouvé de semblable à l'endroit de Beyrouth. J'avais constamment le sentiment d'y habiter pour des raisons de commodité, mais d'avoir laissé le cœur ailleurs. Dans mes écrits, cette ville est quasiment absente, comme si je n'avais fait que la traverser sans y avoir jamais vécu, alors que le village et la montagne sont bien présents.

Pour quelle raison ?

Il me semble que mon milieu familial m'a transmis depuis toujours sa propre nostalgie de la montagne. Quand mon père et ma grand-mère maternelle, dont j'étais très proche, évoquaient leur enfance, c'était toujours au village, et même si ma propre enfance ne s'est pas passée physiquement dans la montagne, ou très peu, mon enfance imaginaire s'est toujours située "là-haut". La famille de mon père a vécu au village jusqu'aux années 1930. Mon grand-père y avait fondé une école et, à sa mort, sa veuve en avait pris la direction. L'enseignement a toujours été la priorité absolue dans notre famille, mon arrière-grand-père était déjà directeur d'école, vers 1870 !
Lorsque mon père et certains de ses frères et sœurs furent en âge d'entrer à l'université, leur mère décida de fermer la petite école villageoise pour les emmener tous en ville. Elle loua un appartement au voisinage de l'A.U.B., l'Université américaine de Beyrouth, où tous ses enfants, garçons et filles, allaient être successivement étudiants puis professeurs.
Par certains côtés, cet exode vers la cité était un progrès ; mais par certains autres côtés, c'était un arrachement. Il m'arrive de penser qu'il a été plus facile pour moi de passer de Beyrouth à Paris que, pour mon père, de passer du village à Beyrouth. Pourtant, notre village est tout juste à quarante kilomètres de la ville. Au Liban, les distances objectives sont toujours infimes, mais les vraies distances, les distances intérieures, sont considérables. Parfois, d'une vallée à l'autre, on a le sentiment d'avoir franchi un océan.

Vous avez dit que toute la famille de votre père avait quitté le village pour venir s'installer précisément au voisinage de l'Université américaine. Mais vous, vous écrivez en français, et je suppose que vous avez fait vos études dans cette langue…

La raison de ce "détournement" se trouve du côté de ma mère, dont la famille était de tradition francophone, et catholique.

Alors que votre famille paternelle était anglophone et protestante…

C'est plus compliqué que cela. Dans ma famille paternelle, plusieurs traditions étaient présentes, et certains conflits se poursuivent jusqu'à ce jour… Si je devais expliquer les choses succinctement sans cesser d'être intelligible, je devrais d'abord parler un peu plus de ma grand-mère paternelle, que je viens de mentionner, celle qui fut directrice d'école au village, et qui est certainement l'une des personnes qui ont le plus influencé ma vie. J'ai toujours eu une grande dévotion pour elle, et nous nous sommes beaucoup parlé puisqu'elle est morte à 91 ans. Elle était fille d'un prédicateur presbytérien… Oui, je sais, c'est assez étrange de découvrir un prédicateur presbytérien dans un village de la montagne libanaise au XIXe siècle. La chose paraîtra encore plus étrange si je révélais que le père de cet ancêtre était un curé catholique… Pour faire les choses courtes, je dirai que ce curé, mon arrière-arrière-grand-père, avait envoyé son fils dans une école au sud du Mont-Liban, sans se douter qu'il allait y rencontrer des missionnaires protestants qui aspiraient à convertir les élèves… J'ai évoqué indirectement ces événements familiaux dans un livre publié en 1993, "Le Rocher de Tanios".
Inutile de dire que, pour les villageois catholiques, cette branche de notre famille paraissait quelque peu suspecte, pour ne pas dire démoniaque. Et lorsque mon père avait commencé à fréquenter ma mère et qu'il l'avait demandée en mariage, la première condition qu'elle avait posée c'était que leurs enfants aillent à l'école catholique et non chez les Américains protestants. C'est ainsi que je me suis retrouvé chez les Pères Jésuites, et mes trois sœurs à l'école des Sœurs de Besançon…

Votre père a accepté cette exigence ?

Je crois que mon père ne se sentait à l'époque ni catholique ni protestant. Il se sentait simplement amoureux…

Votre mère venait du même village ?

Quasiment. Son village est collé à celui de mon père ; entre les maisons de mes deux grands-pères, il y a à peine trois minutes de marche à travers champs… Mais en disant cela, je ne décris que l'apparence des choses, car mon grand-père maternel avait quitté le pays quand il était encore adolescent ; il avait émigré en Égypte, où il allait passer toute sa vie, et où se trouve aujourd'hui sa tombe. Il ne revenait au village qu'en été pour fuir les chaleurs de la vallée du Nil.
Ma mère est née à Tanta, une ville du Delta. C'est là que mon grand-père s'était établi, et c'est là que, vers la fin de la première guerre mondiale, il avait fait la connaissance de la jeune fille qui allait devenir sa femme. Il se prénommait Amin, et elle, Virginie. Elle parlait l'arabe avec un fort accent turc. Elle venait d'arriver avec sa famille d'Istanbul, où elle était née, et où son père avait été juge. C'est à l'époque des massacres de 1915 qu'ils étaient partis pour l'Égypte. A cause d'un drame précis, dont les circonstances n'ont jamais été élucidées : un frère de ma future grand-mère avait été tué, et la famille entière avait décidé de tout quitter du jour au lendemain, pour s'exiler. Ma mère m'a toujours parlé de cette grande maison familiale à Istanbul qu'il avait fallu abandonner précipitamment pour mettre la famille à l'abri, mais qui était toujours "à nous" — du moins moralement. Lorsque, dans les années 1990, mon éditeur turc m'a invité dans cette ville, je m'étais promis de retrouver cette maison, qu'on m'avait toujours décrite comme un palais, mais je l'ai cherchée trop mollement, peut-être n'avais-je pas vraiment envie de la retrouver… Pour moi, Istanbul, ou Constantinople comme je m'obstine à l'appeler, est une de mes patries originelles, et j'ai toujours voulu la garder à l'écart du monde réel. Quelqu'un m'a fait remarquer un jour que cette ville était la seule que je mentionnais dans chacun de mes livres, sans exception…

Constantinople demeure pour moi la première maison abandonnée…

Je ne peux m'empêcher de relire, dans les premières pages des échelles du Levant, ces paroles d'Ossyane :

“Ma vie a commencé, dit-il, un demi-siècle avant ma naissance, dans une chambre que je n’ai jamais visitée, sur les rives du Bosphore. Un drame s’est produit, un cri a retenti, une onde de folie s’est propagée, qui ne devait plus s’interrompre. Si bien qu’à ma venue au monde, ma vie était déjà largement entamée.”

A la lumière de ce que vous venez de dire, je comprends mieux…

Vous voyiez déjà la porte, et maintenant vous voyez aussi la clé, d’une certaine manière… Il y a, bien entendu, mille portes et mille clés. Les romans sont des miroirs déformants, ou embellissants, mais ce sont quand même des miroirs.
Ma vie a constamment été accompagnée par le souvenir des maisons que les miens puis moi-même avons été forcés de quitter. Durant mon enfance, ma mère me parlait de “notre” maison sur le Bosphore dont sa propre mère lui avait communiqué la nostalgie, puis de “notre” maison en Égypte. Car entre ma naissance, en 1949, et le moment où j’ai commencé à comprendre le monde qui m’entourait, “nous” avions perdu aussi l’Égypte, qui était alors ma seconde patrie, et par certains côtés, presque la première…
C’est au Caire que mes parents s’étaient mariés en décembre 1945, et même si je suis né à Beyrouth, ma mère m’avait “ramené” au Caire lorsque j’avais juste 28 jours… Une bonne partie de ma petite enfance s’est passée là-bas, mais je n’en garde aucun souvenir, rien qu’une grande frustration. En décembre 1951, mon grand-père est mort; trois semaines plus tard, eurent lieu les fameux incendies du Caire, — je ne sais pas si les livres d’Histoires s’en souviennent, mais les miens en parlent encore —, des émeutes gigantesques, destructrices et meurtrières, d’inspiration nationaliste et xénophobe, qui firent comprendre soudain à ma famille maternelle, qui jusque-là s’était sentie égyptienne, qu’elle serait à jamais étrangère dans son pays et qu’elle devrait se préparer à l’abandonner. Bientôt, “nos” biens furent confisqués, ou mis sous séquestre. Le dernier souvenir que je garde de cet épisode de notre histoire familiale est celui d’un voyage effectué au Caire avec ma mère lorsque j’avais huit ans, au cours duquel elle avait ramassé dans la maison de son enfance quelques objets personnels, avant de dire adieu. De plusieurs décennies de bonheur en Égypte je ne garde que le souvenir de cette maison sombre où je n’osais m’attacher à rien.
Moi-même, depuis, j’ai dû quitter une maison, un pays, et plutôt que de me lamenter, je préfère cultiver un air de détachement nomade, que je m’efforce de sublimer en rêve d’universalité.
Mais la blessure est là…
Oui, même si la douleur est oubliée, la blessure est là, que les événements ou les remords intimes se chargent de réveiller quand elle commence à se cicatriser.
Si je devais me plier au jeu de la confession, je devrais en toute logique révéler les diverses facettes de ma blessure. Sans doute le ferai-je un peu, au fil de mes réponses, mais je ne promets pas la vérité entière. Une blessure ne se proclame pas, elle se ressent, elle se devine ; entre elle et celui qui la porte, c’est un jeu perpétuel de trahisons réciproques et d’aveux trompeurs. Il arrive qu’on révèle pour mieux dissimuler, et qu’on dissimule pour mieux dénoncer…
Souvent les écrivains exilés parlent de blessure…
Ce n’est pas sans raison. C’est cela qui détermine le passage à l’écriture. L’encre, comme le sang, s’échappe forcément d’une blessure. Généralement, d’une blessure d’identité — ce sentiment douloureux de n’être pas à sa place dans le milieu où l’on a vu le jour ; ni d’ailleurs dans aucun autre milieu.
Mais je ne crois pas que cela concerne uniquement les écrivains de l’exil. A moins d’inclure dans cette catégorie tous ceux qui sont exilés dans leur propre pays, dans leur propre maison, et aussi dans leur propre corps. La blessure intime peut avoir, selon les personnes, des origines très diverses, liées à la peau, à la nationalité, à la religion, à la condition sociale, aux rapports familiaux, à la sexualité, etc. Pour moi, elle est d’abord liée à ce sentiment, acquis depuis l’enfance, d’être irrémédiablement minoritaire, irrémédiablement étranger, où que je sois. D’où cette rage à vouloir que le monde entier ne soit fait que d’étrangers et de minoritaires.

J’aimerais lire, à ce propos, encore un passage d’un de vos livres, les dernières lignes de “Léon l’Africain” :

“A Rome, tu étais ’le fils de l’Africain’ ; en Afrique tu seras ’le fils du roumi’. Où que tu sois, certains voudront fouiller ta peau et tes prières. Garde-toi de flatter leurs instincts, mon fils, garde-toi de ployer sous la multitude ! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es, ou te perdre. Lorsque l’esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur. N’hésite jamais à t’éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances.
“Quant à moi, j’ai atteint le bout de mon périple, je n’ai plus d’autre désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d’être, de tous ceux que j’aime, le premier à partir. Vers ce Lieu ultime où nul n’est étranger à la face du Créateur.”
Comment est né chez vous ce sentiment d’être “irrémédiablement étranger” ?
Cela remonte si loin que je suis tenté de croire que je le porte depuis la naissance. Mais ce serait inexact. Il me semble que durant la première enfance, un garçon dans une société orientale a plutôt l’impression d’être le maître du monde, et promis à tous les honneurs. Peu à peu, il sort du cocon familial pour affronter le monde réel, et il découvre alors toutes les cloisons que la vie a élevées devant lui.
Pour moi, l’une des premières frustrations est venue dans le domaine politique. Étant né dans une maison de journaliste, où l’on suivait l’actualité de très près, et où la préoccupation politique était omniprésente, j’avais eu dans ma jeunesse le désir de m’engager dans cette voie. Très vite, j’ai compris que dans la répartition des places entre les diverses communautés, une personne appartenant à un groupe très minoritaire tel que le mien était condamnée à ne jouer sur cette scène qu’un rôle très mineur, tout juste celui de figurant. Aussi bien au Liban que dans l’ensemble du monde arabe, où les miens étaient cent fois plus minoritaires encore. Ma réaction, à quinze ans, fut une révolte contre le système communautaire, contre toute forme de communautarisme, contre toute forme de discrimination. A dix-sept ans, je recevais déjà chez moi, c’est-à-dire dans l’appartement de mes parents, les dirigeants de l’ANC sud-africaine, dont son président, Oliver Tambo, qui était alors un fugitif timide et moustachu. Tout ce qui ressemblait à une discrimination liée à la couleur, à la religion, au rang social, au sexe, ou à toute autre raison m’a toujours été insupportable, et je sais en mon for intérieur que les racines de ce sentiment se trouvent dans ma révolte d’adolescent contre mon statut de minoritaire. Cette rage n’a pas diminué depuis… Elle est présente dans chaque regard que je porte sur le monde, et dans chaque ligne que j’écris…
Il n’est peut-être pas inutile de préciser les données de cet état de minoritaire. Pour beaucoup d’Occidentaux, le seul fait qu’un arabe soit chrétien est déjà presque incongru…
Pas seulement pour les Occidentaux. Dans les pays arabes où il n’y a pas d’importantes communautés chrétiennes locales, et surtout dans ceux où les chrétiens étaient traditionnellement des colons Européens, tel l’Algérie, un Arabe est forcément musulman. Dans les pays du Levant, on sait que la réalité est plus complexe, on ne s’étonne pas que la femme de Yasser Arafat soit chrétienne, qu’un haut dignitaire irakien soit catholique chaldéen, ou que le président du Liban soit maronite. Il faut se rappeler que cette région a été chrétienne très tôt, bien avant l’Europe, et que ce sont justement des missionnaires levantins qui ont converti l’Europe. L’Occident s’est approprié le christianisme, et il n’est pas inutile de lui rappeler parfois que ni Jésus ni Marie ni Pierre ni Paul ni Jean ni Marc ni Augustin ne sont nés sur les bords du Tibre.
Avec l’émergence de l’islam, au septième siècle, la nouvelle religion s’est répandue du Maghreb et de l’Andalousie jusqu’aux Indes, et les deux autres religions monothéistes se sont affaiblies. Mais il ne faut pas s’imaginer qu’il y a eu une islamisation immédiate et totale, loin de là. Si la conquête militaire a été fulgurante, — un immense empire s’est constitué en quelques décennies, abattant toute autre puissance sur son passage —, les conversions n’ont pas du tout suivi le même rythme. Du temps où la Syrie était le siège de la première grande dynastie de Califes, les Omeyyades, sa population était probablement encore à majorité chrétienne. Il y a même eu des conversions dans les deux sens. La famille de ma mère, aujourd’hui résolument catholique, est probablement d’origine musulmane, convertie au christianisme il y a trois ou quatre cents ans.
Dans ma famille paternelle, on se considère comme descendant d’une grande tribu originaire du sud arabique, les Ghassanides, devenus chrétiens très tôt, peut-être au deuxième siècle, et qui ne se sont jamais convertis massivement à l’islam. La mythologie familiale voudrait que notre tribu se soit alliée aux musulmans lors de la conquête arabe, mais en gardant sa propre foi. Traditionnellement nomades et pasteurs, mes ancêtres se sont sédentarisés tardivement, vers le XVIe

siècle, pour peupler cette partie de la montagne où se trouvent encore nos villages. Ils sont venus en groupe, et continuent à avoir jusqu'à présent des réflexes de tribu. Jusqu'à la génération de mon grand-père, ils se mariaient surtout entre eux, vivaient dans leurs villages, dans leurs quartiers. Tout cela pour dire qu'ils se sont toujours affirmés à la fois arabes et chrétiens. Ce qui ne les a pas empêchés de se sentir constamment à l'étroit, mal à l'aise, mal dans leur peau, étant doublement, et parfois triplement, minoritaires : minoritaires en tant que chrétiens dans un monde arabe très majoritairement musulman; puis minoritaires dans un état, le Liban, constitué comme une fédération de communautés religieuses mais où eux-mêmes appartenaient à des rites très minoritaires (grecs-catholiques, grecs-orthodoxes ou protestants); et minoritaires enfin lorsqu'ils émigraient dans des pays où la population est pourtant chrétienne, comme en Amérique latine, car alors ce n'était plus leur religion qu'on voyait mais leur langue ou leur nationalité d'origine, et on les appelait "arabes" ou "turcs"…

Pardon pour une si longue réponse à une question brève, mais il fallait que ces choses soient un peu explicitées…

Bien sûr… Mais nous avons un peu bouleversé la chronologie. Revenons-y un peu, si vous voulez bien… Oublions un peu les origines lointaines, le passé collectif, pour nous rapprocher de vous. Où se passent les premières années de votre vie ?

A Beyrouth, dans le quartier appelé Ras-Beyrouth, Ras voulant dire "cap". C'est effectivement la partie de la ville qui s'avance le plus dans la mer ; c'est aussi le quartier le plus cosmopolite de la ville. Il s'est constitué à partir du XIXe siècle autour de l'Université américaine ; c'est là qu'habitaient traditionnellement les étrangers, c'est là que se trouvaient presque tous les hôtels, les restaurants, etc. Nous habitions au premier étage d'un petit immeuble. Derrière nous, il y avait une ancienne prison ottomane, dite prison de la Citadelle. Dans mon enfance, elle était encore en activité, et je me souviens que mes parents avaient toujours peur qu'un meurtrier s'évade et vienne se réfugier chez nous. Autour de la maison, lorsque nous nous étions installés, il y avait encore des champs cultivés, et je vois toujours avec les yeux de la mémoire les paysans qui labouraient à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui de hauts buildings. Les champs étaient bordés d'une haie de figues de barbarie… C'est au milieu des années 1950 que ce quartier s'est développé. Un jour, un supermarché s'est construit, chose inhabituelle dans le Beyrouth de l'époque. Le propriétaire devait être un riche émigré du Venezuela, puisque le magasin s'est appelé Caracas market; bientôt, tout le quartier s'est appelé "Caracas"… Non loin de nous, il y avait le grand phare de Beyrouth, et du temps où les immeubles étaient rares, ses feux balayaient constamment les murs de ma chambre, projetant des figures étranges. Je ne me souviens pas d'avoir été lassé de ce cinéma permanent…

Dans ce quartier s'étaient installées à partir de 1948 plusieurs familles de la bourgeoisie palestinienne ; dans notre immeuble, au rez-de-chaussée — le meilleur des étages puisqu'il avait un beau jardin —, il y eut successivement deux familles chrétiennes palestiniennes. Dans la première, le père se prénommait Athanase ; dans la deuxième, la mère était danoise, et les enfants portaient chacun deux prénoms, l'un arabe, l'autre européen.

Jusqu'à présent, alors que j'ai tant de fois changé de lieu d'habitation, et de pays, la plupart de mes rêves ont encore pour cadre cette maison que j'ai quittée à l'âge de treize ans. Lors de mon dernier voyage à Beyrouth, je suis passé devant, pour découvrir qu'elle avait été rasée…

En 1962, nous avions déménagé de cet appartement pour nous installer dans un autre, trois fois plus vaste, et équipé du chauffage central — ce qui n'était pas le cas de l'ancien. Nous avions également changé de quartier. Sur le moment, j'étais ravi. Mais aujourd'hui, j'ai un pincement au cœur. Nous avions quitté un quartier cosmopolite pour un quartier essentiellement peuplé de chrétiens. C'était un peu comme si nous avions anticipé, sans le vouloir, sur la guerre à venir, au cours de laquelle la plupart des gens furent tentés de se replier sur leurs "ghettos" communautaires. Dans l'esprit de mes parents, ce n'était pas du tout cela. Ce changement correspondait plutôt chez eux à de nouvelles ambitions professionnelles et sociales. Mon père, qui était un journaliste très connu, et qui écrivait l'éditorial le plus lu de la presse libanaise, avait voulu créer son propre journal.

Le nouvel appartement était somptueux, cinq cents mètres carrés avec des boiseries, des tapisseries d'Aubusson, d'immenses tapis persans, et on y organisait de grands dîners auxquels assistait le premier ministre de l'époque, et divers dignitaires libanais ou étrangers. Moi, dans ma chambre, qui donnait sur un superbe jardin bordé de bougainvillées, je lisais Marx et je recevais des réfugiés sud-africains ou érythréens… C'était parfaitement caricatural, mais ce qui se passait au salon et dans ma

chambre étaient les deux faces d'une même réalité. D'ailleurs, lors des réceptions officielles je portais costume et cravate et j'étais flatté de bavarder avec un ministre ou un ambassadeur. Un minoritaire oscille constamment entre le désir d'être reconnu et le désir de hurler sa révolte à la face du monde. Aujourd'hui encore, ces deux tentations coexistent en moi, et je ne cherche même plus à arbitrer entre elles…
Mais pour en revenir à mon adolescence, et au changement de quartier, je ne m'y suis jamais acclimaté. Ras-Beyrouth était un lieu de brassage intellectuel et humain, où l'on côtoyait sans cesse des gens de toutes confessions, de toutes origines, et de toutes conditions sociales ; nos voisins immédiats, je l'ai dit, étaient palestiniens, et les meilleurs amis de mes parents étaient musulmans, et nassériens de surcroît, alors que nos biens en Égypte venaient justement d'être confisqués par Nasser. J'ai le souvenir de grosses discussions vespérales, où le ton montait, mais quand venait le samedi, et que ces amis partaient pour leur maison dans le sud du pays, je partais avec eux.
À l'inverse, le quartier de mon adolescence était presque exclusivement habité par des chrétiens. Je n'ai jamais renié mes appartenances, et le christianisme en fait partie, ne serait-ce que sociologiquement et intellectuellement. Mais je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les sociétés monochromes où l'on parle sans retenue de "nous" et des "autres". Je n'ai jamais senti que j'appartenais exclusivement à un "nous", quel qu'il soit ; et les "autres", pour moi, ne sont jamais totalement "autres". Je me méfie des communautés fermées, des tribus, des nations, je me méfie des foules et des majorités, qu'elles soient bruyantes ou silencieuses. A l'inverse, j'ai spontanément de la tendresse pour ceux qui sortent du rang, qui s'écartent, qui se rebellent, et même parfois pour ceux qui trahissent…
Il me semble que tout cela découle naturellement de mon état de minoritaire.
En ces années de jeunesse, est-ce que vous aviez commencé à écrire ?
J'avais déjà l'envie d'écrire, et j'avais même fait quelques tentatives. Mon premier article de journal, qui n'a jamais été publié, je l'avais donné très solennellement à mon père lorsque j'avais six ans. Je me souviens encore du sujet, et de mon application à l'écrire. Je me souviens aussi de mon père en train de m'expliquer les fautes que j'avais commises. Il ne m'avait pas dit clairement qu'il ne le publierait pas, il espérait sans doute que je finirais par oublier. Je n'ai jamais oublié, la preuve ! Mais je ne lui en ai plus reparlé. Je rapportais dans cet article un phénomène qui m'avait fasciné : un élève anglais était venu dans mon école. A son arrivée, il ne parlait pas un mot d'arabe, mais au bout de quelques mois, il parlait aussi bien que nous… Déjà mon obsession des "passerelles" à bâtir entre les cultures !
Malgré cette première déception, je n'ai jamais douté du fait que je travaillerai dans l'écriture. A vrai dire, dans ma famille, les horizons du travail étaient extrêmement délimités : travailler, c'était écrire, ou enseigner ; toute autre voie était impensable…
Avez-vous jamais enseigné ?
Moi, non. En famille, la tradition, c'était, comme je l'ai dit, d'enseigner à l'Université américaine. A partir du moment où l'on m'avait dirigé vers l'école française, j'avais perdu mes repères. Je ne me suis jamais senti chez moi dans le système universitaire français. A vrai dire, je ne me sentais pas grand-chose en commun avec les Libanais "francisés", ceux qui parlaient le français à la maison. Pour moi, c'était seulement la langue de l'école, je ne la parlais jamais chez moi, ni dans la rue. Si l'on m'avait dit à l'époque que je vivrais ma vie d'adulte en France, que j'écrirais dans cette langue, et que j'en arriverais à me sentir Français, j'aurais haussé les épaules avec incrédulité. Mais c'est très exactement ce qui s'est passé…
Cet article, écrit à l'âge de six ans, l'était donc en arabe…
Oui, il aurait été impensable pour moi à l'époque de l'écrire dans une autre langue. Mes premières lectures étaient également en arabe. Ivanhoé, le Prisonnier de Zenda, les romans de Dickens, de Mark Twain, les Voyages de Gulliver, le Jules César de Shakespeare, j'ai d'abord découvert tout cela en traduction arabe… Et bien plus tard, quand j'ai effectivement commencé à travailler comme journaliste, à vingt-deux ans, c'était également en arabe, alors qu'il y avait au Liban plusieurs journaux de langue française…
Cela dit, je dois faire une rectification, ou du moins apporter une précision : si je ne parlais presque jamais le français, et si mon travail de journaliste s'effectuait en arabe, le français occupait cependant dans ma vie une place. Je dirai presque qu'il était là, tapi, comme en embuscade. Lorsque j'écrivais des lettres intimes, ce qui m'arrivait de plus en plus souvent à partir de seize ans,

c'était en français. Et quand je notais dans mes carnets quelques réflexions personnelles, c'était également en français. C'est un peu comme s'il y avait chez moi à l'époque une langue de pleine lumière, l'arabe, et une langue d'ombre, le français…

Dans ces carnets, quelle sorte de choses écriviez-vous ?

Peu de textes structurés, mais beaucoup de fragments. Des commencements de romans, quelques répliques d'une hypothétique pièce de théâtre, la première page d'une nouvelle, quelques vers… Beaucoup de maximes, aussi, du haut de ma grande sagesse de gamin…

Je voudrais revenir un peu à cette idée d'une langue d'ombre…

Il est vrai que l'arabe était à l'époque ma langue sociale, celle dans laquelle je m'exprimais en public, oralement comme par écrit, ce qui était normal puisqu'il s'agit de la langue du pays et de sa région ; il y avait d'ailleurs — il y a toujours — dans ma famille paternelle un culte de la langue arabe, une espèce de fierté à maîtriser cette langue. Certains de mes oncles se vantaient constamment d'être plus arabes que les Arabes musulmans, et plus chrétiens que les Occidentaux…

Le français, en revanche, avait chez moi une place souterraine. C'était la langue de mes notes intimes, qui avaient vocation à demeurer cachées. Elle était également devenue, au cours de l'adolescence, ma principale langue de lecture, celle par laquelle je découvrais le monde, les idées, la littérature. Je ne pouvais plus me satisfaire de ce qui était traduit en arabe. Ce qui était en français, ou en anglais, je le lisais dans le texte, et il me semble qu'à vingt ans, la plupart de mes lectures en arabe concernaient la politique et l'histoire contemporaine du monde arabe ; vers presque tous les autres domaines, la principale rampe d'accès était le français ou l'anglais. Et sans que je l'aie jamais décidé, une sorte de spécialisation s'est établie : j'écrivais dans les journaux des articles en arabe, et dans le secret de ma chambre je commençais un roman en français ; sauf que le premier était destiné à être publié, l'autre à demeurer dans l'ombre. Forcément, c'est dans le deuxième que se réfugiaient mes pensées inavouables, mes rêves outranciers, mes ambitions inorthodoxes…

Et un jour, à cause de la guerre, j'ai dû quitter le Liban pour venir m'établir en France. Et une transformation s'est opérée en moi, dont je ne mesurais pas les implications au moment même : du jour au lendemain, la langue secrète était devenue ma langue quotidienne, celle que je parlais dans la rue comme au bureau, celle dans laquelle j'écrivais mes articles. Il a fallu que ce bouleversement intervienne dans ma vie pour que la littérature, qui était mon jardin secret, commence à envahir aussi ma vie publique.

J'aimerais m'arrêter un instant sur ce que vous venez de dire à propos de la traduction. "Je ne pouvais plus me satisfaire de ce qui était traduit en arabe". Pourriez-vous élaborer ?

Pendant mon enfance, je lisais beaucoup, presque toujours en arabe, et cela me procurait une joie intense dont je garde encore le souvenir. Je me rappelle d'ailleurs un sentiment très précis : il y avait un éditeur égyptien qui publiait à l'époque, à tour de bras, des traductions de romans du monde entier. C'est dans sa collection que j'avais lu pour la première fois certains des romanciers qui sont restés importants pour moi, tel Jonathan Swift. Seulement, un jour, j'ai découvert que je venais d'acheter le dernier livre de la collection, ce qui m'avait causé une déception que je n'ai jamais oubliée. Ce jour-là, je m'étais dit que s'il y avait encore des dizaines, des centaines de livres à lire dans cette collection, ce serait pour moi la promesse d'un bonheur interminable. Comme il n'y avait alors aucune collection équivalente, mon cycle de lectures en arabe s'était brutalement interrompu.

À l'époque, je ne pensais pas en termes de traduction. Sans doute les livres de cette collection étaient-ils presque tous traduits de l'anglais ou du français, mais je n'avais aucune conscience du temps qu'il fallait pour les traduire et les publier. Ce que je savais, c'est qu'il ne sortait qu'un livre tous les trois mois, alors que j'en lisais un par semaine. La phrase que j'ai prononcée tout à l'heure reflète cette ancienne frustration d'enfant.

Si je voulais interpréter maintenant ces souvenirs à la lumière de mes convictions d'adulte, je dirais ceci : une langue doit offrir à ceux qui la parlent et la lisent et l'écrivent tout ce que leur époque peut leur offrir ; si elle renonce à le faire, elle perd ses fils, et elle perd sa place dans le monde. Je dis "elle", mais ce n'est bien entendu pas la langue elle-même qui est responsable. L'arabe aurait dû être l'une des grandes langues d'aujourd'hui, et dans tous les domaines, qu'il s'agisse de science ou de littérature, je n'ai pas un instant de doute à cet égard. Le drame du monde arabe, c'est qu'il est ligoté par la censure et l'autocensure. Censure politique, censure "morale", censure religieuse. Ce qui n'est pas sans rapport avec la question de la traduction. Lorsque l'empire musulman était à son apogée, qu'il était triomphant, sûr de lui, confiant en sa bonne étoile, il avait encouragé la traduction

des œuvres grecques, persanes ou indiennes, ce qui lui avait permis de devenir, pour un temps, le principal centre intellectuel et culturel et scientifique du monde. A l'époque, on osait débattre de tout, même des dogmes liés aux textes sacrés. Quand la décadence a commencé, on a cessé de traduire, et cessé de débattre.

Aujourd'hui, on traduit beaucoup de choses en arabe, bien sûr, mais cela ne suffit pas, de mon point de vue. Il faut que les locuteurs d'une langue puissent accéder à tout ce qui se fait en littérature, dans les arts, dans les débats philosophiques ou moraux, dans les controverses scientifiques, sans être obligés de passer par une autre langue. Ils ont besoin de tout lire, de tout connaître, de tout discuter, pour pouvoir contribuer pleinement à la vie intellectuelle de la planète… Peu de langues offrent à leurs fils cet accès direct au monde d'aujourd'hui. Il faut avoir des moyens, et il faut aussi avoir conscience de cette nécessité, comprendre que c'est là un combat essentiel, même si ses effets ne sont pas immédiats. Lorsque le système soviétique a sévèrement limité la traduction des œuvres venues d'Occident, il a — en quelques dizaines d'années — marginalisé la société russe, dévalorisé sa langue, et s'est condamné lui-même à l'échec. C'est un cas un peu extrême, mais il n'est pas inutile d'insister sur le fait qu'il s'agit là d'un combat permanent, qui n'est jamais gagné une fois pour toutes. La langue est souvent l'élément essentiel de l'identité d'un peuple, et dans la "jungle" qu'est le monde d'aujourd'hui, il est à la fois indispensable et difficile de préserver sa place. Il faut aussi comprendre que c'est en s'ouvrant aux vents du monde entier qu'on préserve le mieux l'avenir de sa culture; ce qui, pour beaucoup de gens, en Orient comme en Occident, n'est pas compris spontanément.

Ayant fait cette digression, je reviens à mon propre cas. Si j'étais resté à Beyrouth, est-ce que j'aurais écrit mes livres en arabe ? C'est bien possible. Si la guerre ne s'était pas installée au Liban, si je n'avais pas été contraint de le quitter, bien des choses dans ma vie se seraient passées autrement. Je pourrais essayer d'imaginer, en romancier, ce qu'aurait été cette autre vie. Me serais-je consacré à la politique, à la littérature, ou au journalisme ? Ma révolte contre l'ordre établi m'aurait-elle conduit à émigrer quand même ? À vrai dire, je n'en sais rien…

Dans quelles circonstances avez-vous quitté le Liban ?

Je suis parti très tôt, parce que la guerre du Liban s'est occupée très tôt de moi, si j'ose dire. Le premier incident grave, celui que l'on a coutume de considérer comme le point de départ de la guerre, s'est déroulé sous ma fenêtre, devant mes yeux. Il est rare que l'on soit le témoin oculaire d'un événement majeur dans l'histoire de son pays ; ce fut mon cas, ce jour-là. C'était le 13 avril 1975, et je rentrais d'un long voyage en Asie. En tant que journaliste spécialisé dans les affaires internationales, j'avais été invité par l'Unicef au Bangladesh, nouvellement indépendant, pour rendre compte d'un événement dont l'organisation internationale était fière : l'éradication de la variole. Me rendant pour la première fois dans cette partie du monde, j'en avais profité pour demander, par l'intermédiaire de l'ambassade de l'Inde à Beyrouth, un rendez-vous avec le premier ministre Indira Gandhi ; puis, constatant que les événements du Vietnam connaissaient une aggravation soudaine, j'avais également décidé de me rendre à Saigon pour découvrir de près la guerre du Vietnam. J'aurais bien des choses à raconter sur les étapes de ce voyage effectué à 26 ans, mais je me contenterai de dire ici qu'après un séjour inoubliable à Saigon, qui était sur le point de tomber, je m'étais rendu à New Delhi pour un rendez-vous tout aussi inoubliable avec la merveilleuse Mme Gandhi dans son bureau au parlement; avant de rentrer au Liban par le vol Panamerican 001, qui décollait le 12 avril au soir, faisait escale à Karachi puis à Téhéran, avant d'atteindre Beyrouth le 13 avril au petit matin.

J'habitais à l'époque, avec Andrée, ma femme, et notre fils aîné, dans une banlieue populaire de la capitale, appelée Aïn-el-Rommaneh. J'étais chez moi depuis quelques heures à peine, lorsqu'une dispute avait éclaté dans la rue. Regardant par la fenêtre de notre chambre à coucher pour voir ce qui se passait, nous avions remarqué, ma femme et moi, un autobus arrêté à un carrefour, avec un homme debout dans l'encadrement de la portière qui discutait vivement avec des personnes qui lui barraient la route. Soudain, des coups de feu ont retenti. Nous nous sommes protégés derrière le mur de notre chambre pendant quelques dizaines de secondes ; puis lorsque la fusillade s'est arrêtée, nous avons regardé à nouveau. Il y avait plusieurs cadavres dans la rue. J'en ai vu sept ou huit, mais la presse du lendemain a parlé de vingt-six morts, au total, si mes souvenirs sont bons. Le pays était désormais en état de guerre, et pour longtemps. Le soir même, le quartier a été bombardé en représailles ; et, avec ma famille, ainsi que des amis qui étaient venus nous rendre visite, j'ai dû passer la nuit dans le sous-sol transformé en abri. Dès le lendemain, nous avons fui notre appartement, devenu périlleux.

Encore une maison abandonnée…

Et vous êtes parti avec votre famille en France…
Oui, mais pas tout de suite. Je suis d'abord allé me réinstaller chez mes parents, jusqu'à ce que leur propre quartier soit devenu également inhabitable. J'ai logé ensuite quelque temps dans un hôtel proche du journal, pour pouvoir continuer à travailler. Enfin, je suis "rentré" au village, pour y passer, pour la première fois de ma vie, un hiver. Avec ma femme, nos enfants — le deuxième venait de naître —, ainsi que mon père, ma mère, mes sœurs, ma belle-mère, et aussi ma grand-mère. Nous étions tous inquiets, désemparés, mais, quand j'y repense vingt-six ans plus tard, ce fut un merveilleux moment de retrouvailles, qui allait être le dernier.
Je suis resté là pendant des mois à écouter la radio jour et nuit, et au loin les bruits des explosions. Je n'allais plus au journal, et à vrai dire, je ne savais plus quoi faire de ma vie. J'écrivais un peu… Au coucher du soleil je sirotais un whisky sur la terrasse en contemplant au loin la mer ; on la voit par temps clair, bien que le village soit à 1200 mètres d'altitude. La seule chose dont j'étais sûr, c'est que je ne voulais en aucune manière prendre parti avec une faction ou avec l'autre, je détestais cette guerre et tous ceux qui la menaient. Je n'avais plus rien en commun avec eux. Dans ma maison, celle-là même où ma grand-mère était née à la fin du dix-neuvième siècle, j'avais retrouvé une fragile sérénité, mais je ne pouvais passer le restant de ma vie à guetter des explosions lointaines. Un soir, j'ai compris qu'il fallait partir.

Pendant que vous parliez, je cherchais dans le Rocher de Tanios un passage qui évoquait cette même scène… Je lis :

"On pourrait imaginer qu'à l'issue de sa conversation avec le muletier, qui l'aurait une fois de plus exhorté à quitter sa Montagne, le jeune homme hésitait. On pourrait même énumérer les raisons qui avaient pu l'inciter à partir et celles, au contraire, qui auraient dû le retenir… A quoi bon ? Ce n'est pas ainsi que se prend la décision de partir. On n'évalue pas, on n'aligne pas inconvénients et avantages. D'un instant à l'autre, on bascule. Vers une autre vie, vers une autre mort. Vers la gloire ou l'oubli. Qui dira jamais à la suite de quel regard, de quelle parole, de quel ricanement, un homme se découvre soudain étranger au milieu des siens ? Pour que naisse en lui cette urgence de s'éloigner, ou de disparaître.

"Sur les pas invisibles de Tanios, que d'hommes sont partis du village depuis. Pour les mêmes raisons ? Par la même impulsion, plutôt, et sous la même poussée. Ma Montagne est ainsi. Attachement au sol et aspiration au départ. Lieu de refuge, lieu de passage. Terre du lait et du miel et du sang. Ni paradis ni enfer. Purgatoire."

Et quelques paragraphes plus loin :

"Tant de choses s'étaient passées ; le village avait connu, depuis l'époque pas si lointaine de mon grand-père, tant de déchirements, de destructions, tant de meurtrissures, qu'un jour je finis par céder. Je murmurai pardon à tous les ancêtres et, à mon tour, je montai m'asseoir sur ce rocher. "Par quels mots décrire mon sentiment, mon état? Apesanteur du temps, apesanteur du cœur et de l'intelligence.
"Derrière mon épaule la montagne proche. A mes pieds la vallée d'où monteraient à la tombée du jour les hurlements familiers des chacals. Et là-bas, au loin, je voyais la mer, mon étroite parcelle de mer, étroite et longue vers l'horizon comme une route."

Ai-je tort de faire le rapprochement avec ce que vous venez de dire ?

Non, vous avez raison. Le "rocher" de mon roman, s'il fallait lui donner une existence matérielle, ce serait très exactement la terrasse de notre maison familiale. Quand je venais m'y asseoir, au cours des longues journées de guerre, il y avait effectivement la montagne à l'arrière, à mes pieds la vallée d'où montaient les hurlements des chacals, et au loin la mer.

Et un soir, donc, j'ai compris qu'il fallait partir. Le lendemain même, — c'était très exactement le 16 juin 1976 —, je suis allé au port de Jounieh, j'ai pris le premier bateau pour l'île de Chypre, et de là je me suis envolé vers la France, trois jours plus tard.

Avec femme et enfants ?

Non, seul. Ma femme était enceinte, au huitième mois, il n'était pas question qu'elle prenne le bateau. Elle m'a rejoint, avec sa mère et nos trois enfants, début septembre. Dans l'intervalle, j'avais loué un appartement et trouvé du travail à Paris, dans un mensuel d'économie appartenant au groupe "Jeune Afrique". Une autre vie commençait…

Revenons un peu en arrière, vous n'avez presque pas parlé de votre famille. Vous vous êtes marié tôt, il me semble…

J'avais vingt-deux ans, et Andrée vingt-et-un. C'était en 1971. Nous nous étions connus un an plus tôt, grâce à des amis communs, étudiants comme nous. Elle vient d'un village encore plus proche de Beyrouth que le mien, mais comme moi, elle avait toujours vécu en ville, dans le même quartier. Ayant décidé de me marier, il avait fallu que je commence à travailler. Le journal fondé par mon père avait eu des problèmes d'argent, et il avait cessé de paraître. Mes parents étaient endettés, et très affectés par cet événement. A vrai dire, mon père était un excellent journaliste, un remarquable éditorialiste, et aussi un poète reconnu et un peintre de grand talent ; mais certainement pas un gestionnaire. Si le journal qu'il avait créé était très respecté, il était aussi de plus en plus déficitaire, et il avait dû déposer le bilan en 1970. Raison de plus pour que je me mette à travailler. Andrée, de son côté, venait de perdre son père ; sa mère appartenait à une famille de confiseurs réputés, mais qui avaient fait faillite dans les années 1930, à cause de la guerre d'Éthiopie… Dites ainsi, les choses paraissent sombres et compliquées ; mais c'est seulement aujourd'hui que je les décortique de la sorte. A l'époque, nous avions vingt ans, nous étions heureux de nous retrouver, et nous n'avions pas peur de travailler dur.

J'ai été engagé comme rédacteur dans le principal quotidien de Beyrouth, An-Nahar; Andrée, qui avait fait des études d'éducatrice spécialisée, trouva du travail dans une institution pour enfants sourds-muets. Moi, je travaillais surtout de nuit, et sept jours sur sept — oui, même le dimanche ! — et Andrée partait de bon matin. Nous étions parfois épuisés, sans que cela n'entame notre joie de vivre. Le pays était au bord du précipice, mais il n'était pas encore tombé. Nous avons eu un enfant avant le déclenchement de la guerre, et deux après.

Au total, entre le jour où nous nous étions installés dans notre appartement de jeune couple, et le moment où nous avions dû l'abandonner sous les bombes, il s'était passé un peu moins de quatre ans.

Il a fallu repartir à zéro…

C'est un cadeau que nous fait la vie quand elle nous oblige à repartir à zéro. Bien entendu, il est difficile de le vivre avec sérénité au moment même, il est difficile de ne pas souffrir, mais avec le recul, on découvre que la monotonie était un ennemi insidieux devant lequel on aurait capitulé si la Providence n'était pas intervenue en souveraine perturbatrice.

Pour moi, changer de pays, changer de langue, recommencer à vivre dans un tout autre univers, avec d'autres repères, d'autres collègues, d'autres amis, était une extraordinaire aventure, même si elle revêtait les apparences de la vie ordinaire, des horaires de bureau, des articles en retard, et des tracas quotidiens.

Il est probable que si je n'avais pas été contraint de quitter mon pays, je n'aurais pas consacré ma vie à l'écriture. Il a fallu que je perde mes repères sociaux, et toutes les ambitions évidentes liées à mon milieu, pour que je cherche refuge dans l'écriture. Il m'arrive de dire que ma patrie est l'écriture, c'est vrai. Les autres patries ne sont que des lieux d'origine, l'écriture est le lieu d'arrivée, c'est là que je me suis établi, c'est là que je respire, c'est là que je mourrai.
Sans vouloir mettre ma vie en équation, il me semble qu'il a fallu, pour me pousser vers l'écriture, une conjonction de facteurs : d'abord, la blessure originelle, à savoir le statut de minoritaire, qui m'a

marginalisé par rapport à ma société natale, et m'a préparé à choisir, au moment crucial, l'exil volontaire plutôt que l'engagement dans les conflits internes; ensuite la guerre, la guerre à ma porte, qui m'a sommé de partir vers d'autres horizons; et, tout au long, une sorte de déterminisme familial qui me donnait à croire que j'étais prédestiné à un métier d'écriture, et à rien d'autre.

Mais, à part les articles dans les journaux, vous n'écriviez pas encore. Vous avez publié votre premier livre à l'âge de trente-quatre ans…

De fait, je n'ai publié aucun livre avant 1983. J'accumulais les envies, les velléités, les tentatives d'écriture, mais rien de concret.

Lorsqu'au début de la guerre au Liban, en 1975 et 1976, j'avais dû passer plusieurs mois d'affilée au village, j'avais commencé à écrire un roman sur de grands bloc-notes à couverture jaune…

De quoi parlait-il ?

L'histoire se déroulait dans un pays d'Amérique latine, mais c'était forcément inspiré, en partie, de la réalité libanaise… J'avais écrit une bonne centaine de pages, peut-être même cent cinquante. Je me promettais de continuer en venant en France, mais il a fallu commencer par gagner ma vie.

Vous ne l'avez plus repris ?

Non, et je ne le reprendrai pas. Je garderai le texte, en guise de souvenir, et par amitié envers le jeune homme que j'étais, mais ces pages ne méritent pas d'être publiées. Je suis tombé dessus il y a quelques mois en vidant un tiroir, j'ai trouvé quelques bons paragraphes au début, mais rien de plus. Ce texte restera à l'état de brouillon… Il y en a un autre, écrit peu de temps après, en France. Une longue nouvelle d'une soixantaine de pages, achevée ou presque. Il y a une idée de départ qui aurait pu donner quelque chose, mais le traitement est sans intérêt… Puis il y a eu, en 1980, une idée de roman qui, je me souviens, m'avait fasciné… Je n'ai écrit que trente ou quarante mauvaises pages…

Ne seriez-vous pas trop sévère ?

Pas du tout, je suis très exactement lucide, et sans complaisance. L'idée que j'avais était bonne, et je n'exclus pas de la reprendre un jour, par un autre biais. Mais le traitement que je lui avais donné n'était pas bon. Cela dit, cet embryon de roman a eu une grande importance dans ma vie. Un ami, qui était en relation avec une maison d'édition, avait lu ces quelques pages. Il ne m'a jamais dit ce qu'il en pensait, car au cours du déjeuner pendant lequel nous étions censés en parler, un autre sujet nous avait accaparés l'un et l'autre : les Croisades. Mon ami était fasciné par cet épisode épique, et il se demandait comment on en parlait "de l'autre côté de la Méditerranée". Après ce déjeuner, je m'étais plongé dans l'histoire des Croisades, dévorant des dizaines de livres, fouillant dans les bibliothèques à la recherche de chroniques anciennes méconnues… Au printemps 1981, j'ai signé avec l'éditeur Jean-Claude Lattès mon premier contrat d'édition, pour un livre intitulé provisoirement "Les Croisades vues par les Arabes". Finalement, j'ai gardé le même titre lorsque le livre a été publié en avril 1983…

Beaucoup de mes lecteurs ont dû penser que dans ce livre j'opposais ma vision des Croisades, telle que je l'avais apprise dans ma jeunesse, à celle des Occidentaux. Ce qui n'est évidemment pas conforme à la réalité des choses : à l'école où j'étais, celle des pères Jésuites, située sur une colline près de Beyrouth, nous apprenions l'histoire des Croisades dans les livres français, avec une forte connotation catholique; il y avait même, à l'école, une sorte de mouvement de jeunesse comparable au scoutisme mais réservé aux plus jeunes, dans lequel on devenait d'abord "croisillon" puis "croisé". Je crois bien que j'en ai fait partie, à sept ou huit ans, mais je n'en suis pas très sûr, il faudrait que j'aille consulter les archives de l'école… De toute manière, la vision que j'avais étudiée enfant faisait des croisés des héros.

Dans les écoles musulmanes du pays, la vision devait être différente, mais seulement dans le parti pris affectif ; les chroniqueurs arabes que j'ai cités dans mon livre ne sont connus que par les spécialistes. Il ne reste de cette époque que des symboles au service des conflits d'aujourd'hui, des dirigeants qui se prennent pour Saladin, quelques noms de batailles, et puis le mythe de Jérusalem… Bien entendu, la cité elle-même existait déjà deux mille ans avant les Croisades. Mais Jérusalem en tant qu'enjeu symbolique d'une lutte entre chrétiens, musulmans et juifs, cela date des Croisades. Lutte qui résulte, soit dit en passant, d'un étrange et tragique détournement.

Lequel ?

Si les trois religions monothéistes revendiquent la même cité, si les divers lieux saints s'y côtoient ainsi, c'est justement parce que ces religions se réclament les unes des autres, parce qu'elles se reconnaissent entre elles une parenté forte, des pères fondateurs communs, Abraham, Moïse… Mais cette parenté qui aurait dû rassembler est détournée de son sens pour servir à l'affrontement, à la discorde, à la violence, et au refus de l'autre.

Est-ce pour cette raison que vous avez choisi les Croisades comme thème de votre premier livre ?

À vrai dire, non. La première raison est circonstancielle : j'avais envie d'écrire, un éditeur semblait intéressé par un livre sur les Croisades, je suis un passionné d'Histoire, je me suis jeté à l'eau. Si je veux être honnête, c'est cela la raison initiale. J'avais besoin de démontrer, à moi-même et aux autres, que je pouvais mener un projet de livre jusqu'au bout. Si je voulais m'engager résolument dans la voie de l'écriture, il fallait que je fasse d'abord ce premier pas.

À partir du moment où je m'étais plongé dans le sujet, il m'avait passionné, bien entendu, comme il avait passionné tant de gens depuis mille ans, et il a acquis sa propre nécessité, comme s'il fallait que ma vie d'écriture commence précisément là, et nulle part ailleurs ; car j'avais retrouvé, à travers les Croisades, et au-delà des événements historiques eux-mêmes, des thèmes qui me touchaient au plus profond de mon identité. Et d'abord le thème du "regard" : moi qui ai vécu successivement au Levant puis en Occident, j'observe depuis toujours à quel point les uns et les autres sont incapables de s'écarter de leurs visions partielles et partiales, les unes Euro-centrées, les autres Arabo-centrées ou Judéo-centrées, sans jamais remettre en cause leur propre perspective. Se mettre quelquefois à la place de l'autre est le premier pas vers la sagesse, le premier pas vers une coexistence harmonieuse ; entre les individus, comme entre les groupes sociaux. Pour moi, "minoritaire", changer de perspective est un exercice permanent, une sorte de boussole, et presque un instrument de survie. Si j'ignore la perspective des autres, je me fracasse ; si je néglige ma propre perspective, je me dissous. Je nage depuis l'enfance entre des continents obtus en m'efforçant de parler à chacun d'eux dans sa langue…

Pour cette raison, raconter d'une autre manière un événement aussi mythique, aussi fondateur que les Croisades, revêtait une signification pour toute ma démarche ultérieure d'écrivain. En un sens, dans le titre du livre, les mots les plus importants ne sont pas "Croisades" et "Arabes", mais tout simplement "vues par"…

En 1986, trois ans après "Les Croisades vues par les Arabes", il y eut votre premier roman, Léon l'Africain. Une toute autre route ? Ou bien la poursuite de la même ?
C'est un mélange de rupture et de continuité.
Côté continuité, il y avait une certaine envie de raconter la chute de Grenade "vue par les Arabes", en quelque sorte le même déplacement de perspective ; il y avait aussi la présence forte de l'Histoire, à travers ce personnage, Léon l'Africain, qui a effectivement vécu et laissé des traces écrites, comme à travers l'époque fascinante qui fut la sienne.
Côté rupture, j'ai éprouvé, dès les premières pages de Léon l'Africain, un sentiment étrange, que je n'avais jamais éprouvé auparavant, ni dans mes textes publiés, ni dans les tentatives romanesques inabouties ; je me rappelle encore très nettement ce sentiment, une sorte de tension enivrante qui

signifiait : Voici ma voie ! Voici ce que j'ai toujours voulu faire de ma vie ! Désormais, je ne m'en éloignerai plus !
Il faut dire que j'étais à l'époque à un tournant angoissant de ma vie. Durant les mois précédents, j'avais sérieusement envisagé — pour la seule fois depuis mon départ — la possibilité de rentrer au Liban. J'avais fait quelques allers-retours, repris contact avec mon ancienne école pour y inscrire éventuellement mes enfants, avant de comprendre que le pays était sur le point de sombrer dans un nouveau cycle de violence ; sur le plan professionnel, j'avais également eu des déceptions, et je m'interrogeais sur la voie à suivre. Alors je me suis jeté à corps perdu dans l'écriture comme si cela allait être le dernier acte de ma vie, comme si ma survie et la survie des miens en dépendaient. Arrivé à la centième page de "Léon l'Africain", j'ai démissionné de mon journal pour me consacrer jour et nuit à ce livre, rageusement. Nous avons vécu, ma femme, mes enfants et moi, de nos maigres économies, nous calculions que nous pourrions encore payer le loyer jusqu'à l'été. Ensuite ? Ensuite, on verra bien !
Pour ma chance, ce roman, qui aurait pu passer inaperçu, a connu, dès l'été 86, un grand succès. Il s'est même retrouvé, à un moment, en tête des meilleures ventes en France. Nous étions sauvés… Ce livre aura été celui du virage le plus hasardeux de ma vie, aussi décisif peut-être que le départ du Liban.

Depuis, vous vous consacrez entièrement à la littérature, sans hésiter…
Sans hésiter. Si j'ai des hésitations, c'est à l'intérieur du vaste univers de l'écriture, sur les choix de thèmes, sur le ton, le style, sur certains choix esthétiques, éthiques, et quelquefois même j'ai des hésitations sur la langue à employer pour tel ou tel travail… Mais je n'hésite plus sur le fait de consacrer ma vie entière à la littérature. Tant que ma main, mes yeux, ma tête, voudront encore écrire, j'écrirai.
Vous avez la réputation de vivre en ermite lorsque vous écrivez…
C'est la vérité. J'ai un petit bureau dans une petite maison sur une petite île de l'Atlantique. Je m'y enferme plusieurs mois par an pour écrire. Je ne publie pas exagérément, un livre tous les deux ou trois ans, mais j'écris beaucoup, et j'ai constamment de nombreux projets en cours.
Et vous travaillez sur plusieurs livres à la fois…
Pas simultanément, alternativement. Il m'arrive de travailler deux ou trois mois sur un roman, puis, épuisé, parce que je travaille sept jours sur sept et dix heures par jour, j'éprouve le besoin de m'interrompre, de prendre du recul par rapport au sujet, au texte déjà écrit. Alors, au lieu de m'arrêter de travailler, je change de sujet. Je range tout ce qui concerne le livre en cours dans un pan de ma bibliothèque, j'ouvre un autre dossier, je navigue sur une autre rivière, dans un autre paysage, entouré d'autres personnages. Et, du jour au lendemain, j'oublie ma fatigue, ma lassitude. Comme si, pour se reposer, il suffisait de changer de fatigue. Pour moi, en tout cas, l'effet est immédiat, presque miraculeux. Je retrouve une énergie nouvelle, une lucidité nouvelle.
Je n'abuse pas de ce procédé, deux ou trois fois par an, tout au plus. Et il est rare que je me plonge dans un "chantier" de livre pendant moins de deux mois, alors qu'il m'arrive souvent de travailler sept ou huit mois sur un même sujet d'une seule traite. Je ne m'impose rien à l'avance, je navigue selon mon sentiment du moment. Mais il est vrai qu'il y a constamment dans mes dossiers quatre ou cinq livres partiellement écrits, en attente d'être remis sur la table. Certains attendent ainsi depuis huit ou neuf ans… Et je ne compte pas les projets pour lesquels j'ai seulement pris des notes sans vraiment commencer à écrire. Il doit y en avoir soixante, ou plus, je n'en sais rien.

Ils dorment ?

Ils dorment, oui. Mais quelquefois aussi, l'un d'eux se réveille subitement. Je le redécouvre, je renoue avec l'enthousiasme initial, et je l'écris. Il m'est arrivé de retrouver ainsi, après plusieurs années d'oubli, un projet griffonné sur deux pages, et de ne plus le lâcher jusqu'à ce qu'il soit devenu un livre. Cela dit, la grande majorité ne deviendront jamais des livres. J'ai même un dossier spécial pour ceux qui resteront indéfiniment — sauf miracle — à l'état de projets !
Je comparerai volontiers mon bureau à un atelier de peintre, avec, dans tous les coins, des croquis, des esquisses, des toiles ébauchées, des toiles à moitié peintes, et sur un chevalet une toile quasiment achevée qui n'attend plus que des retouches.

À vous entendre, j'ai l'impression que vous pourriez passer votre vie dans cet "atelier", entre ces "toiles", sans jamais en sortir…

C'est la vérité. Je pourrais passer des années sans quitter mon bureau, je ne m'en plaindrais pas, et je n'éprouverais aucune lassitude. A l'inverse, lorsque je dois interrompre l'écriture pendant quelques semaines ou quelques mois, j'en souffre. La denrée la plus rare, c'est évidemment le temps. A mon âge, on en a conscience chaque jour un peu plus. Mais il ne faut pas se hâter pour autant, il faut avancer à son rythme. De toute manière, on mourra avant d'avoir atteint l'horizon…

N'êtes-vous jamais tenté de quitter votre bureau pour vous impliquer dans la vie de la société, vous engager dans des combats, ou retrouver vos vieilles amours, la politique ?

Dans tout ce que j'écris, j'ai le sentiment de mener un combat, mon combat, depuis toujours le même. Contre la discrimination, contre l'exclusion, contre l'obscurantisme, contre les identités étroites, contre la prétendue guerre des civilisations, et aussi contre les perversités du monde moderne, contre les manipulations génétiques hasardeuses… Patiemment, je m'efforce de bâtir des passerelles, je m'attaque aux mythes et aux habitudes de pensée qui alimentent la haine… C'est le projet de toute une vie, qui se poursuit de livre en livre, et se poursuivra tant que je pourrai écrire. Un projet qui trouve sans doute ses origines dans mon état de minoritaire, et qui vise à renverser les tables avec une apparente douceur. Je ne sais pas si mes écrits feront une différence, mais c'est là une question qu'il ne faut pas trop se poser. C'est comme pour une élection : la seule attitude sage est de voter comme si sa voix allait faire la différence ; c'est évidemment une fiction, mais une fiction salutaire sans laquelle la démocratie n'aurait plus aucun sens. Pour mon combat, je dirai exactement la même chose : j'écris comme si cela allait changer la face du monde. Je sais parfaitement que c'est une illusion ; seulement, si je ne cultivais pas cette illusion, ni mon écriture ni ma vie n'auraient plus de sens.

Mais pour en revenir plus directement à votre question, bien sûr, il m'arrive effectivement d'intervenir de temps à autre, par exemple pour défendre un écrivain emprisonné ou persécuté par la tyrannie ou l'obscurantisme. Mais, en dehors de cas précis où une intervention ponctuelle de quelques personnes peut s'avérer efficace, je crois beaucoup plus à une action patiente, souterraine, à long terme, qui se développe sur une vie entière, et en se consacrant pleinement, totalement, "monacalement", à son œuvre…

Quant à la politique, il est vrai que je m'y intéressais beaucoup dans ma jeunesse, mais aujourd'hui je sais que j'aurais été malheureux si je m'y étais engagé. Mon père me disait toujours : le problème, en politique, c'est que les qualités qu'il faut pour arriver au pouvoir ne sont pas celles qu'il faut pour gouverner. Plus j'observe le monde qui m'entoure, plus je suis persuadé qu'il avait raison. Il y aurait bien des choses que j'aimerais changer dans la manière dont le monde est géré, mais je me sais incapable de mener un combat politique à long terme.

Si je voulais me donner le beau rôle, je dirai que je ne suis pas un tueur ni un carnassier, mais ce n'est pas très honnête de dire cela quand je sais que ce ne sont pas seulement les défauts des hommes politiques qui me manquent, il me manque aussi leurs qualités. Il faut s'occuper d'une circonscription, recueillir pendant des années les doléances des électeurs, tenir des centaines de réunions publiques, se battre contre des adversaires et aussi contre des alliés malveillants… Je suis certain que j'aurais été malheureux dans cet univers bruyant et exposé, moi qui suis depuis l'enfance un solitaire, un rêveur éveillé, un silencieux.

C'est là le jugement que vous portez aujourd'hui. Mais, dans votre jeunesse, vous étiez politiquement engagé, n'est-ce pas ?

À l'université, je faisais effectivement partie des étudiants de gauche.

J'ai même entendu dire que vous étiez un dirigeant étudiant…

Moi aussi je l'entends dire parfois, mais ce n'est pas exact. Au Liban, en ce temps-là, nous étions quelques dizaines d'étudiants turbulents et contestataires, influencés par les événements de mai 68 en France, et chacun d'entre nous pouvait apparaître comme un dirigeant. S'agissant de moi, vu que mon père était un journaliste renommé, le fait que mon propre nom apparaisse quelquefois parmi ceux des étudiants de gauche créait l'impression que j'étais une figure plus importante que d'autres. Il y eut même un épisode incongru où l'on m'a demandé d'aller déposer solennellement une gerbe de fleurs sur la tombe du soldat inconnu, en compagnie de Béchir Gemayel, dirigeant des étudiants de droite et futur président de la république, pour sceller la réconciliation nationale. J'avais dix-neuf ans, et la scène devait être cocasse… Non, je n'ai jamais été un vrai dirigeant étudiant, et je n'ai certainement jamais été un meneur d'hommes.

Cela étant précisé, il ne fait pas de doute que j'étais de gauche, à l'époque ; je le suis encore, à ma manière. Je me souviens de la première fois où j'ai dessiné sur mon agenda d'école la faucille et le marteau. J'avais quinze ans, et c'était par certains côtés une expression de ma révolte d'adolescent ; mais c'était aussi l'expression de ma révolte de minoritaire. Je venais de comprendre — à cause de certains événements dont je n'ai plus qu'un souvenir flou — que je ne pourrais être un citoyen à part entière qu'au sein d'une société égalitaire et laïque où la religion ne jouerait plus aucun rôle discriminatoire. Je venais de reproduire ainsi, spontanément, l'attitude d'autres minoritaires, notamment ces nombreux juifs d'Europe et d'ailleurs qui cherchaient à dépasser leur situation de minoritaires par l'engagement révolutionnaire. C'était également le cas au Proche-Orient, où la plupart des mouvements radicaux avaient été fondés par des personnes appartenant aux minorités chrétiennes ou juives.

Il s'agit là d'une réaction naturelle, spontanée, rarement explicitée, dont je pourrais parler longtemps parce que je l'ai éprouvée dans ma chair, comme tant d'autres. Dès qu'on prend conscience de sa situation de minoritaire, on peut soit s'y cramponner, en affirmant fortement sa spécificité, soit chercher à la dépasser. Et dans cette seconde direction, deux voies sont possibles, pour schématiser : soit se fondre dans la masse des majoritaires, en dissimulant autant que possible son nom, ses signes distinctifs, ses origines ; soit se battre pour une société où le fait d'être minoritaire ou majoritaire n'aurait plus aucun sens. Cette dernière voie m'a toujours semblé la plus honorable, parce qu'elle reflète le désir du minoritaire de dépasser sa situation sans se renier ni renier les siens ; parce qu'elle part d'une vision universaliste et modernisatrice ; et parce qu'elle opte pour le salut collectif, si je puis dire, plutôt que pour le sauve-qui-peut individuel.
Malheureusement, la faillite politique et morale du système soviétique a jeté le discrédit sur tout ce qu'il avait touché pas seulement sur le communisme, sur la dictature du prolétariat, ou sur le marxisme, mais également sur l'internationalisme et sur toute critique radicale du nationalisme et de la religion. Pour ma part, je suis né suffisamment tard dans le siècle pour n'avoir nourri aucune illusion sur le système soviétique, et je ne verse aucune larme sur sa déconfiture, amplement méritée. Mais je regrette que les rêves portés par des générations d'hommes et de femmes animés de nobles idéaux aient été pervertis par des apparatchiks cyniques et sans scrupules; je regrette que le système n'ait pas évolué — comme l'ont souhaité certains dirigeants — vers plus de liberté, plus de démocratie, plus d'efficacité économique, plus de prospérité, et qu'il se soit au contraire figé, rigidifié, desséché je regrette les conséquences intellectuelles et morales de son écroulement, cette légitimité nouvelle donnée aux particularismes religieux, ethniques et autres; et je regrette aussi ses conséquences stratégiques, cette absence d'équilibre au niveau global, et les déchaînements qui en résultent…
Aujourd'hui, l'atmosphère intellectuelle dans le monde pousse les minoritaires à affirmer agressivement leurs particularismes plutôt qu'à les dépasser. Au lieu d'être porteuses d'universalisme, les minorités cultivent souvent aujourd'hui leurs propres nationalismes. C'est une réalité que je déplore, et à laquelle je ne me résigne pas.

Sans doute mes idéaux d'adolescent ont-ils été malmenés par l'Histoire. Mais si l'expression que je leur avais donnée autrefois m'apparaît aujourd'hui stérile, je ne renie pas les idéaux eux-mêmes. Je me bats et me battrai toujours pour le même objectif : abolir la discrimination, afin que soit respectée la dignité de toute personne humaine, indépendamment de sa couleur, de son sexe, de sa religion, de

son statut social, de ses préférences affectives ou intellectuelles… Mon utopie, pour résumer : que chacun au monde soit minoritaire, ou que personne ne le soit ; que chacun au monde soit étranger, ou que personne ne le soit.

Vous faites constamment l'éloge du "minoritaire", et vous proclamez en même temps votre attachement à la démocratie. N'y a-t-il pas là une contradiction ? Car, après tout, la démocratie est la loi de la majorité !

Il y a effectivement une contradiction apparente, et surtout un grave malentendu, très répandu dans nos sociétés, et auquel j'ai consacré un chapitre dans mon livre sur "Les Identités meurtrières". Pour moi, la démocratie ne se réduit pas à un mécanisme de vote, elle ne se réduit pas à la loi de la majorité. Ce qui est important dans la démocratie, ce sont les valeurs qu'elle porte : liberté, égalité, fraternité, respect des droits fondamentaux, refus de toute discrimination… Permettez-moi de lire ce passage du livre, qui concerne justement la loi de la majorité :

"L'ennui, avec cette vénérable loi, c'est qu'elle cesse de fonctionner correctement dès que le Ciel s'assombrit. En Allemagne, au début des années 1920, le suffrage universel servait à constituer des coalitions gouvernementales reflétant l'état de l'opinion ; au début des années 1930, ce même suffrage universel, exercé dans un climat de crise sociale aiguë et de propagande raciste, conduisit à l'abolition de la démocratie ; lorsque le peuple allemand put de nouveau s'exprimer dans la sérénité, il y avait déjà eu des dizaines de millions de morts. La loi de la majorité n'est pas toujours synonyme de démocratie, de liberté et d'égalité parfois, elle est synonyme de tyrannie, d'asservissement et de discrimination. Lorsqu'une minorité est opprimée, le vote libre ne la libère pas forcément, il pourrait même l'opprimer davantage. Il faut avoir beaucoup de naïveté — ou, à l'inverse, beaucoup de cynisme — pour soutenir qu'en laissant le pouvoir à une faction majoritaire, on réduit les souffrances des minorités…" Et aussi ce passage, un peu plus loin.
"Parmi les communautés humaines qui subissent la discrimination, certaines sont majoritaires dans leur pays, comme ce fut le cas en Afrique du Sud jusqu'à l'abolition de l'apartheid. Mais le plus souvent, c'est l'inverse, ce sont les minoritaires qui souffrent, qui sont privés de leurs droits les plus élémentaires, qui vivent constamment dans la terreur, dans l'humiliation. Si l'on vit dans un pays où l'on a peur d'avouer qu'on se prénomme Pierre, ou Mahmoud, ou Baruch, et que cela dure depuis quatre générations, ou quarante; si l'on vit dans un pays où l'on n'a même pas besoin de faire un tel 'aveu', parce qu'on porte déjà sur son visage la couleur de son appartenance; alors on n'a pas besoin de longues explications pour comprendre que les mots de 'majorité' et 'minorité' n'appartiennent pas toujours au vocabulaire de la démocratie.

"Pour qu'on puisse parler de démocratie, il faut que le débat d'opinion puisse se dérouler dans un climat de relative sérénité et pour qu'un scrutin ait un sens, il faut que le vote d'opinion, le seul qui soit une expression libre, ait remplacé le vote automatique, le vote ethnique, le vote fanatique, le vote identitaire. Dès que l'on se trouve dans une logique communautariste, ou raciste, ou totalitaire, le rôle des démocrates, partout dans le monde, n'est plus de faire prévaloir les préférences de la majorité, mais de faire respecter les droits des opprimés, au besoin contre la loi du nombre.
"Ce qui est sacré dans la démocratie, ce sont les valeurs, pas les mécanismes. Ce qui doit être respecté, absolument et sans la moindre concession, c'est la dignité des êtres humains, de tous les êtres humains, femmes, hommes et enfants, quelles que soient leurs croyances ou leur couleur, et quelle que soit leur importance numérique ; le mode de scrutin doit être adapté à cette exigence…"

Pardon d'avoir lu un si long passage, mais ce livre, Les Identités meurtrières, avait justement pour but de formuler mes idées en termes très précis, et je ne voulais pas les reformuler oralement d'une manière approximative…

Nous reparlerons encore de ce livre, mais j'aimerais que nous revenions maintenant à la chronologie… Après Léon l'Africain, vous publiez deux romans, Samarcande et Les Jardins de Lumière, qui mettent en scène deux figures du passé de l'Orient…

Et plus précisément de l'Iran : Omar Khayyam, poète persan des XIe et XIIe siècles, et Mani, fondateur de religion, né au IIIe siècle de notre ère. J'ai écrit ces romans à un moment où je m'intéressais beaucoup à l'histoire de l'Iran — je m'étais rendu à Téhéran, en février 1979, en tant que reporter, où j'avais assisté à la proclamation de la république islamique, et je ne pouvais que m'interroger sur le passé d'un pays qui venait d'opérer, dans le dernier quart du vingtième siècle, une révolution aussi inattendue. Mais ces deux romans correspondaient aussi à des étapes de ma propre trajectoire. Si "Léon l'Africain" est l'histoire d'un exilé qui cherche à dépasser son exil, "Samarcande" est l'histoire d'un poète qui se retire du monde pour bâtir son propre univers ; Khayyam s'écarte du chemin de ses contemporains, il se méfie de la politique et garde ses distances à l'égard des princes ; il se réfugie dans un observatoire à contempler les étoiles… Son seul lien avec les choses de ce monde est sa belle compagne, Jahane… Un prénom qui, en persan, signifie justement "monde"…

Dans ce livre, donc, je parle du monde, de la Perse, de ses liens complexes avec la religion comme avec l'Occident ; mais ce sont aussi les changements dans ma vie qui s'y reflètent : en ces années-là, j'entre en écriture, comme d'autres entreraient en religion…

Cette attitude se reflète de manière plus évidente encore dans les deux romans suivants, qui semblent si différents, et que j'ai pourtant écrits de manière presque simultanée, en me demandant à plusieurs reprises lequel je publierais avant l'autre : "Les Jardins de Lumière", qui se passe au IIIe siècle, et "Le Premier Siècle après Béatrice", qui anticipe sur le XXIe siècle. L'un évoque la figure de Mani, fondateur du manichéisme, qui aurait pu devenir une grande religion planétaire et qui allait avoir des héritiers lointains dans l'Europe du moyen âge, les Bogomiles et les Cathares ; l'autre a pour narrateur un savant français spécialiste des coléoptères… En dépit des différences, les deux livres posent sur le monde un regard similaire, celui d'un ermite inquiet, persuadé que le monde va à sa perte et qu'il devient chaque jour un peu plus difficile de le sauver…

C'est votre vision ?

Ma réponse est plutôt oui, mais de manière nuancée… Je préfère dire les choses ainsi : lorsque j'analyse l'évolution probable du monde avec lucidité, il me semble qu'un cataclysme est quasiment inéluctable ; lorsque j'analyse avec le cœur, je trouve des raisons d'espérer.

De quel cataclysme s'agit-il ?

Il y aurait mille choses à dire. Je veux bien exposer mon sentiment à ce sujet, à condition de préciser qu'il s'agit d'une cogitation à voix haute plutôt que d'une opinion arrêtée et définitive. C'est un lieu commun de dire que le monde fonctionne de plus en plus comme une seule entité, comme un vaste pays global où les images, les idées, les inventions se répandent de plus en plus vite, où les décisions des uns ont des conséquences sur la vie de tous les autres. A présent, posons-nous cette question simple : quel avenir pourrait-on envisager pour un vaste pays où certaines provinces sont prospères, mais avec une population repue et vieillissante, tandis que la plupart des autres provinces grouillent de millions de jeunes à l'avenir bouché ?

C'est là un problème auquel il n'existe aucune solution simple, et l'on peut prédire qu'il ne fera que s'aggraver dans les années et les décennies à venir, que des drames humains en résulteront, et que derrière les hauts murs qu'on ne manquera pas d'élever dans les pays riches pour endiguer le flot des immigrés, certaines libertés seront forcément malmenées.

De plus, il me paraît probable que les pays du Nord, et notamment les États-Unis, seront tentés de gouverner le monde de manière de plus en plus autoritaire. Car notre planète, même si les principes démocratiques s'y sont répandus au cours des dernières décennies, ne fonctionne pas du tout comme une démocratie. C'est un territoire passablement anarchique où les puissants sont constamment tentés d'utiliser la force pour maintenir un semblant d'ordre, et un semblant d'autorité.

Ce que je viens de dire n'est pas un jugement, mais, de mon point de vue, une prévision. Malgré les apparences, je ne cherche pas à critiquer l'Occident, et je suis même persuadé qu'il demeure porteur des valeurs les plus avancées de notre temps, alors que ceux qui s'attaquent à lui sont souvent porteurs de régression. Mais je crains que ces valeurs soient progressivement vidées de leur sens à mesure que l'Occident constatera qu'il a besoin de se défendre contre le reste du monde ; et moins pour préserver ses valeurs que pour préserver ses privilèges.

Un autre sujet d'inquiétude, permanent chez moi, et que j'ai évoqué dans "Le Premier Siècle après Béatrice", c'est l'usage que nous faisons de la science et de la technologie. Ou, pour être plus précis, le fossé qui se creuse entre l'évolution matérielle de l'humanité et son évolution morale. Nous disposons, et disposerons chaque jour un peu plus, de moyens de destruction et de manipulation qui peuvent affecter durablement l'évolution de notre espèce, son intégrité physique et morale, et même sa survie. Or, les mobiles qui nous font agir demeurent, comme à l'âge des cavernes, la volonté de domination, la haine de l'autre, l'avidité… Sur ce plan non plus, rien n'invite à l'optimisme quand on scrute le passé récent et qu'on imagine l'avenir. Bricolages génétiques, manipulation des esprits, instruments sophistiqués de destruction ou domination, armes des riches ou des pauvres…

Voilà au registre du pessimisme…

Je préfère dire "de l'inquiétude".

Mais il reste chez vous de la place pour un regard moins "inquiet" ?

Oui, lorsque j'écoute, comme je l'ai dit, le cœur plutôt que l'intelligence. Je me dis alors que l'humanité finit toujours par trouver, comme par instinct, un chemin vers la survie. Ainsi, on avait redouté, après les bombes de Hiroshima et de Nagasaki, que le monde connaisse un cataclysme thermonucléaire. Avec l'accumulation de milliers de bombes, la chose paraissait inéluctable… Eh bien, cinquante-six ans après, ce cataclysme n'a toujours pas eu lieu. Nous avons même assisté à la désintégration d'une grande puissance nucléaire sans qu'un coup de feu ne soit tiré. Plus généralement, si l'on porte son regard sur le siècle qui vient de s'achever, on constate que des menaces mortelles ont pesé sur l'humanité, et qu'elle y a échappé. Non sans d'immenses souffrances, mais elle a évité le pire. Le péril nucléaire est un exemple évident ; un autre est le péril nazi. Je me demande parfois ce qui serait arrivé si la deuxième guerre mondiale s'était achevée par une victoire du nazisme. Des peuples décimés, d'autres peuples réduits en esclavage, le monde entier soumis à la loi des hiérarchies raciales, les idéaux humanistes et universalistes bannis, oblitérés… Cela a failli arriver ! Stefan Zweig ne s'est-il pas suicidé à un moment où il pensait que la nuit était tombée durablement sur l'Europe et le monde ?

Un autre péril qui a failli, à un moment, envelopper l'Europe et le monde, est le stalinisme. Même si

J'ai de la sympathie pour les idéaux du socialisme, je suis persuadé que si le système soviétique était sorti gagnant de la guerre froide, une ère de tyrannie, de régression, de grandes souffrances en aurait résulté. La prédominance américaine ne me réjouit nullement, mais c'est probablement un moindre mal.

Finalement, à observer le XXe siècle au moment où il s'achevait, on ne pouvait que se dire que l'on avait échappé au pire, ce qui favorise, chez moi et peut-être aussi chez d'autres, qu'ils l'expriment ou pas, un sentiment que je qualifierais de "fatalisme optimiste"…

Aujourd'hui, ce sentiment vient tempérer mes analyses les plus inquiètes… Si bien que je me demande si les périls que je redoute ne vont pas s'évanouir comme par miracle ; si, par exemple, les rapports entre Nord et Sud et entre Orient et Occident ne vont pas devenir progressivement plus harmonieux, moins inégalitaires, moins hargneux ; si les craintes liées aux armes nouvelles, ou aux épidémies nouvelles, ou au clonage, à l'inquiétant "prion", ne vont pas nous faire sourire dans trente

ans… C'est bien possible, et je le souhaite, même si, au fond de moi, je n'en crois rien. De toute manière, il est probable que je ne saurai jamais laquelle de mes impressions était la plus juste… Car l'histoire, bien entendu, ne finit pas. Nous quittons la salle, les uns après les autres, mais le film ne s'achève pas, et aucun d'entre nous ne connaîtra le fin mot de l'Histoire.

Je vous ai entendu dire parfois que vous aviez de la nostalgie pour les empires du passé, l'Empire austro-hongrois, par exemple, ou même l'Empire ottoman…

Je ne nierai pas que j'ai une certaine nostalgie pour ces vastes entités territoriales qui regroupaient des peuples nombreux et divers. Ce brassage a produit certains de ces moments précieux et fragiles qui donnent tout son sens à l'aventure humaine ; je pense en particulier à l'âge d'or que connut Vienne à la fin du XIXe siècle.

Cela dit, je n'ai aucune affection particulière pour ces monarchies en tant que telles, même si je suis persuadé qu'elles valaient cent fois mieux que les états ethniques qui ont été bâtis sur leurs décombres, que ce soit en Europe centrale, dans les Balkans ou dans le monde arabe. Qu'il s'agisse de l'Empire des Habsbourg ou de celui des Ottomans, ce pour quoi j'éprouve de la nostalgie n'est évidemment pas l'aspect impérial, c'est le brassage des peuples, des langues et des croyances, cette merveilleuse alchimie humaine qui a fini par succomber, victime des nationalismes grands et petits… Avec, pour conséquence, une interminable litanie de guerres, de massacres, de tyrannies et de déchirements… Alors que ces vastes empires étaient en voie de se transformer en monarchies constitutionnelles ! Oui, j'aurais aimé connaître ça !

Mais je ne me complais pas dans la nostalgie, et je n'ai pas besoin d'avoir les yeux rivés sur le passé pour observer un tel brassage, une telle alchimie humaine. Après tout, l'Europe en construction, avec ses dizaines de peuples différents, ses dizaines de langues, n'est-elle pas la version moderne du vieil empire austro-hongrois ? Bien plus vaste encore, plus bigarrée, plus démocratique, et incomparablement moins fragile ! C'est probablement l'un des projets les plus ambitieux et les plus prometteurs de l'Histoire ; et, de mon point de vue, l'une des rares raisons objectives d'espérer en l'avenir.

Vous semblez avoir une très haute idée du modèle européen, comme s'il était animé par l'humanisme universaliste, par l'esprit de la Renaissance et des Lumières. Mais on peut aussi penser que le projet européen restera essentiellement tourné vers l'objectif de la croissance économique, et que l'exploitation néo-coloniale va prévaloir…

Je ne suis pas insensible à ces critiques, mais je demeure et demeurerai toujours un partisan enthousiaste de la construction européenne. Non pas "en dépit" de mes origines, mais "en raison" de mes origines. J'ai vécu dans un pays, et dans une région, où la guerre est endémique, où les haines paraissent éternelles. Et de voir ces dizaines de peuples européens qui se sont abondamment détestés, abondamment massacrés, pendant des siècles, se retrouver à présent pour construire ensemble un avenir commun, cela m'enchante, je le vis comme un privilège, et je voudrais que le Proche-Orient médite sur ce modèle et s'en inspire un jour.

Maintenant, est-ce que la construction européenne s'est faite autour de l'intégration économique et de l'harmonisation des législations plutôt qu'autour de la culture ? Oui, bien sûr. Est-ce qu'il s'agit d'un rassemblement de peuples riches, soucieux avant tout de leur prospérité et de leur bien-être ? Oui, bien sûr. Est-ce que l'ensemble européen entretient avec les pays du Sud des rapports inégalitaires ? Il faudrait être naïf pour affirmer le contraire. Il n'en reste pas moins que, si j'observe le monde d'aujourd'hui avec sérénité, je constate que l'entité qui se préoccupe le plus des valeurs universelles, celle qui assume plus que d'autres l'héritage des Lumières et de la Renaissance, c'est l'Europe…

Plus que les Etats-Unis, vous voulez dire ?

Disons que je serais rassuré de savoir qu'à côté du "pilote" américain est assis, aux commandes du monde, un "co-pilote" européen, plus âgé, plus expérimenté, plus sage, plus attentif aux sensibilités diverses. J'aimerais que ce "co-pilote" soit plus généreux, moins obsédé par son propre bien-être, et plus conscient de son rôle universel. Mais tel qu'il est, avec ses défauts, je suis heureux qu'il existe,

et j'aimerais qu'il soit plus influent, qu'il pèse de plus en plus dans les décisions. Il me semble que dans la réalité d'aujourd'hui, née après la fin de la "guerre froide" et du monde bi-polaire, le meilleur correctif à l'hégémonie d'un seul pays est le renforcement de l'Europe unie.

Croyez-vous vraiment que l'attitude de l'Europe face à la nouvelle guerre conduite par les Américains laisse vraiment espérer une gestion démocratique des affaires du monde ?

Je déplore chaque jour l'impuissance de l'Europe, mais il ne semble que son influence dans la crise née des attentats du 11 septembre s'est exercée dans le sens de la sagesse et de la limitation de l'usage de la force. Plus généralement, et s'agissant de la gestion des affaires du monde pour les décennies à venir, il me semble qu'il serait irresponsable de se résigner à une succession interminable de guerres, petites et grandes, entre les États-Unis et leurs ennemis. Et qu'il serait tout aussi irresponsable de souhaiter une confrontation entre Amérique et Europe. Si j'ai choisi la métaphore du pilote et du co-pilote, c'est parce que je crois qu'il faut aller ensemble dans la même direction, en s'influençant mutuellement, plutôt que de se combattre. L'anti-américanisme est destructeur, stérile et historiquement absurde. L'Amérique n'est pas une puissance extra-terrestre, elle est la fille de l'Irlande, de l'Italie, de l'Angleterre, ainsi que de l'Afrique, elle est la patrie de Benjamin Franklin, pur produit des Lumières, et elle a souvent été, au cours de son histoire, le refuge des minoritaires et des persécutés. S'il est imprudent, je le répète, de la laisser seule aux commandes, sans retenue, sans aucun contre-pouvoir, il ne faut pas non plus la traiter en ennemie. Telle est ma conviction…

Quant à la question de savoir si l'on peut espérer une gestion démocratique des affaires du monde, ma réponse est : hélas, non. En tout cas pas dans l'avenir prévisible. Ce qu'on peut raisonnablement espérer, c'est que d'autres puissances que l'Amérique soient associées aux décisions importantes, peut-être dans le cadre des Nations-Unies. Mais je ne suis pas optimiste, sur ce chapitre, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'exposer…

Passons alors à un tout autre chapitre, plus personnel, plus intime. Tout à l'heure, vous avez évoqué la mort, très pudiquement. "Nous quittons la salle, les uns après les autres…" Je suppose que vous y pensez quelquefois…

Bien sûr, mais elle ne m'obsède pas. J'essaie parfois d'imaginer ce qu'il pourrait y avoir "de l'autre côté", au-delà de la vie. J'insiste sur le mot "imaginer". Je n'ai pas de véritables convictions en la matière, en tout cas pas de croyances qui relèvent de religions identifiables. Je trouve cependant que ce serait merveilleux qu'après que l'on se fût endormi pour la dernière fois, on se réveille à nouveau, étonné, incrédule, et qu'on se mette à errer, invisible, comme un esprit, autour du monde des vivants. Certains peuvent redouter une telle perspective ; moi, elle me ravit. Churchill disait que lorsqu'il serait au Paradis, il passerait son premier million d'années à peindre. Moi, je passerais une partie de ce temps à observer les vivants, à suivre jour après jour le déroulement de leur vie, et plus globalement à suivre l'évolution de l'aventure humaine ; et je passerais une autre partie de ce temps dans les bibliothèques, la nuit de préférence, à lire tous les livres, à apprendre toutes les langues, à étudier toutes les sciences. Je sais que je ne m'en lasserais pas… Est-ce que les choses se passeront ainsi ? La part rationaliste qui est en moi estime qu'une telle perspective est hautement improbable, mais mon cœur a ses illusions, ses espérances, et je ne le forcerai pas à les abandonner.

Ces "religions identifiables", que vous venez de mentionner brièvement, quelle place ont-elles dans votre vie ?

Je m'y intéresse depuis toujours, mais de l'extérieur, et avec un fond de méfiance. Quand on a vécu au Liban, au Proche-Orient, et qu'on a constamment entendu les uns et les autres brandir leur foi comme un drapeau, au nom duquel ils mobilisent, ils menacent, ils tuent, on a de la peine à croire que les religions propagent dans le monde la paix, l'amour et la fraternité.

Oui, je sais, on nous explique après chaque explosion de fanatisme, après chaque massacre, que la vraie religion n'a rien à voir avec tout cela, et que ce sont les hommes qui la détournent et la pervertissent. Sans doute. Mais si les hommes parviennent à la détourner ainsi, régulièrement, génération après génération, siècle après siècle, c'est qu'elle doit être sacrément détournable! Et cela, je m'en méfie. Je n'en conçois pas pour autant de l'hostilité envers la religion, loin de là, mais je veux juger sur pièces. Il y a des gens que la religion rend meilleurs, et d'autres que la religion rend pires. Les proclamations de foi ne m'impressionnent pas, les appels à Dieu encore moins, il ne faut juger les gens, croyants ou pas, que sur leurs actes.

Ce mot de "croyant" m'exaspère quelque peu, d'ailleurs, je dois l'avouer. C'est un mot que j'ai toujours envie d'utiliser entre guillemets. Parce qu'il a été accaparé par les tenants des religions. De

mon point de vue, et en mon vocabulaire intime, un "croyant" est une personne qui croit en certaines valeurs essentielles, que je résumerai par le respect de la dignité de tout être humain. Que cette personne adhère ou pas à telle ou telle religion, à tel ou tel dogme, qu'elle croît à un Dieu, à plusieurs ou à aucun, tout cela n'a pas grande importance pour moi. Bien entendu, il est parfaitement légitime que certaines personnes voient dans leur dévouement aux autres un corollaire de leur foi religieuse ; comme ces religieuses européennes qui consacrent leur vie entière aux miséreux dans un pays lointain, parce qu'elles estiment que c'est l'évangile qui le leur ordonne. De telles personnes, je les respecte profondément, et je respecte leurs religions à travers elles ; pour moi, c'est leur sacrifice qui ennoblit leur foi, alors que dans leur esprit, c'est probablement l'inverse…
Mais pour en revenir à mes propres croyances, je ne me considère pas comme faisant partie d'une quelconque communauté de croyants. Cela dit, je prends acte de toutes mes appartenances sociologiques, et je ne les renie pas. Je suis né au sein d'une communauté — celle qu'on appelle melkite, ou grecque-catholique — et il n'est pas question pour moi de renier cette part de moi-même. Lorsque je rencontre un autre melkite, un lien s'établit entre nous, et je le laisse s'établir. Cependant, qu'on ne me demande pas quelles sont les croyances spécifiques de cette communauté, j'avoue que je ne m'y suis jamais vraiment intéressé… Ce que je viens d'expliquer reflète moins ma conception de la foi que ma conception de l'identité.
Pour moi, l'identité d'une personne se forme par accumulation, par sédimentation, et non par exclusion. Chaque élément de mes origines ou de mon propre parcours a sa place ; je le préserve, je le cultive, à ma manière, je ne le rejette jamais. Qu'il s'agisse de communauté religieuse ou d'autre chose, je finis toujours par prendre mes distances, parce que telle est ma nature ; mais je ne renie jamais. C'est vrai des pays, des maisons, des villes, des villages, des îles… Les maisons abandonnées ne le sont jamais totalement, même celles qui furent abandonnées par mes ancêtres et que je n'ai jamais connues. Mes patries ne se substituent pas les unes aux autres, la France n'a pas remplacé en moi le Liban; mon île de l'Atlantique n'a pas remplacé mon village de la montagne, elle a trouvé sa place auprès de lui; et il y a de plus, chez moi, d'autres patries adoptées, dont je ne demanderai jamais la nationalité mais qui volètent parfois autour de moi comme des oiseaux blessés, Haïti, Cuba, Salonique, Saigon, Grenade, et quelques autres… Je me sens profondément européen sans cesser d'être arabe, et sans jamais quitter des yeux l'Afrique.
Pour en revenir à la religion, je dois dire que, depuis toujours, je m'intéresse moins au contenu des doctrines qu'à l'expérience historique des peuples qui les ont portées. Je parle souvent du monde musulman, rarement de l'islam, souvent de la chrétienté, et rarement du christianisme. J'ai même la faiblesse de croire que le contenu des livres compte peu dans la réalité des croyances ; on peut, à partir du même livre, prêcher la tolérance ou l'intolérance, promouvoir le progrès ou la régression. On peut faire dire aux livres à peu près tout ce qu'on veut. Tout, ou presque, est dans l'interprétation… Ceux qui se dispensent d'argumenter rationnellement pour répondre à coups de citations sont à mes yeux des faussaires et des manipulateurs.
Là, je crois entendre dans votre voix les échos de celle de Khayyam, dans Samarcande :
"Rien, ils ne savent rien, ne veulent rien savoir.
Vois-tu ces ignorants, ils dominent le monde.
Si tu n'es pas des leurs, ils t'appellent incroyant.
Néglige-les, Khayyam, suis ton propre chemin."
Et aussi celle de Mani, dans Les Jardins de Lumière.
"La vérité est que nous ne savons rien de la volonté divine, nous ne savons rien de la divinité, ni son nom, ni son apparence, ni ses qualités. Les hommes donnent à Dieu des noms innombrables, ils sont tous vrais, et aussi tous faux".
Et un peu plus loin, Mani dit :
"Les chrétiens n'écoutent pas le bien que je dis du Nazaréen, ils me reprochent de ne pas dire du mal des juifs et de Zoroastre. Les mages ne m'entendent pas lorsque je fais l'éloge de leur prophète, ils veulent m'entendre maudire le Christ et le Bouddha. Car lorsqu'ils rassemblent le troupeau des fidèles, ce n'est pas autour de l'amour, mais de la haine, c'est seulement face aux autres qu'ils se retrouvent solidaires. Ils ne se reconnaissent frères que dans les interdits et les anathèmes…"
Vous avait-on déjà fait remarquer que le nom de votre héros était l'anagramme d'Amin ?
Oui, je m'en étais rendu compte pendant que j'écrivais ce roman. Mais ce n'était pas voulu, le fondateur du manichéisme s'appelait effectivement Mani…

Il fallait cependant le signaler, à tout hasard… Mais avançons un peu dans la chronologie, pour aborder d'autres thèmes encore. En 1993, vous publiez Le Rocher de Tanios, qui obtient le prix Goncourt, la plus prestigieuse récompense littéraire en France. Comment vit-on un tel événement ?
Il y a un rituel, qui commence chaque année en septembre, au début de la rentrée littéraire, lorsque l'Académie Goncourt publie la première liste des ouvrages sélectionnés, qui étaient dix-neuf, cette année-là, si mes souvenirs sont bons. A cette étape, la fièvre est encore modérée. On est flatté d'être choisi, mais on n'y pense pas vraiment — pour ma part, en tout cas, j'avais à l'époque des soucis personnels qui m'accaparaient bien plus.
La liste des "nominés" est révisée début octobre, et à nouveau début novembre, pour passer à cinq livres seulement, cinq "finalistes". La fièvre monte, à chaque étape, et l'on commence à recevoir des appels, qui rapportent diverses rumeurs, alarmantes ou rassurantes. Au début, on reste calme, mais on ne peut s'empêcher de tendre l'oreille, et de guetter des signes.
Le jour "J", il y a encore un rituel, puisque l'annonce du résultat se passe en direct à la radio et à la télévision, à 13 heures précises. Là, la tension est à son comble. Mes oreilles bourdonnaient tellement que je n'ai même pas entendu prononcer mon nom, j'ai su que j'avais gagné par le cri de triomphe des amis qui s'étaient réunis autour de moi, et qui se sont mis à m'embrasser. L'instant d'après, on est happé, et l'on se retrouve en train de parler, parler, un micro sous le nez, les yeux aveuglés par les projecteurs, matin et soir, pendant des semaines, des mois…

Il paraît que certains lauréats ne s'en remettent jamais…
C'est déjà arrivé, oui. Lorsqu'un événement intense intervient dans la vie de quelqu'un, cela peut s'avérer dévastateur, que l'événement soit heureux ou malheureux.
Les moments forts, il ne suffit pas de les vivre, il faut aussi pouvoir leur survivre. Pour cela, j'étais constamment vigilant, et lucide. J'avais constamment les yeux rivés sur "l'après" Goncourt, je prenais des notes pour mes prochains livres. Ce qui ne m'empêchait aucunement de déguster les beaux moments que la vie m'offrait. Notamment un "retour" mémorable au Liban.

Mais vous y étiez déjà retourné…
Depuis 1976 ? Oui, bien sûr, une bonne dizaine de fois. À un moment, j'avais même envisagé de m'y réinstaller et d'y ramener ma famille, comme je l'ai mentionné. Mais à la suite de cette tentative — je devrais plutôt parler de tentation plutôt que de tentative concrète — je n'étais plus revenu. Je n'avais pas du tout pris une décision explicite dans ce sens ; simplement, je n'y allais plus. Comme un amoureux déçu par celle qu'il avait tant aimée, et qui ne voulait plus la voir, ni croiser son chemin, ni passer dans sa rue… Si bien qu'entre juillet 1983 et mars 1994, soit pendant dix bonnes années, je n'y avais pas mis les pieds une seule fois.
Puis vint le Goncourt. À l'annonce du prix, les gens ont réagi d'une manière incroyable. On m'a dit que les voitures klaxonnaient dans les rues en signe de joie. Il ne faut pas oublier que les Libanais souffraient depuis des années de voir leur nom associé à la guerre, aux bombardements, aux enlèvements, alors qu'ils ont toujours voulu que le monde ait une toute autre image d'eux, une image valorisante, liée à la culture, à l'Histoire, à l'invention de l'alphabet, etc.
J'ai été profondément touché par cette réaction. C'est comme si la bien-aimée, après des années d'éloignement et de malentendus, m'avait manifesté bruyamment son affection ; il fallait que j'aille vers elle, et que je la serre dans mes bras. C'est ce qui est arrivé, et ce fut incontestablement le grand moment de l'après-Goncourt.
Est-ce que vous reviendrez vous installer au Liban un jour ?
Je ne me pose jamais ce type de questions, je ne "fonctionne" pas ainsi. Les seules fois où je m'interroge sur l'avenir, c'est pour évaluer le temps que je peux consacrer à tel ou tel projet de livre. Vous m'avez demandé tout à l'heure si j'avais peur de la mort, je dois vous faire un aveu. Une fois, il y a quelques années, j'étais dans un avion, et j'ai eu soudain l'impression que l'appareil allait s'écraser. Et j'ai eu peur, non pas de la mort, mais d'autre chose, que j'ai presque honte d'avouer : je venais de relire, avant mon départ, quelques chapitres d'un roman que j'étais en train d'écrire, et je les avais trouvés très mauvais. Pour cela, j'étais terrorisé à l'idée que, si je mourais, on pourrait les publier tels quels. Pour quelqu'un d'aussi secret et d'aussi scrupuleusement perfectionniste que je le suis, l'idée que l'on puisse un jour fouiller dans mes papiers, dans mes disquettes d'ordinateur pour publier ce que je trouve aujourd'hui impubliable me mortifie. C'est l'une des choses qui me feraient

le plus souffrir si j'avais encore une existence après la mort et que je pouvais encore rôder comme un fantôme, invisible, hanter les lieux de ma vie et observer le monde.
Pardon pour cette digression, mon but était de dire à quel point toutes mes décisions sont prises en fonction de l'écriture, et de rien d'autre. Tout, y compris mon lieu de résidence. Je vis là où je sens que je peux écrire, en toute sérénité, et en toute liberté. Pour l'instant, je trouve sérénité et liberté en France, et je n'ai aucune raison de remettre cela en cause. L'éloignement ne me culpabilise pas. On peut aimer un lieu, ou une personne, sur le mode de l'absence et de l'éloignement. Il est probable que je mourrai loin du Liban, mais sans jamais l'avoir quitté des yeux.
À ce propos, il y a un détail que je ne crois pas avoir mentionné : Le Rocher de Tanios, qui a obtenu le prix Goncourt, était le premier livre que j'avais écrit sur mon île. Je m'étais pratiquement enfermé pendant une année entière, souvent seul — il m'arrivait de passer des journées entières sans autre visiteur que le chat des voisins, qui grattait à ma porte et venait s'asseoir sur mes genoux pendant que j'écrivais. Et le soir, j'allais marcher le long de la plage, et je m'asseyais sur un rocher aux allures de fauteuil, face à l'Atlantique.
Pendant que j'effectuais la "tournée" du Goncourt, qui m'a conduit un peu partout dans le monde, du Canada à l'Inde, et du Liban à l'île Maurice, ainsi que dans la plupart des régions françaises et dans plusieurs pays européens, je pensais souvent à mon île, surtout lorsque j'étais sous des projecteurs — je déteste les projecteurs; en guise de lumière artificielle, je ne supporte que les indirectes, de préférence tamisées; et je n'aime écrire qu'à la lumière du jour !
Quand j'ai pu retrouver mon bureau, ma maison, mon île, j'étais si heureux que je me suis promis de ne plus les quitter. Bien entendu, je suis obligé parfois de les quitter, mais je le fais de moins en moins…

Quand vous vous êtes isolé, après l'année du Goncourt, c'était pour écrire Les échelles du Levant, n'est-ce pas ? Un livre qui raconte, entre autres choses, le retour au Liban de votre héros, Ossyane, qui avait pris part à la résistance française…
Je ne nierai pas que cet aspect du livre rend compte, par une métaphore, de ce que je venais de vivre moi-même.

Vous y parlez aussi, pour la première fois, de la guerre du Liban…
C'est un peu lié à mon retour, mais c'est aussi, dans mon approche du Liban, la poursuite d'une "lente marche" de l'implicite vers l'explicite, qui avait commencé avant le Goncourt et avant ce voyage de 1994.
Dans mes premiers romans, l'une des choses que peu de gens avaient remarqué, c'est que je ne parlais jamais directement du Liban, même s'il était constamment présent en filigrane. Léon l'Africain fait le tour de la Méditerranée, de Grenade à Fès, à Alger, à Tunis, au Caire, à Constantinople ; fait des détours par Tombouctou et La Mecque, avant de se retrouver en Italie. Et pas une fois il ne pose les pieds au Liban…
Dans Le Rocher de Tanios, je m'aventurais pour la première fois dans "ma Montagne". Sur un ton parfois ludique, pour dissimuler ce qu'il fallait dissimuler, mais c'était là le début d'une "exploration des origines" qui s'est poursuivie, avec des "déguisements" différents, dans les échelles du Levant, et dans presque tout ce que j'ai écrit depuis.
Ce n'est pas un hasard si cette "exploration" a commencé au moment même où je venais de m'installer dans un village de substitution, en quelque sorte. Je ne cherche pas systématiquement à expliquer le pourquoi des choses, ni aux autres ni d'ailleurs à moi-même, mais je sens clairement tous les cheminements intérieurs qui me conduisent dans telle voie, ou telle autre. Et pour moi, le lien est évident : à partir du moment où j'ai établi avec un lieu, avec une maison, avec une île, un rapport affectif comparable à celui qui me lie au village de mes ancêtres, une tâche m'incombait, comme le remboursement d'une dette d'honneur…
Il est vrai que le Liban est présent dans chacun des livres que vous avez publiés dernièrement. Dans vos trois derniers romans, dans le livret d'opéra — dont nous parlerons un peu plus tard —, et aussi dans votre essai sur l'identité…
Une personne qui a vécu au Liban ne peut que s'interroger sur la notion d'identité, et sur la raison pour laquelle l'identité peut devenir meurtrier.
Et quelle est cette raison ?

L'explication serait forcément trop longue, mais si je devais la résumer, je dirais ceci : il me semble que le monde a besoin aujourd'hui d'une nouvelle conception de l'identité. Jusqu'ici, on pouvait se satisfaire de la conception traditionnelle, qui consiste à considérer qu'il y a, pour chacun, une appartenance essentielle, le plus souvent religieuse, nationale, ou ethnique, et que toute autre appartenance est secondaire; la conception que je préconise est celle qui consiste à assumer l'ensemble de ses appartenances, sans considérer qu'elles s'excluent les unes les autres. Ainsi, pour un immigré, je voudrais qu'on encourage le sentiment de double appartenance, à la culture du pays d'origine et à celle du pays d'accueil, plutôt que d'imposer un choix qui résulterait en une grave distorsion de la personnalité.
Autre exemple : la construction européenne. Il est indispensable, si l'on veut que l'Europe se fasse harmonieusement, que l'on encourage les citoyens à assumer la diversité de leurs appartenances; il y a une soixantaine d'année, il eût été impensable qu'une personne se proclame à la fois française et allemande; aujourd'hui, c'est possible, mais cela commence tout juste à l'être; dans la plupart des régions du monde, dans la plupart des sociétés, les êtres pluriels, ceux qui se trouvent, par naissance, par les hasards de la vie ou par un choix délibéré, à la frontière entre deux nations, entre deux ethnies, peuvent être une sorte de "liant" pour les sociétés, s'ils sont encouragés à assumer leurs appartenances "contradictoires".
Lorsqu'on observe les personnes qui commettent les actes les plus meurtriers, on constate souvent que ce sont des personnes à l'identité torturée, mal assumée. C'est vrai des individus, c'est vrai également des sociétés ; la tragédie de l'Algérie est surtout due à une distorsion identitaire née à l'ère coloniale, et aggravée après l'indépendance.
Plus généralement, les conflits dans le monde d'aujourd'hui ne sont plus idéologiques, mais identitaires. Et c'est seulement en s'attaquant aux problèmes complexes de l'identité que l'on peut faire reculer la haine, l'injustice et la violence.
On me dira, bien sûr, que ce sont des problèmes éternels, liés à la nature humaine, et qui sont là depuis la nuit des temps. C'est faux. Ceux qui disent cela cherchent des prétextes pour camoufler leur incapacité à remettre en cause leurs habitudes de pensée. Le problème de l'identité se pose de manière spécifique à l'ère de la mondialisation et de l'après-guerre-froide. Il faut oser réfléchir autrement, il faut oser chercher des solutions nouvelles. De plus, ce n'est pas un débat de salons ou d'amphithéâtres, c'est l'avenir de l'aventure humaine qui se joue sur cette question.
A ce point ?
Oui, à ce point ! Il n'y a, à mes yeux, que deux interrogations globales qui doivent nous préoccuper au début de ce nouveau millénaire. Des interrogations simples, mais aux implications très vastes. La première est identitaire : Qui sommes-nous ? Sommes-nous un peuple aux composantes multiples, embarqué depuis des millénaires dans la même aventure ? Appartenons-nous à des civilisations irréductibles les unes aux autres et condamnées à s'affronter ? Comment allons-nous gérer la diversité humaine ? Comment allons-nous gérer cette diversité au sein de chaque pays, de chaque ville — et même, j'ajouterai, au sein de chaque personne ? De la sagesse de nos réponses dépendra l'avenir de nos libertés, de notre démocratie, de notre prospérité, et de la paix entre les hommes.
La seconde interrogation, est "finalitaire", si l'on me pardonne ce néologisme. En fait, c'est la version actuelle d'une question éternelle : Où allons-nous ? Ce qui pourrait se traduire aujourd'hui par : comment allons-nous gérer les avancées des sciences et des technologies ? Saurons-nous empêcher les manipulations qui porteraient atteinte à l'intégrité physique et mentale des humains ? Saurons-nous empêcher le développement et la propagation des instruments de mort ? Saurons-nous éviter d'endommager gravement notre environnement ?

Cette seconde interrogation était au cœur de votre roman intitulé Le Premier Siècle après Béatrice, *qui est paru en 1992.*
Le "premier siècle" dont je parle dans ce livre est le vingt-et-unième. Il s'agit d'un roman d'anticipation, de légère anticipation, je dois dire, puisqu'il se passe à peu près aujourd'hui, ou demain matin… C'est une parabole sur les manipulations génétiques, et leurs conséquences possibles. C'est également une parabole sur l'utilisation du progrès au service de l'archaïsme.
Pour une fois, vous vous êtes éloigné de l'Histoire…
Parfois, pour qu'un propos ait un sens, il est important de le situer à une époque précise. Mais je ne me suis jamais imposé de situer mes romans dans le passé. Ce qui m'intéresse n'est pas l'Histoire en

elle-même, ce qui m'intéresse, c'est l'origine des choses, et c'est même, plus précisément encore, la causalité des choses. Pour comprendre une situation, il ne suffit pas de la décrire telle qu'elle apparaît aujourd'hui ; il est également important, indispensable même, de comprendre à la suite de quelle évolution cette situation est apparue. Si l'on néglige l'épaisseur historique, rien ne peut être compris en profondeur. Je suis souvent affligé par la manière dont on parle aujourd'hui des événements ; on aligne des faits, on les regroupe par des associations d'idées plus ou moins superficielles, sans chercher à établir une causalité. Je me sens vieux en parlant ainsi, mais il y a des évolutions qui ne sont pas des progrès… Pour moi, en tout cas, il me paraît difficile de comprendre le comportement d'un jeune franco-algérien dans une banlieue de Marseille si je n'ai pas à l'esprit l'histoire des rapports compliqués entre l'Occident chrétien et le monde arabo-musulman, les croisades, la colonisation et la décolonisation, la guerre d'Algérie, les crises du Tiers-Monde, les migrations méditerranéennes, et cent autres éléments d'appréciation… Aujourd'hui, on aligne deux ou trois statistiques récentes, et on croit avoir tout expliqué.

Ce qui ne veut pas dire qu'il suffit d'invoquer l'Histoire pour comprendre le présent. L'Histoire n'est pas une solide et belle construction en pierre qu'il suffit de libérer des sables de l'oubli pour que chacun puisse la contempler. Il y a autant d'Histoires que de regards. Chaque peuple, chaque groupe humain, chaque individu même a sa propre vision de l'Histoire, sommaire ou élaborée, explicite ou implicite, et généralement centrée autour de lui-même. Notre mémoire du passé n'est que le lieu où nous puisons ce qui nous sert à appréhender le monde qui nous entoure. Chacun de nous y trouve ce qu'il y cherche…

Et Amin Maalouf, que cherche-t-il dans l'Histoire ?

Moi je m'emploie à démolir quelques préjugés qui me paraissent néfastes, et à construire ou à ranimer ce que j'appelle des mythes positifs — l'Espagne des trois religions ou l'Iran des poètes… Mon intention avouée est de bâtir des passerelles entre les deux rives de la Méditerranée, mais je m'interdis de falsifier l'Histoire, et je ne nourris aucune illusion sur le passé les Croisades n'avaient pas pour but les échanges culturels, et les adeptes des trois religions se maudissaient les uns les autres dans leurs prières, hier comme aujourd'hui. Cependant, il y a toujours eu des hommes et des femmes pour se lier d'amitié, ou pour s'aimer, en dépit des barrières, et pour rêver ensemble d'un avenir différent ; oui, il y a, jusque dans les fonds marins, des courants d'eau douce, et ce sont ces courants improbables que je cherche. Dans un monde inquiétant je cherche des raisons d'espérer encore… Tout en sachant pertinemment bien que si je cherchais plutôt des raisons de désespérer, j'en trouverais facilement…

Par exemple, si vous cherchiez à démontrer que "le choc des civilisations" dont on parle tant aujourd'hui est inéluctable, vous trouveriez aussi de quoi argumenter ?

Sans doute. Ce que je conteste dans la théorie du "choc des civilisations", qu'elle soit prônée par des universitaires occidentaux ou par des propagandistes islamistes, ce n'est pas sa capacité à expliquer tel ou tel événement, mais la conception du monde qu'elle cherche à promouvoir, et sa vision de l'avenir. Pour ma part, je n'accepte pas l'idée selon laquelle les hommes se répartissent une fois pour toutes entre des civilisations imperméables les unes aux autres, et destinées à s'affronter bloc contre bloc. La réalité est plus subtile. Il n'y a pas seulement "moi", et "l'autre"; en moi, il y a un peu de l'autre, et dans l'autre, il y a un peu de moi. Les cultures deviennent chaque jour un peu moins imperméable, un peu moins indépendant les unes par rapport aux autres. Et si certains réagissent avec tant de rage contre la culture globale, ce n'est pas parce que leur civilisation est irréductiblement différente, mais, tout au contraire, parce qu'ils constatent que leur culture est de moins en moins différente, et qu'ils la croient en train de se dissoudre.

Pour moi, il y a des valeurs universelles, — la liberté, la démocratie, la dignité égale de toute personne humaine, etc. — et je me méfie profondément de ceux qui renoncent à la propagation de ces valeurs sous prétexte de respecter de prétendues frontières culturelles, ethniques ou religieuses. Moi, je ne respecte les traditions que si elles respectent ces valeurs essentielles…

Ces propos sont un écho des Identités meurtrières, qui fut donc publié en France en 1998, en Italie l'année suivante, et qui allait obtenir, à Genève, le prix européen de l'essai. On ne peut que constater, hélas, que le thème n'a jamais été aussi actuel. J'aimerais cependant revenir un instant sur votre vision de l'Histoire, en citant un passage du même livre, où vous dites :

"à partir du moment où l'on adhère à un pays ou à un ensemble tel que l'Europe unie, on ne peut que ressentir une certaine parenté avec chacun des éléments qui le composent ; on garde, certes un rapport particulier avec sa propre culture, et une certaine responsabilité envers elle, mais des relations se

tissent également avec les autres composantes. A partir du moment où un Piémontais se sent italien, il ne peut que s'intéresser à l'histoire de Venise et de Naples, même s'il réserve une tendresse particulière à Turin et à son passé. De la même manière, à mesure que cet Italien se sentira européen, les trajectoires d'Amsterdam ou de Lübeck lui seront de moins en moins indifférentes, de moins en moins étrangères. La chose prendra peut-être deux ou trois générations, pour certains un peu plus ; mais je connais des jeunes Européens qui se comportent déjà comme si le continent entier était leur patrie, et tous ses habitants leurs compatriotes."

Croyez-vous qu'il faudrait envisager la réécriture de l'Histoire dans la perspective de l'Union européenne, en confrontant cette perspective avec celle des histoires nationales ?
Je me souviens d'un séminaire de deux jours avec des amis historiens autour de ce thème précis : concevoir, principalement à l'usage des écoliers, une sorte de manuel d'Histoire qui serait écrit du point de vue de l'Europe dans son ensemble, plutôt que d'un point de vue national. Lorsqu'on écrit l'histoire de France, ou de Belgique, ou d'Allemagne, on y inclut tout ce concerne les pays qui portent aujourd'hui ces noms, même en parlant d'époques où les gens concernés ne se considéraient nullement comme français, belges ou allemands. Il est donc habituel que l'on parte du point d'aboutissement, de la réalité politique d'aujourd'hui, avec "effet rétroactif"… L'idée centrale de ce "brain storming" était d'anticiper un peu, et de partir de la réalité politique de demain, telle que nous l'imaginons ou la souhaitons, pour raconter l'histoire commune de l'entité Europe. C'est un jeu intellectuel passionnant, mais ce n'est pas seulement un jeu intellectuel, c'est important pour la construction de l'Europe dans les mentalités. Pour vivre ensemble, il faut avoir, sinon la même vision du passé, du moins des visions qui ne soient pas antagonistes.
J'imagine qu'en disant cela, vous ne pensez pas seulement à l'Europe, mais également à la région dont vous êtes originaire.
De fait, quand on vient d'une région comme le Proche-Orient, où chaque peuple, où chaque communauté a sa propre vision de l'Histoire, une vision qui souvent diabolise l'Autre, on sait que ces questions sont graves, et qu'il ne s'agit pas seulement d'un jeu intellectuel. Il y a des visions du passé qui favorisent la paix et la coexistence, et d'autres qui préparent à la guerre.
D'ailleurs, à la suite des lignes que je viens de lire, vous écrivez ceci :
"Moi qui revendique à voix haute chacune de mes appartenances, je ne puis m'empêcher de rêver au jour où la région qui m'a vu naître suivra le même chemin que l'Europe, laissant derrière elle le temps des tribus, le temps des guerres saintes, le temps des identités meurtrières, pour construire quelque chose en commun; je rêve du jour où je pourrai appeler tout le Proche-Orient, comme j'appelle le Liban et la France et l'Europe, 'patrie', et 'compatriotes' tous ses fils, musulmans, juifs et chrétiens de toutes dénominations et de toutes origines. Dans ma tête, qui constamment spécule et anticipe, c'est déjà le cas; mais je voudrais qu'il en soit ainsi, un jour, sur le sol du réel, et pour tous."
Nous pourrions nous étendre bien plus longtemps sur cette question, mais ces propos constituent, me semble-t-il, une conclusion adéquate. Et je voudrais vous entraîner maintenant, sans transition, vers un tout autre univers : l'opéra. Vous avez donc écrit un livret, L'Amour de loin…
La transition est moins injustifiée que vous ne le croyez : c'est exactement après la sortie des Identités meurtrières que j'ai commencé à rédiger le livret.
Chose inhabituelle, pour vous, j'imagine…
Tout à fait inhabituelle. J'ai d'ailleurs été fort surpris le jour où j'ai reçu une lettre de Gérard Mortier, alors directeur du Festival de Salzbourg, me proposant d'écrire un livret. Surpris, et amusé, mais également séduit par ce qui était pour moi un nouveau défi. Je savais, dès le premier instant, que je ne dirai pas non.
J'ai appris plus tard comment les choses s'étaient passées. L'idée d'écrire un opéra inspiré de la vie du troubadour Jaufré Rudel trottait depuis un moment dans la tête de la compositrice finlandaise Kaija Saariaho, qui en avait parlé à Gérard Mortier, qui l'encouragea et se montra prêt à produire l'œuvre à Salzbourg. Etait associé au projet dès le début le metteur en scène américain Peter Sellars — c'est lui qui, au cours d'un déjeuner de travail entre les trois, eut l'idée saugrenue de me proposer l'écriture du livret. Cela se passait au printemps 1997…
Vous étiez déjà un passionné d'opéra ?

Honnêtement, non. J'y allais de temps à autre, j'écoutais un peu plus régulièrement, je connaissais les airs que tout le monde chantonne, rien de plus. Mais cette ignorance ne me décourageait nullement, elle me stimulait, au contraire. C'est merveilleux, dans la vie, de s'engager parfois dans un sentier complètement neuf, de faire ses premiers pas comme un enfant émerveillé. Je me suis jeté dans cette aventure à corps perdu, je me suis mis à lire des livrets pour voir comment ils étaient "confectionnés"; et j'ai assisté à de nombreux opéras, de tous genres, à Paris, à Salzbourg et ailleurs, comme pour rattraper le temps perdu.
Bien sûr, cela bousculait mes habitudes. Moi qui apprécie plus que tout la solitude et l'isolement, au propre comme au figuré, j'allais devoir travailler avec une compositrice, un metteur en scène, un chef d'orchestre, des chanteurs, des directeurs de théâtres. Mais l'expérience ne me rebutait aucunement, et je ne regrette pas de m'y être lancé. J'ai rencontré des gens merveilleux, qui sont devenus des amis.
Vous avez assisté aux répétitions ?
Très peu, pour ne pas gêner le travail des autres. Mais j'ai eu tort. Je me dis aujourd'hui que j'aurais dû être présent à toutes les étapes. C'est passionnant de voir naître un spectacle, surtout un opéra, où tant d'éléments doivent se combiner — la musique, les mots, les voix, les gestes. Bien entendu, l'opéra n'a plus le rôle social qu'il avait au temps de Verdi ; à l'époque du cinéma, de la télévision, et de la musique enregistrée, sa place est forcément plus modeste. Mais nulle part on ne peut combiner de la même manière les univers de la musique, de la littérature et du spectacle. Et nulle part on ne retrouve ainsi, dans leur nudité, les passions humaines fondamentales, et les mythes éternels. C'est pourquoi je suis persuadé que l'opéra n'est pas un genre dépassé.
S'agissant de L'Amour de loin, il a donc été créé au Festival de Salzbourg…
Oui, en août 2000. Puis il a été joué à Paris, au Théâtre du Châtelet, en novembre 2001 ; une deuxième production a commencé à Berne, le 3 décembre 2001. A présent, toute une tournée est prévue : Santa Fe, Helsinki, New York, puis à nouveau Paris, dans deux ans. Il y a aussi des pourparlers avec plusieurs autres villes qui se proposent de l'accueillir ; mais, pour ce qui me concerne, mon rôle est terminé, "l'enfant" vit sa vie, je me contente de le surveiller du coin de l'œil.
Je dois quand même signaler que l'accueil du public a été partout chaleureux, et que le New York Times a élu L'Amour de loin "meilleure nouvelle œuvre musicale de l'an 2000", considérant le livret comme "le meilleur qui ait été écrit depuis des années". Cela doit vous encourager à renouveler l'expérience, je suppose…
Il y a effectivement un nouveau projet en discussion. Mais à ce stade, il est trop tôt pour en parler. Pour le moment, je suis plongé dans tout autre chose…
Un roman ?
Oui, un roman, mais pas tout à fait. C'est une histoire inspirée par des événements qui se sont produits dans ma propre famille, il y a une centaine d'années. Mon récit sera probablement à mi-chemin entre le roman et l'autobiographie collective… Mais je préfère ne pas trop en parler. Même ce que je viens de dire, je n'en suis pas sûr. J'ignore encore à quoi ressemblera ce livre le jour où je le publierai.
Je sais que vous évitez de parler d'un livre tant qu'il n'est pas publié…
D'habitude, lorsqu'il m'arrive de parler d'un projet de livre, cela veut dire que j'ai déjà renoncé à l'écrire, consciemment ou inconsciemment. J'ai un rapport très particulier avec mes romans. Tant que l'un d'eux est "en chantier", je demeure en tête à tête avec lui, dans une relation de grande intimité, en quelque sorte. Je n'irai pas jusqu'à dire que je finis par le connaître par cœur, mais il arrive un moment où, si l'on m'en lit une ligne, je sais à quelle page elle se trouve ; de plus, je peux lire mes pages écrites et les relire encore et encore sans me lasser, et en modifiant à chaque fois des dizaines de détails.
à l'inverse, lorsque le livre paraît, il sort instantanément de ma vie. Je n'ai plus aucune envie de le feuilleter, et j'oublie les détails de l'histoire. Il s'en va sur sa propre route et ne m'appartient plus du tout.
Et à ce stade, vous pouvez commencer à en parler…
J'en parle, parce qu'il faut en parler un peu, pour qu'on sache qu'il est paru. Mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux dans mon métier d'écrivain. Si je pouvais écrire chaque jour, pendant les trente prochaines années, sans jamais parler de ce que j'écris, en laissant les livres parler d'eux-mêmes, je préfèrerais…
C'est pourtant ce que nous venons de faire…

Non, ce n'est qu'une impression. Quand vous relirez cet entretien, vous découvrirez que je parle très peu des livres, et que je ne reviens presque jamais sur les histoires que j'ai racontées. J'ai parlé de moi, de ma famille, de mon enfance, de mes habitudes de travail, de quelques expériences que j'ai vécues, et du regard que je porte sur le monde qui nous entoure… De cela, j'aurais encore pu vous parler longuement. Mais ce sont des choses dont je ne parlerai jamais de la même manière dans mes livres. Ce qui me coûte, et que j'essaie d'éviter, c'est de commenter mes propres livres, ou, pire, de raconter "à froid" leur histoire…

"A froid" ?

Je veux dire par là que lorsque je décide de raconter une histoire, je dois m'y plonger entièrement, m'y préparer mentalement et affectivement, élaborer une présentation adéquate… Si vous me demandiez de vous raconter là, tout de suite, l'histoire de Léon l'Africain, de Baldassare ou de Mani, je ne dirais que des banalités, et j'en souffrirais…

Mais quelquefois, vous le faites…

Il m'arrive de le faire, oui. Il arrive parfois que, lors d'une manifestation littéraire, un présentateur me demande de résumer l'histoire de mon roman, et que je me retrouve en train de le faire, afin de ne pas heurter mon interlocuteur.

Est-ce si important de ne pas heurter ton interlocuteur ?

Etrange question… La réponse est "oui, je crois". Je ne sais pas jouer à l'écrivain capricieux, et je n'ai aucune estime pour ceux qui se comportent avec grossièreté, ou même avec désinvolture, quel que soit leur talent. De toute manière, je sais parfaitement que si je froissais quelqu'un, j'en souffrirais bien plus que lui. Je m'efforce d'être constamment courtois, comme l'était mon père, que je n'ai jamais entendu rabrouer quelqu'un ou prononcer un mot ordurier. Je suis ainsi, j'ai grandi ainsi, et il est trop tard pour que je change…

Il ne vous arrive jamais d'exploser de colère ?

Ma façon d'exploser : je m'en vais. Quand je suis contrarié, je me retire sur la pointe des pieds. Jamais je n'hésite à m'éloigner. J'ai appris à ne m'attacher à rien, à aucun pays, à aucune maison, à aucune institution, à aucune ambition, à aucune habitude. Je suis seulement attaché aux personnes que j'aime, et à l'écriture. A rien d'autre. Même pas à la vie. Le jour où elle cessera d'être généreuse avec moi, je la quitterai sans état d'âme.

Bibliographie

Corpus

- Mâalouf Amin, *Léon l'Africain,* Paris, J.C. Lattès, 1986.
- Mâalouf Amin, *Samarcande,* Paris, J.C. Lattès, 1988/Livre de Poche, 1988.
- Mâalouf Amin, *Les Jardins de Lumière*, Paris, J.C. Lattès, 1991/Livre de Poche, 1992.
- Amin Mâalouf, *Le Périple de Baldassare,* Paris, Grasset, 2000/Livre de Poche, 2002.

Œuvres d'Amin Mâalouf

- Mâalouf Amin, *Les Croisades vues par les Arabes,* Paris, J.C. Lattès, 1983.
- Mâalouf Amin, *Le Premier Siècle après Béatrice*, Paris, Grasset, 1992.
- Mâalouf Amin, *Le Rocher de Tanios,* Paris, Grasset, 1993.
- Mâalouf Amin, *Les Échelles du Levant*, Paris, Grasset, 1996.
- Mâalouf Amin, *Les Identités meurtrières,* Paris, Grasset, 1998.
- Mâalouf Amin, *L'Amour de loin,* Paris, Grasset, 2001.
- Mâalouf Amine, *Origines,* Paris, Grasset, 2004.
- Mâalouf Amin, *Adriana Mater,* Paris, Grasset, 2006.
- Mâalouf Amin, *Le Dérèglement du monde,* Paris, Grasset, 2009.
- Mâalouf Amine, *Les Désorientés*, Paris, Grasset, 2012.
- Mâalouf Amine, *Discours de réception d'Amin Maalouf à l'Académie française et réponse de Jean-Christophe Rufin*, Paris, Grasset, 2014.
- Mâalouf Amine, *Un fauteuil sur la Seine - Quatre siècles d'histoire de France*, Paris, Grasset, 2016.
- Mâalouf Amin, « Discours de réception », in *Académie française*, Le 14 juin 2012, [en ligne], disponible sur : www.academie-**francaise**.fr/discours-de-reception-de-**amin-maalouf** (Consulté le 29/12/2016).

Ouvrages

- Aeppli Ernest, *Les Rêves et leur interprétation. Avec 500 Symboles de rêves et leur explication* (1951), traduit de l'allemand par Jean Heyum, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1991.

- Ansart Pierre, *Idéologies, conflits et pouvoirs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977.
- Bachelard Gaston, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942.
- Bachelard Gaston, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949 [1992].

- Bachelard Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1974.

- Baudelaire Charles, *Les Fleurs du mal* (1861), Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2005.
- Baudelaire Charles, *Petits poèmes en prose*, Paris, édition critique par Robert Kopp, José Corté, 1969.
- Benichou Pierre, *Le Temps des Prophètes*, Paris, Gallimard, 1977.
- Bererhi Afifa (dir.), *L'Autobiographie en situation d'interculturalité*, Blida, Éditions du Tell, 2004, TII.
- Boileau Nicolas, *L'Art poétique*, chant III (1674), Paris, Flammarion, 1998.
- Brunel Pierre (dir.), *Le Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Rocher 1988.
- Brunel Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, PUF, coll. « Ecriture », 1992.
- Brunel Pierre, *L'Imaginaire du secret*, Grenoble, ELLUG, 1998.

- Camus Albert, *Le Mythe de Sisyphe* (1942), Gallimard, coll. « Folio-Essais », 2013.

- Carlier Christophe, Nathalie Griton–Rotteram, *Des Mythes aux mythologies*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et études », 1994.

- Chauvin Danièle, Siganos André et Walter Philippe (dir.), *Questions de mythocritique. Dictionnaire*, Paris, Éditions Imago, 2005.

- Chevalier Jean, Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont-Jupiter, coll. « Bouquins », 1969.

- Chevrel Yves, Camille Dumouilé (dir.), *Le Mythe en littérature, essais offerts à Pierre Brunel à l'occasion de son soixantième anniversaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

- Collectif, *Expression française. Toutes les bases du français à portée de main !*, France, Libio, coll. « Grand librio Mémo, 2007.

- Commelin Pierre Maréchaux, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Dunod, 1995.

- Darwiche-Jabbour Zahida, *Littératures francophones du Moyen-Orient : Egypte, Liban, Syrie*, Aix-en-Provence, EDISUD, coll. « Les écritures du Sud », 2007.

- Déruelle Aude, Tassel Alain (dir.), *Problèmes du roman historique*, L'Harmattan,
- coll. « Cercles-Narratologie », Paris, 2008.
- Desan Philippe, « Montaigne : Essais », in *Gradus Philosophique*, Laurent Jaffro, Monique Labrune (dir.), Paris, Flammarion, 1994.

- Diel Paul, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1966.

- Durand Gilbert, *Le Décor mythique de « La Chartreuse de Parme »*, Paris, José Corti, 1961.

- Durand Gilbert, *Les Structures Anthropologiques de l'imaginaire : Introduction à l'archétypologie générale, Paris,* PUF, 1963.

- Durand Gilbert, *Introduction à la Mythodologie, Mythes et Sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996.

- Durand Gilbert, « Pas à pas mythocritique», *Champs de l'imaginaire,* textes réunis par Danièle Chauvin, Grenoble, ELLUG (Ateliers de l'imaginaire), 1996.

- Edward Saïd, *Réflexions sur l'exil*, (traduit de l'américain par Charlotte Woillez), Paris, Actes Sud, 2008.

- Eigeldinger Marc, *Mythologie et intertextualité,* Genève, Editions Slatkine, 1987.

- Eliade Mircea, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1952 (Renouvelé en 1980).

- Eliade Mircea, *Naissances mystiques. Essais sur quelques types d'initiation*, Paris, 1955.

- Eliade Mircea, *Mythes, rêves et mystères,* Paris, Gallimard, 1957.
- Eliade Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation* (1959), Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1992.

- Eliade Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963.

- Eliade Mircea, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1965.
- El-Mokhtar Ould Bah Mohamed, *Le Saint Coran et la traduction du sens de ses versets en langue français*, Homs, La Maison du Coran, 2011.

- Frye Northrop, *La Parole souveraine / La Bible et la littérature II* (1990), traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1994.

- Gannier Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.
- Genette Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
- Gengembre Gérard, *Les Grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Mémo-Lettres », 1996.

- Giraud Nicole, Vindt Gérard, *Les Grands romans historiques : l'Histoire à travers les romans*, Paris, Bordas, coll. « Compacts », 1993.
- Glissant Édouard, *Traité du Tout-monde*, Gallimard, NRF, 1997.
- Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1951.
- Gritti Jules, *L'Eau. Mythes et symboles*, Paris, C.I. EAU, 2001.
- Huet-Brichart Marie-Catherine, *Littérature et mythe*, Paris, Hachette, coll. « Contours littératures », 2001.
- Hugo Victor, *William Shakespeare* (1864), Paris, Flammarion, coll. «Poche », 2014.
- Jaffro Laurent, Labrune Monique (dir.), *Gradus Philosophique*, Paris, Flammarion, 1994.
- Jung Carle Gustav, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* (1953), Genève, traduction française, par, Y. Le Lay, Librairie de l'Université, 1973.
- Jung Carl-Gustav, *L'Homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1964 (renouvelé en 2002).
- Kanters Robert, Nadeau Maurice (dir.), *Anthologie de la poésie française, le XIX*, Paris, Éditions La Rencontre, 1967.
- Lanly André, *Montaigne : Les Essais* en français moderne, Paris, Gallimard, 2009.
- Le Brun Charles, *Dictionnaire encyclopédique illustré de l'Histoire de France*, Paris, Éditions La Seine, 2001.
- Léonard-Roques Véronique, *Figures mythiques : Fabrique et métamorphoses*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littérature », 2008.
- Lévi-Strauss Claude, *Anthropologie structurale,* Paris, Pion, 1958.
- Lévy-Bruhl Lucien, *L'Âme primitive,* PUF, Paris, 1963 (Reéd. 1996).
- Lotman Iouri, *La Structure du texte artistique* (1970), Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 1973 pour la traduction française.
- Milner Max**,** *Le Diable dans la littérature française, de Cazotte à Baudelaire*, 1960 (Rééd. Édition José Corti, 2007).
- Mauron Charles, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, José Corti, 1962.
- Montaigne Michel (de), *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, « Folio », 1983.
- Mortier Daniel, *Mythes et littérature*, Textes réunis par Pierre Brunel, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994.
- Neggaz Soumaya, *Amin Mâalouf : Le voyage initiatique dans Léon l'Africain*, *Samarcande* et *Le Rocher de Tanios*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Nietzsche Friedrich, *La Naissance de la tragédie,* Traduction de J. Marnold et J. Morland (1906) Édition électronique v. : 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011.

- Piégay-Gros Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Nathan, 1996.
- Proust Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1987.
- Proust Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Tome V, *La prisonnière* (1923), Réed. Gallimard, 1992, p. 69.
- Rank Otto, *Don Juan et La Double*, Paris, Denoël, 1932 (Réed., Petite Bibliothèque Payot, 1973).
- Ricœur Paul, *Temps et récit*, t. 3 *Le Temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.
- Ricœur Paul, *Finitude et culpabilité II, La Symbolique du Mal*, Paris, Aubier-Montaigne, 1960.
- Riffaterre Michel, *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979.
- Rougemont Denis de, *L'Amour et l'Occident* (1939), Paris, France loisirs, coll. « la Bibliothèque du XX^{e} siècle », 1989.
- Sachs Hans, Cité par Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, Traduction de J. Marnold et J. Morland (1906) Édition électronique v : 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011, p. 16.
- Saint-John Perse, *Exil* (1946), Paris, Gallimard, 1946.
- Sartre Jean-Paul, *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948.
- Sartre Jean-Paul, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964.
- Sartre Jean-Paul, *Le Diable et le Bon Dieu*, Paris, Gallimard, 1972.
- Sollier Paul, Phénomènes d'autoscopie (1903), Paris, l'Harmattan, 2006.
- Sontag Susan, *Temps forts*, Paris, Éditions Christian Bourgois, Essais, 2005.
- Thomas Joël (dir.), *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998.
- Todorov Tzvetan, dans l'*Introduction* à l'étude de Northrop Frye, *Le Grand Code. La Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984.
- Virgile, *L'Énéide*, traduction française Jacques Perret, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991.

Articles et revues

- Barthes Roland, « Théorie du texte », in *Encyclopédia Universalis*, 1975.
- Borges Jorge Luis, *Parabole de Cernantes*, in *L'Auteur et autres textes* (1965) Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1982.
- Boyer Régis, « Existe-t-il un mythe qui ne soit pas littéraire ? », in *Mythes et littérature*. Pierre Brunel (dir.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994.
- Coyné André, « Antonio Vieira et son " Histoire du futur" », in *Prophétisme et politique*, N° 8, 1994, Politica Hermetica, l'Âge d'homme.
- Durand Gilbert, « À propos du vocabulaire de l'imaginaire. Mythe, Mythanalyse, Mythocritique », in *Recherches et Travaux. L'imaginaire*, n° 15, 1977.

- Durand Gilbert, 2001. « La résurgence du mythe et ses implications », in *Qu'est-ce que la culture?,* Yves Michaud (dir.), « Université de tous les savoirs », vol. 6, pp. 325-334, Paris, Odile Jacob, 2001.
- Kateb Yacine, in *Cahier de l'Institut Pédagogique National*, Alger, S.N.E.D, 1971.
- Kristeva Julia, « Le Mot, le dialogue et le roman », in *Sémiotique, Recherche pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
- Nevid Jeffrey S., Rhatus Spencer A., Greene Beverly A., *Psychopathologie*, 7 e édition, adaptation française dirigée par Michèle Bertrand, Marie-Christine Gely-Nargot, Maryse Siksou, Paris, Pearson Éducation France, 2009.
- Ricœur Paul, « Le symbole donne à penser », in *Esprit*, n° 27, juillet-août 1959, pp. 60-75.

- Riffaterre Michel, « La trace de l'intertexte », in *La pensée*, n°21,1980.

- Sellier Philippe, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », in *Littérature*, n°55, 1984.
- Sollers Philipe, « Écriture et révolution », in *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1971.
- Tramson Jacques, *Le double et l'image de la création dans la littérature française,* communication au XXXI[e] Congrès de l'Association, Paris, le 26 Juillet 1979.
- Wathelet Paul, « Le mythe dans l'épopée homérique : mythe religieux, mythe social et psychologique », in *Mythe et création*, Pierre Cazier (dir.), coll : « Travaux et Recherches », Lille, Presses universitaires de Lille, 1994.
- Wunenburger Jean-Jacques, « Principe d'une imagination mythopoïétique », in *Mythe et création*, Pierre Cazier (dir.), coll : « Travaux et Recherches », Lille, Presses universitaires de Lille, 1994.

Entretiens et interviews

- El-Tibi Zeina, « Entretien avec Amin Mâalouf », in *La Revue du Liban*, n° 3954, du 19 au 26 juin 2004.
- Juraidini Rima, « Entretien avec Amin Mâalouf, dans la revue du Liban, n° 1903, 27 juillet,-3 août 1996, En ligne, disponible sur : http://www.rdl.com.lb/1996/1903/maalouf.htm (Consulté le 12/04/2015).
- « Le sentiment d'appartenir à une minorité détermine tout dans la vie » (entretien avec Amin Mâalouf), [en ligne], disponible sur : *www.lexpress.fr/.../**amin-maalouf**-le-sentiment-d-appartenir-a-une-minorite-determine...* (Consulté le 12/04/2015).

- Mâalouf Amin, « Discours de réception », in *Académie française,* Le 14 juin 2012, [en ligne], disponible sur : *www.academie-**francaise**.fr/discours-de-reception-de-**amin-maalouf*** (consulté le 29-12-2016).
- Ottmar Ette, « Vivre dans une autre langue, une autre réalité », (entretien avec Amin Maalouf), *Lendemains : Études Comparées sur la France/VergleichendeFrankreichforschung*, 2008.

- Mammeri Mouloud, *Entretien avec Tahar Djaout*, suivi de *La Cité du soleil*, Laphomic, coll. « Itinéraires », Alger, 1987.

- Sartre Jean-Paul, Interview avec Serge Montigny, *Combat*, 7 juin, 1955.

- Tournier Maurice, « Identité et appartenances. Entretien » (entretien avec Amin Maalouf), *Mots, Les langages du politique*, mars 1997.
- Volterrani Egi, *Autobiographie à deux voix*, (Entretien avec Amin Maalouf), réalisé en décembre 2001, [En ligne], disponible sur : *www.aminmaalouf.net/fr/sur-amin/autobiographie-a-deux-voix/* (Consulté le 01/06/2016).

Thèse

- Hocine Abdel-Hamid, *La problématique identitaire à travers la littérature d'expression française (Afrique noire-Antilles/Caraïbes-Liban-Maghreb) de la période coloniale et à l'aune de la mondialisation. Quelle (s) identité (s) ? Pour quelle mondialisation ? Vers un nouveau dieu JANUS de l'identité culturelle ?*, Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, décembre 2009.

Actes de colloques :

- Ottmar Ette, « « Ma patrie est caravane » : Amin Mâalouf, la question de l'exil et la savoir-vivre-ensemble des littératures sans résidence fixe », in *Dans le dehors du monde : exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, [En ligne], disponible sur : *romanischestudien.de/index.php/rst/article/view/22/264* (Consulté le 28/ 11 / 2016).
- Tritsmans Bruno, « Sagesse d'Orient de Khalil Gibran à Albert Cossery, in *Le Livre de sagesse, support, médiation, usages*, Actes de colloques de Metz (septembre 13-15 2006), Nicolas Brucker (dir.), Berne, Peter Lang, Éditions scientifiques internationales, coll. « Recherche en littérature et spiritualité », 2008.

Articles en lignes

- Abiraches Robert, Adam Antoine, « Libertins »,in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/libertins/ (Consulté le 19/11/2016).
- « Abul-Alâ Al Maari (auteur de Rets d'éternité) », in *Babelio*, [En ligne], disponible sur : *www.babelio.com/auteur/**Abu**l-**Ala**-**Al**-**Maari**/272236* (Consulté le 07/05/2016).
- « Al-Baqara, 2^e sourate du Coran», in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org>wiki>*Al-Ba (Consulté le 02/ 11 / 2016).

- « Alexandre le Grand », *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *fr.wikipedia.org/wiki/**Alexandre_le_Grand*** (Consulté le 12/03/ 2015).
- « Alexandre le Grand dans la culture néo-hellénique », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Alexandre_le_Grand**_dans_la_culture_néo-hellénique* (Consulté le 22/ 06 /2015).
- « Alexandre le Grand-De l'Histoire au Mythe », in *You Tube*, [En ligne], disponible sur : *https://www.youtube.com/watch?v=uMbgR_pux3o* (Consulté le 20/ 06 / 2016).
- « Apports et apories de la méthode structuraliste : la notion de mythème », [En ligne], disponible sur : heses.univ-lyon2.fr>documents>getpart (Consulté le 20/04/2016).
- « Armée macédonienne », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Armée**_macédonienne* (Consulté le 19/ 06 / 2015).
- « Autodafé », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/Autodafé (Consulté le 10/12/2015).
- « Bataille de Gaugamèles ou bataille d'Arbèles (1er oct. ~331) », in *Encyclopædia Universalis* [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/gaugameles-bataille-d-arbeles/ (Consulté le 20/06/ 2016).
- Borges Jorge Luis, « Le Livre comme mythe », Le Débat 1982/5 (n° 22), p. 118-126. DOI 10.3917/deba.022.0118 (Traduit de l'espagnol par Françoise Rosset), [En ligne], disponible sur : http://www.cairn.info/revue-le-debat-1982-5-page-118.htm (Consulté le 20/03/2017).
- Boutier Jean, « Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe XVIIIe siècles) », in *Le voyage à l'époque moderne*, n° 27, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 7-21, 2004, Cahiers de l'Association des Historiens modernistes des Universités, <halshs00006836>, [En ligne], disponible sur : *https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00006836/document* (Consulté le 02/11/2016).
- « Bûcher », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https:fr.m.wikipedia.org>wiki> Bûcher (Consulté le 19/ 06 / 2015).
- Buresi Pascal, « La fin du royaume de Grenade », in *Encyclopédia Universalis*, [En ligne], disponible sur : *www.universalis.fr/encyclopedie/fin-du-royaume-de-**grenade**/* (Consulté le 29/ 10 / 2016).
- « Calendrier zoroastrien », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Calendrier**_zoroastrien* (Consulté le 28/ 06 / 2015).
- Canfora Luciano, « La véritable histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie », in *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], disponible sur : http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1988-04-0334-004 (Consulté le 28/12/ 2015).
- Couture Charles, « La bibliothèque est en feu », in *Acta fabula*, vol. 11, n° 1, [En ligne], disponible sur : http://www.fabula.org/revue/document5427.php (Consulté le 20/08/2015).

- Déloge Élise, Dubuisson Aude, *Le Déluge*, [En ligne], disponible sur : *www.sources-chretiennes.mom.fr/mythes_bibliques/**deluge*** (Consulté le 03/ 04 / 2015).

- Deschellette Émilie, « L'Identité à l'épreuve du mythe : la fabrique des origines, d'Énéas à Brutus », in *Questes*, [En ligne], disponible sur : *questes.free.fr/pdf/bulletins/0024/05-art.Emilie.pdf* (Consulté le 20/03/2015).
- « Diable, symbole, mythes », in *Dinosoria*, [En ligne], disponible sur : www.dinosoria.com/diable.html (Consulté le 20/03/2015).
- « Distorsions Dimensionnelles ou hallucination ? Ils ont rencontré un double d'eux-mêmes », [En ligne], disponible sur : *www.neotrouve.com/?p=748* (Consulté le 28/05/2016).
- Domino Maurice, « La réécriture du texte littéraire mythe et réecriture », *Smen*, [En ligne], disponible sur : http://semen.revues.org/5383 (Consulté le 18/08/2016).
- Durkheim Émile, « Détermination du fait moral », *in Bulletin de la Société française de Philosophie* (1906), [en ligne], disponible sur : *docplayer.fr/130174-Determination-du-fait-moral.html* (Consulté le 12/03/2017).
- Eliade Mircea, « Le mythe du déluge », in *Encyclopædia Universalis* , [En ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/mythes-du-deluge/ (Consulté le 12/05/2016).
- Freud Sigmund, *L'inquiétante étrangeté*, 1919 (Traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, 1933), [En ligne], disponible sur : *classiques.uqac.ca/.../freud_sigmund/...inquietante_etrangete/inquietante_etrangete.pd...* (Consulté le 17/05/2016).
- Gély Véronique, *Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction*, [en ligne], disponible sur : www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/gely.html (Consulté le 03/10/2007).
- Gagneux Yves, *Images du diable et parodie au début du XIXe siècle*, [En ligne], disponible sur : hicsa.univparis1.fr/.../pdf/.../La%20Parodie_%20Gagneux%201.pdf (Consulté le 10/03/2015).
- Harf-Lancner Laurence, « Alexandre le Grand dans les romans français du Moyen âge. Un héros de la démesure », En ligne], disponible sur : *www.persee.fr/web/revues/.../mefr_1123-9883_2000_num_112_1_374...* (Consulté le 11/03/ 2015).
- Hendi Lingiah, « Du traumatisme de la migration au traumatisme de l'intégration : réflexions à propos d'un travail de recherche », in *Perspectives Psy*, 1/2005 (Vol. 44), p. 31-37, [En ligne], disponible sur : http://www.cairn.info.www.sndl1.arn.dz/revue-perspectives-psy-2005-1-page-31.htm(Consulté le 15/03/2017).

- Hudhomme Solveig, *L'élaboration du mythe de soi dans l'œuvre de Samuel Beckett*, [en ligne], disponible sur : *https://books.google.fr/books?isbn=9004299793* (Consulté le 15/10/2016).

- « Ibn Arabi », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Ibn_Arabi*** (Consulté le 28/ 06 / 2016).
- « Initiation », in *Racines et Traditions en Pays d'Europe*, [En ligne], disponible sur : *racines.traditions.free.fr/initia/initia.pdf* (Consulté le 02/11/2016).

- Isabelle Fabre, « La conversion d'Alexandre le Grand au judaïsme : transpositions et avatars d'une légende dans les *Romans d'Alexandre* français du XII[e] siècle », in *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires* [En ligne], disponible sur : http://cerri.revues.org/454 (Consulté le 13/ 09/2016).

- « Jamal Eddine Al afghani (1838-1897) Le père fondateur du modernisme islamique », [En ligne], disponible sur : http://www.oujdacity.net/national-article-52724-fr/ (Consulté le 28/ 06 / 2016).
- Jouhet Marguerite, « Zénobie**,** reine de Palmyre», in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/zenobie/ (Consulté le 11/02/2016).
- *« L'Apocalypse au cœur de l'Espérance,* auteur Monique Chavane », [En ligne], disponible sur : *editionsfortuna.net/Extrait-pdf/**Apocalypse**.pdf* (Consulté le 20/05/2016).
- « La représentation du diable - Origines et apparitions dans l'Antiquité », [En ligne], disponible sur : La représentation **du diable** - Origines et apparitions dans l'Antiquité thomas.gillet.free.fr/sites/culture_et_metiers/.../index.html (Consulté le 10/04/2015).
- « La Symbolique du feu », in *Rosa Mystica*, [en ligne], disponible sur : www.rosamystica.fr/la-symbolique-du-feu/la-symbolique-du-feu,r249197> (Consulté le 15-07-2014).
- « Le diable au Moyen Âge », in *Mindshadow*, [En ligne], disponible sur : *www.mindshadow.fr/le-**diable-au-moyen-age**/* (Consulté le 12/04/2015).
- « Le Diable - Tout Sur Les Mythes Et Les Légendes », [En ligne], disponible sur : Le Diable - Tout Sur Les Mythes Et Les Légendes**mythes**-et-legendes.skyrock.com/1022667484-Le-**Diable**.html (Consulté le 06/04/2015).
- « Le déluge dans la Bible et dans l'épopée de Gilgamesh », [En ligne], disponible sur : www.la-bible.net>page (Consulté le 05/ 06 / 2015).
- « Le double », in *Psychovision*, [En ligne], disponible sur : *www.psychovision.net/livres/dossiers/313-le-double* (Consulté le 20/04/2016).
- « L'épopée de Gilgamesh », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : https:/fr.m.wikipedia.org>wiki>Épopé… (Consulté le 03/ 06 / 2015).
- « Le grand Incendie de Londres de 1666 », in *Légendes, histoires, mythes et folklore du Royaume Uni et de l'Irlande*, [En ligne], disponible sur : *uklegacies.blogspot.com/.../le-**grand-incendie**-de-**londres**-de-1666.html* (Consulté le 08/05/2016).

- « *L'Odyssée*, Chant IX », in *Kulturica*, Traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel (1835), En ligne, disponible sur : *kulturica.com/k/litterature/**odyssee-chant-9**/* (Consulté le 10/07/2015).
- « Louis XIV : un nouvel Alexandre », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *www.villemagne.net › ... › Alexandre › Avatars d'Alexandre* (Consulté le 19/ 06 / 2015).
- Marcil Claude, « L'Atlantide », in *Mystères et énigmes*, [en ligne], disponible sur *:* *www.sciencepresse.qc.ca/dossiers/**atlantide**.html* (Consulté le 02/03/2016).
- Mathieu Jean-Marie, *Hybris-démesure ? Philologie et traduction*, Université de Caen Basse-Normandie, [En ligne] disponible sur : https://www.unicaen.fr/puc/images/k2001mathieu.pdf (Consulté le : 01/12/2015).
- « Mémoire du monde : Mémoire perdue - Bibliothèques et archives détruites au XXe siècle », préparé pour l'UNESCO par Hans van der Hoeven au nom de l'IFLA et Joan van Albada au nom du CIA. - Paris : UNESCO, 1996, [En ligne], disponible sur : www.unesco.org/webworld/mdm/administ/rtf/detruit.rtf (Consulté le 12/12/2015).
- Menasce, « Zoroastrisme », in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/zoroastrisme/ (Consulté le 23/12/2016).
- Milner Max**, «** Le Diable dans la littérature française », [En ligne], disponible sur : *www.jose-corti.fr/titreslesessais/**Diable**-Milner.html* (Consulté le 12/03/2015).
- Mineo Bernard, « Légende et histoire dans le Livre I de Tite- Live », in *Dialogues d'histoire ancienne*, [En ligne], disponible sur : www.cairn.info/revue-dialogues-d-histoire-ancienne-2010-Supplément 4.2-page-495.htm (Consulté le 02/08/2015).
- « Naufrage », in *Nautilus et imprimerie navale*, [En ligne], disponible sur : *titivillus.over-blog.com/2014/.../**naufrage**-nautilus-imprimerie-navale.ht...*(Consulté le 10/11/2015).

- Pageaux Daniel-Henri, « Voyages romanesques au siècle des Lumières », in *Études littéraires*, vol. 1, n° 2, 1968, p. 205-214, En ligne, disponible sur :
- *https://www.erudit.org/revue/etudlitt/1968/v1/n2/500020ar.pdf* (Consulté le 02/12/2015).
- « Parousie », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi* (Consulté le 08/05/2016).
- Plutarque, « Sur la fortune et ou la vertu d'Alexandre », in *Les vies des hommes illustres*, Traduction : Victor Bétolaud, *Œuvres complètes de Plutarque-œuvres morales*, t. II ; Paris, Hachette, 1870, [en ligne], disponible sur : *remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/fortunealex.htm* (Consulté le 01-04-2015).
- Puech, « Manichéisme », in *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], disponible sur : http://www.universalis.fr/encyclopedie/manicheisme/ (Consulté le 30/12/2016).

- Rajotte Pierre, « Le mythe en littérature », in *Nuit blanche*, magazine littéraire, n° 83, 2001, p. 8-9, [en ligne], disponible sur : http://id.erudit.org/iderudit/20739ac (Consulté le 22/05/2016).
- « Roman d'Alexandre », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Roman_d'Alexandre*** (Consulté le 11/03/ 2016).

- Rousseau Hervé, « Satan », in *Encyclopédia Universalis*, [En ligne], disponible sur : *www.universalis.fr/encyclopedie/satan/* (Consulté le 12/04/2015).
- Roux Jean-Paul, « Le mazdéisme, la religion des mages », in *Clio,* [en ligne], disponible sur : *www.clio.fr/bibliotheque/**le_mazdeisme**_la_religion_des_mages.asp* (Consulté le 15-12-2016).
- Rufin Jean-Christophe, « Réponse au discours de réception de M. Amin Mâalouf », in *Académie française* (Le 14 juin 2012), [en ligne], disponible sur : *www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-m-amin-maalouf* (Consulté le 20/03/2017).
- « Sabbataï Tsevi », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi* (Consulté le 22/04/2016).
- Seret-Dereau Claude-Brigitte, « Le personnage d'Énée dans la littérature française », in : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, juin 2001, pp. 195-238, [En ligne], disponible sur :
- www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_2001_num_1_2_2030 (Consulté le 20/01/2016).
- Simonnet Émile, Le *Discours rapporté*, [En ligne], disponible sur : *emile.simonnet.free.fr/sitfen/narrat/**discours**.htm* (Consulté le 12/05/2016).
- « Sourate Al-Anfal, 8e Sourate du Coran», in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org>wiki>*Al-An (Consulté le 02/ 11 / 2016).
- « Sourate 71-Nuh en français », in *Islam-Fr*, [En ligne], disponible sur : *www.islam-fr.com/**coran**/francais/**sourate-71**-nuh-noe.html* (Consulté le 29/ 11 / 2016).
- Thermeau Gérard-Michel, « Les Assassins, premiers terroristes du monde musulman ? », [En ligne], disponible sur : https://www.contrpoints.org>2015/02/04 (Consulté le 12/03/2015).
- « Tombeau d'Alexandre le Grand », in *Wikipédia*, [En ligne], disponible sur : *https://fr.wikipedia.org/wiki/**Tombeau_d'Alexandre_le_Grand*** (Consulté le 19/ 06 / 2015).
- Truc Gérôme, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », in *Tracés. Revue de Sciences humaines*, [en ligne], disponible sur : http://traces.revues.org/2173 (Consulté le13/04/2015).
- Vierne Simone, « Le voyage initiatique », in *Romantisme*, 1972, n°4. «Voyager doit être un travail sérieux.». pp. 37-44, [en ligne], disponible sur : /web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1972_num_2_4_5402 (Consulté le 01/09/ 2015).

- Villemagne François-Xavier (de), *Alexandre le Grand et l'Orient - de la Perse jusqu'en Inde*, [En ligne], disponible sur : www.alexandrelegrand.fr/ (Consulté le 11/03/ 2015).
- Von Saenger Alexandre, « La Symbolique du Feu », in *L'Édifice*, numéro : 7042-3, [en ligne], disponible sur : www.ledifice.net/7042-3.html (Consulté le 15-7-2014).

- Yahya Haroun, *Les Nations disparues*, [En ligne], disponible sur : harunyahya.fr/fr/Livres/842/les-nations-disparues/chapter/1494 (Consulté le 10/ 02 / 2015).
- Yahya Haroun, *Le déluge de Nuh*, [En ligne], disponible sur : harunyahya.fr/fr/Livres/842/les-nations-disparues/chapter/1494 (Consulté le 14/ 02 / 2015).

Table des matières

INTRODUCTION GENERALE 1

PARTIE I: LE MYTHE AU CŒUR DE L'ECRITURE MAALOUFIENNE

Introduction 14

Chapitre I : Mythe et littérature

I-1 Qu'est-ce qu'un mythe ? 15

I-2 Qu'est-ce qu'une figure mythique ? 18

I-3- Mythe et littérature 22

Chapitre II : Le mythe dans l'écriture mâaloufienne

II-1- Le rôle du mythe dans les œuvres mâaloufienne 27

1- L'Histoire à la lumière du mythe 27

2-Le mythe comme outil de séduction 29

3-Le mythe comme langage universel 32

4-Le mythe comme cure 33

II-2- Les sources mythiques des récits mâaloufiens 35

1-Qu'est-ce que l'intertextualité ? 35

2- Les sources bibliques 37

3-Les sources antiques 39

Conclusion 44

PARTIE II : À LA RECHERCHE DU MYTHE STRUCTURANT

Introduction 47

Chapitre I : Léon l'Africain, le nouvel Énée à travers les chemins de l'exil

I-1- Présentation du mythe d'Énée 49

I-2- Le mythe d'Énée dans *Léon l'Africain* 52

1- L'éternel exilé 56

2- Le nomadisme identitaire dans *Léon l'Africain* 63

Chapitre II : Sous le signe du diable

II-1- Aperçu du mythe du diable 70

1-La figure du diable 70
2- Le Diable en littérature 73
II-2- Le mythe du diable dans *Samarcande* 75
1- Hassan Sabbah, la réincarnation du diable 75
2- Hassan Sabbah et la secte des Assassins 83

Chapitre III : Mani et son double

III-1-Le mythe du Double 89
1-Définition du Double 89
2- Le mythe du double en littérature 90
III-2- Le mythe du Double dans *Les Jardins de Lumière* 92
1-La scène narcissique du miroir 93
a-L'autoscopie de Mani 93
b- L'autoscopie négative de Mani 98
2-Le motif du jumeau 98

Chapitre IV : L'Apocalypse, un chemin vers le salut

IV-1-Le mythe de l'Apocalypse 107
1- Définition de l'Apocalypse 107
2- Le mythe de l'Apocalypse en littérature 108
3- Le mythe de l'Apocalypse dans *Le Périple de Baldassare* 109

Conclusion **128**

PARTIE III : DU MYTHE RECURRENT A L'UNIVERS INTIME DE MAALOUF

Introduction **131**

Chapitre I : Le Déluge comme châtiment divin dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare*

I-1 Le mythe du déluge dans le Coran et la Bible 133
I-2 Le déluge comme châtiment de la déchéance morale des hommes 136
I-3 Le symbolisme de la purification dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare* 145
I-4 La quête du salut et de la rédemption 149

Chapitre II : L'Ulysse mâaloufien : du voyage à l'errance

II- 1- Le mythe d'Ulysse 155

II- 2- Le mythe d'Ulysse dans *Le Périple de Baldassare, Les jardins de Lumière, Léon l'Africain et Samarcande* 156

II- 3- Le voyage et la quête identitaire 165

- L'initiation 167
- Le voyage initiatique 168
- Le héros mythique 169

II-4-Le périple initiatique de Baldassare 170

1-Léon l'Africain : d'un voyage à l'autre 173

2- L'expérience de l'Autre et de l'Ailleurs 175

3-Le symbolisme de l'eau et de la mer dans *Léon l'Africain* et *Le Périple de Baldassare* 180

a-L'eau 180

b- La mer 182

4- Le voyage vers le moi intérieur 185

Chapitre III : Alexandre le Grand ou le souffle de la tolérance

III-1- La figure mythique d'Alexandre 190

III-2- Alexandre le Grand et la littérature 191

III-3- La fascination pour Alexandre le Grand dans *Les Jardins de Lumière*, *Léon l'Africain* et *Samarcande* 193

Chapitre IV : Le Livre : un mythe, un symbole, une passion

IV- 1 Mystère et secret 209

IV-2- Sur les traces d'un livre perdu 215

1-*Le Manuscrit de Samarcande* 215

2-*Le Centième Nom* de Mazandarani 221

3- Les cahiers perdus 224

IV-3 La sacralité du Livre et de l'écriture 226

IV-4 Contre les autodafés et la destruction des livres et des œuvres d'art 230

IV-5 L'importance de l'écriture et la nécessité d'écrire des livres utiles à l'humanité 234

Conclusion **243**

CONCLUSION GENERALE **245**

ANNEXE **253**
BIBLIOGRAPHIE **282**
TABLE DES MATIERES **296**

Résumé

Ce travail s'intitule *Mythes et résonances mythiques dans Léon l'Africain, Samarcande, Les Jardins de Lumière et Le Périple de Baldassare*. Il propose une lecture mythocritique de ces quatre romans d'Amin Mâalouf. En effet, dans ces romans, mythes, figures mythiques, schèmes, réminiscences mythiques et symboles, y sont très nombreux et très obsédants. Le mythe apparaît partout, dans les personnages, dans la structure et la substance narrative et dans les décors. Ce qui veut dire que l'œuvre de Mâalouf est très féconde du point de vue imaginaire.

Il s'appuie essentiellement sur les travaux de Pierre Brunel, Gaston Bachelard et Mircea Eliade pour répondre aux questions suivantes : pourquoi le romancier a-t-il choisi le mythe comme moyen d'expression? Que représente-t-il à ses yeux ? Qu'est-ce qui justifie son recours au matériau mythique ? Qu'est-ce que ce dernier apporte à son écriture ? Et quelle est la signification de tous ces innombrables mythes qui peuplent ses récits ?

Le travail comporte trois parties essentielles :

La première est intitulée *Le mythe au cœur de l'écriture mâaloufienne.* Elle s'interroge sur les notions de mythes et de figure mythique et tente d'expliciter le rapport entre le mythe et la littérature. La deuxième partie a pour titre *À la recherche du mythe structurant*. Elle est consacrée à l'étude des mythes qui dominent et qui structurent chacun des romans de notre corpus. La dernière partie, quant à elle, porte le titre *Du mythe récurrent à l'univers intime de Mâalouf.* Elle analyse les mythes et les figures mythiques qui reviennent de manière récurrente et obsessionnelle les textes de notre corpus.

ملخص:

هذا البحث يتناول مسألة وجود الأساطير في نصوص أمين معلوف، ليون الإفريقي، سمرقند، حدائق النور ورحلة بلدسار.

يعتمد أساسا في التحليل على دراسات الكاتبين الفرنسيين "بيار برونال" و"غاستون بشلار"، يتكون من ثلاث فصول أساسية:

الفصل الأول يحاول تفسير ومناقشة مفهومي الأسطورة والشخصية الأسطورية وتوضيح العلاقة التي تربط الأدب بالأسطورة.

الفصل الثاني: يدرس الأساطير التي تطغى على كل نص من النصوص التي ذكرناها.

الفصل الأخير خصص لتحليل الأساطير التي تعود بصورة مستبدة في كل النصوص التي يهتم بها هذا البحث.